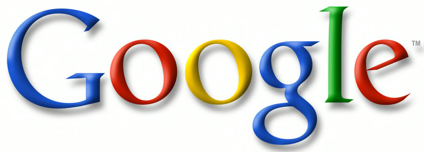
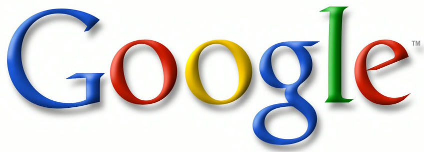
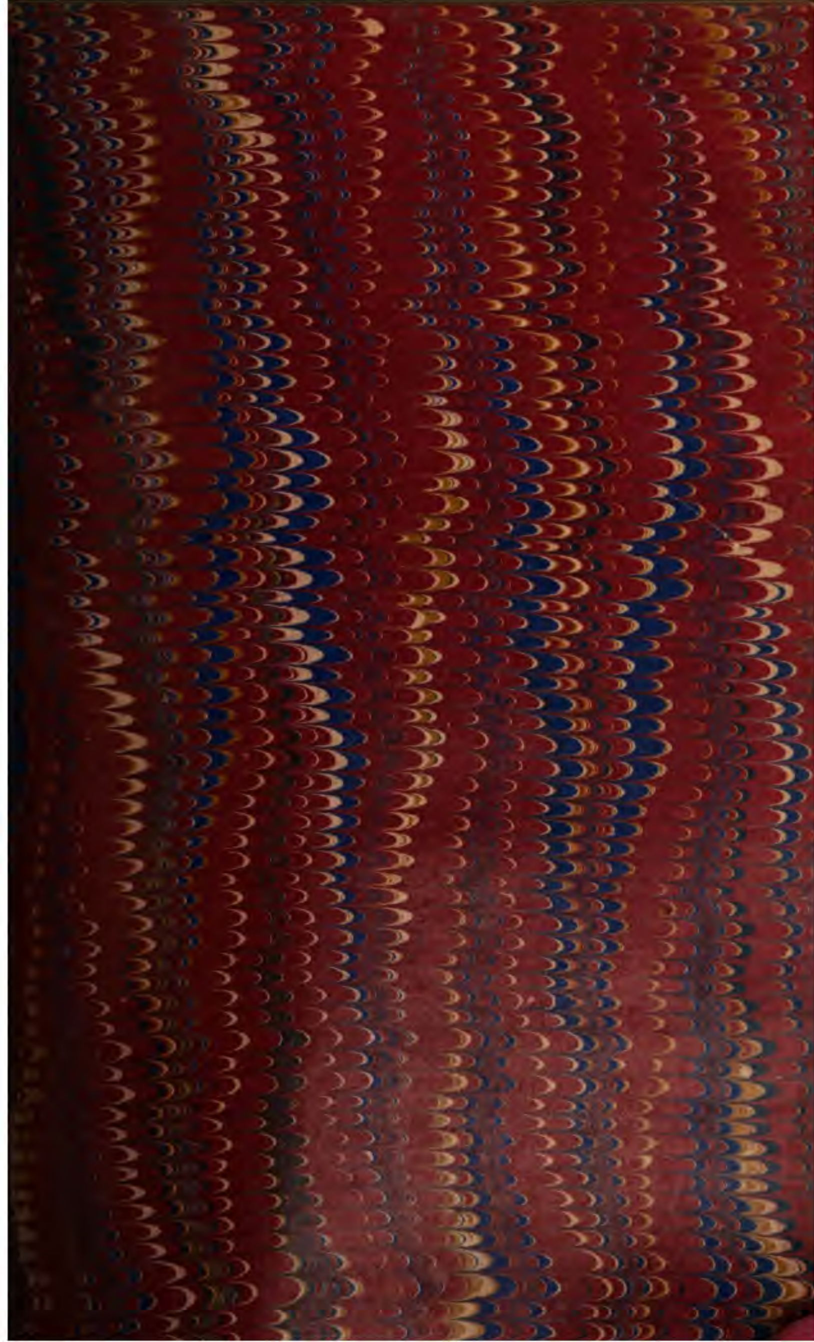
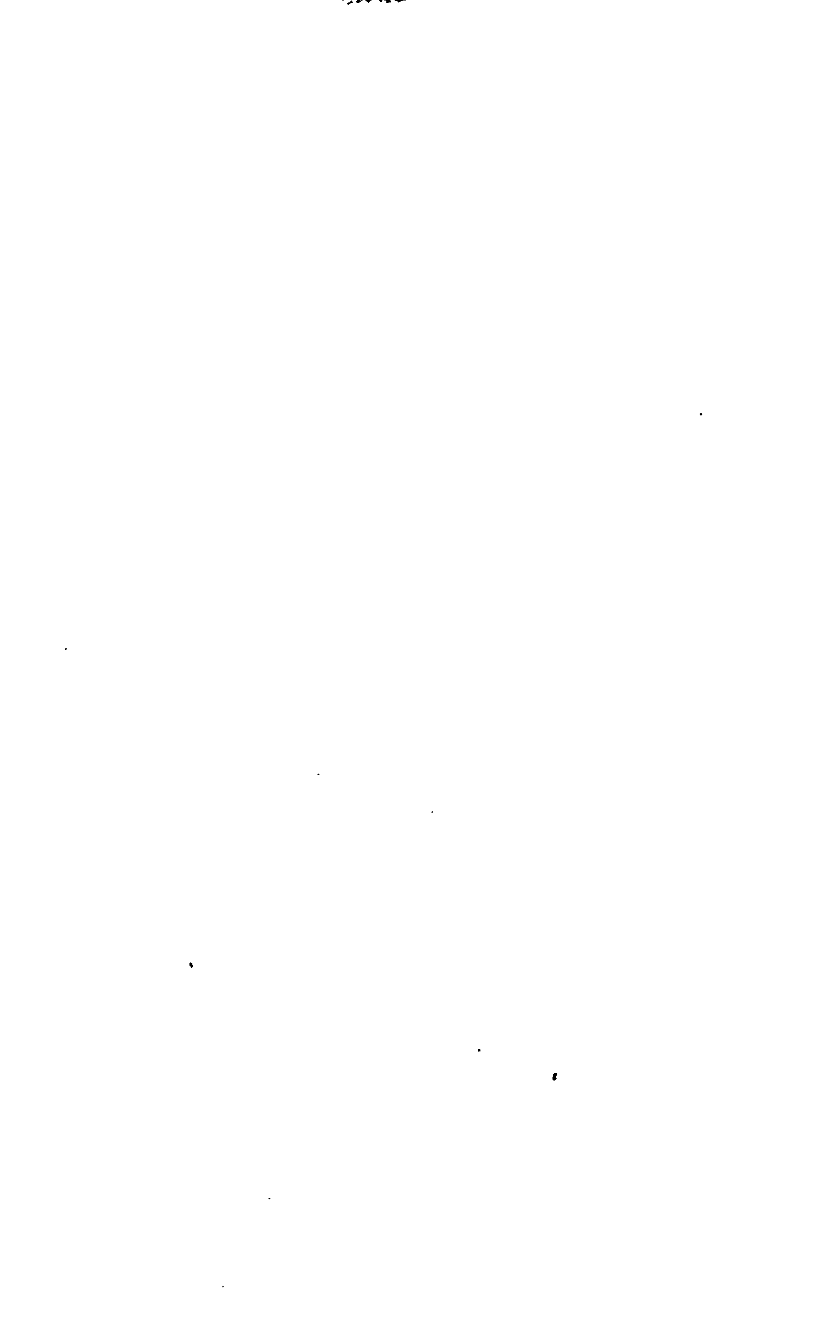







DOMI
NUS
ILLU
MINA
TIO
MEA
Taylor Institution.





LE
LIVRE DES ROIS

PAR

ABOU'LKASIM FIRDOUSI

PARIS

REINWALD ET CIE

RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

LE
LIVRE DES ROIS

PAR

ABOU'LKASIM FIRDOUSI

TRADUIT ET COMMENTÉ

PAR JULES MOHL

MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

PUBLIÉ PAR Mme MOHL



TOME VI



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LXXVII

PRÉFACE.

Ce volume embrasse l'histoire de la Perse pendant la plus grande partie du ve siècle et jusque vers la fin du vi^{e} siècle de notre ère. Il contient la fin du règne de :

Bahram Gour (deuxième partie).	Varanes V.. Pages	1	à 64
Yezdeguerd (Sipahdost)	Isdegertes II	65	67
Hormuz	Hormisdas III	68	69
Pirouz	Peroses	70	80
Balasch	Balasces	81	94
Kobad	Cavades	95	122
Kesra Nouschirwan	Chosroës	123	436
Hormuzd	Hormisdas	437	568

C'était l'époque la plus brillante de la dynastie des Sassanides; et quand Nouschirwan, au commencement de son règne, fait le tour de l'empire perse, il se trouve le maître reconnu et plus ou moins réel de tous les pays entre l'Euphrate et l'embouchure de l'Indus, entre Balkh et l'Oman. Les guerres presque continuelles que la Perse avait à soutenir, d'un côté sur l'Euphrate contre les Romains, de l'autre sur l'Oxus contre les Turcs et les Huns, ont été, malgré de grands revers, assez heureuses en général, et les Chosroës maintenaient avec succès la dignité de leur titre de Grand Roi.

En lisant le *Livre des Rois*, on est frappé de voir combien la tradition perse est plus occupée des guerres contre les Turcs et les autres peuples touraniens que des guerres contre les Romains, auxquelles un lecteur européen attache naturellement une importance beaucoup plus grande, parce que les historiens grecs et latins en parlent avec détail, pendant qu'ils ne mentionnent que rarement et vaguement les luttes presque perpétuelles qui ont eu lieu sur les frontières de la partie orientale de l'empire.

Il est néanmoins probable que ces guerres avec les Romains étaient le souci principal des rois de Perse à cette époque, et qu'elles exigeaient de leur part des efforts bien plus grands et plus soutenus que la répression des invasions, plus irrégulières, des Turcs. Aussi voit-on les Sassanides choisir toujours leurs résidences sur la frontière occidentale, et nous pouvons en conclure qu'ils sentaient que le danger réel était de ce côté. Mais il est naturel que l'imagination populaire ait été frappée avant tout de ce qui se passait sur la frontière du Turkestan. La guerre avec Rome était une guerre régulière, contre un ennemi politique, où chaque campagne se terminait par une bataille et par la conquête ou la perte d'une ou de deux forteresses, tandis que les incursions des Turcs naissaient inopinément, menaçaient une étendue bien plus grande de pays, et réveillaient l'ancienne haine de races entre les Iraniens et les Touraniens, haine passionnée, qui s'est perpétuée à travers les changements de dynasties et de religion, et est aussi vive aujourd'hui qu'elle a pu l'être il y a deux ou trois mille ans. L'objet de ces guerres éternelles était le maintien de la domination perse dans les vallées de l'Oxus et du Jaxartes, où se trouvait, pour le

malheur des deux pays, une population mixte, qui donnait un prétexte incessant aux prétentions de prédominance de l'une et de l'autre race.

Ce volume commence par la deuxième moitié du règne de Bahram Gour, qui reste, dans la légende épique de la Perse, presque jusqu'à la fin de sa vie, le type du prince joyeux et ami des aventures de toute espèce, aussi n'a-t-on pas manqué de le compter parmi les rois auxquels la fable attribue la fantaisie de se présenter dans des pays étrangers comme leurs propres ambassadeurs. Bahram Gour va sous ce déguisement dans l'Inde, où il court toutes sortes de dangers, se livre à des exploits merveilleux, épouse la fille du roi et finit par s'enfuir avec elle. De retour en Perse, il essaye de rendre ses sujets parfaitement heureux par l'abolition des impôts, et quand cette tentative ne réussit pas, il fait venir une tribu de jongleurs indiens pour amuser le peuple. On croit pouvoir reconnaître dans ce récit la première trace de la migration des Bohémiens vers l'Occident.

Son fils, Yezdeguerd, n'a pas laissé beaucoup de souvenirs dans la légende populaire. Son long règne paraît avoir été trop heureux et trop paisible pour avoir pu fournir de la matière à la tradition épique.

Les quatre règnes suivants, ceux de Hormuz, de Pirouz, de Balasch et de Kobad, sont presque exclusivement remplis par les guerres contre les Turcs et les Heïtaliens (Euthalides, Scytes blancs, Huns), guerres qui amènent les plus grands désastres : la mort d'un roi, la captivité d'un autre, des révoltes et des révolutions de palais. Ces calamités publiques paraissent avoir profondément ébranlé toutes les institutions du pays, et avoir donné lieu à des

mouvements dans les esprits, dont nous ne sommes que mal informés, mais dont les effets se font sentir dans quelques événements considérables. La Perse était alors le seul pays du monde connu aux anciens qui fût entièrement indépendant de Rome, et par conséquent le seul asile de ceux qui avaient des raisons graves de se soustraire à la toute-puissance impériale; aussi pendant toute la durée des dynasties parthe et sassanide n'a-t-elle jamais cessé d'être le lieu de refuge pour tous les persécutés de l'Empire romain; les membres des sectes chrétiennes, surtout les Gnostiques et les Manichéens, affluaient dans ce pays pour se soustraire aux dangers qui les menaçaient de la part des empereurs et des patriarches de Constantinople. Leur nombre et celui de leurs prosélytes paraissent avoir été très-considérables, et ils finirent par mettre en danger le gouvernement perse par les doctrines socialistes et communistes de Mazdek, qui avait même converti à ses opinions le roi Kobad, et plus tard par la révolte des chrétiens en faveur d'un fils de Nouschirwan et d'une chrétienne.

Nouschirwan trouva l'empire profondément ébranlé et employa son long et brillant règne à le relever. Il commença par réformer l'administration et les finances, divisa la Perse en quatre grands gouvernements, fixa les impôts d'après la nature des produits des terres, et détermina les droits et les devoirs des employés. Ensuite il fit le tour de son empire, et rétablit l'ordre partout; il soutint des guerres heureuses contre les Romains et les Turcs, et se rendit célèbre dans tout l'Orient par sa justice. C'était évidemment un homme d'esprit; il aimait à s'entourer de gens de talent et de savoir et à les faire discuter devant

lui; il fit importer de l'Inde le jeu d'échecs, et des livres qu'il fit traduire en pehlewi. En retour des échecs, il envoya dans l'Inde le jeu du *nard*, que l'on croit être le trictrac, quoique la description qu'en fait Firdousi ne réponde à aucune variété de ce jeu connue aujourd'hui. Quant aux échecs, notre auteur commence par en donner une description qui s'applique parfaitement au jeu d'échecs à huit pièces, tel que nous l'avons aujourd'hui; puis il revient sur ce sujet dans un long épisode où il raconte très en détail l'histoire fabuleuse de la découverte du jeu et en donne une nouvelle description, sans s'apercevoir que celle-ci s'adapte à une autre variété, au jeu à dix pièces. Il avait sans doute trouvé l'histoire de l'envoi des échecs dans deux récits indépendants l'un de l'autre, et, selon sa très-bonne habitude, il les a insérés l'un et l'autre sans y rien changer.

Ce qui a le plus contribué à la gloire du règne de Nouschirwan, c'est la réputation de son vizir, Buzurdjmihr, qui est en Orient le représentant de toute la sagesse humaine, comme Nouschirwan lui-même est la représentation de la justice. On les a entourés tous les deux d'une auréole de fables, et l'on a mis sous leurs noms tous les contes qui se rattachent par leur nature à la renommée particulière de chacun. On a donc attribué à Buzurdjmihr tous les traits de sagesse et toutes les moralités qu'on a pu trouver, et Firdousi les rapporte au long les uns et les autres. Quant aux moralités, le poëte avait évidemment découvert quelques collections où on les avait réunies, et il nous en donne à trois reprises différentes, ou des traductions complètes, ou d'amples extraits. Je crois que les originaux ont dû être composés en pehlewi, et que ces

sentences ont éprouvé quelque dommage, soit de la part des copistes, soit de celle des traducteurs, car les questions et les réponses ne paraissent pas toujours s'accorder suffisamment. De plus, les copistes du *Livre des Rois* ont évidemment été arrêtés par le texte et ont fait pour le redresser beaucoup d'efforts malheureux; il est probable que je n'ai pas toujours su distinguer les véritables leçons dans cette multitude de variantes. Il paraît qu'on conserve dans la bibliothèque d'Etchmiatsin deux traités en arménien, sous le titre de *la Sagesse de Nouschirwan*, et il est vraisemblable qu'ils contiennent des traductions de livres pehlewis, tels que Firdousi en avait sous les yeux, sinon les mêmes. Il est très-probable encore que les sentences que nous trouvons dans les moralistes arabes et persans sont des restes de cette antique sagesse des Perses. Les observations et les règles qu'elles contiennent nous paraissent en général bien simples et parfois bien puériles; mais cela même parle pour leur origine reculée. Elles ont été une fois neuves et frappantes et ont été transmises aux nouvelles générations, entourées du respect qu'inspire en toute chose la réputation d'antiquité. Ce n'est certainement pas dans une monarchie comme celle de la Perse sous Nouschirwan, qui commençait à tomber de vétusté, qu'on avait besoin d'inventer des moralités élémentaires.

Sous Hormuzd, fils et successeur de Nouschirwan, l'empire s'affaisse de nouveau. On voit obscurément qu'il était déchiré par des partis dont le roi se débarrasse, tantôt par la perfidie, tantôt par la force brutale. Il se défend contre les Khazars et contre les Turcs, mais il est obligé d'acheter la paix des Romains en abandonnant les conquêtes faites par son père. Le reste de son règne est oc-

cupé par sa lutte contre les Turcs et ses intrigues contre son général victorieux, Bahram Djoubineh. Il finit par être détrôné et aveuglé, mais sans que Bahram réussisse à s'emparer du trône, comme il l'avait voulu. La discussion des généraux sur la légitimité et sur le droit d'insurrection et d'usurpation, qui se trouve vers la fin du récit, est un morceau bien curieux.

LE LIVRE DES ROIS



SUITE DU RÈGNE

DE BAHRAM GOUR



BAHRAM GOUR ENVOIE SON FRÈRE NERSI DANS LE KHORASAN ET FAIT VENIR DEVANT SON TRÔNE L'ENVOYÉ DU KAÏSAR.

Un jour Bahram dit à Nersi : « Pars avec le sceau « et le diadème, je te donne le Khorasan ; fais-le « prospérer et rends heureux le cœur de mes sujets ; « aie soin d'être toujours juste et n'interromps jamais « le passage à travers ce pays. Notre père a fait le « mal, mais il a eu à trembler comme un homme « nu tremble devant le vent d'automne. » Il lui fit préparer une robe d'honneur, fit vider pour lui un riche trésor, et lui dit : « Que Dieu soit ton asile et « le trône du soleil ta demeure ! » Nersi passa deux semaines dans son voyage et prit, en bonne santé, possession du Khorasan.

Une semaine s'était écoulée depuis le départ de Nersi, et le roi, se trouvant libre de soucis, ordonna au Grand Mobed de venir, accompagné de quelques-

uns des nobles. Il lui dit : « L'affaire du Kaïsar a été « négligée, et son envoyé reçoit bien tard son congé. « Quel homme est-ce, et jusqu'où va son intelligence ? « car l'intelligence est le soutien de l'âme. » Le Mobed répondit : « Puisses-tu rester éternellement le maître « du monde, entouré de la majesté que Dieu t'a « donnée ! C'est un vieillard sage et réservé, qui « parle bien et d'une voix douce ; il est de l'école de « Falathoun (Platon), c'est un homme de sens, sa- « vant et de bonne naissance: Il était plein d'énergie « quand il est arrivé du Roum ; mais dans ce pays il « s'est fatigué, il s'est engourdi comme un serpent au « mois de décembre ; son corps est affaibli et ses « joues sont devenues couleur de roseau. Ses servi- « teurs sont comme des moutons que rencontre un « chien un jour de chasse, mais lui nous regarde « avec fierté et colère et ne compte pour rien les « hommes de ce pays. »

Bahram dit au Mobed : « C'est Dieu qui donne la « majesté, le diadème et la force. Le Maître du monde « m'a rendu victorieux, il a converti en jour la nuit « sombre qui pesait sur ma fortune; mais celui qui « est roi des rois de Roum, qui est maître et sei- « gneur d'un *grand* pays, est un homme puissant ; « de plus, il est descendant de Selm, sur la tête du- « quel Feridoun a placé la couronne. Jusqu'ici il « s'est conduit bien et sagement, il n'est pas tombé « dans la folie comme le Khakan. J'appellerai donc

«*son envoyé* à l'heure de l'audience pour voir s'il a «quelque chose de raisonnable à dire, puis je le «renverrai gracieusement, car *l'opinion* des hommes «ne m'est pas indifférente. L'un veut des combats et «amène une armée, un autre veut des fêtes et ap«porte un diadème d'or, et c'est à moi de distinguer «ce qu'ils valent. Heureux qui sait traiter avec les «grands!» Le Mobed le bénit affectueusement, disant: «Puisses-tu vivre aussi longtemps que tour«nera le ciel! puisse ta langue ne proférer que de «bonnes paroles! puisses-tu rester le plus grand «parmi les grands!»

QUESTIONS ET RÉPONSES DE L'ENVOYÉ ROUMI ET DES MOBEDS DE L'IRAN.

Le lendemain, lorsque le soleil eut montré sa couronne et que ses flammes s'élancèrent de la voûte du ciel, le roi fit appeler l'envoyé et le fit placer devant son glorieux trône d'ivoire. Il entra un vieillard qui connaissait le monde, sage, éloquent, savant et observateur; les mains croisées sur la poitrine, il s'inclina profondément et s'assit sur ses talons devant le trône royal. Bahram lui adressa les questions d'usage, le reçut gracieusement, le fit asseoir au-devant et tout près du trône, et lui dit: «Tu es «resté longtemps ici, n'es-tu pas las de la vue de ce «pays? La lutte contre le Khakan m'a tenu loin de «toi, elle s'est attachée à moi comme une compagne

«*inséparable;* maintenant mes jours sont rajeunis, «grâce à toi; mais ton séjour s'est prolongé outre «mesure; je répondrai à tout ce que tu me diras, je «tirerai de tes paroles des conseils qui portent bon-«heur.» Le vieillard prononça des bénédictions sur lui, disant : «Puissent l'époque et le monde n'être «jamais sans toi! Tu es un roi intelligent qui trouve «plaisir aux paroles des hommes de sens. L'homme «intelligent est plus près de Dieu, et le jour de ses «ennemis est obscurci. Tu es le plus grand des grands «du monde, car tu es grand, tu es roi, tu es bon; la «langue est une balance et tes paroles sont des «perles, et personne ne pèse des perles contre de «l'or. Tu as du savoir, du jugement, de la prudence «et de la majesté plus que n'en ont eu les rois les «plus victorieux. Tu as de l'intelligence et des inten-«tions pures; tu es le maître des hommes de sens. «Quoique je sois l'envoyé du Kaïsar, je suis de même «le serviteur des serviteurs du roi. Je porte les salu-«tations du Kaïsar à Bahram; puissent cette tête, «cette couronne et ce trône être éternels! Ensuite il «m'a ordonné de faire à tes savants sept questions.» Le roi lui dit : «Parle, rien ne donne plus de gloire «que la parole.»

Il fit appeler le Grand Mobed avec les sages les plus illustres. Les lèvres du roi étaient pendant un instant remplies de soupirs, tant il était inquiet de ce que pouvaient être les sept questions mystérieuses

que le Roumi allait faire. Le Mobed et les sages qui étaient versés dans toute science arrivèrent, et l'éloquent envoyé dévoila son secret et répéta au Mobed les paroles du Kaïsar, disant : « O guide *vers la sagesse !* qu'est-ce que tu appelles le dedans ? Ensuite « quelle est la chose que tu appelles le dehors et « pour laquelle tu n'as pas d'autre nom ? Qu'est le « dessus, ô mon maître, et qu'est le dessous ? Qu'est-« ce qui n'a pas de limites et qu'est-ce qui est vil ? « Qu'est-ce qui a beaucoup de noms et est partout « le maître ? »

Le Mobed répondit au savant : « Ne te hâte pas et « ne te détourne pas de la voie de la sagesse. » Puis il dit : « O homme de sens ! écoute mes réponses l'une « après l'autre. Il n'y a qu'une réponse à donner à « tes paroles. La question sur le dehors et le dedans « est peu de chose ; le dehors est le ciel, le dedans « est l'air ; au-dessus est la splendeur de Dieu, le « tout-puissant, qui n'est pas contenu dans les limites « du monde, et c'est un crime de se laisser détourner « de lui par la science. Le dessus est le paradis, et « le dessous est l'enfer pour les méchants qui se ré-« voltent contre Dieu. Quant à la chose qui a beau-« coup de noms et qui fait sentir son action en tout « lieu, *sache*, ô vieillard, *que* la raison porte bien des « noms et qu'elle fait parvenir l'homme pur au but « de ses désirs. L'un l'appelle clémence, l'autre « bonne foi, car, la raison absente, il ne reste que

« douleur et oppression; l'homme éloquent l'appelle « droiture, l'homme à l'étoile puissante croit qu'elle « est l'adresse. Tantôt on l'appelle la patiente, tantôt « la gardienne des secrets, parce que les paroles ne « se perdent pas chez elle. Voilà ce que comprend ce « mot de raison, dont la gloire dépasse toute mesure. « Sache que rien n'est au-dessus de la raison : elle « est le premier de tous les biens. Elle cherche à se « rendre compte des secrets que cache le monde, « et dont notre œil ne pénètre pas le mystère. Enfin « ce que l'homme de sens méprise le plus parmi tout « ce que l'on sait sur les œuvres du Créateur, ce sont « les astres qui brillent à la voûte sublime et dont « celui qui les regarde ne peut dire le nombre. Ne « tiens aucun compte du nombre des étoiles de ce « ciel sublime qui n'a pas de bornes, et auquel per- « sonne ne peut atteindre, ni de la rotation qu'il « imprime au monde. Le sage s'étonne que quelqu'un « ait confiance dans les rayons de Mercure. Toi qui « es plein d'expérience, y a-t-il quelque chose de « plus méprisable que l'astrologie? Voilà ce que je « sais, et si *ta question* comporte une autre réponse, « c'est que les secrets du Créateur sont infinis. »

Le sage *messager* du Kaïsar écouta cette réponse, baisa la terre et se déclara vaincu; il dit à Bahram : « O roi maître du monde! ne demande pas à Dieu « plus que tu n'as. La terre entière est sous tes ordres, « les têtes les plus fières te sont soumises; *tu es* l'ob-

«jet de l'admiration des grands de naissance illustre, «et le monde n'a pas souvenir d'un roi tel que toi. «Ensuite ton Destour dépasse en savoir tous les Mo«beds et tous les sages; tous les philosophes sont ses «esclaves et baissent la tête devant sa science.» Bahram ne put pas cacher le plaisir que lui faisaient ces paroles, et il se sentit plus glorieux dans son âme. Il donna au Mobed dix caisses de dirhems, des vêtements, des chevaux et beaucoup d'autres choses, et l'envoyé du Kaïsar illustre s'en retourna de la cour du roi à son palais.

BAHRAM GOUR DONNE CONGÉ À L'ENVOYÉ DU KAÏSAR.

Lorsque le soleil montra sa main au-dessus des montagnes, le roi des rois s'assit sur son trône d'or; l'envoyé du Kaïsar se présenta à la cour, et *lui et* l'habile Mobed plein d'intelligence entrèrent gaiement auprès du roi, et parlèrent de toute sorte de choses. Le Mobed du roi dit à l'envoyé : «O sage «sans pareil et sans égal! qu'y a-t-il de plus funeste «dans le monde et sur quoi faut-il pleurer le plus? «Qu'est-ce que tu connais de plus avantageux et «par quoi les hommes acquièrent-ils le plus de pou«voir?» L'envoyé dit : «Le savant sera toujours «grand et puissant, mais l'homme ignorant est plus «vil que la boue et indigne de tout bonheur. Tu as «voulu parler des savants et des ignorants, et tu as «eu, je pense, la vraie réponse.»

Le Mobed lui dit : « Regarde donc bien, réfléchis « et ne pose pas le poisson sur la terre sèche. » L'envoyé répondit : « O homme approuvé par tous ! « il est bien permis de parler du savoir, mais si tu « sais cela autrement, parle, car le savoir accroît la « réputation. » Le Mobed dit : « Réfléchis, car la ré- « flexion donne de la valeur à la parole. Sache donc « que plus un homme est noble d'âme, plus sa « mort est funeste ; mais il est raisonnable de se ré- « jouir de la mort du méchant, car il est né pour la « mort. Ceci est donc la chose utile et l'autre la chose « funeste ; que ta raison choisisse entre les deux *ré- « ponses.* » Le Roumi écouta et approuva ce discours, et en fit son profit ; il sourit et adressa ses hommages au roi, disant : « Heureux le pays d'Iran, qui voit le « trône du roi des rois, et un homme comme Bahram « assis dessus. Par ta sagesse tu es le diadème sublime « du monde, par ton Mobed tu es plus puissant que « les plus puissants. Si tu demandes tribut au Kaïsar, « c'est bien, car ton Destour est le roi de la raison. »

Le roi se réjouit de ces paroles, et son cœur se rajeunit comme la rose au printemps. L'envoyé quitta la présence du roi et la nuit vint portant son drapeau noir ; le voile parfumé de musc apparut et la face du soleil devint couleur d'ambre ; mais la voûte du ciel ne s'attarda pas dans sa rotation rapide et réveilla bientôt les dormeurs de leur sommeil. Le soleil éleva son étendard, et la tête du roi de la terre

sortit de son sommeil; le grand chambellan donna accès à la cour, le roi s'assit sur son trône d'or et ordonna de préparer des présents et d'appeler devant lui l'envoyé. Il y avait là plus d'objets en or et en argent, plus de chevaux et de brides, de dinars royaux frappés au nom de *Bahram*, de brocart, de joyaux, de musc et d'ambre, que le vieillard n'avait pu espérer.

BAHRAM ADRESSE AUX CHEFS UN DISCOURS SUR LA JUSTICE.

Lorsque le roi eut terminé l'affaire du Roumi, son esprit s'inquiéta de l'état du peuple. Il fit venir son conseiller le Mobed et rassembla les grands; il distribua toute la terre à ces Pehlewans ardents pour les combats; il donna de l'argent, des chevaux, des sceaux et des diadèmes, et aux plus nobles des provinces, des couronnes et des trônes. Il répandit dans le monde la droiture, et les grands et les petits étaient heureux sous lui; il éloigna ceux qui étaient injustes, qui ne donnaient pas librement et avaient la parole froide; puis il dit aux Mobeds: «O hommes habiles, au cœur pur et plein de sens! «parlez aux grands en toute occasion de ce qu'ont «fait les rois justes et injustes. Bien des rois ont eu «la main puissante pour le mal, pendant qu'ils res«taient eux-mêmes invisibles, dans le repos et le «luxe; le monde était terrifié par les méchants, et le «cœur des bons se fendait; toutes les mains étaient

« tournées vers les mauvaises actions, et personne ne « combattait pour l'œuvre de Dieu ; tous avaient pris « la voie du Div, et les cœurs et les âmes étaient dé- « pravés outre mesure ; personne ne gouvernait les « femmes et les enfants, et le cœur des hommes purs « était plein de chagrin. Le Div étendait partout ses « griffes, et les âmes avaient perdu toute crainte du « Maître du monde. La source du bien, la main du « mal, la porte du savoir, les efforts de la raison, « tout repose sur le roi ; c'est par lui que la perver- « sité ou la droiture règnent dans le monde. Si mon « père a commis des injustices, s'il a manqué de « vertu, de sagesse et de piété, ne vous en étonnez « pas, car l'acier brillant de son esprit était attaqué « par la rouille *de la folie.* Voyez ce qu'ont fait, depuis « Djemschid et le roi Kaous, ceux qui ont suivi la voie « du Div ; mon père a choisi la même route et n'a « pas lavé son âme sombre avec l'eau de la raison, et « tous ses sujets ont eu à trembler devant lui, et « dans sa colère il en a fait périr un grand nombre. « Il est parti et il n'est resté de lui qu'un mauvais « renom ; personne ne le bénit, c'est à moi de pro- « noncer des bénédictions sur son âme ; à Dieu ne « plaise que les haines *qu'il a laissées derrière lui* fas- « sent trembler ses mânes ! et maintenant que je suis « assis sur son trône, j'espère que son âme trouvera « la route du ciel.

« J'implore le Créateur du monde, pour qu'il

« m'accorde en toute occasion la force d'être bon « pour mes sujets et de convertir la terre vile en musc « pur, pour que personne, quand mon corps sera « couché dans la poussière, ne puisse saisir le pan « de ma robe parce que j'aurais manqué de justice « envers lui. Et vous aussi, couvrez-vous du manteau « de la droiture et lavez votre cœur de toute fausseté, « car personne ne naît de sa mère que pour la mort, « qu'il soit de race perse, ou arabe, ou roumie. La « mort se jette sur lui comme un lion, et personne « ne peut soustraire son cou à ses griffes ; le lion « qui déchire tout est sa proie, et le dragon n'échappe « pas à son piége.

« Où sont donc ces trônes des rois des rois, où « sont ces grands et ces princes heureux, ces cava- « liers et ces hommes qui portaient haut la tête et « dont je ne vois plus de trace sur la terre ? Où sont « ces belles aux visages de Péris, qui ont charmé le « cœur des grands ? Sache que quiconque a caché « son visage sous le linceul est devenu le compagnon « de la poussière. Aidons tous à ce qui est pur et « bon, et ne livrons pas le monde à l'action du mal. « Je jure par Dieu, le maître de tout, qui m'a « accordé la majesté que donnent le trône, la cou- « ronne, la naissance et la race *royale*, que si un « employé fait tort d'une poignée de poussière à *un* « *homme placé* haut ou bas, je brûlerai son corps dans « le feu, ou je le pendrai par le cou au sommet

« d'un gibet. Si un voleur emporte, quand quelques « veilles de la nuit sont passées, un *vêtement en* feutre « à un pauvre, j'indemniserai le pauvre en pièces « d'or de mon trésor, je délivrerai de leur souci les « âmes des affligés, et si on enlève des moutous d'un « troupeau, soit pendant la nuit noire, soit pendant « un jour de vent et de neige, je donnerai pour « indemnité un cheval de prix, et à Dieu ne plaise « que j'en demande des remercîments. Quand on « livrera bataille à l'ennemi, et qu'un cavalier sera « blessé, je lui enverrai en dirhems royaux une « année de solde et ne laisserai pas dans la détresse « ses enfants.

« Remerciez Dieu, le distributeur de la justice, « car il sait de toute éternité ce qui se fait de bien. « Ne touchez pas l'eau et le feu, à moins que vous « ne soyez des Hirbeds, voués au culte de Dieu. Ne « versez pas le sang des bœufs de labour, car c'est « une honte pour un pays de tuer des bœufs, à « moins qu'ils ne soient trop vieux pour travailler et « sans valeur aux yeux de leur maître. De même il « ne faut pas tuer des bœufs de bât, l'honneur du « pays en souffrirait. Consultez tous les hommes « sages, ne brisez pas le cœur des hommes généreux. « Gardez-vous de vous enivrer si vous êtes vieux, car « c'est mal à un vieillard de s'adonner au vin. Tenez- « vous loin des pensées qu'inspire le Div; ne recher- « chez pas une fête au jour du combat contre l'ennemi.

« Si je demandais des impôts à mes sujets, je « serais abandonné, moi et mon trône d'ivoire, de « *Dieu*, le maître; et si mon père, Yezdeguerd, a « fait du mal, je répands partout la justice en expia- « tion de ses méfaits, espérant que le Créateur lui « pardonnera et lui montrera le chemin de l'enfer « au ciel. Ne commettez jamais de péchés contre « Dieu : votre provision pour le départ, quand vous « serez vieux, en sera meilleure. Si le distributeur « de la justice nous approuve, il ne faut pas être « inquiet de la vie future. Puissent mes actions vous « rendre tous heureux! puissiez-vous tous vous atta- « cher noblement au culte du feu! »

Tous les grands, à ces paroles du roi, tournèrent leurs cœurs vers le bien, et leurs yeux se remplirent de larmes en regardant ce roi d'un esprit si sage et vif. Ils le bénirent à haute voix et le saluèrent du nom de roi du monde.

BAHRAM GOUR ÉCRIT UNE LETTRE À SCHENGUIL, ROI DE L'INDE.

Un jour, son Vizir plein d'intelligence se leva devant Bahram et lui dit : « O maître plein de justice « et de droiture! le monde a cessé de craindre les « malveillants, et notre pays est délivré de ses maux « et de ses dangers. Il n'y a plus que le célèbre « Schenguil l'Indien qui détourne son esprit de la « justice. Il tient le monde dans le trouble depuis

« l'Indoustan jusqu'aux frontières de la Chine par « les brigands *qu'il protége;* il fait du mal à l'Iran, et « il serait digne de toi de t'occuper de cette affaire. « Tu es le roi et Schenguil n'est que le gouverneur « de l'Inde; comment ose-t-il demander un tribut à « la Chine et au Sind? Réfléchis et mets de l'ordre à « cela, il ne faut pas qu'un malheur en provienne. »

Le roi devint pensif à ces paroles, l'univers lui parut comme une forêt *sombre.* Il dit : « Je vais « arranger cette affaire en secret et sans en parler à « personne dans le monde; j'irai voir moi-même son « armée, sa cour royale et son trône. J'irai auprès « de lui comme un envoyé et ne le dirai pas aux « nobles de l'Iran. Toi, ô Mobed à la foi pure, écris « à Schenguil une lettre amicale et *en même temps* « menaçante. » Le pieux Destour partit avec un scribe et en excluant tous ceux dont il n'avait pas besoin; ils se consultèrent longuement sur tout, on apporta du papier, du musc et des roseaux, et *le Destour* fit écrire une lettre pleine de bons conseils et de sens, de bonnes paroles et d'hommages rendus à Dieu. Elle commença par « des bénédictions de Dieu sur « celui qui se rend digne d'être béni par le maître « de l'existence et du néant, Dieu qui est unique, « pendant que toute créature a sa pareille. De tout « ce qu'il accorde à ses serviteurs, qu'ils soient « esclaves ou qu'ils portent une couronne, c'est la « raison qui est le plus précieux, la *raison* qui éclaire

«les plus infimes et les plus grands. Quand on aime «la raison, on ne fait pas de mal dans le monde, et «quand on est adonné au bien, on ne s'en repent «jamais, car l'eau de la sagesse ne fait pas pousser «ce qui est mauvais. La raison délivre l'homme du «mal, dont je désire que personne ne soit affligé. Le «premier indice de la raison est que l'on craigne «toujours de mal faire, que l'on s'étudie soi-même «dans son for intérieur et que l'on observe le monde «par les yeux de la raison. La raison est le diadème «des rois et l'ornement des grands. Le sage connaît «le bien et le mal; il fait ce qui est juste et se «détourne du mal.

«Tu ne connais pas les limites *de ton pouvoir*, tu «trempes ton âme dans le sang. Puisque c'est moi «qui porte la couronne de l'époque, ce n'est que «par ma permission que la clémence et la sévérité «peuvent s'exercer; mais tu veux faire acte de roi et «la justice en souffre, et de tout côté apparaît le «mal. Il est indigne d'un roi de faire des incursions «et de se liguer avec les méchants. Ton grand-père «était notre serviteur, ton père était *comme* un «esclave devant nos rois, et aucun de nous n'a con-«senti que le tribut de l'Indoustan fût arriéré. «Regarde le sort du Khakan de la Chine, qui avait «quitté son pays pour envahir l'Iran; mon armée a «fait sa proie de tout ce qu'il avait apporté, et ses «méfaits sont retombés sur lui-même. J'observe les

«allures, ta fortune, ta grandeur et ta foi; j'ai des «armes pour la guerre, de l'argent et une armée «unie de cœur et préparée *à la lutte*, et tu ne peux «résister à mes braves: il n'y a pas dans l'Inde un «homme qui sache commander. Tu as une fausse «idée de ta force, tu places ton ruisseau en regard «de la mer. Maintenant je fais partir un envoyé «éloquent, savant et noble. Envoie le tribut, ou «prépare-toi à la guerre et fortifie les défilés. Mes «bénédictions sur l'âme qui a la raison et la justice «pour trame et pour chaîne.»

Lorsque le souffle de l'air eut séché le musc, le scribe plia la feuille et écrivit sur le haut de la lettre: «Le Grand Roi Bahram, le maître du monde, l'ado«rateur de Dieu, qui a hérité du trône des Keïanides «après Yezdeguird, au jour d'Ard du mois de «Khordad (le 17 du 3e mois), qui est commandant «des frontières et protecteur du pays, à qui le pays «des Slaves et le Roum payent tribut, à Schenguil «le commandant de l'Inde depuis le fleuve de «Kanoudj jusqu'à la frontière du Sind.»

BAHRAM GOUR VA DANS L'INDOUSTAN PORTER SA PROPRE LETTRE.

Le roi, ayant apposé son sceau sur la lettre, fit des préparatifs *comme* pour la chasse; personne dans l'armée ne connaissait son secret, si ce n'est les grands qui devaient l'accompagner. Il alla ainsi

dans l'Hindoustan et passa le fleuve du pays des Magiciens (l'Indus). Lorsqu'il fut arrivé près du palais de Schenguil et qu'il en aperçut la porte, le rideau et la salle d'audience, il vit un édifice dont le toit s'élevait dans l'air; à la porte étaient beaucoup d'hommes armés et il s'y faisait un grand bruit; il y avait des cavaliers et des éléphants, et l'on entendait des clochettes et des clairons. Il fut étonné de cette cour et son cœur devint inquiet. Il dit aux gardiens du rideau de la porte, aux serviteurs et aux domestiques du roi : « Un envoyé du roi victorieux « Bahram est arrivé à cette cour. » Aussitôt le grand chambellan quitta la porte et courut auprès du roi, qui ordonna de relever le rideau et d'introduire l'envoyé avec les honneurs dus à son rang.

Bahram Gour entra solennellement; il aperçut une salle dont le ciel (la voûte) était en cristal; arrivé près de Schenguil, il le vit assis sur son trône orgueilleux, la couronne sur la tête. Les degrés du trône d'or étaient en cristal; sur le haut était assis le roi dans sa majesté et sa force et enveloppé d'une draperie en tissu d'argent broché d'or et brodé partout de perles. Son frère occupait un siége et portait sur la tête un diadème de pierreries; auprès de lui était assis le conseiller du roi, et son fils se tenait debout devant le trône. Bahram s'avança auprès du trône et salua le roi; il resta longtemps devant lui, puis il dit à haute voix : « J'apporte au roi de l'Inde

« une lettre écrite en pehlewi, sur du satin, de la « part du Grand Roi, le maître du monde, Bahram, « l'adorateur de Dieu. » Lorsque Schenguil eut entendu ces paroles, il ordonna d'apporter un siége d'or, sur lequel on fit asseoir Bahram, et l'on appela ses compagnons, qui étaient restés sous la porte.

Lorsque Bahram fut assis, il délia ses lèvres et dit : « O puissant roi! je parlerai si tu m'en donnes « la permission. Puissent le pouvoir et la vertu ne « jamais être privés de toi! » Schenguil répondit : « Parle! car le ciel accorde ses bénédictions aux élo- « quents. » Bahram dit : « O roi, fils de roi, qui es tel « qu'aucune autre mère n'a mis au monde un fils « comme toi! le Grand Roi, qui porte haut la tête, qui « fait le bonheur de son pays, dont la justice tourne « en antidote le poison, dont tous les princes sont les « tributaires, dont les lions sont la proie à la chasse ; « qui convertit la plaine en une mer de sang quand « il tire l'épée, dont la générosité est comme une « pluie de printemps, et qui regarde comme une « chose vile un trésor d'or, envoie au roi de l'Inde « un message et une lettre en pehlewi, écrite sur du « satin. »

RÉPONSE DE SCHENGUIL À LA LETTRE DE BAHRAM.

Schenguil l'écouta et demanda la lettre; il était étonné *de l'aspect et des paroles* de cet illustre *cavalier*. Lorsqu'un scribe fortuné lui eut lu cette lettre, la

joue du roi devint *jaune* comme le curcuma, et il dit : « O homme aux paroles éloquentes! ne te hâte « pas de parler et reste calme. Ton roi montre de la « présomption et ton voyage ici en montre de même. « Si quelqu'un s'avise de demander un tribut de « l'Hindoustan, je ne serai pas de l'avis de celui qui « en parlerait. Si *ton roi* parle de son armée ou de « ses trésors, ou de fouler aux pieds les villes et les « provinces et de les livrer à la misère, *sache* que les « rois sont les grues et moi l'aigle, ou moi une mer « d'eau et eux la poussière. Personne ne s'attaque aux « astres, personne ne cherche le renom et la gloire « en combattant le ciel. Il vaudrait mieux faire de « grandes actions que de prononcer des paroles vaines « qui n'inspireraient aux sages que du mépris pour « toi. Vous n'avez ni courage ni sagesse, vous n'avez « ni pays ni ville : vous n'avez de la royauté que le « langage.

« Tout mon pays est plein de trésors cachés, aux- « quels mes ancêtres n'ont jamais touché; ensuite « j'ai des magasins de caparaçons et de cottes de « maille *si nombreux que*, quand mon trésorier veut « les ouvrir, il faut charger de clefs des éléphants, « si tant est qu'un éléphant de guerre peut les porter. « Si je voulais énumérer mes épées et mes cuirasses, « le nombre des astres te paraîtrait méprisable à « côté de ces chiffres; la terre ne peut pas porter mes « armées, mes éléphants de guerre et mon trône; si

« tu multiplies des milliers *d'hommes* par des milliers, « ce sont eux qui me reconnaissent pour leur roi. Les « pierreries dans les montagnes, les perles dans la « mer sont à moi, c'est par moi que le monde se « soutient aujourd'hui. Les fontaines où l'on trouve « l'ambre, le bois d'aloès, le musc, les parfums du « camphre frais, les remèdes pour les malades, pour « quiconque est souffrant sur la surface de la terre, « mon pays est plein de tout cela, et d'or et d'argent « et de pierreries.

« Quatre-vingts rois qui portent des couronnes « d'or prennent les armes quand je l'ordonne. Tout « mon pays est plein de montagnes, de fleuves et « d'abîmes; et un Div ne le traverserait pas. Depuis « Kanoudj jusqu'aux frontières de l'Iran, et de là au « pays des Slaves et à la mer de la Chine, tous les « princes sont mes sujets et forcés de me rendre « hommage, et toutes les sentinelles dans l'Inde, en « Chine et dans le Khoten ne proclament que mon « nom; tous célèbrent ma couronne et se surpassent « dans leur dévotion envers moi. Dans l'appartement « de mes femmes, la fille du Faghfour de la Chine « invoque les grâces de Dieu sur moi, et elle m'a « donné un fils au cœur de lion qui fend avec son « épée les roches. Depuis le temps de Keï Kaous et « de Keï-Kobad personne n'a parlé *de tribut* à ce pays. « Une armée de trois cent mille braves me salue « comme roi, et douze cents de mes alliés, qui

« m'appartiennent de père en fils et sont debout de-« vant moi dans l'Inde, ne permettent à personne de « m'approcher, des hommes tels qu'à l'heure du combat « les lions dans la forêt rongent *de peur* leurs ongles « quand ils entendent leur voix. Si la coutume per-« mettait à un homme noble de mettre à mort dans « sa colère un envoyé, je séparerais ta tête de ton « corps, et ta chemise aurait à pleurer sur toi. »

Bahram lui répondit : « O roi couronné! si tu es « un prince, ne répands pas la semence de la colère. « Mon maître m'a ordonné de te dire : « Si tu es « homme de sens, ne choisis pas la voie des Divs, « mais produis deux sages de ta cour, les plus ha-« biles à la parole que tu connaisses, et si l'un d'eux « se montre supérieur en raison et en intelligence à « un de mes nobles, je renonce à toute prétention « sur ton pays; car l'homme intelligent ne méprise « jamais la parole. Ou, si tu le préfères, choisis « dans l'Hindoustan cent cavaliers vaillants qui ma-« nient la lourde massue; ils se battront contre un « seul de nous, et si votre bravoure et votre valeur « font leurs preuves, je cesserai de demander un tri-« but de ton pays. »

BAHRAM COMBAT UN LUTTEUR À LA COUR DE SCHENGUIL ET MONTRE SA BRAVOURE.

Schenguil répondit à ces paroles de Bahram : « Ce que tu dis n'est pas conforme à la raison. Reste

« ici pendant quelque temps et délasse-toi ; pour« quoi prononcer des paroles inutiles? ». On arrangea une salle de fête, on disposa tout ce qu'il fallait. Bahram se reposa jusqu'au milieu du jour, et lorsque le trône du soleil qui éclaire le monde fut arrivé au zénith, les serviteurs zélés du roi avaient, selon ses ordres, préparé un festin dans cette salle. Lorsqu'on eut placé sa table devant Schenguil, il donna à quelqu'un ses ordres, disant : « Appelle « cet envoyé du roi de l'Iran, c'est un homme élo« quent, qui vient pour entamer une affaire; amène « de même tous ses compagnons et fais-les asseoir « aux tables des grands. » Bahram se pressa d'arriver, s'assit à la table, s'occupa à manger et ne parla point. Lorsque le dîner fut fini, on forma une assemblée et l'on fit venir des musiciens et du vin: les parfums musqués du vin se répandirent et *les hôtes* se reposèrent sur des tapis de brocart d'or.

Lorsque les grands furent mis en gaieté par le vin et qu'ils ne pensèrent pas aux soucis du lendemain, Schenguil ordonna de faire venir deux hommes habiles à la lutte qui auraient pu se mesurer avec le Div. Deux hommes jeunes et préparés à ce jeu arrivèrent, serrèrent leurs caleçons autour de la taille, et firent effort l'un contre l'autre, luttant et se ployant *l'un l'autre.*

Bahram saisit la coupe de cristal, le vin jeta du

trouble dans son cerveau, et il dit à Schenguil : «O roi! si tu le permets, je vais serrer mon cale«çon; quand je lutte avec un homme fort, je ne «pense plus à la débauche et à l'ivresse.» Schenguil sourit et dit : «Lève-toi, et si tu as le dessus, verse «leur sang.» A ces paroles, Bahram se leva, il ploya bravement la taille droite *des lutteurs*, et en ayant saisi un au milieu du corps, comme un lion qui saisit un onagre sauvage, il le jeta sur le sol de manière à lui briser les os et à faire passer la couleur de ses joues. Schenguil resta confondu de cette haute taille, de cette force et de ces épaules; il invoqua en langue hindoue le nom de Dieu, et jugea que Bahram valait plus que quarante hommes. Lorsqu'ils furent ivres de vin doux à boire, ils quittèrent la salle incrustée de pierreries, et quand le ciel eut revêtu son manteau de satin noir, les jeunes et les vieux se reposèrent du festin et s'apprêtèrent au sommeil, tous, le roi et les héros avides de combats.

Lorsque le manteau parfumé de musc commença à se dorer et que le soleil montra sa face sur la voûte du ciel, le roi des Indiens monta sur un destrier et se rendit au Meïdan, la raquette en main; les gens du roi portèrent son arc et ses flèches, et il jouta pendant quelque temps avec grand plaisir; puis il ordonna à Bahram de monter à cheval et de prendre son arc royal. Bahram lui répondit: «O roi!

«j'ai avec moi beaucoup de cavaliers de l'Iran qui «tous ont envie de tirer des flèches et de jouer à la «raquette; quel ordre le noble roi leur donne-t-il?» Schenguil dit: «La flèche et l'arc sont certainement «les vrais appuis du cavalier. Toi, avec ta poitrine «et avec tes bras forts, lève ta main, bande ton «arc et fais partir une flèche.» Bahram Gour banda son arc, abandonna les rênes à son destrier ardent, plaça sur la corde une flèche, lâcha l'anneau et brisa le but avec une seule flèche. Tous les cavaliers qui se trouvaient sur le Meïdan et tous les hommes de guerre répandirent des bénédictions sur lui.

SCHENGUIL CONÇOIT DES SOUPÇONS SUR LA QUALITÉ DE BAHRAM ET L'EMPÊCHE DE S'EN RETOURNER DANS L'IRAN.

Schenguil conçut des soupçons sur Bahram; il se dit: «Avec cette majesté, cette force et cette habi- «leté à tirer de l'arc, cet homme ne ressemble pas «à un *simple* envoyé, qu'il soit Indien, Turc ou Perse; «mais qu'il soit parent du roi ou grand seigneur, il «convient que je l'appelle frère.» Il sourit et dit à Bahram: «O noble et vaillant prince! ton ambition, «ta force et cette habileté au tir me font croire que «tu es frère du roi, car tu as la majesté d'un Keïanide «et la force d'un lion, et que tu n'es pas *seulement* un «héros illustre.» Bahram répondit: «O roi de l'Inde! «ne traite pas un envoyé comme un bâtard. Je ne «suis ni de la race de Yezdeguird ni roi, et si j'ap-

« pelais *le roi* frère, ce serait un crime; je suis un « Iranien étranger *à sa famille* et ne suis ni un savant « ni un homme considérable. Renvoie-moi, car la « route est longue, et il ne faut pas que la colère du « roi tombe sur moi. » Schenguil lui dit: « Ne fais rien « précipitamment, car j'ai encore à te parler, et il ne « faut pas partir en hâte, car se presser de partir ne « vaut rien. Reste avec moi, aie le cœur en repos, et « si tu ne veux pas de vin cuit, bois du vin nou- « veau. »

Il appela ensuite son Destour et lui parla longuement de Bahram; il dit à ce sage, qui était son parent: « J'ai à te parler en secret. Si cet envoyé n'est « pas de la famille de Bahram, s'il n'est pas au-des- « sus de ses Pehlewans, cela devrait bien étonner un « homme intelligent, et il ne faut pas se contenter « de ce qu'il nous conte. Insinue-lui qu'il doit rester « ici, qu'il ne doit plus quitter le Kanoudj. Tu lui « diras cela avec art, car si je lui en parle, il aura « peur; il vaut mieux que ce soit toi qui portes la « parole, tu lui diras ce qui convient. Fais-lui com- « prendre que ce qu'il a de mieux à faire c'est de « se mettre de plus en plus dans les bonnes grâces du « roi de l'Inde. Dis-lui: Si tu restes maintenant au- « près de lui et te conformes à son avis plein de « sagacité, les plus belles terres seront à toi, car il « connaît ta valeur, *des terres* dans un lieu où le prin- « temps est éternel, où les ruisseaux exhalent un

« souffle de rose. L'homme que la fortune favorise ne « quitte pas le Kanoudj, où les arbres portent fruit « deux fois par an, et où il y a des pierreries, du « brocart et des trésors d'argent; or l'homme n'est « jamais mécontent quand il a de l'argent. C'est un « roi bienveillant qui, par amour pour toi, sourit « aussitôt qu'il aperçoit ton visage; ainsi demande-lui « tout ce que tu voudras aussitôt que tu le verras. « Quand tu auras dit tout cela, demande son nom, « je serais heureux de le connaître, et s'il veut s'éta- « blir dans notre pays, les preuves de ma faveur « dépasseront ce que comporte son rang; je le nom- « merai bientôt chef de mes armées, je le mettrai à la « tête de ce pays en le comblant d'honneurs. »

Le Destour du roi, plein d'expérience, alla dire tout cela à Bahram et lui donna des conseils; ensuite il lui demanda son nom, parce que sa réponse ne serait pas complète sans un nom. A ces paroles, Bahram changea de couleur, car il ne savait comment répondre. A la fin il dit: « O homme éloquent! ne « me couvre pas de honte devant les deux pays. Je ne « renierais pas le roi de l'Iran pour des trésors, quand « même la pauvreté me réduirait à la détresse. Notre « religion nous enseigne autrement; nos habitudes, « notre voie, nos coutumes sont autres. Quiconque se « détourne de son roi s'égare par cette révolte. Un « homme sage ne cherche pas à s'agrandir, car le « bien et le mal qui nous arrivent passent. Où est le

« maître du trône de Feridoun, qui a été le soutien « de son époque? Où sont ces puissants rejetons de « la race royale, Keï Khosrou, le maître du monde, « et Keï-Kobad? Ensuite tu connais Bahram, qui « est jeune, ambitieux de la possession du monde et « volontaire; et, je le jure, si je lui désobéissais, il « ferait crouler le monde sur ma tête, détruirait ce « pays de l'Inde et porterait dans l'Iran la poussière « du pays des magiciens. Il vaut mieux que je m'en « retourne et que le roi victorieux me voie. Si tu veux « savoir mon nom, je m'appelle Barzoui; c'est ainsi « que m'ont nommé le roi, mon père et ma mère. « Fais parvenir à Schenguil toute ma réponse, car je « suis resté trop longtemps en pays étranger. »

Le Destour écouta cette réponse et la rapporta au roi, à qui il répéta tout ce qu'il avait entendu. Le visage du roi se fronça, et il dit : « Cet homme s'é- « gare; je vais maintenant arranger un moyen de « mettre fin aux jours de ce héros qui rend brillant « le monde. »

BAHRAM COMBAT UN LOUP ET LE TUE.

Il y avait dans le pays du roi un loup qui était si grand qu'il empêchait le vent de passer. Les lions mâles s'enfuyaient de la forêt où il se tenait et les vautours à l'aile rapide évitaient le ciel au-dessus; il mettait tout le pays en émoi, et les oreilles les meilleures étaient assourdies par le bruit qu'il faisait.

Le roi dit à Bahram : « O homme respecté ! voici une « affaire qui *ne* peut réussir *que* par toi. Il y a près de « ma ville un bois qui me cause les plus grands sou- « cis. Il s'y trouve un loup semblable à un crocodile, « qui déchire le cœur du lion et la peau du léopard. « Il faudrait approcher ce loup et lui percer la peau « avec des flèches, pour que ce pays retrouve son repos « par ta valeur, ô homme victorieux ! Alors tu seras « en honneur auprès de moi et auprès de cette illustre « assemblée, et chacun dans le pays de l'Inde et en « Chine te bénira éternellement. » Bahram, dont les intentions étaient pures, répondit : « Il me faut un « guide, et quand j'aurai aperçu le loup, tu verras « que, par la force que Dieu m'a donnée, je baigne- « rai sa peau dans le sang. »

Schenguil lui donna un guide qui connaissait le repaire du loup et le lieu où il se trouvait. Le guide partit avec cet homme courageux pour la forêt du loup, le cœur gonflé de sang, et lui parla longuement du repaire du loup, de sa taille, de sa grosseur et de *tout* son corps. Quand il eut montré la place, Bahram continua à marcher fièrement et rapidement vers la forêt. Quelques Iraniens, qui avaient pris les armes pour combattre le loup, le suivirent ; mais quand ils virent de loin le museau de l'animal, quand ils virent que son poids faisait ployer la terre sous lui, il dirent tous : « Abstiens-toi, ô roi ! tu dé- « passerais les bornes de la bravoure. Personne ne

«s'attaque à la montagne de Gangue, et, si vaillant «que tu sois dans la bataille, ô roi, *ne l'entreprends «pas*. Dis à Schenguil: Cela n'est pas raisonnable, «je n'ai pas la permission de mon roi pour cette lutte. «Si je livrais un combat par ordre *d'un autre*, mon «roi, s'il en entendait parler, m'en punirait par la «perte de mes dignités.» Bahram répondit: «Si Dieu «m'a assigné *pour tombe* la poussière dans l'Hindous«tan, comment pourrais-je mourir autre part? Il «serait insensé de le penser.»

Le vaillant jeune homme banda l'arc, on aurait dit qu'il faisait peu de cas de la vie; il s'avança rapidement jusqu'auprès du loup, la tête remplie de colère, le cœur résigné à la mort, l'arc de Keïanide dans la main, puis il prit dans le carquois des flèches en bois de peuplier, et tira. Il fit pleuvoir des traits comme de la grêle, jusqu'à ce que le loup commencât à faiblir, et quand il s'aperçut que la fin de l'animal approchait, il remplaça l'arc par l'épée, abattit la tête du loup, et dit: «Au nom du Maître sans égal et «sans compagnon qui m'a donné cette puissance et «cette force, et par l'ordre duquel le soleil brille à «la voûte du ciel!»

Il ordonna qu'on amenât une charrette attelée de bœufs et qu'on emportât la tête du loup hors de la forêt. On l'emporta, et Schenguil, qui la vit de loin, fit parer une salle de festin avec du brocart. Le roi, plein de magnificence, monta sur le trône, devant le-

quel on fit asseoir Bahram; tous les grands de l'Inde et tous les héros de la Chine le couvrirent de bénédictions. Les grands s'approchèrent avec des offrandes, disant à Bahram : «O homme illustre! les hauts «faits de personne ne sont dignes de toi, et l'œil «n'ose regarder là où est ton trône.» Schenguil était tantôt content de ce qui s'était passé, tantôt soucieux; tantôt il en était heureux, tantôt tout sombre.

BAHRAM TUE UN DRAGON.

Or il y avait un dragon qui vivait dans l'eau et sur terre; tantôt il était dans le fleuve, tantôt au soleil; il enveloppait avec sa queue un éléphant de guerre et soulevait en vagues les flots de l'Indus. Schenguil dit à ses amis, à ses confidents à l'esprit délié: «Tantôt je suis content de cet envoyé au cœur de «lion, tantôt il me remplit d'inquiétude; s'il restait «ici, il serait un soutien pour moi, et j'en ferais, «dans le Kanoudj, le chef de mon armée; mais s'il «s'en retourne dans l'Iran, Bahram convertira en «désert le Kanoudj. Avec un serviteur comme lui et «un maître comme Bahram, tout ce qu'il y a de «beau dans ce pays périra. J'ai réfléchi toute la nuit «sur son affaire, et voici le nouveau moyen que «j'essayerai. Je l'enverrai combattre le dragon; sans «doute il ne s'en tirera pas sain et sauf, et pourtant «on ne pourra me blâmer de ce qu'il aura fait, s'il «lui plaît de combattre le dragon.»

Il parla ainsi et fit appeler Bahram, à qui il raconta beaucoup d'histoires de bravoure, puis il lui dit : « Dieu, qui a créé la justice, t'a amené du pays « d'Iran pour délivrer du mal l'Hindoustan, comme « il convient à un homme illustre. Une affaire t'at- « tend, pleine de peines et de fatigues, elle finira « par des trésors. Quand tu l'auras terminée, tu ne « seras plus retenu ici, et tu pourras t'en retourner « avec mon agrément. » Le roi répondit : « Il n'est pas « possible de me soustraire à tes volontés, et il fau- « drait que le ciel tournât de travers pour que je « désobéisse à tes ordres. » Schenguil dit : « Nous « avons le malheur d'avoir dans notre pays un dra- « gon, qui traverse l'eau et la terre ferme et fait sa « proie du crocodile, qui frappe de la queue. Si tu « pouvais trouver un moyen d'en délivrer le pays de « l'Inde, tu rapporterais dans l'Iran le tribut de l'Hin- « doustan, et tout ce pays y consentirait volontiers. « Avec ce tribut, tu recevrais beaucoup de présents « de produits indiens, du bois d'aloès, des épées et « des richesses de toute espèce. » Bahram répondit : « O roi, maître et gouverneur de l'Inde ! je jure par « Dieu, le Seigneur, le saint, que j'effacerai de la « poussière les traces des pieds du dragon ; mais je « ne sais pas où est son repaire, il faudra m'en mon- « trer le chemin exact. »

Schenguil envoya avec lui un homme alerte pour lui montrer ce dragon, et Bahram partit avec trente

illustres cavaliers, des grands de l'Iran, prêts à frapper de l'épée. Il courut ainsi jusqu'à ce qu'il fût arrivé au fleuve, dans les profondeurs duquel il aperçut le dragon; il vit son corps, ses mouvements, sa colère et le feu qui brillait dans ses yeux. Les grands de l'Iran firent des exclamations, la vue de ce dragon les émut vivement et ils dirent à Bahram: «O roi! ne crois pas que ce dragon soit comme le «loup de l'autre jour; ne jette pas au vent le pays «d'Iran par cette mauvaise aventure et ne réjouis «pas tes ennemis dans ce pays.» Le vaillant Bahram dit aux Iraniens: «Il faut confier sa vie au Distribu«teur de la justice; si mon temps doit venir par ce «dragon, je ne puis ni le prolonger ni l'abréger par «ma bravoure.» Il banda son arc et choisit des flèches dont la pointe était enduite de poison dissous dans du lait; il fit pleuvoir des traits sur le dragon, l'attaquant à droite et à gauche, comme on fait en combattant un cavalier; il lui perça la bouche avec les pointes d'acier, et tout le couchant fut illuminé par le poison que vomissait le dragon; ensuite Bahram le frappa à la tête d'une flèche à quadruple bois, et le sang et le poison s'échappèrent de sa poitrine. Ce coup fit fléchir le corps du dragon, qui inonda la terre de sang et de poison, et Bahram tira rapidement son épée damasquinée et perça de toute sa force le cœur du dragon, puis il lui coupa le cou avec l'épée et la hache d'armes, et jeta dans la

poussière le corps inanimé. Il fit traîner sur un chariot la tête devant Schenguil, et lorsque le roi vit cette tête du dragon, on invoqua dans tout l'Hindoustan les bénédictions de Dieu sur le pays d'Iran, qui avait produit un cavalier pareil, qui combattait les dragons, et qui, par sa force et sa stature, ses membres et sa poitrine, n'avait d'égal dans le monde que son roi.

BAHRAM GOUR ÉPOUSE LA FILLE DU ROI DE L'INDE.

Tous étaient heureux, mais Schenguil avait le cœur blessé, et le haut fait de Bahram le faisait pâlir. La nuit vint, il rassembla des sages, tant des membres de sa famille que des étrangers, et leur dit: «Cet homme du roi Bahram, si fort de membres, si «puissant et si vaillant, ne veut rester ici à aucune «condition, quoique je l'aie tenté par tout ce qu'il y «a de beau; mais s'il s'en retourne d'ici dans l'Iran «et arrive auprès du roi des braves, il accusera mon «armée de lâcheté dans le combat, il dira qu'il n'y «a pas un cavalier dans l'Hindoustan, et mon «ennemi deviendra orgueilleux. Je veux donc tran«cher la tête à cet envoyé, je veux m'en défaire en «secret: qu'en dites-vous, et quel conseil avez-vous «à me donner?»

Un des sages lui dit: «O roi! ne prépare pas de «cette façon des chagrins à ton cœur. Si tu mets à «mort un envoyé de roi, tu t'engages dans une voie

«de vice et de folie. Personne n'a jamais conçu une «pareille idée, n'a jamais pensé à chose semblable. «Ton nom deviendrait odieux aux grands, et il faut «qu'un roi soit honoré parmi les hommes. Il arrive-«rait à l'instant de l'Iran une armée et un roi comme «Bahram, qui ne laisserait aucun de nous en vie «dans notre pays et nos demeures. Ne renonce pas «à ce qui est honnête. Il nous a délivrés du dragon, «et la mort n'est pas ce que nous lui devons pour sa «peine. Il a tué dans notre pays des dragons et des «loups, il a mérité une longue vie et non pas la «mort.»

A ces paroles, Schenguil se troubla, les discours des sages le rendirent sombre. Il passa ainsi la nuit, et le lendemain de grand matin il envoya auprès du roi Bahram et *le fit appeler* lui seul, étant seul lui-même, sans sa cour, sans Destour et sans conseiller. Il dit à Bahram : «O toi qui charmes les cœurs! tu as «*toujours* été un homme puissant, ne cherche pas à «arriver plus haut. Je veux te donner ma fille, et je «tiendrai plus que je ne promets. Quand j'aurai fait «cela, tu resteras avec moi, car tu ne pourras pas «quitter ce pays; je te donnerai le commandement «de l'armée, je te donnerai le gouvernement de «l'Inde.»

Bahram resta confondu, il pensa à son trône, à sa naissance, aux glorieux combats qu'il avait livrés; il se dit à lui-même: «Il n'y a pas à lutter contre cela,

«et ce n'est pas une honte d'avoir Schenguil pour «beau-père ; ensuite je sauverai, par ce moyen, ma «vie et reverrai peut-être le pays d'Iran ; car voilà «longtemps que je suis ici et que le lion est tombé «dans les filets du renard.» Il répondit à Schenguil : «Je ferai ce que tu ordonnes, je ferai de tes paroles «la loi de mon âme ; mais parmi tes filles choisis-en «une que je puisse trouver digne d'hommages quand «je la verrai.»

Le roi de l'Inde fut heureux de ces paroles ; il fit tendre une salle avec du satin de Chine. Trois jeunes filles y entrèrent, semblables au printemps par la parure, par le parfum, par les couleurs et la beauté. Schenguil dit à Bahram : «Va et prépare ton cœur à «une vue nouvelle.» Bahram courut à la salle, regarda et choisit une de ces filles au visage de lune, du nom de Sepinoud, belle comme le gai printemps, pleine de modestie et de grâce, pleine de sens et de désirs. Schenguil lui donna Sepinoud, ce cyprès élancé, ce cierge sans fumée. Le père choisit un riche trésor et en remit la clef à cette fille au visage de lune ; il fit venir les compagnons de Bahram, ces cavaliers élégants et puissants, et leur donna de l'argent, de l'or et des richesses de tout genre, puis de l'ambre, du bois d'aloès et du camphre. Il prépara une salle incrustée de pierreries, et quiconque était illustre dans le Kanoudj vint en cérémonie à la cour ; tous se rendirent joyeusement auprès du roi.

Ils restèrent une semaine, la coupe en main, dans ce lieu de réunion, gaiement et en belle humeur, et Sepinoud brillait à côté de Bahram Gour comme le vin dans une coupe de cristal.

LETTRE DU FAGHFOUR DE LA CHINE ET RÉPONSE DE BAHRAM.

Lorsque le Faghfour de la Chine apprit qu'un homme plein de majesté avait été envoyé du pays d'Iran auprès de Schenguil, qu'il avait l'air d'un roi et d'un homme de grande naissance, et que Schenguil lui avait donné sa fille pour que son diadème touchât la lune, ce puissant prince écrivit une lettre au roi Bahram, adressée ainsi : «De la part du roi du «monde, qui est le chef des hommes illustres et la «couronne des grands, à l'envoyé perse, qui est «arrivé à Kanoudj avec trente compagnons.» Puis il dit : «Nous avons entendu parler de toi, homme «illustre et glorieux, de ta prudence, de ta bravoure «et de ton intelligence, de ce que tu plantes partout «fermement ton pied et de ce que le loup et ce «célèbre dragon n'ont pu échapper à ton épée tran«chante. Schenguil t'a donné sa fille, qui est ma «parente et dont le grain de beauté vaut tout l'Hin«doustan. Tu élèves ta tête jusqu'aux nues par cette «parenté avec un puissant roi, et la grandeur du «roi d'Iran y gagne, puisqu'un de ses sujets, qui «lui-même est un diadème pour la lune, est allé

« dans le hameau
« iune Sepinoud. ...
« viens ici et re...
« à ta vue. ...
« conseils ...
« et quand tu ...
« de rester avec ...
« toi et tes ...
« des robes d ...
« pas de monte ...
« je suis en ...
« par mollesse ...
« t'en retourner ...

Bahram ...
lui un grand ...
et fit écrire ...
arbre dans ...
« Ton messag...
« vu d'autre ...
« l'adresse ...
« qui porte ...
« mais il ...
« reconnai...
« consacr...
« des ro...
« et perso...
« lui en ...
« sauce ...

« du monde, et je sais qu'il porte plus haut sa tête « que tous les rois. Ensuite tu parles de ce que j'ai « fait et des fatigues que j'ai endurées dans l'Hindoustan; tout cela s'est accompli grâce à l'étoile « du roi Bahram, le maître de la majesté, du trône « et de la gloire. Les Iraniens font de grandes choses, « voilà tout; ils ne comptent pour rien les lions « féroces; ils sont tous sincères et reconnaissent « Dieu; dans le bonheur, ils ne rendent pas grâce « aux astres. Ensuite, si le roi m'a donné sa fille, « c'est par ma bravoure que j'ai conquis cet honneur. « Schenguil est un puissant roi, qui par son courage chasse les loups loin des brebis, et quand il « a vu qu'une alliance avec moi lui convenait, il « m'a donné sa gracieuse fille. Puis tu me dis: Lève-« toi et viens ici; je serai ton guide vers tous les « bonheurs. Le roi de l'Iran m'aurait envoyé dans « l'Inde, et j'irais en Chine pour avoir du satin « chinois? Le roi ne m'approuverait pas si je parlais « de chose pareille. Ensuite tu écris que tu me renverras dans l'Iran, comblé de richesses; mais Dieu « m'a élevé au-dessus du besoin d'étendre ma main « vers le bien des autres. Ce n'est qu'à Bahram que « je rends grâce pour des libéralités, et je prie *Dieu* « le jour et trois fois la nuit. Enfin, quant aux « louanges que tu me prodigues et qui dépassent de « beaucoup ce que j'ai pu faire, je les accepte de « toi, ô roi de la Chine, et les ferai connaître au roi

«de l'Iran. Que Dieu t'accorde tant de bénédictions «que le ciel ne puisse pas en distinguer la trame de «la chaîne !» Il posa sur cette lettre l'impression de «son sceau et l'envoya au roi de la Chine.

BAHRAM S'ENFUIT DE L'INDE AVEC LA FILLE DU ROI SCHENGUIL.

Lorsque Bahram eut commencé à vivre avec la fille de Schenguil, sa femme reconnut qu'il était le roi du monde. Elle pleurait jour et nuit par tendresse pour lui, tenant ses deux yeux fixés sur son visage, et Schenguil, qui s'aperçut de son amour pour son mari, cessa de suspecter celui-ci. Un jour ils étaient assis ensemble gaiement, parlant de toutes choses, importantes et futiles, et le roi Bahram dit à Sepinoud : «Je sais que tu me veux du «bien, et je vais te dire mon secret, mais prends «garde qu'il reste entre nous. Je veux quitter l'Hin-«doustan; m'approuves-tu en cela? Je t'emmènerai «avec moi, mais il faut que personne de la cour n'en «sache rien. Ma position dans l'Iran est plus grande «qu'ici, et le Créateur du monde est mon protecteur. «Si tu te décides à partir, ta raison t'aura bien «inspirée. Partout tu seras saluée comme reine, et «ton père se tiendra à genoux devant ton trône.» Sepinoud répondit : «O homme qui portes haut la «tête! cherche ce qu'il y a de mieux et ne te dé-«tourne pas de la voie de la sagesse. La meilleure

«des femmes est celle qui rend son mari toujours «souriant. Quand même toute mon âme tremblerait «de ce que tu me proposes, je ne te faillirais pas «dans l'action.»

Bahram lui dit: «Alors cherche un moyen, mais «sans dire un mot à personne de notre secret.» Sepinoud répondit: «O toi qui es digne du trône, je «préparerai ce qu'il faut, si la fortune m'est favo«rable. Il y a non loin d'ici un lieu de fête, une «forêt dans laquelle mon père prépare un festin. On «tient ce lieu pour fortuné et l'on y rassemble les «idolâtres. Il y a vingt farsangs jusqu'à cette forêt; «et il faut pleurer quand on se trouve devant toutes «ces idoles. Dans ce lieu on fait des chasses d'ona«gres, et c'est une fête pour les cavaliers du Kanoudj; «le roi et son armée s'y rendront, et il n'y aura plus «de place pour passer dans la forêt. Or, si tu veux «partir, saisis cette occasion; puisse la fête durer «éternellement, et puisses-tu rester *toujours* jeune! «Aie patience d'ici à cinq jours, et quand la cou«ronne qui illumine le monde aura paru, et quand «le roi aura quitté la ville, alors prépare-toi à partir «et mets-toi à l'œuvre.» Bahram dit à sa femme: «Fais tes arrangements et n'en parle à personne; «nous voulons tous les deux la même chose.»

Il resta ainsi jusqu'à ce que le lieu de la fête fût paré et que les grands partissent. Lorsque Schenguil se mit en route pour la plaine, la femme *de Bahram*

lui dit: «Barzoui est malade, il se fait excuser «auprès du roi, et le prie de n'avoir pas d'inquié«tude pour lui; mais il dit qu'une fête est chose «fâcheuse quand on n'est pas en bonne santé, et «que le roi glorieux le comprendra.» Schenguil répondit : «A Dieu ne plaise qu'il pense à la fête «s'il est malade!» Puis il partit de Kanoudj à l'aube du jour et se rendit en toute hâte au lieu de la fête.

Lorsque la nuit fut devenue profonde, sa femme dit à Bahram : «Mon cher mari, voici le moment de «partir.» Il revêtit sa cotte de mailles et monta à cheval, accrocha le lacet à la selle, prit sa massue dans sa main, fit monter Sepinoud, prononça tout bas le nom de Dieu et lança son cheval jusqu'à ce qu'il fût arrivé près du fleuve (Indus). Il aperçut alors sur la route des bagages de marchands; c'étaient des marchands iraniens, hardis dans leurs voyages par eau et par terre. Quand ils virent le visage de Bahram, le roi des rois se mordit les lèvres et leur ordonna de ne pas se prosterner. Il n'avait pas dévoilé son secret même à ses compagnons, et *alors* il dit aux marchands: «Soyez «discrets; votre silence nous sauvera, et le contraire «nous perdrait. Si ce secret était connu dans l'Inde, «le sang inonderait la terre d'Iran comme une mer. «Celui qui sait se taire réussit; il faut fermer les «lèvres et ouvrir les deux mains. Pour que je retrouve

«mon trône, je vais lier vos langues par un grand «serment, vous jurerez de ne jamais désobéir au roi «Bahram et de garder son secret.»

Lorsqu'ils eurent juré ainsi et prêté ce serment, et que le cœur du roi fut délivré de cette inquiétude, il leur dit: «Gardez dans vos cœurs mon secret et «tenez-le pour précieux comme votre vie, si vous «voulez changer mes chaînes en diadème. Si je suis «perdu pour le trône, il s'avancera de tous côtés «des armées qui sont prêtes, et il ne restera ni mar-«chand, ni roi, ni Dihkan, ni armée, ni trône, ni «couronne.» Quand ils l'entendirent parler ainsi, ils s'approchèrent en pleurant et le visage inondé de larmes, disant: «Puissent la vie des grands être ta «rançon, et la jeunesse et la royauté ton ornement! «Si le trésor de ton secret était découvert, notre «pays se couvrirait d'une mer de sang, et qui «oserait seulement penser à chose pareille et faire «de sa raison une hache et de son intelligence une «cognée?»

Bahram écouta ces paroles et bénit ces hommes illustres, à la foi pure, puis il courut jusqu'au bord du fleuve, où il trouva ses *amis* iraniens tous endormis; il lança un navire *pour ses compagnons* et prépara une barque dans laquelle il fit asseoir Sepinoud, et ils touchèrent terre *à l'autre bord* lorsque parut le jour, au moment où *le soleil* qui éclaire le monde commença à briller.

SCHENGUIL POURSUIT BAHRAM ET APPREND QUI IL EST.

Un cavalier partit en toute hâte de Kanoudj pour porter au roi cette nouvelle, et Schenguil, aussitôt qu'il eut entendu les paroles de cet ami, quitta le lieu de la fête, rapidement comme la flamme; il courut ainsi jusque sur le bord du fleuve, d'où il aperçut Sepinoud et le héros Bahram. Il fut courroucé, traversa le fleuve, et dit avec colère à Sepinoud : «O fille méchante et impudente! tu as passé «le fleuve comme une lionne avec ce fourbe inso«lent; tu veux aller dans l'Iran à mon insu, tu «abandonnes un gai paradis pour un désert; tu vas «maintenant voir mes coups de javelot, puisque tu «as quitté le chevet de mon lit sans m'en avertir.» Bahram lui dit : «Malheureux! pourquoi as-tu fait «courir ton cheval comme un fou? Tu m'as mis à «l'épreuve *et tu sais* que je suis aussi vaillant dans «la bataille qu'au banquet et en face des buveurs. «Tu sais que cent mille Indiens sont moins devant «moi qu'un seul cavalier. Moi et mes trente compa«gnons illustres, avec nos cottes de mailles et nos «épées du Farsistan, nous remplirons de sang les «yeux des Indiens et nous n'en laisserons pas un «seul en vie.»

Schenguil savait qu'il disait vrai, car on ne peut pas oublier la bravoure et la vaillance, et il répondit : «J'ai mis de côté mes fils, mes parents et mes

« alliés ; tu m'as été plus précieux que mes yeux, je « t'ai gardé comme un diadème sur ma tête, je t'ai « donné la femme que tu as désirée, j'ai agi avec « droiture, et tu m'as trompé. Tu as préféré l'ini« quité à la loyauté, et quand as-tu entendu que « l'iniquité était un juste retour pour la loyauté ? « Que dirai-je d'un homme que j'ai traité comme un « fils, qui m'a paru un homme raisonnable, qui part « maintenant comme un vaillant cavalier et croit « qu'il peut faire ce qui lui plaît ? Le cœur d'un « Perse peut-il être loyal ? car, en disant oui, il « pense non. Tu es comme un lionceau qui fait ver« ser des larmes de sang à ceux qui l'ont élevé ; « lorsque ses dents sont poussées et que ses griffes « sont devenues aiguës, il veut combattre son père « nourricier. »

Bahram lui dit : « Quand tu me connaîtras, tu « ne m'appelleras plus ni ennemi ni malveillant ; « tu ne me querelleras pas pour mon départ, tu ne « me traiteras pas de mauvais cœur et de malfaiteur. « Je suis le roi des rois de l'Iran et du Touran, je « suis le chef et le soutien des braves. Dorénavant je « te ferai du bien selon ton mérite ; je trancherai la « tête à ceux qui te veulent du mal ; je te traiterai, « dans l'Iran, comme un père ; j'épargnerai à ton « pays le chagrin de payer son tribut ; ta fille sera « le flambeau de l'Occident, elle sera comme le dia« dème sur la tête des reines. »

Schenguil resta confondu de ces paroles ; il ôta de sa tête son bonnet indien, frappa son cheval, s'élança de son grand cortége et s'approcha du roi pour s'excuser. Il embrassa, dans son bonheur, le roi des rois et demanda pardon de ce qu'il avait dit. Il était heureux de voir Bahram et fit apprêter une table et apporter des coupes. Bahram lui raconta alors son secret et lui dit ce qui s'était passé dans l'Iran, comment la chose s'était faite et quelle avait été sa pensée, et que lui seul avait préparé cette aventure. Ils burent un peu de vin, puis ils se levèrent et s'excusèrent l'un auprès de l'autre, et les deux rois, l'un idolâtre et l'autre adorateur de Dieu, se serrèrent la main et se promirent que, dans l'avenir, ils ne briseraient plus le cœur de la droiture et arracheraient jusqu'au bout la racine de la ruse, qu'ils seraient de bonne foi éternellement, et qu'ils écouteraient les paroles des hommes intelligents.

Ensuite Schenguil prit congé de Sepinoud et la serra dans ses bras ; puis ils se tournèrent rapidement le dos, ayant jeté dans la poussière toute la haine de leurs cœurs, et l'un se dirigea vers le fleuve, l'autre vers les terres, tous les deux heureux de cœur et pressés *de s'en retourner* chez eux.

LES IRANIENS VONT AU-DEVANT DE BAHRAM GOUR.

Lorsqu'on reçut dans l'Iran la nouvelle que le roi arrivait du Kanoudj avec son escorte, on lui prépara

des pavillons de fête sur les routes et dans les villes, et chacun y contribua selon son gré. On répandit de l'argent d'une frontière du pays à l'autre, de même du musc, de l'or et du safran. Tout le monde se livrait à la joie, toutes les langues parlaient du roi, toutes les âmes le désiraient. Quand Yezdeguird en eut avis, il réunit les troupes dispersées; Nersi et le Grand Mobed et tous les hommes intelligents allèrent au-devant du roi, et son fils, lorsqu'il l'aperçut, mit pied à terre et se prosterna le visage contre terre, et son frère Nersi et le Grand Mobed s'avancèrent les joues couvertes de poussière et le cœur rempli de bonheur; la joie faisait fleurir les âmes des hommes de ce temps, comme le printemps fait fleurir les roses, car le roi des rois revenait vers son trône, heureux de sa gloire et des faveurs de la fortune.

Ensuite Bahram rentra dans son palais, confiant son corps et son âme à la garde de Dieu, et se reposa lorsque le monde fut enveloppé de ténèbres et que la lune fut devenue comme un bouclier d'argent. Quand le jour eut déchiré la robe de la nuit et que le flambeau qui illumine le monde eut paru, le roi des rois s'assit sur son trône d'or, fit ouvrir la porte de la salle d'audience et garda le silence. Tous les grands, les hommes intelligents, les chefs de l'empire étant arrivés, le maître du monde se leva de son trône et prononça des paroles pleines de piété et

de droiture. Il commença par parler du Créateur et paya ainsi sa dette à la raison, disant : «Craignez «le Créateur du monde, qui sait tout ce qui est au «grand jour et ce qui est caché ; glorifiez-le, priez-«le dans la nuit sombre, car c'est lui qui donne la «victoire et le pouvoir, et est le maître du soleil «brillant et de la lune. Quiconque veut entrer au «paradis, qu'il se tienne loin du mal et de toute «action vilaine. Autant un cœur est rempli de jus-«tice, de générosité et de droiture, autant il se dé-«tourne de la fausseté et du vice. Que personne de «vous ne craigne rien de moi, eût-il une montagne «d'or et un trésor d'argent ; rejetez donc de vos «cœurs toute crainte et augmentez tous vos biens. «Le laboureur et le descendant d'un Dihkan sont «égaux devant moi au jour de la justice, et celui à «qui j'aurai donné une couronne et un trône, «sachez que c'est à Dieu et à la justice qu'il doit sa «fortune ; et si c'est la volonté de Dieu, mon cœur «se réjouira de la fortune qui sourit à cet homme ; «j'augmenterai ses biens et lui montrerai le chemin «du bonheur. Je ne travaillerai pas à remplir mon «trésor ; je ne veux pas dépeupler le pays, je ne dé-«sire accumuler qu'un trésor de justice dont mes «mânes jouiront après la mort.

«Si quelqu'un est opprimé par mes troupes, ou «par un de mes employés, ou un de mes parents, «ou un de mes vaillants cavaliers, et s'il ne me le

« dit pas et cache ce méfait, il souffrira de l'oppres-« sion par sa propre faute ; et comment consentir par « lâcheté à se laisser opprimer? Moi je demande « devant Dieu justice contre celui qui cache la lune « derrière un voile de nuages. Vous avez peut-être « d'autres désirs, car chacun de nous a une disposi-« tion différente ; dites-le-moi hardiment, et j'espère « pouvoir remplir les désirs que vous aurez nourris. « Prêtez l'oreille à mes paroles, obéissez à mes or-« dres, et faites de mes conseils la règle de votre « âme. »

Ayant ainsi parlé, il se rassit sur son trône, heureux dans l'âme, et plaça sur sa tête le diadème du pouvoir. Les grands appelèrent sur lui des bénédictions, disant : « Puissent le diadème et le sceau n'être « jamais privés de toi ! Lorsque le roi est un sage « et que sa fortune est victorieuse, la terre, la cou-« ronne et le trône en sont glorieux. Tu as du savoir, « de la bravoure et de la gloire, et ton pouvoir, ton « sang et ta naissance dépassent ce qu'il faut au trône « impérial, et le monde ne se rappelle pas un roi « comme toi. Il nous est impossible à nous tous, que « nous soyons jeunes ou vieux, de ne pas te bénir. « Nous te glorifierons devant Dieu et devant les « hommes libres. Sur ce trône des rois vénérables « est assis un roi juste, victorieux et puissant ; tu « ressuscites de leur tombe les morts par ta justice, « ta générosité et tes saintes paroles. Que le Seigneur

«tout-puissant te soit en aide, que l'étoile de la «fortune repose dans tes bras!» Les grands, pleins de sagesse, les favoris du sort, quittèrent le roi remplis de joie, et Bahram monta à cheval avec son armée et se rendit au temple d'Âdergouschasp. Il distribua aux pauvres beaucoup d'or et de joyaux, et ceux qui cachaient leur besoin en reçurent le plus. Un prêtre du feu de Zerdouscht vint en silence et le barzom en main; le roi lui amena Sepinoud et il lui enseigna la foi, les rites et la vraie voie. Il la purifia par la bonne doctrine et par l'eau pure, et la débarrassa de la poussière et de la rouille *de l'idolâtrie*. Le roi ouvrit les portes étroites des prisons et se mit à donner de l'argent à tout le monde.

SCHENGUIL SE REND AVEC SEPT ROIS AUPRÈS DE BAHRAM GOUR.

Lorsque Schenguil apprit par sa fille les hauts faits de Bahram, dont elle était la compagne sur le trône, il eut envie de voir l'Iran, la demeure de sa fille et du roi au noble caractère. Il envoya un messager indien, un homme libre et doué d'éloquence, et demanda à Bahram un nouveau traité qu'il pourrait garder dans son palais comme un témoignage *de leur amitié*. Le maître du monde fit écrire un nouveau traité, brillant comme le soleil dans le jardin printanier, et le messager se mit en route, emportant une lettre en pehlewi, écrite par le roi. Aussitôt

qu'il fut arrivé auprès de Schenguil et que le maître du Kanoudj eut lu cet écrit, il commença ses préparatifs pour son départ de l'Inde, tout en le cachant à ses parents en Chine. Sept rois qui devaient l'accompagner se rendirent à la cour de Schenguil; c'étaient : le roi de Kaboul, le roi de Sind, le roi glorieux et respecté des Yoguis, le roi de Sendil, homme de grand renom, le roi de Djendil, héros heureux dans toute entreprise, le puissant roi du Kaschmir, enfin le roi de Moultan, homme illustre et de haute position. Ils étaient montés sur de grands éléphants avec des clochettes au cou et aux housses, et chacun était abrité par un parasol planté devant lui ; ils étaient tous ambitieux de gloire ; tous portaient des couronnes, des colliers et des boucles d'oreilles; tous étaient couverts de pierreries, d'argent et d'or; leurs parasols indiens étaient en plumes de paons mâles et leurs éléphants portaient des housses de brocart ; c'était un cortége qui brillait à la distance de quelques milles et amenait les présents du roi, des offrandes telles que l'or devait paraître vil aux yeux de Bahram.

C'est ainsi que Schenguil s'avançait avec les sept rois d'une station à l'autre, et lorsque Bahram apprit qu'il arrivait, il arrangea un cortége et se mit en route; dans chaque ville les grands se levèrent et s'apprêtèrent à se porter à la rencontre *de Schenguil.* Le roi des rois alla jusqu'à Nahrewan; il était vieux

par l'intelligence, son esprit était éveillé et sa fortune était jeune. Les deux puissants rois, les deux amis se rencontrèrent à la fin ; ils mirent pied à terre l'un à côté de l'autre, se faisant des excuses et se saluant. Ces deux rois, qui portaient haut la tête, maîtres de couronnes et de la majesté royale, s'embrassèrent et leurs escortes mirent à pied à terre, entourées d'une foule bruyante. Les deux rois de ces deux pays, se trouvant ensemble, se parlèrent de toute chose, grande et petite, puis ils montèrent tous les deux à cheval, de même que leurs escortes vaillantes et illustres. Bahram fit apporter un trône d'or dans la salle d'audience et le fit couvrir selon la coutume des Chosroès. Il fit étendre sur la table une nappe fine et brillante, sur laquelle on plaça de l'agneau et de la volaille rôtie. Après le diner, il tint une assemblée royale *dans une salle* pleine de parfums, de couleurs et de peintures ; il fit mettre du vin sur les tables et amener des musiciens, et les chansons résonnaient d'un bout à l'autre ; des serviteurs se tenaient debout, tout le palais était un paradis, toutes les coupes étaient en cristal, les plats en or et en or la vaisselle ; les buveurs portaient sur la tête des diadèmes d'or et aux pieds des bottines brodées de pierreries.

Schenguil fut étonné de ce palais, et se mit à réfléchir pendant qu'il buvait du vin et à se dire que l'Iran était un paradis ou un jardin, et que ses

amis exhalaient un parfum de musc. Il dit en secret au roi de l'Iran : « Donne-moi un moyen de voir ma « fille. » Bahram ordonna aux eunuques de l'escorte de conduire le père auprès de cette lune ; le roi illustre les suivit et vit un autre palais qui ressemblait au printemps. Lorsque Schenguil aperçut Sepinoud sur un trône d'ivoire, une couronne d'ambre jaune sur la tête, il alla vers elle, la baisa sur la tête et appliqua ses joues sur les joues de sa fille. Le père versait, dans sa tendresse, beaucoup de larmes, et la fille au beau visage pleurait en voyant son père. Schenguil caressa de sa main celle de Sepinoud et dit en parlant de ce palais, de cette salle d'audience et de cette demeure : « Voici le paradis ! Tu t'es « échappée d'une mauvaise maison et d'un lieu « vil. » Il lui remit les présents qu'il avait apportés, les caisses *d'or*, les couronnes et les esclaves ; il les lui remit avec ceux qu'il destinait au roi, et toutes ces pierreries, ces pièces d'étoffe et ces couronnes, dont personne ne pouvait dire le prix, rendirent la salle gaie comme le printemps.

De là, Schenguil s'en revint auprès du roi ; il observa l'assemblée dans la salle, et voyant que les grands étaient égayés par le vin, il partit et gagna sa chambre à coucher. Lorsque le voile couleur de musc, marqueté d'étoiles comme la peau du léopard, eut paru, les buveurs recherchèrent un doux sommeil, les serviteurs *restant debout*, les mains croisées.

Ainsi passa le temps, jusqu'à ce que la coupe jaune, que l'on appelle le soleil, parut, écartant le voile sombre de la nuit et répandant des topazes sur la plaine. Le vaillant Bahram partit pour la chasse, emmenant avec lui le roi des rois de l'Inde; il se rendit dans la plaine avec des guépards, des faucons, des laniers et des gerfauts qui portaient haut la crête, et ils passèrent un mois à la chasse des onagres et des gazelles, l'âme sans un instant de soucis et libre de peine et de chagrin. A la fin du mois ils s'en revinrent, ils avaient hâte de retrouver du vin et des festins, et Schenguil ne quittait jamais le maître du monde, ni à la chasse ni au festin; il ne le perdait pas de vue pendant un seul jour, sur le Meïdan, dans les assemblées, aux fêtes et au jeu de la balle.

SCHENGUIL S'EN RETOURNE DE L'IRAN DANS L'HINDOUSTAN.

Ainsi se passa bien du temps; *à la fin* le roi de l'Inde se prépara à son retour. *Un jour* il revint du Meïdan, où l'on avait tiré de l'arc, et monta chez sa fille; il demanda un roseau, il demanda du papier, il demanda de l'encre faite de musc broyé, et fit un écrit en caractères hindis bien tracés et semblables au pehlewi. Il commença sa déclaration par des «bénédictions sur celui qui a délivré le monde de la «tristesse, qui a répandu la vertu et la droiture et a «rejeté sur le Div la perversité et le vice. En mariant

« Sepinoud à Bahram, j'ai confié ma fille à ce roi « illustre ; que le roi des rois vive éternellement, que « tous les grands soient ses serviteurs ! Quand j'aurai « quitté cette demeure passagère, le roi Bahram sera « radja de Kanoudj. Ne vous écartez pas des ordres « de ce prince, portez mon corps mort devant le feu, « et livrez à Bahram le trésor, le pays, le palais, le « trône et le diadème. » Il remit à Sepinoud cette investiture de l'Inde, écrite sur du satin, en caractères indiens.

Schenguil, ayant passé ainsi deux mois dans l'Iran, envoya un de ses grands auprès du roi et lui fit demander la permission de s'en retourner chez lui avec ses illustres compagnons, dont le conseil portait bonheur. Le roi des rois consentit à son retour dans l'Hindoustan, et fit choisir par son Mobed, parmi les richesses de l'Iran, des pièces d'or, des pierres fines, des objets d'argent et d'or, des trônes, des épées, des ceintures, des brocarts et des étoffes pour robes en pièces ; c'étaient des présents sans nombre et inappréciables. Il fit préparer de même pour les compagnons du roi, selon leur rang, des dons en chevaux et en brocarts chinois. Ensuite il les congédia, heureux et contents, et les accompagna pendant trois stations. Il ne se contenta pas des présents qu'il leur avait donnés et leur fit fournir des vivres jusqu'à la frontière de l'Inde.

BAHRAM FAIT REMISE DE L'IMPÔT AUX PROPRIÉTAIRES DE TERRES.

Lorsque Bahram fut de retour, il s'assit tranquillement sur le trône, réfléchit sur la mort et la mauvaise fortune, et son cœur se remplit de douleur et ses joues pâlirent. Il fit appeler devant lui un scribe, le puissant Mobed qui lui servait de vizir; il lui ordonna d'inspecter ses trésors et de compter l'or, les joyaux et les robes, car les astrologues lui avaient dit des choses qui le troublaient : ils avaient dit qu'il vivrait trois vingtaines d'années, mais que dans la quatrième il faudrait pleurer sa mort. Il s'était dit alors : «Pendant vingt ans je m'amuserai, car, «quand je quitterai le monde, tous seront mes «égaux; pendant la deuxième vingtaine, je mettrai «en ordre le monde, par ma justice et ma libéralité, «en public et en secret. Je ne permettrai pas qu'un «seul coin reste désert, et tous trouveront leur «nourriture par mes soins; pendant les vingt «ans suivants, je me tiendrai debout devant Dieu, «espérant qu'il voudra être mon guide.» L'astrologue lui avait annoncé soixante-trois ans, mais ce chiffre de trois ans était obscur pour lui, et les paroles de l'astrologue l'inquiétaient, si grands que fussent ses trésors. Heureux l'homme sans chagrins et sobre, surtout quand il est roi!

Aussitôt que le trésorier eut reçu les ordres du

Destour, il alla au trésor et s'appliqua à faire les comptes, il travailla quelque temps et fournit au Destour les listes de tout. Celui-ci, ayant reçu les comptes, se rendit chez le roi plein de préoccupation et lui dit : « Pendant vingt-trois ans tu « n'auras probablement besoin de rien. J'ai calculé « la nourriture, les libéralités, la solde de ton armée « glorieuse, les *frais des* envoyés qui viendront à ta « cour de la part des rois ou de tes provinces, et « ton trésor peut suffire pendant ces années ; car il « est plein d'or et d'argent et de choses précieuses. » Bahram écouta ces paroles et réfléchit ; sa sagesse l'empêchait de se chagriner à l'avenir. Il dit : « Mon « règne tire vers sa fin ; la vie, à y bien penser, c'est « trois jours ; mais comme hier est passé et demain « n'est pas encore arrivé, je ne vais pas aujourd'hui me « laisser courber par le souci, et puisque je puis faire « des libéralités et que je possède le trône et la cou- « ronne, je ne demanderai plus d'impôts au monde. »

Ensuite il ordonna qu'on ne demandât plus d'impôts dans le monde entier, ni aux grands ni aux petits. Il établit dans chaque ville un homme pour réveiller de leur sommeil les têtes endormies et empêcher les mauvaises querelles, car les querelles n'engendrent que de méchantes actions. Il donna à ces Mobeds pleins d'intelligence tout ce qu'il fallait pour leur nourriture, leurs vêtements et leurs tapis, et leur dit : « Il ne faut rien me cacher de ce qui se

« fait de bien ou de mal. Soyez les médiateurs dans « les disputes, n'exigez rien de personne et soyez « vaillants; faites-moi savoir le bien et le mal, et « préservez mon esprit des soupçons *mal fondés.* »

Ces Mobeds se répandirent dans le monde, et rien de bien et de mal ne resta plus caché; ces hommes intelligents prirent en main les affaires, mais on reçut des lettres de toutes les provinces, déclarant que les dons *du roi*, le désœuvrement et les richesses avaient ébranlé la raison dans les cerveaux; qu'au milieu des luttes et du sang versé partout, les jeunes gens méconnaissaient la valeur des grands; que leur cœur était uniquement rempli du désir des richesses et ne respectait ni les Mobeds ni le roi. Lorsqu'on reçut des lettres de cette espèce, l'âme du roi était affligée du sang qu'on répandait; il choisit dans chaque province un administrateur, des hommes justes et savants comme il les fallait; il leur fit fournir par le trésor les vêtements, la nourriture, des tapis et les moyens de se montrer généreux, et leur ordonna d'ouvrir pendant six mois des bureaux et de demander aux sujets de l'argent, qu'ils devaient faire frapper avec la légende : impôt. Les receveurs devaient se tenir dans les bureaux, entourés de pompe et portant des couronnes sur la tête; pendant six mois le roi recevait et pendant six il dépensait, mais les receveurs ne devaient pas profiter de cet argent.

Son but était d'empêcher les hommes désœuvrés de verser du sang et d'entraîner au mal les autres; mais ses agents lui écrivirent que la confiance dans la justice avait disparu du monde, que ceux qui avaient de l'argent ne payaient pas l'impôt et que leur envie de querelles ne faisait que s'accroître, que pour s'agrandir ils se servaient de fraudes, qu'ils ne faisaient que vexer et opprimer *le peuple*. Lorsque Bahram eut lu ces lettres, son cœur fut troublé de cet état des choses; il choisit dans chaque province des gardiens de la frontière dont le cœur était plein de justice comme il le fallait, et leur ordonna d'appliquer la loi de Dieu à tous ceux qui versaient du sang ou pervertissaient la justice, pour que tout homme pût subsister.

Il se passa ainsi un temps fort long, au bout duquel le roi fit écrire une lettre aux hommes véridiques et observateurs qu'il avait établis partout, et leur demanda s'il y avait dans le monde quelque chose de nuisible et qui portait dommage à l'empire. Ils lui répondirent : « L'effet des dons du roi est que « personne n'observe plus les coutumes et ne suit plus « la vraie route; le travail et les soins de l'agriculture « ont cessé, et pourtant l'homme n'acquiert de valeur « que par le travail. Nous voyons les bœufs de labour « dispersés et l'herbe qui pousse dans les blés et les « terres ensemencées. » Il répondit : « Il ne faut pas « que celui dont le métier est de labourer se repose

«des travaux de la terre avant le milieu du jour, où «le soleil qui éclaire le monde est au plus haut. «L'autre moitié du jour appartient au sommeil et au «repos, ou aux dîners, aux plaisirs et aux amu-«sements. Mais si quelqu'un recule devant le labou-«rage, ne t'attends pas à trouver de la valeur chez «cet homme qui ne travaille pas; son désœuvrement «vient de son ignorance, et il faut verser des larmes «sur les ignorants. Si un homme ne possède pas de «semences et de bœufs, ne lui montre pas de colère «et ne sois pas exigeant envers lui; aide-le bénévo-«lement avec l'argent du trésor, pour que personne «n'ait à souffrir parcequ'il ne possède rien; fais de «même quand l'atmosphère amène des désastres, «car personne n'est maître du temps. Si les saute-«relles couvrent un pays et enlèvent la verdure des «champs ensemencés jusqu'à la terre sèche, dédom-«mage les habitants aux frais du trésor, et proclame «ces ordres dans la province. S'il y a dans le monde «un district stérile, ou s'il y a un lieu sans eau et «qu'on ne peut pas cultiver, qu'il se trouve sur les «terres des pauvres ou des grands, n'exige rien de «toutes ces terres; et si l'un de mes serviteurs, fût-il «mon père nourricier, demande de ces terres même «une seule obole, je le ferai enterrer vivant là où il «se trouve, et maudite soit sa demeure, maudite sa «maison!»

On posa le sceau du roi sur la lettre, et Bahram

la fit porter de tous les côtés par *des messagers montés sur* des dromadaires.

BAHRAM FAIT VENIR DE L'INDE DES LOURIS.

Plus tard il écrivit une lettre à chaque Mobed, et, dans le but d'améliorer la position de tous les pauvres, il leur demanda : « Dites-moi qui, dans « chaque endroit, peut vivre sans se fatiguer, et qui « est pauvre et dépourvu de richesses. Observez l'état « du monde et dirigez mon cœur vers la lumière. » Il reçut de chaque Mobed, de chaque homme illustre, de chaque homme intelligent, cette réponse : « Nous « voyons le monde entier prospère, et partout s'é- « lèvent des bénédictions continuelles, excepté que « les pauvres se plaigent du roi et de leur infortune, « parce que, *disent-ils*, les riches boivent du vin, la « tête couronnée de fleurs et au son de la musique, « et ne comptent pour rien des hommes comme nous, « les pauvres, qui buvons sans musique et sans « fleurs, pendant que les riches font jouir leurs cœurs « et leurs âmes. » Le roi rit beaucoup de ces lettres, puis il lança sur la route un dromadaire rapide portant un messager auprès de Schenguil, à qui il fit dire : « O roi secourable! choisis dix mille Louris, « hommes et femmes, experts à jouer du luth. »

Lorsque les Louris arrivèrent, le roi ordonna de les admettre auprès de lui; il donna à chacun un bœuf et un âne, car il voulut faire d'eux des agri-

culteurs; il leur fit livrer par ses percepteurs mille charges d'âne de blé, car ils devaient cultiver la terre avec leurs bœufs et leurs ânes, employer le blé pour les semences et produire des récoltes, faire de la musique pour les pauvres et leur rendre gratuitement ce service. Les Louris partirent, mangèrent les bœufs et le blé, puis ils se présentèrent au bout d'un an, les joues jaunies; le roi leur dit : «Vous «n'auriez pas dû dissiper les semences, le blé en «herbe et la récolte. Maintenant vos ânes vous restent, «chargez-les de vos bagages, préparez vos instru«ments de musique et mettez-y des cordes de soie.» Encore aujourd'hui les Louris, selon ces paroles justes du roi, errent dans le monde, cherchant leur vie, compagnons de gîte et de route des chiens et des loups et toujours sur les chemins pour voler jour et nuit.

FIN DE LA VIE DE BAHRAM GOUR.

C'est ainsi que Bahram passa soixante-trois ans, pendant lesquels il n'avait pas d'égal; mais au commencement d'une année nouvelle, son vizir, le Mobed intelligent qui lui servait de scribe, se présenta devant lui, disant : «Le trésor du roi des «grands est vide, et je viens prendre tes ordres. «Aucun homme qui a quelque intelligence ne compte «plus sur nous, quant à l'argent que fournirait l'im«pôt.» Le roi répondit : «Ne travaille pas à en

« trouver davantage, nous n'en avons plus besoin.
« Abandonne le monde à celui qui l'a créé et qui a
« fait apparaître le ciel qui tourne; le ciel passera,
« et Dieu restera et nous guidera vers le bonheur,
« moi et toi. »

Il dormit cette nuit, et le lendemain, à l'aube du jour, une foule innombrable se présenta à la porte du palais; on réunit tous ceux dont la présence était nécessaire; et Yezdeguerd, le fils du roi, parut devant Bahram, qui lui remit en présence des grands la couronne, le collier, les bracelets et le trône d'ivoire. Voulant se vouer au service de Dieu, le roi rejeta la couronne et renonça au trône, car il avait pris en dégoût les affaires du monde. Lorsque la nuit fut devenue profonde, il eut envie de dormir: mais quand le soleil montra d'en bas son doigt, le cœur du Mobed du roi fut effrayé de ce que le maître du monde ne paraissait pas, et il craignit qu'il ne se fût enfui loin des grands. Yezdeguerd entra chez son père, et lorsqu'il l'aperçut, la salive se congelait dans sa bouche; car il le vit les joues décolorées, enveloppé dans du brocart d'or et ayant rendu l'âme.

Il en est ainsi et il en a été ainsi depuis le commencement des jours. Ne consume donc pas ton âme par la passion de l'agrandissement; un cœur de pierre et de fer craint la mort, et tu ne peux rien pour l'éviter. Ce qu'il te faut, c'est de ne faire du mal à

personne et d'être humain, si tu veux que ta vie passée ne te nuise pas. Le roi Bahram est mort malgré sa massue et la force de ses membres, et jamais il n'y aura plus dans un palais une pareille main et une taille pareille. Il n'y a jamais eu, et jamais il n'y aura un roi comme lui. Dieu, purifie son âme de ses péchés, entoure-la de lumière dans le ciel, préserve-la toujours de tout mal!

Le *nouveau* roi porta pendant quarante jours le deuil de son père, et l'armée se vêtit en bleu et en noir. Lorsque ce vaillant roi fut mis dans la tombe, on aurait dit que la générosité avait disparu du monde avec lui. Mais je veux faire vivre sa générosité et sa justice, et maudit soit qui parle mal de lui! Ni le soleil ni la lune, ni Vénus ni Saturne, ni le trône ni le diadème ne verront plus un roi comme lui. Hélas! cette majesté de Keïanide, cette mine et cette stature, hélas! ce roi à l'étoile puissante, cette main et cette massue! Lui qui était l'ornement du trône d'ivoire, à qui le Roum et la Chine payaient tribut, est devenu l'égal du pauvre qui manque de pain et d'eau! A quoi lui ont servi la bravoure, ses combats, sa force? Si lui et le plus pauvre sont égaux quand ils meurent, s'ils sont également exempts de douleurs et de peines, à quoi servent la royauté et le faste, puisqu'on ne peut pas rester longtemps roi? Heureux le pauvre qui a de la foi et de la raison; le sort l'a souvent maltraité, mais quand il quitte ce

monde, il laisse une bonne renommée et sa fin est heureuse; il aura sa part dans l'autre monde, et sera honoré auprès de Dieu. Il ne sera pas méprisé et malheureux comme moi, qui m'apprête, désespéré, à aller en enfer, qui n'espère rien de la vie à venir, qui n'ai rien des biens de celle-ci, et suis étourdi par l'une et par l'autre, comme un homme ivre. Maintenant, si je puis rassembler mes idées, je vais raconter le règne de Yezdeguerd.

XXXVI

YEZDEGUERD

FILS DE BAHRAM GOUR

(Son règne dura 18 ans.)

Lorsque Yezdeguerd devint roi du monde, il réunit son armée dispersée; les Mobeds et les nobles, les grands et les hommes intelligents, dignes du commandement, s'assirent devant lui; le prince monta sur le trône d'or; il ferma la porte des peines et lia la main du mal en commençant à parler ainsi : « Celui « qui renonce à ses péchés n'a plus à craindre un « vengeur; quiconque laisse son cœur s'obscurcir par « l'envie souffre des douleurs dont il cherchera le « remède auprès du Div; car l'envie fait naître l'avi- « dité, l'ardeur et les désirs, et un homme passionné « devient un Div qui ne cherche que la vengeance. « Ne fais à personne de la peine pour une chose qui « te déplaît. La douceur est la sœur de la raison et la « raison est le diadème que le savoir porte sur la tête. « Si tu fais du bien à quelqu'un, ne le lui reproche

« pas, pour ne pas briser son cœur. Si tu es bienfaisant « et patient, tu ne seras jamais méprisable aux yeux « des hommes qui ont de l'intelligence. Si la fortune « victorieuse vient à mon aide, si elle satisfait mes « désirs dans le monde, j'agirai dans ma justice de « manière que le livre qui énumère mes actions n'ait « rien de pervers à raconter. »

Il gouverna pendant quelque temps le monde avec équité; son époque était heureuse par lui et lui aussi était heureux. Il envoya de tous côtés des armées innombrables pour protéger l'empire contre tout ennemi. Dix-huit ans ayant passé sur sa tête, il sentit son diadème s'obscurcir, soupira, fit appeler les grands et les sages, les fit asseoir sur leurs talons devant le trône d'or et leur dit : « La roue du ciel, « qui ne s'arrête jamais, ne connaît ni les fils ni les « pères; elle ne respecte pas la couronne des rois « puissants, elle fait la chasse à tout gibier qu'elle « rencontre. Maintenant mes jours sont finis et mes « forces sont brisées. Je donne le diadème et le sceau « à Hormuz, de même l'armée, le trésor et le pays « d'Iran. Écoutez mes paroles et obéissez, et que mes « ordres donnent du repos à vos âmes. Il est vrai que « Pirouz, qui est puissant et fort, a quelques années « de plus que Hormuz, mais je trouve en Hormuz de « la douceur, de l'intelligence, de la modestie et du « mérite. »

Il parla ainsi et vit encore une semaine, puis il

mourut et le trône le pleura longtemps. Que tu vives cent ans ou vingt-cinq, il faut quitter cette demeure passagère, car tout ce qui peut se compter ne doit pas être regardé comme une chose durable.

XXXVII

HORMUZ FILS DE YEZDEGUERD

(Son règne dura 1 an et 1 mois.)

AVÉNEMENT AU TRÔNE DE HORMUZ, ET SA DÉPOSITION PAR SON FRÈRE PIROUZ.

Lorsque Hormuz monta sur le trône de son père et qu'il plaça sur sa tête la couronne d'or des Keïanides, on aurait dit que Pirouz n'était composé que de colère, et les larmes de l'envie remplirent ses yeux. Emmenant une escorte, son trésor et quelques grands, il se rendit subitement chez le roi des Heïtaliens, qui était un des rois du pays de Tchegan, du nom de Fughanisch, un homme ambitieux, ayant une armée, un trésor et du pouvoir. Il dit à Fughanisch : « O roi bienveillant ! nous étions deux fils, « dignes de la couronne ; notre père a donné la « couronne de la royauté au plus jeune, et, ayant « accompli cet acte d'injustice, il est mort. Si tu veux « me fournir une armée, j'ai un trésor, des armes, « du pouvoir et une main forte. » Le Tchegani répondit : « C'est bien : le fils du maître du monde

«est roi lui-même. Je te confierai une armée, je «t'aiderai à obtenir ton droit, à condition que Tirmid «et Wisehguerd seront à moi, selon la promesse «que m'a faite Yezdeguerd.» Pirouz répliqua : «Oui, «*ces villes* sont à toi, et tu mériterais un royaume «encore plus grand.»

Le roi donna à Pirouz une armée glorieuse, trente mille Heïtaliens qui frappaient de l'épée, et le cercle de la lune fut obscurci par la poussière que soulevaient les troupes qu'emmenait Pirouz. Il attaqua le roi Hormuz, qui ne soutint pas longtemps la lutte; à la fin Hormuz fut fait prisonnier, et toutes les couronnes du monde parurent peu de chose à ses yeux. Lorsque Pirouz aperçut les traits de son frère, son cœur inclina vers la tendresse et la fraternité; il courut à lui, saisit de sa main la main d'Hormuz, lui dit de monter à cheval et le renvoya dans son palais. *Plus tard* il lui lut un traité qu'il devait faire avec lui, et Hormuz dit : «Grâces soient «rendues à Dieu! L'homme qui reconnaît Dieu «est le sage. Mon frère me prend la couronne et le «trône; puisse la fortune de Pirouz (le victorieux) être «toujours victorieuse!»

XXXVIII

PIROUZ FILS DE YEZDEGUERD

(Son règne dura 11 ans et 4 mois.)

PIROUZ MONTE SUR LE TRÔNE. UNE SÉCHERESSE DÉSOLE L'IRAN PENDANT SEPT ANS.

Lorsque Pirouz eut le cœur en repos sur Hormuz et que son esprit fut délivré de ses soucis, il monta sur le trône des Keïanides, comme il convient à un roi adorateur de Dieu. Il s'adressa aux grands, en commençant ainsi: « O vaillants et nobles Mobeds, « j'implore Dieu, qui est au-dessus de tout besoin, « qu'il m'accorde une vie longue, *qu'il m'accorde* de « traiter les petits comme des petits et les grands « comme des grands, qu'il m'accorde beaucoup de « raison et des jours heureux. Pour être humain, il « faut être patient; la précipitation attire toujours « le mépris. La justice et la clémence sont les « colonnes de la raison, et la porte de la libéralité « lui sert d'ornement; l'art de parler avec douceur « est sa gloire, la bravoure et la virilité sont ses « ailes. Comment un prince qui manque de raison

«pourrait-il jouir du trône du pouvoir? Mais le «sage lui-même ne reste pas éternellement; il n'y a «pas de gloire plus grande que celle de Djemschid, «et pourtant il est mort lorsque sa couronne eut «atteint la lune, et il a laissé à un autre le trône «des Keïanides. Personne ne reste à jamais sur cette «terre; en tout mal cherchez votre refuge en Dieu.»

Il gouverna pendant une année avec justice et avec sagesse, se montra intelligent et n'eut à souffrir d'aucun malheur. L'année suivante la face du ciel se dessécha et la sécheresse rendit l'eau dans les ruisseaux *noire* comme le musc; la troisième année il en fut de même, et de même la quatrième: tout le monde était en détresse par ce manque d'eau. La bouche de l'air était sèche comme la poussière; l'eau dans les ruisseaux était *rare* comme la thériaque, et il mourut tant d'hommes et d'animaux qu'on ne savait plus où poser le pied sur la terre. Lorsque le roi d'Iran vit cette calamité, il dispensa le monde des impôts et des taxes. Dans chaque ville où il avait des greniers, il distribua le blé aux petits et aux grands, et l'on proclama du haut de la porte du roi: «O hommes «illustres et puissants! mettez en vente le blé que «vous gardez et accumulez un trésor d'or frappé à «mon nom. Quiconque possède en secret du blé, «ou du bétail, ou des moutons au pâturage, qu'il «les vende au prix qu'il veut, car les hommes «périssent faute de nourriture.» Il envoya à chacun

de ses administrateurs et à chaque homme indépendant, en toute hâte, une lettre ainsi conçue: «Ouvrez vos greniers partout à ceux qui sont dans «le besoin, et si quelqu'un meurt faute de pain, «jeune ou vieux, homme ou femme, je verserai le «sang du maître du grenier, parce qu'il a négligé «l'œuvre de Dieu.»

Il ordonna qu'on quittât les maisons, qu'on se rendît dans les champs et qu'on levât les mains *vers Dieu*. Un bruit de larmes, de cris de détresse, de douleur et d'agitation monta au ciel, et les prières s'élevèrent des montagnes et des plaines, des déserts et des cavernes. Pendant sept ans les petits et les grands ne virent pas de verdure dans le monde. La huitième année, arriva le mois de Ferwerdin et un nuage glorieux apparut, qui fit pleuvoir des perles sur la terre desséchée et sortir des jardins un parfum de musc; les coupes que tenaient dans leurs mains les rosiers se remplirent de rosée, l'arc-en-ciel brilla en haut, et le monde fut délivré de l'oppression des méchants, qui partout avaient bandé leurs arcs.

LUTTE DE PIROUZ CONTRE LES TOURANIENS.

Pirouz, étant délivré de ce temps de famine, put s'asseoir tranquillement sur le trône de la royauté et fonda une grande ville, à laquelle il fit donner le nom de Pirouz-Ram, et le maître éloquent du

monde dit: «Voici *un autre* Reï, qui sera le lieu de «repos des rois aux traces fortunées.» Ensuite il fonda Badan-Pirouz, dans un pays gai, tranquille et beau; c'est la ville qu'on appelle aujourd'hui Ardebil, où le Kaïsar a établi, selon son droit, la colonne *qui marque la frontière*. Il fit fleurir tous ces pays et rendit heureux les hommes qui avaient de l'intelligence. Il paya la solde pour que son armée glorieuse se préparât à la guerre contre les Turcs. Hormuz conduisit l'avant-garde et partit avec des levées nouvelles; Kobad commandait l'arrière-garde du roi et marcha comme le vent avec ses troupes; il était fils de Pirouz, c'était un homme intelligent et une branche féconde *de l'arbre royal*. Puis le roi fit asseoir sur le trône Balasch, son fils cadet, un homme plein de dignité et de justice. Il y avait un jeune homme illustre du Farsistan à qui le roi avait donné le nom de Surkhab; Pirouz lui ordonna de rester et d'être le Destour fidèle de Balasch. Ensuite il marcha avec son armée contre les Turcs, et emporta avec lui la couronne et le trône des rois.

Il partit avec ses troupes, son trésor et tout ce qu'il fallait à la guerre, pour attaquer Khouschnewaz. Or il y avait une colonne que Bahram le héros avait érigée, qu'il avait portée à une grande hauteur, et sur laquelle était écrit un traité des rois d'après lequel aucun Turc ni aucun Iranien ne devait dé-

passer cette marque *de la frontière* ni poser son pied au delà du fleuve (Djihoun). Lorsque Pirouz, le vainqueur des lions, y arriva et qu'il vit cette marque établie par le roi d'Iran, il dit à l'instant aux grands : « Je vais de la même manière élever une « tour devant les Turcs, à l'aide de mon épée et de « mon trésor, pour que personne ne soit plus tour« menté par les Heïtaliens; et quand il y aura cette « tour au-devant de Terek et que les grands *du pays* « m'apporteront un traité écrit, je dirai que Bahram « Gour a fait cela par sa valeur, son savoir, son « autorité et sa puissance, et ne laisserai nulle part, « chez les Heïtaliens et les Turcs, une trace de « Khouschnewaz. »

LETTRE DE KHOUSCHNEWAZ À PIROUZ.

Lorsque Khouschnewaz, le fils du Khakan, eut appris que Pirouz avait passé le Djihoun avec une armée, qu'il violait le traité de Bahram Gour et que tout ce pays était plein de combats et de troubles, il appela auprès de lui un scribe expérimenté et fit écrire une lettre. Il invoqua d'abord les grâces du Distributeur de la justice sur le roi de la terre, puis il dit : « Tu t'écartes du traité conclu par des rois « justes, et je ne t'appellerai plus fils des Chosroès. « Telle n'était pas la coutume de tes ancêtres, ces « rois du monde, nobles et purs. Mais puisque tu « violes le traité qui liait les Perses, que tu jettes

«dans la poussière la marque *de la frontière* établie «par les grands, moi aussi je dois le rompre, et, «contre mon gré, porter ma main à l'épée.» Il expliqua toute l'affaire dans la lettre et l'envoya accompagnée de beaucoup de présents; un cavalier éloquent et portant haut la tête partit avec la lettre de Khouschnewaz.

Pirouz lut la lettre et se mit en colère contre ce roi illustre; il dit au messager : «Lève-toi et retourne «auprès de cet homme vil ; dis-lui que Bahram vous «a envoyé un écrit dans lequel il fixe la frontière au «delà du fleuve de Terek, et maintenant tu occupes «tout jusqu'au Djihoun, tout est à toi, les hauteurs «et les bas-fonds. J'arrive et j'amène une grande ar«mée de héros fiers et prêts au combat, et je ne «laisserai pas longtemps sur la surface de la terre «*même* l'ombre de Khouschnewaz.»

Le messager partit rapidement comme la poussière, rapporta tout ce qu'il avait entendu et parla longuement à Khouschnewaz de ce roi fier et orgueilleux.

Khouschnewaz l'écouta, lut la lettre et appela ses troupes dispersées; il amena son armée sur le champ de bataille et attacha à la pointe d'une lance le traité que son ancêtre avait reçu du roi Bahram, selon lequel le Djihoun formait la frontière. Ensuite il choisit dans son armée un homme sagace, doux de paroles et honoré *de tous*, et lui dit : «Va auprès de

« Pirouz, parle-lui avec douceur et écoute sa réponse; « dis-lui : « Je porterai le traité de ton grand-père, « le roi à la puissante étoile, qui devrait être ton « guide, *je le porterai* devant l'armée sur le haut « d'une lance, comme un soleil qui brillerait sur la « route, pour que tout homme de sens regarde le « diplôme de ce roi juste. On me bénira et l'on te « maudira ; on t'appellera le roi sans foi. Ni Dieu, « ni ceux qui l'adorent, ni le dernier des sujets dans « le monde, n'approuvent qu'on agisse injustement « et qu'on répudie les traités faits par les rois des « rois. Jamais roi aussi juste et aussi brave que Bah- « ram n'a placé sur sa tête la couronne. J'atteste Dieu, « le maître du monde, et c'est une honte que tu le « prennes pour témoin, que tu me fais une guerre « injuste en venant ainsi m'attaquer avec ton armée. « Mais tu ne seras pas victorieux, et aucune bonne « étoile ne te fera réussir. Dorénavant je n'enverrai « plus de messager ; Dieu est mon soutien dans cette « lutte, cela suffit. »

Le messager partit avec la lettre, rapidement comme la poussière, et répéta à Pirouz toutes ces paroles. Le roi qui portait haut la tête lut la lettre de Khouschnewaz et fut plein de colère. Il dit au messager : « Un homme âgé et qui connaîtrait le « monde ne parlerait pas ainsi. *Dis-lui* que, s'il « avance un seul pied de Djadj et au delà du fleuve, « je lui enverrai, pour le saluer, des pointes de

«lances.» Le messager s'en retourna chez Khouschnewaz et lui parla longtemps en secret, disant : «Je n'ai «trouvé en Pirouz aucune crainte de Dieu, et il n'a «personne pour le guider. Il ne cherche que le com«bat et la lutte, et ne marche pas selon les ordres «de Dieu.» Lorsque Khouschnewaz eut entendu ces paroles, il prit son refuge en Dieu et l'adora, disant : «O maître suprême de la sainte justice, tu as créé «la terre et le vent. Tu sais que Pirouz, l'injuste, «n'est pas plus vaillant que n'était Bahram ; qu'il «prononce des paroles qui ne sont pas vraies, qu'il «cherche le pouvoir par l'épée ; efface sa trace de la «surface de la terre. Périsse sa force, périsse son «savoir, périsse son cœur!»

Il fit creuser alors un fossé autour de son camp et en fit déguiser et recouvrir l'ouverture. Le fossé était profond de la longueur d'un lacet qu'on y faisait descendre, et large de vingt coudées. Ayant achevé cet ouvrage, il invoqua le nom de Dieu et amena son armée de la ville de Samarkand.

PIROUZ TOMBE DANS LE FOSSÉ ET EST TUÉ.

Pendant que Khouschnewaz continua d'un côté sa marche, jusqu'à ce qu'il fût établi derrière son fossé, le cœur rempli d'inquiétude, le roi Pirouz, qui avait perdu la tête, accourut de l'autre côté avec son armée, aussi rapide que le vent. Le bruit des clairons et des timbales s'éleva dans les deux armées, l'air

devint comme de l'ébène à cause de la poussière qu'elles soulevaient, et il tomba des deux côtés une telle pluie de flèches que le sang coulait dans les ruisseaux comme de l'eau. Alors le roi Pirouz s'élança rapidement comme la poussière, avec sa massue et couvert d'un casque roumi, et quand il fut arrivé près de Khouschnewaz, le chef des Turcs se retira devant lui, tourna bride et lui montra le dos, les Perses le poursuivant avec vigueur. Pirouz poussa son destrier et s'élança avec un petit nombre d'hommes; il tomba dans le fossé, lui et quelques-uns des grands et des lions au jour du combat, comme son frère Nersi, l'illustre Kobad et d'autres parmi les grands et les princes de haute naissance. C'est ainsi que furent précipités sept princes, tous illustres et portant des casques d'or; de même, parmi les grands et les hommes avides de combat, ceux qui étaient destinés à périr dans un fossé.

Khouschnewaz mit pied à terre de l'autre côté du fossé, le cœur en joie, et fit tirer de ce fossé ceux qui vivaient encore et dont les trônes pleuraient le sort. Pirouz, le roi, le chef des grands, le maître de la couronne et du trône, avait la tête et le dos brisés; aucun des princes n'était plus en vie, excepté Kobad, et cette armée et ce royaume étaient livrés au vent. Khouschnewaz, qui avait atteint le désir de son cœur, s'élança, portant haut la tête et suivi d'une armée avide de combats, et livra à la destruc-

tion les Iraniens et au pillage leurs bagages ; on ne distinguait plus l'aile gauche de l'aile droite ; quelques Iraniens furent emmenés prisonniers, mais combien étaient couchés dans la poussière noire par les coups des flèches ! Il ne faut pas qu'un homme qui recherche la possession du monde soit vil, car le cœur vil est le compagnon de la poussière sombre. Telle est la manière d'aller de cette voûte qui ne s'arrête jamais, ni en face d'un sujet ni en face d'un roi ; elle ébranle ceux qu'elle a élevés elle-même, qu'ils soient insensés ou qu'ils soient les colonnes de la raison. Personne ne reste éternellement sur cette terre ; fais que ta provision de voyage soit la droiture, cela suffit.

Khouschnewaz passa le fossé, et son armée s'enrichit de toutes les richesses *des Iraniens*. On attacha aux pieds de Kobad des chaînes de fer, sans égard pour son trône et sa naissance. Lorsque le peuple de l'Iran reçut la nouvelle de ce qui s'était passé dans ce fossé et dans la bataille qu'avait livrée le roi Pirouz, il s'éleva du pays entier un cri de douleur sur le sort de ces princes des hommes libres, et lorsque, avec le temps, ces nouvelles se furent confirmées, Balasch descendit du trône d'or, arracha les cheveux de sa tête royale et versa sur le trône de la poussière sombre. L'armée et les citadins de l'Iran furent remplis de douleur ; les femmes, les hommes et les enfants se lamentèrent ; tous s'arrachèrent

les cheveux, tous se déchirèrent les joues, tous appelèrent le roi, tous désiraient le *revoir;* tous étaient assis dans le chagrin et l'affliction; petits et grands réfléchissaient comment ils pourraient se mettre en marche du pays d'Iran et se venger *des gens* du désert.

XXXIX

BALASCH FILS DE PIROUZ

(Son règne dura 5 ans 1 mois et 6 jours.)

ALLOCUTION DE BALASCH AUX IRANIENS.

Lorsque Balasch eut passé un mois dans le deuil, la tête couverte de poussière et les joues déchirées, une foule se présenta devant lui, composée du Grand Mobed et de tout ce qui était noble et intelligent. On lui donna beaucoup de conseils, on lui dit beaucoup de paroles profitables, on le fit monter sur le trône des rois, on répandit sur lui de l'or et des pierreries. Quand il fut assis sur le trône, il dit : « O « nobles ! conformez-vous aux conseils des hommes « de sens. Vous aurez du pouvoir auprès de moi « quand ma position sombre sera devenue brillante. « Efforcez-vous tous, qui faites le bien dans le monde, « de ne pas agir contre mes volontés. Quiconque sera « méchant et malveillant, quiconque voudra se poser « comme l'égal du roi, je commencerai par le re- « dresser par des conseils, et s'il ne les accepte pas, « je lui ferai un diadème avec son sang. Si l'un de

«mes sujets se plaint devant moi d'un homme de «mon armée dévouée, je briserai le cœur de l'homme «qui a commis l'injustice, j'arracherai *son arbre*, «branches et racines. Ne prenez pas de libertés avec «le roi, même ceux d'entre vous qui sont irrépro-«chables; car un roi est tantôt du poison tantôt de «l'antidote, et il vaut mieux pour vous rechercher «la thériaque que le venin. Si tu veux être le bien-«venu auprès du roi, ne parais devant son trône «que le visage riant; s'il est en colère, excuse-toi et «bénis-le, qu'il ait agi avec justice ou injustement. «Chaque fois que tu te vantes de ta sagesse, que tu «prétends être parfait en toute science, sache que tu «n'as jamais été moins sage qu'à ce moment; ne sois «donc pas ton propre ennemi. Si vous suivez mes «conseils et mes avis utiles, vous obtiendrez des tré-«sors d'un roi sage, car jamais le savoir n'a mis «quelqu'un à mal.»

Les grands prononcèrent des bénédictions sur lui; ils étaient confondus de sa sagesse. Ils partirent du palais contents, priant Dieu pour son corps et son âme, le cœur rempli de tendresse pour lui et la langue pleine de souhaits qu'un pareil roi vive à tout jamais.

LETTRE DE SOUFERAÏ À KHOUSCHNEWAZ.

Pirouz, en partant pour la guerre, avait cherché un Pehlewan, homme de poids et de bon conseil,

qui pût être le gardien du trône et du diadème et l'ami de son jeune *frère* Balasch. Le plus digne de cette position était Souferaï, homme riche et d'intentions honnêtes. Cet homme plein d'expérience était de Schiraz : c'était un chef de l'armée, ayant haut le cœur et haut la tête. Il était gouverneur du Kaboulistan, de Bost, de Ghaznin et du Zaboulistan.

Lorsqu'il apprit le sort de Pirouz, qui avait agi sans conseil et sans guide, les larmes coulèrent de ses paupières sur ses joues; il déchira ses vêtements de Pehlewan; les braves autour de lui ôtèrent leurs diadèmes et gardèrent le deuil du roi pendant un mois. Souferaï disait sans cesse : « Comment Balasch, « qui est si jeune, pourra-t-il entreprendre de venger « le roi ? » Il savait que ce serait un effort inutile et que la couronne de la royauté avait perdu son éclat. Alors il réunit ses troupes dispersées, fit battre les timbales et lever la poussière dans la plaine. Quelques milliers d'hommes, prêts à frapper de l'épée, se rassemblèrent, tous avides de combats, tous désireux de vengeance. Il leur paya la solde et équipa cette armée, et rendit heureux le cœur des hommes qui respiraient la vengeance. Il appela un messager à la parole douce, intelligent, d'un esprit éveillé et d'une âme sereine. Le cœur blessé, plein de douleur, les yeux remplis de larmes de sang et les joues pâles, il écrivit une lettre dans laquelle il donna des conseils, tirés de l'histoire de Djemschid, de Keï-Khosrou et

de Keï-Kobad, l'envoya à Balasch, et lui fit dire : « O « roi ! ne te fais pas de soucis à cause de la mort. « Chacun éprouvera cette douleur; il faut être pa- « tient et avoir soin de son renom. Ce qui vient par « le vent s'en va par le souffle, et l'un l'appelle de la « justice, l'autre de l'oppression. Maintenant, si le « roi le permet, je me prépare à la guerre avec mes « hommes avides de combats, car le soleil et la lune « crient du haut du ciel vengeance pour le sang de « Pirouz. »

Le messager prit la route d'un côté, et de l'autre Souferaï partit en pleurant; il para son armée comme l'aile du faisan et marcha du Zaboulistan vers Merv. Il choisit un homme à l'esprit éveillé et qui savait adoucir les cœurs par ses paroles, puis il dit à un scribe : « Lève-toi, car la pointe de ton ro- « seau aura à se remuer. Écris une lettre à Khousch- « newaz et dis-lui : « O renard insensé, qui fais œuvre « de Div ! tu as commis des crimes devant Dieu, et « ta chemise aura à pleurer sur toi. Qui est-ce qui « a jamais agi comme toi, ô homme sans foi ? Tu vas « éprouver l'angoisse du glaive de l'oppression. Tu as « tué le maître innocent du monde, le petit-fils du « roi Bahram, maître du monde, tu as fait naître une « nouvelle vengeance sur la terre, une vengeance qui « ne s'éteindra jamais. Pourquoi ne t'es-tu pas pré- « senté devant lui, rampant comme un chien, quand « tu as entendu le son de ses timbales ? Ton grand-

«père était un pauvre homme de cette domesticité, «ton père se tenait devant Bahram comme un es-«clave. Me voici arrivé à Merv pour te combattre, et «je ne laisserai aux Heïtaliens rien de leurs richesses. «Je réclame avec l'épée de la vengeance tes prison-«niers et tout le butin qui est tombé entre tes mains «sur le champ de bataille, et j'emporterai à Merv la «poussière du pays de Touran ; je ne laisserai pas le «monde à tes fils, ni à ceux que tu as adoptés, ni à «tes parents et alliés. Si Dieu le permet, je te tran-«cherai la tête et inonderai de sang ton pays. Tu «périras sous les pieds de mon armée, et les mânes «*de Pirouz* imploreront contre toi la justice de «Dieu.»

Le messager partit avec la lettre de Souferaï comme un vaillant lion ; il se présenta devant Khouschnewaz comme un homme hors de ses sens, s'avança jusqu'au trône, mais sans se prosterner, et lui remit la lettre. Les grands de l'armée quittèrent la salle et Khouschnewaz donna la lettre à un scribe, avec l'ordre de lui dire en secret le contenu, bon ou mauvais. Le scribe dit au roi : «Cette lettre est pleine d'épées, «de massues et de flèches.» Le roi, qui avait livré bien des batailles, fut brisé par cette lettre éloquente de Souferaï et se mit à l'instant à répondre à tout ce qu'elle contenait de bon et de dur. Il commença ainsi : «Nous craignons Dieu le créateur et l'instabi-«lité du sort. Quand on professe d'adorer Dieu, on

« ne viole pas les traités faits par les rois. Or j'avais « envoyé *à Pirouz* une lettre pleine de conseils, de « plus, le traité du puissant roi *Bahram*, mais il n'a « tenu aucun compte de ce que je disais et ne s'est « pas souvenu de ces vieux temps. C'est lui qui ap- « portait la guerre et je me défendais, et lorsque les « armées étaient en présence, les étoiles ont été indi- « gnées contre lui, et c'est contre mon gré que ton roi « a succombé. Il a violé la convention faite par des « rois justes, et depuis ce moment il n'a pas joui « un instant de sa jeunesse. Dieu n'a pas approuvé « ses actions, et il était comme un homme que la « terre aurait saisi par le pied. Quiconque manque « aux engagements de ses aïeux et foule aux pieds la « droiture, périra au jour du combat, comme Pirouz, « dans un fossé plein de poussière, et si tu viens, « le même sort t'est préparé, car je ne manque ni de « trésors ni d'hommes vaillants. »

Le messager partit en toute hâte avec la lettre et revint en sept jours auprès de Souferaï. Le Pehlewan la lut et se répandit en imprécations ; on entendit dans la plaine le son des trompettes et le bruit des timbales d'airain. Il amena à Keschmihen une armée telle que le soleil s'égara dans le ciel ; elle passa tout entière le fleuve *Djihoun*, et c'était comme si elle avait été chez elle sur toute la route.

COMBAT DE SOUFERAÏ ET DE KHOUSCHNEWAZ.

Khouschnewaz eut nouvelle de ce mouvement ; il entra dans le désert et se prépara à la lutte ; il se rendit à Beïkend et y établit un camp tel que la voûte du ciel qui tourne ne voyait plus la surface de la plaine. De l'autre côté, Souferaï, le cœur rempli du désir de vengeance, s'avança rapidement comme le vent. Lorsque la nuit fut devenue profonde, le Pehlewan de l'armée ferma *l'accès du camp par une rangée* d'éléphants reposés; des rondes faisaient le tour des deux armées; le monde se remplit du bruit des hommes avides de combats, et l'on entendit de loin, du devant et des derrières, le cri des gardiens des camps et le tintement des clochettes.

Cela continua jusqu'à ce que l'épée du soleil parût, et les vallées et les plaines brillèrent comme un cristal blanc; alors les deux armées se préparèrent au combat et déployèrent l'étendard de la puissance; les cris des braves avides de combats déchirèrent le cœur des dragons, les plumes des flèches firent de l'air comme une queue de vautour, et le sang des chefs fit de la terre un lac. De quelque côté qu'on regardât, il y avait un monceau de morts qui avaient succombé aux coups des héros. Souferaï s'élança du centre de son armée qui se précipitait à sa suite. De l'autre côté, Khouschnewaz s'avança, l'épée de combat en main, et le serra de près.

Souferaï dirigea contre sa tête un coup de massue tel qu'on aurait dit que le ciel en était ébranlé; mais Kouschnewaz s'écarta, par un bond, de cet homme armé de massue, et lança son cheval vers le bas de la colline; il vit que le sort lui était contraire, tourna bride et montra le dos, et Souferaï, rapide comme l'ouragan, le poursuivit, tenant la lance qui détruit la vie. Il fit prisonniers un grand nombre d'hommes illustres, et beaucoup d'autres furent tués par l'épée et les flèches.

Khouschnewaz courut jusqu'auprès de Kohendiz. il vit sur la route bien des morts et des blessés; il observa d'en haut son armée *dispersée* sur les collines et dans les bas-fonds du désert, la route jonchée de morts et de butin, et la plaine qui brillait comme un jardin. Chacun portait à Souferaï des armures, des ceintures, des brides, des lances et des casques de grands, et lui amenait des chevaux et des esclaves. Cela formait un monceau comme le mont Elburz: mais Souferaï abandonna tout à l'armée et ne garda rien de ce qui provenait des Turcs. Il dit à ses braves: « Aujourd'hui nos affaires sont allées selon le désir « de nos cœurs par la faveur du sort; mais il ne fau« dra pas nous arrêter sur cette plaine quand le soleil « aura montré sa main au haut du ciel, nous irons ven« ger le roi des rois de l'Iran, nous partirons comme « des lions pour ce château. » Toute l'armée plaça la main sur la poitrine et chacun émit son opinion.

Lorsque le joyau de la couronne du soleil parut à la voûte du ciel, on entendit le tambour dans l'enceinte *du campement du Pehlewan*, et Souferaï montait son destrier, lorsqu'un envoyé de Khouschnewaz parut auprès du chef qui portait haut la tête et lui dit: « La guerre, les combats et le sang versé ne produisent que de la peine et de nouvelles luttes. « Est-ce que deux hommes intelligents, braves et « jeunes doivent envoyer mutuellement leurs âmes « en enfer? Si tu reprends le chemin de la raison, tu « reconnaîtras que la mort de Pirouz a été l'œuvre « de Dieu. Ce n'est pas le vent qui l'a tué, ce sont « les astres qui ont tranché ses années et ses mois. Il « a été en faute, car il a violé le traité, il a choisi la « coloquinte et a rejeté le miel. Maintenant je subis « à mon tour ce qui était dans mon sort. Heureux « celui qui reste loin du malheur! Je vais renvoyer « au chef de l'armée du roi les prisonniers et les « richesses de toute sorte, l'or, l'argent, les pierres « fines non travaillées, les chevaux, les armes, les « trônes et tout ce que Pirouz a abandonné de ses « bagages sur le champ de bataille, enfin tout ce qui « a appartenu à lui ou à son armée, pour que tu t'en « retournes victorieux dans l'Iran et te rendes auprès « du roi des braves. Je n'entreprendrai rien contre « l'Iran, et tu maintiendras le traité qu'a fait Bahram. « Le roi des rois avait divisé le monde selon la justice; « à moi le pays des Turcs et la Chine, à toi l'Iran.

Lorsque Souferaï eut entendu ce message, il appela l'armée dans l'enceinte de ses tentes et dit au messager : « Répète devant l'armée ce que t'a dit ton « belliqueux *maître.* » Le messager de Khouschnewaz répéta tout ce qu'il y avait de public et de secret. Souferaï dit ensuite à son armée : « Quel est votre « avis sur cette affaire ? » L'armée répondit : « C'est à « toi d'aviser et de conclure la paix ; personne dans « l'Iran ne connaît les affaires mieux que toi, tu es « notre roi, notre chef et notre maître. » Alors Souferaï dit à ces hommes qui portaient haut la tête : « Aujourd'hui mon avis n'est autre que de ne plus « leur faire la guerre et de ramener sans délai dans « l'Iran notre armée; car Kobad est entre leurs « mains, le fils royal de Pirouz, le Grand Mobed « Ardeschir et beaucoup de grands de l'armée, « jeunes et vieux. Si nous continuons la guerre contre « Khouschnewaz, ce sera pour nous une longue lutte « qui ne nous vaudra aucun avantage; ils tueront « leurs prisonniers iraniens, Kobal qui ambitionne « la possession du monde et Ardeschir. Encore si « Kobad n'était pas parmi eux, mon cœur et ma « tête pourraient oublier le Mobed; mais s'il arrivait « malheur *à Kobad* par la main des Turcs, il n'y « aurait que des clameurs dans l'Iran, et ce serait « une honte telle qu'elle ne serait pas oubliée parmi « les braves jusqu'au jour de la résurrection. Donnons « donc de bonnes paroles au messager et acceptons

«cette paix heureuse pour revoir Kobad (puisse la «royauté n'être jamais privée de lui!) et le Grand «Mobed Ardeschir et tous les prisonniers jeunes et «vieux.»

L'armée le couvrit de bénédictions, s'écriant: «Voilà le traité *qu'il faut*, voilà la manière *royale*, «voilà la foi!» Alors le Pehlewan fit rappeler l'envoyé et lui parla d'une voix douce: «C'était l'œuvre «de Dieu, voilà tout, et quand le sort prépare un «malheur, il le fait en secret. Vous m'enverrez, «avec tous les honneurs, les grands de l'Iran qui «sont devenus vos prisonniers, Kobad et le Mobed «Ardeschir et tous ceux qui portent à leurs pieds «vos chaînes; ensuite, toutes les richesses que vous «détenez, l'or, les couronnes et tout ce qu'il y a, «vous m'enverrez tout cela, *et je le recevrai* en pré«sence des grands de cette assemblée. Nous nous «abstiendrons de tuer et de piller, car nous sommes «au-dessus du besoin et serviteurs de Dieu; nous «repasserons le Djihoun au dixième jour, et doréna«vant nous ne foulerons plus votre terre. Fais «attention à tout ce que j'ai dit, et quand tu seras «arrivé, répète tout au roi.»

Le messager s'en retourna sur-le-champ et se présenta fièrement devant Khouschnewaz, à qui il dit ce qu'il avait entendu. Khouschnewaz en fut tout joyeux; il ôta à l'instant les liens à Kobad, au Grand Mobed Ardeschir et à tous les prisonniers iraniens;

il réunit tout le butin qu'on avait trouvé sur le terrain du champ de bataille, de même le trône du roi Firouz et ce qui avait été dispersé parmi l'armée *des Turcs*. Il envoya le tout à Souferaï et le fit livrer par un homme de probité.

KOBAD REVIENT DANS L'IRAN.

Lorsque l'armée aperçut le visage de Kobad, toute cette masse d'hommes fut heureuse de le revoir, lui, le Grand Mobed Ardeschir et les prisonniers, jeunes et vieux. Tous les grands sortirent de leurs tentes, tous levèrent leurs mains vers le ciel, le remerciant de ce qu'ils revoyaient sain et sauf le fils du roi des rois et tous les hommes de valeur *qui l'accompagnaient*. Le Sipehbed fit sur-le-champ abattre l'enceinte de ses tentes, monta à cheval, et, heureux et victorieux, repassa le Djihoun en emmenant Kobad et le Grand Mobed.

Lorsqu'on eut, dans le pays d'Iran, des nouvelles de ce glorieux chef aux traces fortunées, de ses combats contre Khouschnewaz et *de la réussite* du plan de ce grand homme, qui avait fait des merveilles, était sorti victorieux et heureux de la lutte, avait délivré les pieds de Kobad de ses chaînes, ramenait le Grand Mobed Ardeschir et tous les prisonniers, et passait dans ce moment le Djihoun, en couvrant de l'armée iranienne le fleuve et le désert; *à ces nouvelles*, il s'éleva de l'Iran de tels

cris de joie qu'on aurait dit que les oreilles en deviendraient sourdes. Les grands pleins d'intelligence se levèrent et se préparèrent à aller à sa rencontre; Balasch fit placer un trône d'or pour que Kobad s'y assît avec le Pehlewan. Lorsque Souferaï fut arrivé dans le pays, tous les grands se mirent en route, le roi fit des préparatifs pour aller au-devant d'eux et emmena ce qu'il avait de troupes.

Lorsque Balasch aperçut Kobad libre de ses chaînes, victorieux et dans le bonheur, il le serra sur son cœur et leva la main à sa tête en maudissant les Heïtaliens et les Chinois. Ils quittèrent la route et entrèrent dans le palais, le cœur navré et rempli du désir de se venger. Balasch fit apprêter des tables, chercher du vin, de la musique et des chanteurs; mais la fête n'était pas gaie, à cause des regrets *qu'inspirait la mort* de Pirouz, ce roi au noble caractère. Tous les chanteurs célébraient Souferaï, tous s'accompagnaient du luth en chantant la guerre du Touran; tous les grands tenaient les yeux sur Souferaï, qui leur avait rendu le bonheur et la confiance. Toutes les affaires de l'Iran étaient rétablies par lui, et quiconque avait gardé une rancune contre Khouschnewaz avait, par les hauts faits du Pehlewan, le cœur en joie et l'esprit libre de soucis.

Souferaï était alors sans égal dans le monde, et quatre années se passèrent de cette manière; rien

ne se faisait que selon sa volonté, et il arrangeait le monde selon ses idées. Lorsque son pouvoir fut reconnu par tous, il écarta sans violence Balasch du trône, en lui disant : « Tu ne sais pas être roi, tu ne « distingues pas les bons des méchants, tu te fais un « jeu de la royauté par perversité et de gaieté de « cœur. Kobad s'entend mieux aux affaires que toi, « il est plus en état que toi de conduire ce royaume. » Balasch se rendit à son palais *privé*; il n'osait pas chasser Souferaï et se contenta de dire : « Voici un « trône que j'occuperai sans peine, car il n'exige pas « de travail, ne cause pas de douleur et n'amène pas « de malédictions. »

XL

KOBAD FILS DE PIROUZ

(Son règne dura 40 ans.)

KOBAD MONTE SUR LE TRÔNE ET FAIT UNE ALLOCUTION AUX GRANDS.

Lorsque le fortuné Kobad fut monté sur le trône et eut placé sur sa tête le diadème du pouvoir, il partit d'Istakhr pour Thisifoun (Ctésiphon), qui faisait la gloire des grands. Il s'assit sur le trône de turquoises et dit : « N'ayez pas de secrets pour moi ; « ma porte vous est ouverte pendant le jour brillant « et la nuit noire. Il n'y a de grand que celui dont la « langue dit la vérité et ne cherche pas à la pervertir ; « s'il pardonne, même quand il est en colère, les « hommes justes le prendront pour guide, il élèvera « dans le monde le trône du contentement et les « grands béniront sa justice. Si tu écartes de ton « cœur l'envie de la vengeance, les petits et les « grands te rendront hommage. Quand un roi se « met à mentir, le mensonge l'amènera bientôt à « faire la guerre. Il faut d'abord tout entendre, et

« si c'est un homme de savoir qui parle, sa réponse « ira droit au but; mais quand l'homme qui sait les « choses est avide, son savoir ne peut pas porter « fruit, et si l'homme savant agit avec précipitation, « son savoir est inutile comme l'eau dans un marais « salé.

« Celui qui recherche l'affection de l'armée prend « un ton modeste, même en blâmant; l'homme puis- « sant, quand il se montre dur, se rabaisse plus bas « que le pauvre; mais si un homme pauvre et igno- « rant exerce le pouvoir, ce sera un gouvernement « qui ressemblera à la folie. Celui qui a conscience « de ses propres défauts ne parle pas beaucoup des « défauts des autres. Le soutien de la raison est la « patience, mais si tu es colère, tu te dégrades toi- « même. Si tu te conformes à la justice de Dieu! tu « es puissant, d'humeur égale et pur d'intention. « Évite les peines et les fatigues, car un homme « sans avidité vaut mieux que *celui qui accumule* un « trésor. Celui qui a été généreux emporte un via- « tique; son corps mourra, mais son nom sera « éternel. Aidez donc tous à faire le bien et ne « foulez pas cette terre instable pour faire le mal.

Tous les grands lui rendirent hommage et répandirent des chrysoprases sur sa couronne. C'était un jeune homme de seize ans; il ne prenait que peu de part au gouvenement; Souferaï réglait les affaires du monde et Kobad n'était pas le maître dans

l'Iran; le Pehlewan faisait tout ce que devait faire le roi, et ne laissait arriver personne auprès de lui. Kobad n'avait pas de Mobed, ne commandait pas et n'était pas consulté; le monde était sous la main de Souferaï.

LES IRANIENS RENDENT SOUFERAÏ SUSPECT À KOBAD, QUI LE FAIT METTRE À MORT.

Les choses allèrent ainsi jusqu'à ce que *le roi* eût vingt et un ans. Or, *un jour*, pendant que le vin colorait la coupe *du roi* comme la tulipe, Souferaï se présenta devant le maître de la couronne pour demander la permission de se rendre dans son pays. Le Sipehbed et son cortége firent leurs préparatifs; il fit battre les timbales et se mit en marche pour Schiraz. Il partit gaiement pour son propre pays, tous ses vœux étaient comblés; tout le Farsistan lui était soumis comme un esclave; il avait tout, excepté la couronne du roi des rois. Il se disait que c'était lui qui l'avait mis sur le trône, lui qui l'avait acclamé roi, et que celui qui parlerait mal de lui à Kobad recevrait une réponse froide et serait chassé de sa présence. Il levait des impôts dans toutes les provinces, de tous les notables et de tous les grands. Mais lorsque Kobad reçut des nouvelles de Schiraz et de ce qui s'y passait de juste et d'injuste, tout le monde dit: «Kobad ne possède dans «l'Iran que le titre de roi; il n'est le maître ni de

« l'armée ni du trésor; il n'a ni ordre ni conseil à « donner; le monde est devenu l'esclave de Souferaï. » Des confidents de Kobad lui rapportèrent ces discours, disant : « Pourquoi, ô puissant roi! te contentes-tu « d'un titre ? Cet homme a un trésor plus rempli que « le tien ; il faut délivrer le monde de cette plaie ; tous « les habitants du Farsistan sont devenus ses es- « claves, tous les grands sont devenus ses serviteurs. »

Ces paroles aigrirent le roi Kobad, il ne se souvint plus de ce que Souferaï avait souffert pour lui. Il dit: « Si j'envoie une armée, la tête lui tournera « et il voudra se battre; j'aurai donc employé mes « trésors à me faire un pareil ennemi, et il me cau- « sera bien des chagrins et des peines; tout le monde « se rappelle ses hauts faits, mais personne ne sait ce « qu'il trame en secret. Je n'ai pas dans l'Iran un « homme de guerre qui osera marcher contre lui avec « une armée. »

Un de ces conseillers lui dit: « Ne crains pas qu'il « puisse jamais être reconnu roi; tu as des serviteurs « et un chef d'armée qui saisiraient de leurs mains « la sphère qui tourne, et quand Schapour de Reï se « mettra en marche, le cœur de Souferaï, le malfai- « teur, se déchirera. » Le roi l'écouta et reprit courage; il oublia les mérites de Souferaï et ne pensa qu'à ses défauts.

Kobad ordonna aussitôt à un homme qui avait de l'expérience de prendre à l'instant un cheval et de

faire semblant d'aller à la chasse au faucon, mais de se rendre auprès de Schapour de Reï, de le faire monter sur-le-champ à cheval et de l'envoyer de Reï à la cour. Le messager partit, selon l'ordre du roi, comme le vent d'automne, emmenant avec lui un cheval de rechange. Lorsque le chambellan de Schapour le vit, il lui adressa des questions, se chargea de la lettre du roi, la remit à son maître et amena en sa présence le cavalier qui portait haut la tête. Schapour, le descendant de Mihreg, lut la lettre du roi Kobad et se mit à sourire, car Souferaï n'avait dans le monde d'autre ennemi que lui, ni en public ni en secret. Aussitôt qu'il eut entendu *le message du roi*, il rassembla ses serviteurs et conduisit en toute hâte son armée vers le Thisifoun.

Lorsqu'il eut amené ses troupes auprès de Kobad, on lui donna à l'instant accès au palais, et le roi, quand il l'aperçut, le reçut gracieusement, le fit asseoir devant le trône de turquoises et lui dit: « Je « n'ai rien de cette couronne, et le monde me re« garde comme un être inutile. Souferaï s'est emparé « de tout le pouvoir, et je n'ai que le titre de roi « des rois; mais à la fin je me révolte contre ce poids « qui pèse sur mon cou, qu'il soit juste ou injuste. « Si mon frère était resté roi de l'Iran, cela aurait « mieux valu que l'oppression de Souferaï. » Schapour lui répondit: « O roi, ne laisse pas ton cœur se cha« griner de cette affaire. Il faut écrire une lettre sé-

« vère; tu as pour soutien la majesté du trône, ton « titre et ta naissance. Dis-lui : « Je n'ai de la couronne « des rois des rois que la fatigue et un trésor vide; « tu lèves les impôts, et c'est sur moi qu'on en rejette « la faute; je ne veux pas que dorénavant tu m'ap- « pelles roi. J'envoie auprès de toi un Pehlewan, car « je ne fais que pleurer sur ce que tu fais. » Quand il « aura reçu une pareille lettre, et quand je serai près « de lui avec mon armée prête au combat, je ne lui « laisserai pas un instant *pour la réflexion*, je ne lui « adresserai la parole qu'avec colère. »

On appela un homme qui pouvait écrire une lettre, on le fit asseoir auprès de Schapour, qui lui dicta les paroles qu'il avait dites au roi, et le roseau *du scribe* allait comme le vent. Le roi apposa son sceau sur la lettre, et Schapour partit avec une armée qu'il avait composée de tout ce qu'il y avait de plus illustre dans les troupes du roi. Lui et les grands, remplis d'envie de combattre, se dirigèrent vers la ville de Schiraz. Souferaï en eut des nouvelles, mit en mouvement à l'instant son armée, et alla à la rencontre de Schapour avec une grande escorte de cavaliers choisis et revêtus de cuirasses. Ils se rencontrèrent, et ces deux hommes, qui portaient haut la tête, mirent pied à terre; Schapour s'assit à côté de Souferaï et ils parlèrent longtemps de ce qui se passait de bien et de mal, ensuite Schapour lui donna la lettre du roi, et c'est alors que se montra la difficulté de l'affaire.

Lorsque le Pehlewan eut lu la lettre, il pâlit, son cœur se serra, son esprit se troubla. Souferaï ayant achevé sa lecture, Schapour lui dit : « Maintenant il « ne faut plus cacher de quoi il s'agit : le roi du « monde m'a ordonné de te mettre dans les fers; il a « beaucoup déploré cela devant les grands, mais tu « as lu sa lettre et tu sais que le roi des rois tient à ses « volontés. » Le Pehlewan répondit : « Le roi du monde « me connaît : j'ai supporté bien des fatigues et des « dangers à cause de lui; je suis allé dans le Zaboulistan avec une armée; je l'ai délivré des fers par ma « bravoure, je n'ai pas permis qu'il lui arrivât malheur « et j'ai eu de l'influence auprès du roi et des grands « de l'Iran. Mais puisque je dois être récompensé par « les chaînes, et que cela t'affligerait d'avoir à me « combattre, je ne te demande pas du temps; lie mes « pieds, les chaînes du roi ne m'affligent pas. N'a-t-il « donc pas honte devant Dieu et devant l'armée, « car j'ai tant de fois versé pour lui mon sang chaud? « Quand le roi était dans les chaînes, j'ai juré un « grand serment devant Dieu, que ma main ne toucherait que la griffe de l'épée, que j'abaisserais le « soleil dans cette lutte jusque dans les brouillards, « jusqu'à ce que j'aie sacrifié ma tête ou livré, par « ma bravoure, la tête de Khouschnewaz, après « l'avoir arraché du trône, aux ciseaux *de la mort;* et « maintenant il ordonne de me lier! Est-ce que j'ai « mérité des liens? est-ce que des paroles malson-

« nantes sont ma récompense? Mais ne t'écarte en rien « de ses ordres, sache que les fers aux pieds d'un « homme sont un ornement pour lui. »

Schapour l'écouta, lui enchaîna les pieds, fit battre les timbales et remonta à cheval. Il l'amena du Farsistan auprès de Kobad, qui ne paraissait pas se souvenir de tout le passé et ordonna de le jeter en prison et de le mettre avec des fous. Puis il donna l'ordre d'apporter de Schiraz à Thisifoun tout ce que Souferaï y possédait d'épargnes, de trésors et de fruits de la terre, et que l'homme chargé du convoi remît le tout au trésorier. Lorsqu'une semaine fut passée, le roi tint conseil avec le Grand Mobed sur le sort de Souferaï. Le conseiller du roi lui dit: « Tout Thisifoun est en sa faveur, l'armée et le « peuple, les Dihkans et les gens de la cour. S'il « reste sain et sauf dans l'Iran, il faut que tu te « résignes à quitter le trône; il vaut mieux mettre à « mort l'ennemi du roi et briser la fortune de celui « qui lui veut du mal. » Le roi écouta les paroles du Mobed et se jeta dans cette nouvelle voie, désespérant de l'ancienne. Il ordonna de mettre à mort Souferaï et de désoler le cœur de sa famille.

LES IRANIENS METTENT KOBAD DANS LES CHAÎNES ET PLACENT SUR LE TRÔNE SON FRÈRE DJAMASP.

Lorsque les Iraniens apprirent que cet homme au corps d'éléphant avait cessé de vivre, il s'éleva un

grand cri de douleur dans le pays entier, et les femmes, les hommes et les enfants se lamentèrent. Les langues des Iraniens vomirent des malédictions, et ce qu'on avait tenu secret se répandit. Tout l'Iran frémit, une grande poussière s'éleva, chacun prépara ses armes de combat, chacun dit : « Kobad ne peut pas « occuper le trône de l'Iran si Souferaï a péri. » Les hommes de guerre et les citadins étaient tous du même avis et ne voulurent plus entendre parler de Kobad ; ils se rendirent tous au palais du roi, se plaignant des calomniateurs *de Souferaï* et demandant justice ; ils tuèrent tous ceux qui l'avaient dénigré auprès du roi et s'étaient méchamment faits fauteurs du mal, et entraînèrent *les cadavres* hors du palais. Ensuite ils allèrent à la recherche de Djamasp, le frère cadet du roi, un jeune homme qui portait haut la tête et que Kobad avait élevé tendrement. Il le choisirent, le placèrent sur le trône et l'acclamèrent roi.

Ils lièrent les pieds de Kobad avec des chaînes de fer, sans égard pour son rang royal et sa naissance. Or Souferaï avait un fils excellent, intelligent, pur de mœurs et glorieux. Ce jeune homme inoffensif portait le nom de Rezmihr et son père avait été heureux de sa bonne renommée. On lui livra le roi enchaîné, car les ennemis de Kobad espéraient que ce tendre fils, dans sa douleur, se vengerait du roi du monde pour le meurtre de Souferaï. Mais le doux et pieux

Rezmihr ne leva pas la main sur Kobad pour lui faire du mal; il se prosterna devant le roi et ne lui parla pas *du crime* dont il pouvait se venger. Le maître du monde en fut étonné et accepta le bénéfice de son humanité; il s'excusa en disant: «Mes ennemis ont «troublé mon étoile et ma lune. Si jamais je «retrouve ma liberté, je te récompenserai pour tout «le mal que tu as souffert, je délivrerai ton cœur de «toutes ses afflictions et mes yeux brilleront en te re«gardant.» Rezmihr lui répondit: «O roi, ne t'afflige «pas ainsi. Si mon père n'a pas fait ce qu'il devait, «c'est à son fils à supporter l'angoisse et la douleur «que lui cause sa mort. Je suis pour toi comme un «esclave, je me tiens devant toi comme un serviteur; «si tu le demandes, je te promettrai par serment de «ne jamais dévier de la loyauté envers toi.»

KOBAD S'ENFUIT ET PREND REFUGE CHEZ LES HEÏTALIENS.

L'âme de Kobad fut rassurée par Rezmihr, et les paroles de cet homme intelligent lui rendirent le bonheur. Kobad lui dévoila son secret, disant: «Je «ne veux pas te cacher ce que je médite. Cinq «hommes connaissent mon secret, et je n'en parlerai «à aucun autre; nous les appellerons et nous les «mettrons dans notre confidence, si nous en avons «besoin; ôte les fers de mes pieds, et sache que «mes plans te rendront heureux.» Rezmihr, dont les intentions étaient pures, lui ôta à l'instant les

fers, et, la nuit sombre venue, ils sortirent de la ville et s'avancèrent dans le désert hors de la vue des ennemis. Ils se dirigèrent vers le pays des Heïtaliens, tourmentés de soucis et cherchant la route. C'est ainsi que ces sept hommes éperdus arrivèrent dans le pays d'Ahwaz, courant comme la poussière; ils entrèrent en toute hâte dans un riche bourg où demeurait un grand personnage; ils descendirent à la maison de ce Dihkan, y restèrent et respirèrent pour la première fois.

Le Dihkan avait une fille belle comme la lune, qui portait sur la tête un diadème de musc (cheveux noirs); le prince aperçut son visage, et la raison disparut du cerveau du jeune homme. Il vint à l'instant dire à Rezmihr : « J'ai à te parler en secret. « Va et dis mon secret au Dihkan, et demande s'il « veut me donner pour compagne cette fille au visage « de lune. » Rezmihr alla sur-le-champ faire ce message et dit au Dihkan : « Si cette belle fille n'est pas « mariée, je puis lui amener un excellent mari, et « tu deviendras le maître d'Ahwaz. » Le riche Dihkan répondit à Rezmihr : « Non, cette belle fille n'est « pas mariée, et si elle vous plaît, tu es le maître « de la donner à celui qui l'aime. »

Rezmihr revint auprès de Kobad et lui dit : « Que « cette lune devienne ta compagne ! Tu l'as aperçue « inopinément et elle t'a plu; elle t'a plu telle que tu « l'as aperçue. » Kobad appela alors la belle au visage

de lune, et le vaillant roi la fit asseoir sur son genou. Il avait sur lui une seule bague, mais une bague dont la pierre était d'une valeur inestimable; il la lui donna et lui dit : «Garde cet anneau, le «jour viendra où je le réclamerai.» Il resta une semaine dans ce bourg à cause de cette lune, et le huitième jour il se remit en route.

Kobad se rendit auprès du roi des Heïtaliens et lui raconta ce qui s'était passé ; il lui raconta ce que les Iraniens avaient fait et comment ils avaient tous tourné au mal. Le roi lui dit : «Il paraît que le «crime que tu as commis contre Khouschnewaz te «réduit aujourd'hui à la détresse. Je te confierai une «armée dont chaque homme porte un diadème, à «condition que si tu rentres en possession du trésor «et de la couronne, le pays de Tchegan, son trésor «et son trône seront à moi. Ce pays sera à moi, et «à toi l'Iran, et tu n'auras pas à te repentir de ce «qui aura été fait.» Kobad répondit en souriant à cet homme qui l'opprimait : «Jamais nous ne ré«clamerons ce pays, et quand tu voudras, je t'en«verrai une armée sans nombre ; qu'est-ce que le «pays de Tchegan pour que j'y fasse attention ?»

Le roi des Heïtaliens offrit au roi, maître du monde, des troupeaux, des armes et tous les cavaliers de son armée. Kobad accepta trente mille hommes armés d'épées, tous des héros et des cavaliers illustres, et marcha du pays des Heïtaliens vers

Ahwaz, en remplissant le monde du bruit *de son aventure*.

KOBAD REVIENT DU PAYS DES HEÏTALIENS. — KESRA NOUSCHIRWAN VIENT AU MONDE, ET KOBAD REMONTE SUR SON TRÔNE.

Lorsqu'il arriva près de la maison du Dihkan, il vit dans toutes les rues des groupes d'hommes qui tous lui annoncèrent une bonne nouvelle, disant : «Puisse ce fils porter bonheur au roi ! Ta compagne «est accouchée cette nuit d'un fils qu'on peut à peine «distinguer de la lune.» Lorsqu'il entendit ces paroles, il entra joyeusement dans la maison, et l'on donna à l'enfant le nom de Kesra. Alors Kobad demanda au Dihkan : «O homme fortuné, de qui «tires-tu ton origine?» Il répondit : «De Feridoun, «le héros qui a enlevé la royauté à la race de Zohak. «Mon père me l'a dit, et mon grand-père de même, «car nous vénérons particulièrement Feridoun.» Ces paroles rendirent Kobad plus heureux que le jour où il avait placé sur sa tête la couronne des Keïanides. Il fit équiper une litière dans laquelle il plaça la reine, et se remit en route.

Il amena son armée vers Thisifoun, irrité de la conduite que les Iraniens avaient tenue envers lui. Tous les vieux nobles du pays se rassemblèrent avec les hommes célèbres pour leur intelligence, disant : «Nous sommes dans des difficultés sans fin, placés

« comme nous sommes entre deux rois qui portent « haut la tête. Maintenant vont arriver les armées de « la Chine et du Roum qui verseront bien du sang « dans ce pays. Il faut nous présenter devant Kobad, « dans l'espoir qu'il oubliera le passé. Nous lui amè- « nerons Djamasp, cet enfant de dix ans, pour qu'il « convertisse en perles la grêle *qui nous menace*, et il « se peut que nous échappions au pillage, au sang « versé et aux batailles. » Ils se rendirent ensemble chez Kobad et lui dirent : « O roi, fils de roi ! si le « cœur des hommes a été blessé par toi et s'ils ont « lavé leurs yeux dans *l'eau* de l'audace, fais mainte- « nant ce qui est ton bon plaisir, car le roi du monde « est maître dans le monde. » Tous arrivèrent auprès de lui à pied, courant, couverts de poussière et l'âme sombre. Le roi pardonna la faute des grands, et leurs excuses lui tinrent lieu de condamnations à mort. Il eut de même pitié de Djamasp, et les grands le bénirent. Ensuite il alla s'asseoir sur le trône des Keïanides, et Djamasp devint un serviteur du roi. Il remit toutes les affaires du royaume entre les mains de Rezmihr, qu'il fit asseoir devant lui. Tout l'empire se soumit à ses ordres, et le monde fut rempli de justice et de prospérité.

Les choses se passèrent ainsi jusqu'à ce que Kesra grandît et devînt un jeune homme vaillant et hautain. Alors Kobad confia à des savants son fils, cette branche fraîche et propre à porter fruit. Il arrangea

toutes les affaires de l'Iran et du Touran et éleva le diadème du pouvoir jusqu'à la voûte du ciel. Ensuite il conduisit son armée dans le pays de Roum, qu'il façonna de sa main comme une balle de cire; il fit de ce pays un désert de broussailles, et deux villes implorèrent sa protection, l'une s'appelle Hindia et l'autre Farikin. Il leur enseigna le Zend-Avesta et leur donna la vraie foi, érigea dans ce pays des temples du feu, établit son pouvoir et les fêtes du Nauroux et de Sedeh. Il fixa à Madaïn la résidence des rois et répandit beaucoup de bien et beaucoup de mal; il construisit une grande ville *sur la route* d'Ahwaz au Farsistan et y établit un hôpital. Il donna le nom d'Aran à cette ville, que les Arabes appellent aujourd'hui Holwan; on y ouvrit partout des canaux pleins d'eau, et tout le pays devint un séjour de paix et de repos.

KOBAD ADOPTE LA RELIGION DE MAZDEK.

Il arriva un homme nommé Mazdek, homme éloquent, savant, intelligent et ambitieux. C'était un homme considérable et un docteur, et le vaillant Kobad prêta l'oreille à ses discours. Il devint le Destour du roi, gardien du trésor et trésorier. Or une sécheresse produisit une famine dans le monde parmi les grands et les petits; les nuages avaient disparu de l'air, et personne ne voyait dans l'Iran de la neige ou de la pluie. Les grands demandaient

sans cesse de l'eau et du pain à la porte de Kobad, et Mazdek leur répondait que le roi leur montrerait le chemin de l'espérance. Il courut auprès de Kobad et lui dit : « O roi vertueux ! je vais t'adresser une « question, espérant que tu me donneras un mot « de réponse. » Kobad lui dit : « Parle et éclaire-moi « par tes paroles. » Mazdek dit : « Un homme a été « mordu par un serpent et sa vie est en danger ; un « autre a un antidote, mais l'homme mordu ne peut « pas obtenir de lui de sa thériaque. Dis-moi de quoi « est digne l'homme qui possède de la thériaque du « poids de vingt dirhems ? » Le roi lui répondit : « L'homme qui détient la thériaque est un meurtrier, « il faut le tuer devant ma porte pour venger le sang « de l'homme mordu, aussitôt que la famille du mort « pourra le saisir. »

Mazdek, ayant entendu ces paroles, se leva, se rendit auprès de ceux qui demandaient secours et leur dit : « J'ai parlé au roi et lui ai adressé des « questions sur chaque point. Attendez jusqu'à de- « main matin et je vous montrerai le chemin de la « justice. » Ils partirent et revinrent à l'aube du jour, le cœur rempli de paroles et pleins d'anxiété. Mazdek vit de loin ces hommes vaillants, courut de la porte du palais auprès du roi d'Iran et dit : « O roi victo- « rieux, éloquent, vigilant, puissant et majestueux ! « je t'ai exposé *hier* un cas, et tu m'as ouvert par « ta réponse la porte de l'intelligence, qui était fer-

«mée. Si tu me le permets, je te parlerai de nou«veau, ô toi qui es mon guide!» Kobad répondit : «Parle et ne ferme pas tes lèvres; tes paroles me «seront utiles.» Il dit : «O roi illustre! suppose «qu'on ait lié quelqu'un fortement avec des chaînes «et qu'il donnerait dans sa détresse sa vie pour un «pain, mais qu'on lui refuse la nourriture jusqu'à «ce qu'il meure ; quelle sera la punition de celui «qui, ayant du pain, l'a méchamment refusé au «prisonnier? et le roi me dira si cet homme était «sage et vertueux.» Le roi répondit : «C'est un mi«sérable, et il doit répondre du meurtre qu'il a «commis en n'agissant pas.»

Mazdek, à ces paroles, baisa la terre, quitta la présence du roi, se mit sous le portail du palais et dit à la foule : «Allez partout où il y a du blé caché, «prenez-en chaçun une part, et si l'on en demande «le prix, détruisez le village.» Il livra au pillage ce qu'il possédait lui-même dans la ville, pour que chacun en prît sa part, et tous les affamés coururent s'emparer de tout le blé, et *bientôt* il ne restait plus un grain de froment dans les magasins des gens de la ville ni dans ceux du roi. Les surveillants, voyant cela, allèrent près du vigilant roi du monde, et lui dirent qu'on pillait les greniers du roi et que c'était la faute de Mazdek.

Kobad fit appeler devant lui cet homme éloquent et lui parla longuement du pillage des greniers.

Mazdek répondit : « Puisses-tu être toujours heureux ! « Puissent tes paroles servir de nourriture à l'intelli- « gence ! Tout ce que j'ai entendu de la bouche du « roi, je l'ai répété doucement, doucement aux « Iraniens. J'avais raconté au roi du monde l'histoire « du serpent et du venin, et de l'homme dans cette « ville qui avait l'antidote, et le roi m'avait répondu « sur celui qui possédait de la thériaque et celui qui « en demandait, que si l'homme mordu par le ser- « pent mourait du venin sans avoir obtenu de l'autre « une partie de sa thériaque, quelqu'un qui verserait « le sang du possesseur de l'antidote n'aurait pas à en « rendre compte. Quand il y a un affamé, le pain est « l'antidote qu'il lui faut, mais personne ne demande « cette thériaque quand il est rassasié. Si tu es juste, « ô roi ! tu ne ménageras pas le blé dans tes greniers. « Beaucoup d'hommes sont morts de faim, et ce sont « les greniers pleins qui sont la cause de leur mort. »

Les discours de Mazdek affligèrent Kobad, et sa tête s'exalta de ces paroles *qui paraissaient si* justes ; il lui fit des questions et écouta ses réponses ; il vit que sa tête et son cœur étaient remplis de discours, *remplis* de tout ce que les prophètes, les Mobeds et les chefs pleins de justice avaient dit ; les paroles de Mazdek le pervertirent et leur effet dépassa toute mesure. De grandes foules s'assemblèrent autour de lui, des hommes qui avaient quitté la bonne voie pour la mauvaise. Il leur disait : « Un homme qui a

«la main vide est l'égal du plus riche, et il ne faut «pas que quelqu'un ait du superflu; il faut que les «riches soient la chaîne et les pauvres la trame. Il «faut qu'il y ait dans le monde de l'égalité, et le «superflu des richesses est chose illicite et mau«vaise; il faut partager les femmes, les maisons et «les biens, et le plus pauvre est l'égal du riche. Je «saurai concilier tout cela avec la foi pure, et l'on «pourra distinguer alors ce qui est vraiment grand «de ce qui est bas, et Dieu maudira la voie de qui«conque aura une autre foi que celle-ci.»

Il traitait comme des égaux tous les pauvres, qu'ils fussent vieux ou jeunes. Il prenait à l'un et donnait à l'autre, et les hommes intelligents en furent consternés; mais le roi, qui écoutait les discours de Mazdek, finit par adopter sa foi et crut que sa doctrine ferait le bonheur du monde; il fut heureux de le faire asseoir à sa droite, et l'armée ne savait pas qui était ce *nouveau* Mobed. Tous les pauvres, tous ceux qui gagnaient leur pain par leur travail, se rassemblèrent autour de lui, sa doctrine florissait partout dans le monde et personne n'osait l'attaquer; les riches renonçaient à leur fortune et donnaient aux pauvres ce qu'ils possédaient.

KESRA ATTAQUE MAZDEK ET LE FAIT METTRE À MORT.

Or un jour Mazdek alla de grand matin de son palais chez le roi et lui dit: «Un grand nombre des

«chefs de nos fidèles et de nos sujets au cœur pur «sont venus de partout; faut-il que je te les amène «ou que je les fasse partir?» Kobad écouta ces paroles «de Mazdek et ordonna au grand chambellan de les admettre; mais Mazdek dit au puissant roi: «Ce «lieu est bien étroit pour une si grande foule; je «crois qu'ils ne trouveraient pas de place devant «le roi, il vaut mieux aller dans la plaine et les «passer en revue.» Le roi fit porter son trône hors du palais, le fit porter de sa salle d'audience dans la plaine. Trente mille Mazdekiens arrivèrent sur la plaine et se présentèrent gaiement devant le roi.

Mazdek dit au roi de la terre: «O toi qui es au-«dessus de toute sagesse et de toute bénédiction! «sache que Kesra ne partage pas notre foi; quel «droit a-t-il de s'en écarter? Il faudrait lui demander «une promesse écrite de sa main de renoncer à sa mau-«vaise voie. Cinq choses nous font dévier de la droi-«ture, et le sage ne trouve pas à en ajouter une: ce «sont la jalousie, la vengeance, la colère, le besoin, «et une cinquième, qui fait que la convoitise devient «maîtresse de l'homme. Si tu parviens à vaincre ces «cinq Divs, la voie du maître du monde sera mani-«feste pour toi. Ces cinq choses font que les femmes «et les richesses sont la perdition de la vraie reli-«gion dans le monde; il faut les mettre en com-«munauté, si l'on ne veut pas que la vraie foi

«souffre. C'est par elles que naissent la jalousie, la «convoitise et le besoin, qui se joignent secrètement «à la colère et à la vengeance, et *alors* le Div dé«route la tête des sages; il faut donc mettre en «communauté les femmes et les richesses.»

Ayant ainsi parlé, il saisit la main de Kesra, ce qui confondit le prince iranien; le jeune homme illustre dégagea sa main avec colère et détourna ses yeux de Mazdek avec indignation. Kobad dit en souriant à celui-ci : «Pourquoi fais-tu attention «à la colère de Kesra?» Mazdek dit : «Il suit en «secret une voie autre que la vraie et n'est pas de «notre religion.» Le roi dit à l'instant à Kesra : Ce «n'est pas bien que tu dévies de la vraie croyance.» Kesra répondit : «Si tu me donnes le temps, je prou«verai que toute cette opinion est fausse, et quand «la fausseté et la perversité seront évidentes, ce qui «est vrai brillera devant tes yeux.» Mazdek lui dit : «Tu demandes au roi, qui éclaire de sa lumière le «monde, quelques jours?» Kesra répondit : «Il me «faut cinq mois ; le sixième, je répondrai au roi sur «toute chose.»

On convint de cela, ils s'en retournèrent, et le roi qui portait haut la tête se rendit dans son palais. Kesra envoya partout des hommes qu'il connaissait comme savants et pouvant l'aider; l'un deux alla à Khourrehi Ardeschir pour déterminer le vieux Hormuzd à venir à la cour; et Mihr Aderi du Farsis-

tan arriva d'Isthakr avec trente de ses amis. Ces hommes qui cherchaient la sagesse s'assirent ensemble et parlèrent de tout cela, et ces vieillards intelligents et savants communiquèrent à Kesra toutes leurs pensées. Kesra les écouta, puis il alla auprès de Kobad et lui parla de Mazdek : « Le temps « est venu pour que je m'informe de la vraie foi, et « si Mazdek est dans le vrai, et si la doctrine de Zer- « douscht est fausse, j'arracherai de mon âme cette « ortie et j'adopterai la sainte religion de Mazdek. Si « la voie de Feridoun n'est pas bonne, le monde « doit s'affranchir du Zend-Avesta, les doctrines de « Mazdek arriveront et les hommes n'auront d'autre « guide que lui. Mais si sa parole est fausse, s'il ne « marche pas dans la voie de Dieu le tout saint, alors « détourne-toi avec dégoût de sa route et de sa foi, « et rejette loin de toi ses règles néfastes, livre-le- « moi, lui et ceux qui partagent sa croyance, et que « la cervelle et la peau leur soient enlevées ! » Il prit pour témoins Rezmihr, Khorrad, Ferahin, Bendouï et Behzad, et puis s'en retourna à son palais, déterminé à observer l'engagement sacré qu'il avait pris.

Lorsque, de grand matin, le soleil montra sa couronne et que le monde fut devenu comme une mer d'ivoire, le fils éloquent du roi du monde partit avec des Mobeds et des grands; ils allèrent ensemble au palais du roi; ils y allèrent se parlant entre eux

et cherchant la vraie voie. Un Mobed qui charmait les cœurs se présenta devant Kobad et ouvrit la porte des discours en disant devant l'assemblée à Mazdek: « O toi qui recherches la vérité! tu as in- « troduit une nouvelle foi dans le monde, tu as mis « en communauté les femmes et les biens. Mais com- « ment le fils saura-t-il qui est son père, et le père « comment reconnaîtra-t-il son fils? Si les hommes « sont égaux dans le monde, et si les petits et les « grands ne se distinguent pas les uns des autres, qui « voudra servir et comment pourrait-on exercer le « pouvoir? Qui travaillera pour toi et pour moi, et « comment les bons se sépareront-ils des mauvais? « Quand un homme meurt, à qui appartiendront sa « maison et sa fortune, puisque le roi et l'artisan « seront égaux? Le monde deviendrait un désert; il « ne faut pas que ce malheur arrive à l'Iran. Quand « tous sont maîtres, où sont les salariés? Quand tous « ont des trésors, où est le trésorier? Jamais aucun « fondateur de religion n'a parlé ainsi; tu as fait en « secret œuvre de Div; tu conduis les hommes dans « l'enfer; tu ne comptes pas pour un mal les mau- « vaises actions. »

A ces paroles, Kobad s'émut et approuva le discours du Mobed; le noble Kesra se joignit à lui, et le cœur de l'homme sans foi se remplit d'inquiétude. Toute l'assemblée s'écria : « Que Mazdek ne reste pas « auprès du maître de la couronne! Il détruit la reli-

«gion de Dieu, qu'il quitte cette cour illustre!» Le maître du monde fut dégoûté de cette doctrine, et sa tête se remplit de douleur des faits qui s'étaient passés. Le roi livra à Kesra sur-le-champ Mazdek et tous ceux qui suivaient sa loi et sa mauvaise voie, parmi lesquels il y avait jusqu'à trois mille notables. Le roi dit à son fils: «Agis en cette affaire comme tu «voudras et ne me parle plus jamais de Mazdek.»

Or il y avait dans le palais de Kesra un jardin dont les murs étaient plus hauts que les cimes des montagnes; il fit creuser un fossé en dedans et le long *des murs* et y distribua ces hommes, qu'on y planta comme des arbres, les pieds en l'air et la tête en bas, fortement enterrée. Ensuite Kesra dit à Mazdek : «Pars et va à mon jardin magnifique, car «la semence que tu as répandue dans ce temps «porte des fruits pour toi, ô homme insensé! Tu y «verras des arbres comme personne n'en a vu ni n'en a entendu parler par les sages d'autrefois.» Mazdek y alla et ouvrit la porte du jardin, espérant trouver dans le verger des arbres chargés de fruits; mais quand il vit ce qu'il y avait, il s'évanouit en poussant un grand cri. Kesra fit dresser une haute potence, d'où pendait un lacet enroulé, et y fit suspendre le malheureux tout vivant, la tête du mécréant en bas; puis il le tua à coups de flèches. Si tu es un homme de sens, ne suis pas la voie de Mazdek.

Un noble, avancé en âge, plein d'intelligence et d'expérience, m'a conté autrement cette histoire et m'a dit que ce Mazdek avait demandé au roi sa fille, de même son trône, sa couronne et son diadème, et que le roi avait fait bouillir de la poix et l'y avait fait plonger, la tête en bas. Les grands furent ainsi rassurés sur ce qu'ils avaient de précieux, leurs femmes, leurs enfants et leurs trésors amassés. Kobad fut longtemps honteux et ne prononça jamais le nom de Mazdek qu'avec des malédictions. Il fit de grandes largesses aux pauvres et envoya des présents aux temples du feu. Le roi fut si heureux de ce que son rejeton Kesra portait de tels fruits de sagesse, que dorénavant il le consultait sur toute chose et écoutait tout ce que le fils disait au père.

KOBAD NOMME KESRA SON SUCCESSEUR ET LES GRANDS LUI DONNENT LE NOM DE NOUSCHIRWAN.

Lorsque son règne eut duré quarante ans, le chagrin du jour de la mort entra dans son cœur. Il écrivit une lettre sur de la soie, dans cette belle et charmante écriture *pehlewie*. Il commença par rendre grâce au Distributeur de la justice, « qui accorde la « foi, l'intelligence et les talents ; tout ce qu'il or- « donne se fait infailliblement, soit aux yeux de tous, « soit en secret ; personne n'a vu les limites de sa « puissance, personne n'a succombé après s'être fié « à lui. Vous tous qui verrez l'écrit de Kobad, ne

« consultez que les avis des sages ! Je donne mon « noble trône à Kesra ; il sera, après ma mort, le « favori de la fortune. Puisse Dieu approuver mon « fils, puisse le cœur de ses ennemis être rempli « d'angoisse ! Par ce sceau, nous demandons aux « Mobeds, à nos sujets, aux glorieux nobles, de ne « jamais s'écarter de ses ordres ; il vous aidera à être « heureux et à accumuler des trésors. » Il apposa son sceau d'or sur cette lettre et la remit au Mobed de Ram Berzin.

Kobad avait alors quatre-vingts ans, et, si vieux qu'il fût, il ne désirait point la mort. Qui dans le monde serait content de mourir, puisqu'il ne sait pas quel sera son sort futur ? Mais il mourut et laissa le monde vacant ; ses peines, ses joies et sa splendeur étaient passées. Qui peut profiter de ce qu'il amasse, puisqu'il faut partir la main vide ? On enveloppa le corps du roi dans du brocart ; on fit apporter de *l'eau de* rose, du musc, du camphre et du vin ; on fit une tombe royale, avec un trône d'or et une couronne de roi ; on plaça le roi sur le trône d'or, on mura l'entrée *de la tombe* pour toujours, et personne ne vit plus le visage de Kobad ; tu aurais dit qu'il avait traversé le monde comme un souffle d'air. Comment peux-tu te fier à cette vieille voûte du ciel, qui à la fin te détruit infailliblement ?

Lorsque le Grand Mobed eut achevé le deuil du roi, il plaça la lettre royale sur le trône ; les grands

de l'Iran, les Mobeds et les sages illustres se réunirent; on lut la lettre devant cette assemblée et l'on plaça joyeusement sur le trône le successeur désigné de Kobad. Lorsque Kesra s'assit sur son trône nouveau, avec les cérémonies qu'on avait observées chez son père, et avec la dignité, la splendeur, la grâce et la majesté *royales*, tous acclamèrent le nouveau roi, tous lui firent foi et hommage, et l'époque et la terre furent à ses ordres. Le monde fut rajeuni par sa couronne, la brebis et le loup s'abreuvèrent au même ruisseau; ce trône brillant répandit le bonheur, et tous les hommes le comblèrent de bénédictions, disant: «Puisse ce roi occuper éternellement le trône! «Puisse sa gloire dépasser celle de Djemschid!» A cause de sa bonté, de sa justice, de sa dignité, de son grand savoir et de sa piété, on lui donna le nom de Nouschirwan (âme douce), car son visage était jeune et son pouvoir était nouveau.

Le livre de Kobad est terminé et je vais célébrer le nom et le souvenir de Kesra.

LE POËTE DÉPLORE SA VIEILLESSE.

«Hélas! ô cyprès élancé, qui ravissais les cœurs, «pourquoi es-tu devenu si triste? Toi qui étais si «heureux, si majestueux et si beau, comment ton «cœur si gai s'est-il rempli de terreurs?» Le cyprès répondit à ces questions: «J'étais heureux tant que je «n'étais pas vieux; mais je succombe devant la force

« de *mon ennemi*, la soixantaine ; sois sage et ne lutte « pas contre elle. Elle a la queue d'un dragon et les « griffes d'un lion, elle broie ceux qu'elle a abattus ; sa « voix est celle du tonnerre, sa force celle du loup ; « dans une main elle tient la fatigue, dans l'autre la « mort ; elle courbe en cercle le cyprès (la taille) qui « charmait les cœurs ; elle colore comme l'ambre le « teint de lis, elle change en safran la fleur de l'ar-« ghawan, et après le safran viennent de lourdes « fatigues ; elle charge de chaînes les pieds du cou-« reur, elle dégrade le corps le plus beau. Mes perles « de belle eau (dents) sont ternies ; mon noble cy-« près (taille) est ployé, mes narcisses (yeux) étaient « noirs et brillants, aujourd'hui ils pleurent de lan-« gueur et de fatigue. Mon cœur, jadis heureux et « insouciant, est rempli de douleur, c'est ainsi que « mes jours sont devenus malheureux. Du moment « où l'enfant se repaît de lait, la mort accourt et on « doit l'appeler vieux. Le règne de Nouschirwan a « duré quarante-huit ans, et toi qui as dépassé la « soixantaine, tu ne restes pas jeune. Considère la « fin en tout ce que tu fais, et ne déchire pas ton « cœur par le souci de t'agrandir. »

XLI

KESRA NOUSCHIRWAN

(Son règne dura 48 ans.)

NOUSCHIRWAN PARLE AUX CHEFS DE L'IRAN.

Lorsque Kesra fut assis sur le trône divoire et qu'il eut placé sur sa tête cette couronne qui éblouit les cœurs, les grands de la terre se réunirent, et quand le maître et ses conseillers furent assis, le chef des grands commença par célébrer le Distributeur de la justice, celui qui répand le bonheur dans le monde disant: « Que nos cœurs soient remplis d'hommages « et d'amour pour le Créateur du ciel, de qui viennent « le bonheur et le malheur, la honte et la gloire, la « tristesse et la joie, par l'ordre duquel le soleil « brille au ciel, qui donne la majesté et à qui est le « pouvoir. Suivons ses avis, ne désobéissons pas à sa « volonté, ne respirons que selon ses ordres. Quicon- « que, assis sur le trône du pouvoir, fait régner la « justice, en sera heureux lui-même, et quiconque se « livre à de mauvaises pensées verra à la fin le mal « rejaillir sur sa personne. Nul ne connaît les pensées

« des hommes, et je ne puis trouver mon chemin « dans cette route étroite; mais je répondrai à toutes « vos demandes et répandrai la joie sur les jours de « ceux qui demanderont. Si un roi fait de la justice « son métier, tout le monde en sera heureux.

« N'ajourne jamais une affaire d'aujourd'hui à de- « main, car qui sait comment demain le sort aura « tourné? Le jardin de roses est aujourd'hui plein « de fleurs, mais si tu veux en cueillir demain, il « n'y en aura plus. Quand ton corps est dans sa « force, pense à la maladie, à la peine et au mal. « Rappelle-toi que le jour de la mort suit la vie, et « que nous sommes devant elle comme la feuille « devant le vent. Chaque fois que tu agis mollement, « tu exécuteras faiblement tes plans; quand la jalou- « sie devient maîtresse dans ton cœur, c'est une « maladie pour laquelle il n'y a pas de médecin; et « quand la passion s'empare de la tête, on n'a plus « besoin de témoins pour constater la folie. L'homme « désœuvré qui parle beaucoup n'est respecté par « personne. Le vice rend ta voie plus ténébreuse, « mais la route de la droiture est étroite. La besogne « que tu sais le mieux faire réussira mal si tu y mets « de la lourdeur et de la mollesse, et si ta langue « s'allie au mensonge, le trône des cieux ne « t'accordera pas de l'éclat. Mentir est le fait des « faibles, et l'on ne peut que pleurer sur eux. Si le « roi se réveille toujours le premier, il sera en sécu-

«rité contre ses ennemis et jouira d'une bonne santé; «un homme sage n'a pas besoin de jouissances; tout «ce qui est au delà *du besoin* n'est que peine, fatigue «et passion; s'il est juste et généreux, le monde «sera rempli de beauté et de richesses; mais s'il «mêle de la perversité à ses desseins, sa nourriture «sera la courge amère et sa boisson le sang.

«Vous tous qui êtes dans cette assemblée, qui «avez entendu ce que j'ai dit à haute voix, comprenez-le, faites attention à chaque point, et la for«tune vous accompagnera toujours. J'ai vu bien des «rois, et j'ai choisi le chemin de la justice et de la «raison. Mais il faut que vous écoutiez mon Destour, «car le bien et le mal ne se produiront que par son «entremise. Si quelqu'un vient à ma cour avec une «demande juste, et ne trouve pas accès *auprès de* «*moi*, je blâmerai le Destour de m'avoir caché une «affaire pareille. Puisque je ne refuse pas le salaire «aux employés de ma cour et aux vaillants cavaliers «de mon armée, *il faut le payer exactement*, et avoir «soin de mon nom et de mon honneur. Il faut en «tout de l'humanité et de la droiture, il ne faut «jamais laisser la justice en souffrance. Tout Iranien «qui viendra à cette cour pour me servir recevra de «moi des trésors et des paroles douces, s'il est un «serviteur sensé et discret; mais s'il fait éprouver à «un de mes sujets une injustice, s'il ne se conduit «pas comme un homme de sens et de piété, il sera

« puni du mal qu'il aura fait, car il ne faut pas s'in-
« quiéter du sort qui atteint un homme sans généro-
« sité.

« Appliquez-vous à obéir aux ordres de Dieu; ce « n'est pas moi qu'il faut craindre, c'est lui qui est « roi au-dessus du roi, qui est le maître du monde, « le victorieux, le Seigneur; c'est lui qui fait briller « la couronne du soleil et de la lune, qui nous mon- « tre le chemin de la justice. Il est le maître du « monde, le juge de ceux qui jugent; il est au-dessus « de la pensée de tous les êtres; il a créé le temps, « la terre et le ciel; il a doué de tendresse nos âmes « et nos cœurs; si nous répandons la justice, c'est « grâce à lui; si nous donnons quelque chose, c'est de « lui que nous le tenons. Tout ce qui existe, le « chagrin et la joie, l'élévation et l'abaissement, vien- « nent de lui; il est le gardien de la couronne et du « trône du pouvoir; il vient à ton secours si tu lui « adresses tes prières. C'est lui qui fait brûler vos « âmes d'amour pour moi et c'est par sa volonté que « les cœurs et les yeux de mes ennemis sont aveu- « glés. La santé nous arrive par son ordre, et tout « bonheur ne dépend que de lui; tout, depuis le brin « de bois jusqu'aux sept cieux en haut, le feu, l'eau « et la terre sombre, témoigne de l'existence de Dieu « et donne ainsi de la paix à ton âme. Tout ce qui « est digne de louanges se fait par son ordre, toute « adoration ne s'adresse qu'à lui. »

Lorsque Nouschirwan eut prononcé ces paroles, les hommes restèrent dans l'étonnement; toute l'assemblée se leva et le couvrit de nouvelles bénédictions.

NOUSCHIRWAN DIVISE SON EMPIRE EN QUATRE PARTIES ET RÈGLE LA LEVÉE DES IMPÔTS.

Le roi des rois appela les sages et leur parla des affaires du gouvernement du monde. Il divisa le monde en quatre parties et attribua à chacune les pays cultivés qui devaient les composer. Il parla d'abord du Khorasan de manière à réjouir le cœur des grands; la seconde partie comprenait Koum et Isfahan, le siége des hommes puissants et la demeure des grands; il y comprit Ader Abadghan, que les Perses se plaisaient à enrichir, et le roi prévoyant y attacha l'Arménie jusqu'à Ardebil et le pays de Ghilan. La troisième partie comprenait le Farsistan et Ahwaz et le pays des Khazars, depuis l'orient jusqu'à l'occident; la quatrième était formée de l'Irak et du pays de Roum, un beau royaume et bien cultivé. Quiconque dans ces pays était pauvre et vivait du travail de ses mains eut sa part dans la distribution d'un trésor plein, et les hommes en bénirent le roi.

Tous les rois qui l'avaient précédé, que leur puissance fût moindre ou plus grande que la sienne, avaient prélevé leur part des moissons, et personne n'avait échappé à l'impôt; la part du roi formait un tiers ou un quart. Kobad vint et la fixa à un dixième,

il aurait encore voulu la réduire à moins du dixième, car il désirait rendre le pauvre égal au riche, mais le sort ne lui en laissa pas le temps. Ne te fie pas au crocodile quand tu es dans l'eau. Lorsque Kesra monta sur le trône d'ivoire, il abandonna à l'instant l'impôt du dixième. Les sages, les nobles, les grands et les Mobeds à l'esprit éveillé se réunirent, tout l'empire se réunit, et il distribua la terre et la fit mesurer. On leva un impôt de chaque dirhem *de produit*, de façon à ne pas réduire à la détresse les propriétaires; ceux qui n'avaient pas de semences ou de bestiaux au temps du labourage les recevaient du trésor impérial et n'avaient pas à laisser la terre inculte; on ne demandait rien pour les terres non ensemencées, et les anciennes coutumes furent abolies *sur ce point*. Six plants de vignes en fruit payaient un dirhem, et le même décret s'appliquait aux plantations de palmiers; les oliviers, les noyers et les arbres dont les branches sont chargées de fruits en automne payaient au trésor un dirhem par dix pieds, et l'on ne s'en occupait plus jusqu'à l'année suivante; mais les fruits, *du printemps jusqu'au* mois de Khordad, n'étaient pas regardés comme sujets à impôt. A ceux qui avaient de l'argent et pas de terre, et qui ne subissaient pas les fatigues et le travail des semences et des moissons, le receveur demandait, selon leur degré, de quatre à dix dirhems par an; les pères de famille n'étaient

pas opprimés, cet impôt se payait en trois termes par an, et des messagers portaient tous les quatre mois une partie de cette contribution aux bureaux du roi. Dans ces bureaux il n'y avait pas d'innombrables secrétaires et employés du roi. On faisait une liste de tous les impôts et l'on remettait trois registres au Grand Mobed. Le premier restait entre les mains du trésorier, et le Destour devait le viser; le second était envoyé dans toutes les provinces, chez tous les administrateurs et tous les chefs *de districts*; le troisième était remis au *Grand* Mobed, qui y trouvait le compte *général* de la capitation et des impôts. Toutes les affaires étaient dans sa main, les tributs et les impôts, les semences et les moissons. Il avait des agents dispersés dans l'empire pour que le bien et le mal lui fussent signalés; il faisait régner partout la justice, partout il faisait cultiver les terres incultes; les grands et les petits dormaient *en sécurité* dans le désert, et les loups et les brebis allaient ensemble à l'abreuvoir.

LETTRE DE NOUSCHIRWAN À SES EMPLOYÉS.

Il fit écrire une lettre en pehlewi, et tu me sauras gré si je te la récite. Il commença ainsi : « De la « part du Grand roi, roi des rois, Kesra, le servi- « teur de Dieu. C'est le jour de Bahram du mois « Khordad (le 20 mai) que Dieu lui a donné le trône « et la couronne, et que cette branche fertile de l'ar-

«bre de Kobad a placé sur sa tête le diadème du «pouvoir. J'adresse aux administrateurs des tributs «et des impôts, aux serviteurs de l'ombre de ma «majesté et de ma couronne, des salutations sans «nombre, et je les récompenserai si leur mérite égale «leur naissance. Je commence mon discours par cé«lébrer le Créateur du monde. Sache que l'homme «sensé et clairvoyant est celui qui adore le distribu«teur de la justice dans le monde, qui sait que Dieu «n'a pas besoin de nous, que tous les secrets lui «sont connus et qu'il commence à mettre au-dessus «du besoin ceux auxquels il veut accorder de la «grandeur. Il m'a ordonné de rendre justice, mais «c'est lui qui est le juge, qui est de toute éternité «au-dessus de tout ce qui est sublime. Devant Dieu «il n'y a ni roi ni sujet, nous ne sommes tous que «des esclaves; depuis les profondeurs de la terre «jusqu'au ciel sublime, depuis le soleil jusqu'à la «poussière sombre et obscure, tout ne peut que se «soumettre à lui; la trace du pied de la fourmi té«moigne de ce que nous sommes des esclaves et de «ce qu'il est le roi. Il nous défend toute autre *route* «que celle de la droiture; c'est le Div qui amène la «perversité et la ruine.

«Si ma part dans ce monde immense n'avait été «qu'un jardin, un champ et une maison, je n'aurais «cherché que la justice et l'affection des hommes, «et à mettre toute mon attention à mes affaires;

«mais puisque Dieu le tout saint m'a donné pour «royaume la surface de la terre, depuis l'occident «jusqu'à l'orient, tout depuis le soleil brillant jusqu'à «la terre sombre, je ne dois pas exercer autre chose «que la justice et la tendresse, si irritantes que puis-«sent être les affaires. Quand le pâtre est négligent «et la plaine étendue, les brebis ne seront pas sau-«vées *des griffes* du loup. Il ne faut pas que le soleil «luise du haut de la voûte céleste autrement qu'en «justice et en tendresse sur mes sujets, qu'ils soient «des Dihkans ou mes serviteurs, qu'ils soient sur la «terre ferme ou dans des vaisseaux sur l'eau, à la «clarté du jour ou à l'heure du sommeil, ou qu'ils «soient des marchands ayant sur terre et sur l'eau «de l'argent, de belles perles et du musc. Telle a été «la coutume dans notre race et notre famille; le «fils reçoit la couronne du père, et la justice et la «bonté ont régné *sous eux* dans le monde et non «moins en secret qu'en public. J'ai établi pour toute «la terre, pour les besoins du trône et de la cou-«ronne, un impôt sur les arbres et une capitation, «et quand on vous aura apporté cette lettre, puisse «Ormuzd vous être propice! Je jure par Dieu, qui «m'a donné le diadème et la majesté royale, que, «si l'un de vous demande un seul dirhem de trop, «s'il commet pendant un seul instant une injustice, «je le ferai scier en deux, et c'est ainsi que la ven-«geance du Créateur atteindra celui qui aura fait

« porter fruit à la semence du mal. Tenez devant vos « yeux cette règle et cette lettre, et ne déviez pas de « la loi et de la foi qui portent bonheur. Demandez « tous les quatre mois une partie de ces impôts selon « la justice et de manière à vous faire bénir. Dans « les lieux dévastés par les sauterelles, là où le soleil « frappe sur la terre nue, dans les endroits où la « neige et les vents du ciel sublime ont abîmé les « terres ensemencées, où les pluies de printemps ont « manqué et où la sécheresse attriste la gaie campa-« gne, vous ne demanderez pas d'impôts, et là où « les pluies de printemps n'ont pas arrosé la terre, « vous repayerez du trésor aux cultivateurs la semence « perdue et le salaire des laboureurs. S'il y a des « champs abandonnés, dont le maître est mort sans « famille et sans alliés, à Dieu ne plaise que ce qui « est abrité par l'ombre du roi de l'Iran ne reste « inculte, pour que mes ennemis me fassent honte « *de la pauvreté* de mon trésor et qu'ils s'emparent de « ce prétexte *pour me reprocher* que le pays se dépeuple « sous mon règne et que l'ombre de mes ailes ne « le protége pas. Donnez de mon trésor tout ce qu'il « faudra, grâce à Dieu je n'en ai pas besoin. Et si « celui qui en est chargé néglige cette besogne diffi-« cile, je le ferai suspendre tout vivant au gibet, à « l'endroit où il se trouvera, que ce soit un homme « puissant ou un humble sujet.

« Les hommes puissants qui autrefois étaient rois

«avaient en cela d'autres manières; le bien et le mal «étaient entre les mains des employés, le monde «était foulé par les chevaux des cavaliers; ils bra«vaient follement la raison et ne cessaient d'aug«menter leurs trésors. La justice est mon trésor, le «peuple est mon armée, et l'or n'attire pas mes re«gards. J'aime mieux acquérir l'amour du monde «par ma justice et récompenser le mérite des hom«mes bien nés, que combattre même les malveil«lants qui cherchent à s'emparer de mes provinces «et de mon trône. Un chef d'armée qui vendrait des «hommes pour de l'or ne trouvera jamais accès à «ma cour, où ne seront honorés que les hommes «justes et miséricordieux qui suivent la loi et le vrai «chemin. Lorsque mes employés à l'esprit éveillé «seront rassemblés dans le bureau du Grand Mobed «et qu'un d'eux sera trouvé menteur, je cesserai de «le distinguer. Je n'aime pas ceux qui manquent de «justice, car il n'y a pas de différence entre un léo«pard et un tyran; mais quiconque cherche la voie «de Dieu et purifie son âme sombre avec l'eau de «la raison obtiendra du pouvoir à ma cour et sera «honoré par mes Mobeds, et Dieu lui donnera le «gai paradis pour récompense de la semence qu'il a «répandue. Je n'ai point besoin de richesses qui «vous font maudire et perdent les âmes. Quand on «vit de la chair des pauvres, on dévore sans doute «encore leur peau, et mieux vaut un léopard qu'un

«pareil roi, qui n'a pas de honte et n'observe pas les «règles de la foi. La porte de la droiture est ouverte «devant nous, pourquoi frapper à celle de la perdi-«tion? Faire en secret le mal et rendre justice en «public pour en avoir la réputation auprès de moi, «ne trouve pas d'approbation devant Dieu et ne sera «pas un titre d'honneur à cette cour. Dieu et moi «approuverons ceux dont le cœur a pour trame la «justice et pour chaîne la tendresse.»

O roi! si tu es juste, tu laisseras un souvenir dans le monde, car un roi qui a rendu la prospérité à la terre sera béni éternellement.

AVENTURE DE BABEK, MOBED DE KESRA, QUI PASSE EN REVUE L'ARMÉE.

De tous les rois qui ont possédé le trône et le diadème, qui ont été puissants par leurs trésors et leurs armées, aucun n'a été plus juste que Nouschirwan; puissent ses mânes rester toujours jeunes! Aucun n'a été plus humain, plus digne du trône et de la couronne et plus sage. Il avait un Mobed, nommé Babek, un homme prudent, prévoyant et joyeux, qu'il chargea de l'inspection de son armée. Il lui ordonna de construire devant la porte du palais royal un haut et large pavillon, plus élevé que le haut de la porte du palais, et l'on y étendit un tapis digne d'un roi, sur lequel s'assirent les employés dont on avait besoin. Un cri se fit entendre du pavillon

de Babek, et tout le monde tendit l'oreille à cette proclamation : « O vous, hommes illustres, experts « dans les combats, montez tous à cheval ; vous tous « qui recevez la solde du roi, présentez-vous à la « porte du palais, le casque de fer sur la tête, cou- « verts de la cotte de mailles et portant la massue à « tête de bœuf. »

L'armée se réunit devant le bureau de Babek et l'air devint noir de la poussière soulevée par les cavaliers; Babek regarda toutes ces troupes, mais ne voyant pas le drapeau et la couronne du roi, il sortit de son pavillon, monta à cheval et les renvoya tous. Le ciel qui tourne continua sa rotation, et lorsque le soleil brillant montra de nouveau sa face, une voix se fit entendre de la porte du roi : « O vous qui « portez des massues dans l'armée de l'Iran, venez « tous à la porte de Babek, en grande tenue, avec « votre armure, vos arcs et vos ceintures. » Ils arrivèrent avec leurs lances, leurs casques et leurs cottes de mailles, et la poussière de l'armée monta jusqu'aux nues. Babek regarda tout autour de l'armée, mais le roi n'ayant pas paru dans sa majesté et sa splendeur, il dit : « Malgré la bonne volonté et le « sentiment du devoir que vous avez montrés aujour- « d'hui, retournez-vous-en, victorieux et contents. » Le troisième jour on proclama : « O hommes illus- « tres, glorieux et prudents ! il ne faut pas qu'un « seul homme parmi les cavaliers se présente et passe

« devant cette porte sans casque et sans cuirasse de « combat, pour que l'inspecteur vérifie son nom sur « le rôle; et vous qui jouissez de couronnes, d'hon- « neurs *royaux*, du pouvoir et de trônes élevés, sachez « que cette revue n'est pas une affaire de condescen- « dance, et qu'il ne s'agit pas de s'abstenir et d'être « honteux de paraître. »

Kesra, le roi des rois, prêta l'oreille et entendit cet appel venant du bureau de Babek; il sourit, demanda une cotte de mailles et un casque et parut devant Babek, tenant droit dans sa main l'étendard royal, la tête couverte d'un casque de fer, la cotte de mailles rattachée au col du casque de Roum par une multitude de boutons, une massue à tête de bœuf à la main, quatre flèches de bois de peuplier dans la ceinture, l'arc pendu au bras, le lacet accroché à la selle, une ceinture d'or autour de la taille.

Il lança son cheval et serra les cuisses, appuya la lourde massue sur son épaule, tourna les rênes un peu à gauche et un peu à droite et montra à Babek son équipement et son art de manier le cheval. Babek l'examina et l'approuva; il s'approcha tout près du roi des rois et dit: « Salut, ô roi! Puisse la « raison être la provision de ton âme! Tu as mis de « l'ordre dans le monde par ta justice, et nous nous « rappellerons la manière dont tu remplis *aujourd'hui* « ton devoir. C'est un hardi discours de la part d'un

« serviteur, mais je crois que tu n'agiras pas contre « la justice. Maintenant tourne les rênes encore une « fois vers la droite, de façon à donner une *nouvelle* « preuve de ton intelligence. » Kesra lança de nouveau son cheval à droite et à gauche, semblable à Adergouschasp. Babek le regarda et l'admira ; il invoqua à plusieurs reprises le Créateur. Or un cavalier avait mille, un autre deux mille dirhems de solde, aucun ne dépassait quatre mille, et Babek alloua au roi un dirhem de plus. On cria sous la porte du bureau : « Amenez *pour l'inspection* le cheval « du chef des braves, du cavalier du monde, du roi « illustre ! » Et Nouschirwan en rit de tout son cœur, car sa fortune était jeune et il était un jeune roi.

Lorsque Babek quitta le bureau du roi, il se présenta devant ce prince illustre et lui dit : « O grand « roi ! aujourd'hui, moi, ton esclave, ai pris des « libertés, mais il n'y avait dans mon cœur que « de la droiture et le sentiment du devoir, et le « roi voudra bien ne pas se rappeler ma rudesse. « L'homme droit peut montrer de la rudesse ; heu- « reux qui ne cherche que la droiture ! » Le roi lui répondit : « O homme plein de raison ! ne quitte « jamais la voie de l'honnêteté. Quand on se ménage « soi-même, on brise le cœur de la droiture. Je « t'honore de ce que tu as fait, et ma pensée s'est « reportée sur moi-même, et je me suis demandé « comment nous nous comporterions dans la ba-

«taille.» Babek répondit au noble roi : «Jamais le «sceau et le diadème ne verront un maître comme «toi; jamais peintre n'a vu dans l'Iran une main et «des rênes comme les tiennes. Le ciel sublime ne «tournera que selon ton désir; puisse ton cœur «rester heureux et ton corps sans souffrance!»

Nouschirwan dit à son Mobed : «Les vieillards «rajeunissent par l'effet de ma justice, et il faut «qu'un roi ne laisse d'autre souvenir que celui de «sa droiture. Pourquoi se donner tant de peine, «pourquoi être si avide de trésors, pourquoi atta-«cher son âme à cette demeure passagère? Puisque «nous ne pouvons pas rester ici, jouissons de la vie. «Les affaires du monde m'ont donné beaucoup de «soucis que j'ai gardés secrets; j'ai réfléchi que ma «couronne royale a des ennemis et que tout autour «de moi règne Ahriman; je me suis dit : Si j'appelle «de tous côtés des troupes, les braves de toutes les «provinces, aucune armée ne se réunira sans que «j'aie des trésors, et ma *seule* part dans ces trésors «sera la peine de les former; mais si les pauvres «devaient en souffrir, il faudrait renoncer à l'envie «d'avoir *des trésors*. J'y ai réfléchi en secret, et, après «y avoir pensé longtemps, j'ai envoyé une lettre aux «Pehlewans et aux nobles, aux sages au cœur «éveillé, aux hommes illustres et indépendants dans «chaque province, pour exhorter tous les hommes «de sens et d'intelligence à élever leurs fils pour le

«service, à les envoyer au Meïdan en armure de «guerre pour qu'ils cherchent auprès de moi du «renom et de la gloire. Il faut que dans les montées «et les descentes ils soient maîtres de leurs mains, «de leurs brides et de leurs étriers, et qu'ils sachent «combattre avec la massue et l'épée, les flèches et «l'arc, car un jeune homme qui n'a rien appris n'est «bon à rien, fût-il descendant d'Arisch. J'ai envoyé de «la cour dans chaque province un inspecteur des «revues, qui a porté de l'argent à chacun des grands. «Les revues ont duré quarante jours ; les jeunes gens «ambitieux se sont présentés au bureau en armes, «ont pris l'argent et ont passé gaiement ces jours. «J'ai été obligé de couvrir le monde d'hommes «armés, pour attendre qui m'attaquerait. J'ai plus «d'armes, plus de savoir et plus de prudence que «n'avaient les anciens rois.» Le Mobed écouta ces paroles et bénit le trône et la couronne.

SUR LA JUSTICE ET LA SAGESSE DE NOUSCHIRWAN.

Lorsque le soleil eut montré sa face brillante, que le ciel qui tourne eut ouvert la porte de son jardin, que l'on vit cette meule de fenugrec (le jour) et que les deux boucles noires de la nuit eurent disparu, Nouschirwan s'assit sur son trône, le cœur en gaieté et heureux de son jeune pouvoir. Une voix proclama du haut de la porte du roi: «Quiconque cherche le «chemin de la justice, qu'il vienne à la cour de

« Nouschirwan, le roi fortuné, qui porte la joie dans « tous les cœurs. » Les hommes affluèrent à la cour, tous ceux qui cherchaient justice dans le monde vinrent, et le roi leur dit à haute voix : « Tenez Dieu « pour votre seul soutien, car il est le Seigneur et « le guide qui vous est secourable dans les deux « mondes. Que mon trône et ma couronne ne vous « inspirent pas de crainte ; l'accès à ma cour est « libre à tous, et quiconque vient le jour ou la nuit « peut dire librement ce qu'il a à dire. Que je m'a- « muse à boire du vin dans une assemblée, que je « sois occupé avec mes conseillers, que je joue à la « raquette ou que je sois à la chasse, vous pouvez « toujours vous approcher de moi. Ne renvoyez per- « sonne de ma porte, que je dorme ou que je veille, « que je travaille ou que je m'amuse, pour que per- « sonne ne se couche mécontent de moi et sans avoir « obtenu ce qu'il désirait. Mon cœur ne sera jamais « si heureux et si serein que quand j'aurai tiré de « peine un opprimé. A Dieu ne plaise qu'un de mes « employés, de mes soldats ou de mes serviteurs se « couche le cœur chagrin, car son chagrin me por- « terait malheur et Dieu me demandera compte de « toute chose, si infime et si secrète qu'elle soit ! En « dehors des taxes et des impôts que j'ai laissés sub- « sister et que mon Mobed a inscrits dans ses bureaux, « on ne vous demandera pas de l'or ni de l'argent : « dormez donc dorénavant sans crainte de moi. »

Il s'éleva dans la salle d'audience un cri de bénédiction qui remplissait le monde depuis le soleil jusqu'à la terre sombre : « Que Nouschirwan vive « éternellement dans toute sa majesté, portant la cou« ronne des rois des rois ! Que le trône et le palais, « et cet illustre diadème des Chosroës ne soient « jamais privés de toi. » Ils partirent joyeusement et dans le bonheur ; la surface de la terre devint comme le jardin d'Irem : on ne voyait pas un homme triste dans le monde, et les nuages versaient la pluie en temps opportun ; le monde fut comme un gai paradis et les nues semaient des tulipes dans les jardins. Les vallées, les plaines et les potagers ressemblaient à des lampes, les jardins au soleil et les crêtes des montagnes à la lune. On apprit dans le Roum et dans l'Inde que le pays d'Iran était devenu comme du satin roumi ; que le roi, par sa justice et par son armée, avait rendu la terre brillante comme la lune ; que personne, excepté le roi, ne connaissait le nombre de ses troupes pleines de bonne volonté, pourvues d'armes et faisant resplendir le monde par leur gloire.

Le cœur des rois de tous les pays se troubla, leur âme s'assombrit quand ils pensaient à Nouschirwan ; ils virent qu'on ne pouvait lui résister et se résignèrent à l'instant à lui payer tribut et redevances ; tous se reconnurent ses inférieurs et réunirent beaucoup d'esclaves et de caisses d'or ; leurs envoyés se

mirent en route, portant des massues d'or et des diadèmes d'or; ils vinrent à la cour du roi du monde, ils vinrent avec des redevances et de lourds tributs, et ces caisses d'or, ces esclaves, ces hommes qui demandaient audience faisaient de la cour un paradis orné. Le ciel continua à tourner ainsi; il marchait en couvrant de son amour le roi d'Iran.

NOUSCHIRWAN FAIT LE TOUR DE SON EMPIRE.

Le sage roi se décida à quitter pour un peu de temps le pays où il résidait, à faire le tour de ce monde plein de joies et à tirer au jour les choses cachées. Il fit battre les timbales et se mit en marche avec son armée, étonnant la lune et le soleil par sa *pompe;* il y avait tant *d'étendards à* emblèmes, tant d'or et d'argent, tant de ceintures d'or et de boucliers d'or, qu'on aurait dit qu'il ne restait rien dans les mines, qu'il ne restait plus de perles de belle eau et de pierres fines. Il partit pour le Khorasan, prenant ses aises et conduisant l'armée d'après la manière des Sassanides; quand il traversait un pays habité, il dressait l'enceinte de ses tentes et le camp dans la campagne, et chaque fois qu'on sonnait des trompettes, un héraut le précédait proclamant: « O sujets « du roi du monde! qui de nous vous ferait du mal « en secret? Dormez avec confiance dans le roi, ne « tourmentez pas votre âme par des soucis! » C'est ainsi qu'il conduisit son armée à Gourgan, portant

avec lui sa couronne et son trône. Sache que jamais la justice ne produit de dommage, mais il faut que le roi soit habile, sage et de grande naissance.

De Gourgan, ils marchèrent à Sari et Amol; ils y allèrent dans la saison du chant du rossignol. Les vallées et les plaines étaient couvertes de forêts, et cet aspect fit réfléchir le roi d'Iran. Il monta de la plaine sur une haute montagne, assis sur un cheval arabe bai; il regarda le haut de la montagne et ces forêts; il y vit des roses, des jacinthes, des eaux et des bêtes fauves, et dit: «O Seigneur et «créateur, maître du monde, victorieux, père nour«ricier de toutes les créatures! tu as créé le soleil et «la lune, tu as ouvert la vraie voie et l'as montrée; «tu as créé un monde si beau qu'on ne peut distin«guer la terre du ciel, et quiconque adore un autre «que toi dirige son âme vers l'enfer. C'est donc pour «cela que Feridoun, le serviteur de Dieu, a fait de «ce coin du monde sa résidence.» Un homme lui dit: «O dispensateur de la justice! si les Turcs ne «pouvaient pas passer par ici, notre cœur pourrait «jouir de la richesse et de la magnificence de ce «pays; mais nous n'osons pas relever la tête, tant il «y a de meurtres, de ravages et d'incursions; ils «enlèvent tout, que cela vaille beaucoup ou peu, les «oiseaux, les hommes et le bétail. C'est là le seul «chemin par lequel les maux se répandent dans «l'Iran, de province en province; cela a donné lieu,

« dans les temps anciens, à beaucoup de luttes et de « guerres, mais la route du Kharezm a toujours servi « de passage aux Turcs. Aujourd'hui un Dihkan ou « un marchand qui lèverait la tête *contre eux* la per- « drait inutilement; mais puisque tu as amené une « armée, détourne de nous le mal et ferme cette « route. Ton trésor n'en souffrira pas, car il augmente « *toujours;* c'est ici qu'il faut se montrer généreux. »

Les larmes coulèrent des yeux du roi lorsqu'il entendit les paroles de l'homme qui invoquait son aide, et il dit à l'instant à son Destour : « Nous avons « devant nous une affaire difficile, et il ne serait pas « séant de nous livrer dorénavant aux jouissances ou « de nous contenter d'occuper le trône. Dieu n'ap- « prouverait pas cette énormité, que nous fussions « dans la joie et les Dihkans dans la peine. Ces belles « montagnes et ces larges plaines, que devraient « occuper des jardins, des places publiques et des « palais, et qui sont remplies de bétail, de bêtes « fauves et d'eaux courantes dont l'aspect rafraîchit « les âmes, tout ce pays, je ne le laisserai pas devenir « un désert, je ne laisserai pas dévaster une province « de l'Iran. Mes devoirs de roi, la raison, l'honneur « et l'humanité ne le permettent pas, et personne ne « me bénirait si le pays d'Iran devenait désert. »

Il donna ses ordres au Destour, disant : « Choisis « dans l'Inde et en Chine les hommes les plus con- « nus dans ces pays; prends dans toutes les par-

«ties du monde des hommes ingénieux qui soient «maîtres en cette matière, et construis un puissant «mur qui doit sortir de l'eau, avec une base large et «une hauteur de dix longueurs de lacet; il faut qu'il «s'élève de l'eau profonde, bâti en pierre et en mor-«tier et monte jusqu'au soleil. J'espère qu'en créant «cet obstacle nous empêcherons nos ennemis de faire «du mal à l'Iran. Mais il ne faut pas employer pour «cela du travail forcé; paye ce qu'on te demandera «et ouvre mon trésor. Il faut que le laboureur, le «Dihkan et l'homme de haute naissance soient *égale-«ment* préservés du souffle du vent.»

Un vieux Mobed exécuta ces ouvrages et plaça tout le désert en dehors du mur; on y construisit une forte porte en fer, et les brebis furent garanties des attaques du loup; le roi établit des gardiens dans tout ce pays, et quand tout fut en sécurité, il emmena l'armée.

KESRA CHÂTIE LES ALAINS, LES BELOUDSCHI ET LES GHILANI.

Il se dirigea du Djihoun vers les Alains, où il trouva un pays désert et sans culture. Il dit aux Perses: «C'est une honte que ce qui appartient à «l'Iran soit un désert, et il ne faut pas permettre que «nos ennemis puissent nous reprocher des choses «pareilles.» Il choisit dans son armée un envoyé éloquent, sage et tel qu'il le fallait, et lui dit:

« Pars d'ici de grand matin, et dis à ces chefs et à « ce peuple en mon nom : J'ai appris par mes « espions, et par des bruits publics et secrets que « vous vous vantez de ne pas craindre Kesra, et de « ne regarder l'Iran que comme une poignée de « poussière. Nous voici arrivés près de vous; nous « avons dressé l'enceinte de nos tentes, notre trône et « notre camp. *Votre* désert est vaste et ses montagnes « sont hautes, mais *notre* armée sait se servir de « flèches, de massues et du lacet. Les vallées et les « cavernes sont pour vous des lieux d'embûches; « votre pays est tout montagne et la terre est à vous, « pendant que nous sommes des guerriers étrangers, « et ni l'armée ni le chef ne sont ici chez eux. »

Le messager partit et leur fit ce discours; il leur dit quel était le but du roi d'Iran. Le peuple des Alains se rassembla, les grands, les hommes considérables et ceux qui pouvaient délibérer; c'était un peuple qui n'avait d'autre occupation que le pillage et qui faisait peu de cas de sentiments généreux; il remplissait de terreur la frontière de l'Iran et ne laissait à personne ni vêtements, ni or, ni argent, de sorte que les femmes, les hommes, les enfants et le bétail se réfugiaient dans les plaines et n'osaient rester en place. L'envoyé fit le message du roi du monde, et ne cacha rien aux Alains. Les visages des grands s'assombrirent, leur cœur était troublé par le renom de Nouschirwan; les grands et les chefs

partirent, avec les redevances et le lourd tribut *qu'ils devaient*, et avec des esclaves, des étoffes, de l'or, de l'argent et beaucoup de chevaux de noble race. Les plus âgés, les plus éloquents et les plus sages allèrent auprès du roi, pleurant sur leurs méfaits passés; mais quand la bravoure s'allie avec la raison, on n'a pas besoin d'être honteux et de demander pardon.

Lorsqu'ils arrivèrent devant l'enceinte des tentes du roi avec leurs présents et leurs offrandes, ils poussèrent des cris et se roulèrent dans la poussière, les yeux remplis de larmes, le cœur gonflé de sang. Le roi à l'esprit éveillé eut pitié d'eux et leur pardonna tous leurs méfaits passés. Il leur ordonna de construire en toute hâte dans ce pays, qui était devenu un désert, le repaire des léopards et des tigres, une grande ville dans laquelle serait inclus un terrain pour les semences et les moissons, entouré d'un mur élevé, pour qu'on n'ait à souffrir d'aucun ennemi. Ils répondirent au roi illustre : «Nous «sommes tes esclaves et portons dans les oreilles ton «anneau; nous élèverons, comme le roi l'a ordonné, «un mur et une belle résidence.»

Le roi emmena son armée de ce pays et alla dans l'Inde, où il resta quelque temps. Tous *les grands* obéirent à son ordre de se présenter devant lui; ils vinrent tous, l'âme remplie du désir d'obtenir son secours. Depuis le bord de l'Indus jusqu'à une distance

de deux milles, tout était couvert de pièces d'argent, de présents, de chevaux et d'éléphants. Tous les grands se présentèrent devant le roi, le cœur en joie et pleins de bonne volonté. Kesra leur adressa les questions d'usage, les reçut bien et leur assigna un rang selon leurs degrés.

Il se remit en marche de ce lieu, le cœur heureux; le monde fut rempli de chevaux, d'éléphants et de troupes; il continua à marcher et apprit que tout un pays était dépeuplé par les Beloudschi, tant ils avaient tué et pillé, ravagé et tout bouleversé; que dans le Ghilan la désolation était encore plus grande, et que les bénédictions avaient disparu sous les malédictions. Le cœur du roi en fut affligé et sa joie fut troublée par ces soucis; il dit aux Iraniens: «Les «Alains et les Indiens sont devenus, par peur de «nos épées, *souples* comme le satin, mais nous ne «pouvons *encore* nous en retourner satisfaits; il faut «tâcher de détourner le lion de la brebis.» Un homme lui dit: «O roi! la rose dans le jardin porte «toujours avec elle l'épine qui blesse, et de même ce «pays, depuis qu'il a existé, a été un embarras et «n'a été fait que pour engloutir des trésors. Le noble «Ardeschir a lutté avec ses vieux conseillers contre «les Beloudschi, mais ni les artifices ni les ruses, «ni les murs ni les ouvrages, ni les combats ni les «guerres n'ont réussi. Ardeschir se déguisait à lui-«même cette défaite, quoiqu'elle fût inévitable.» Le

roi se mit en colère à ces paroles du Dihkan et marcha contre les Beloudschi.

Arrivé près de ces hautes montagnes, il en fit le tour avec une escorte, et son armée les cerna de telle sorte que le vent ne pouvait pas traverser cette masse d'hommes. Tout le bas des montagnes, jusqu'à la plaine aride, était occupé par des troupes nombreuses comme les fourmis et les sauterelles. Des hérauts parcoururent l'armée, et leur voix retentissait de la montagne et de la plaine, proclamant: «Tous «les gens du Coutch que vous trouverez, que ce soient «des enfants ou des hommes vaillants et portant une «épée, qu'ils soient en grand ou en petit nombre, «vous n'en laisserez échapper aucun.» Lorsque l'armée eut connaissance de cette colère du roi, les cavaliers et les piétons ne laissèrent plus passer personne, et il n'en survécut ni beaucoup ni peu, il ne survécut ni femmes, ni hommes de guerre, ni enfants: on les passa tous au fil de l'épée et l'on mit fin aux iniquités des gens du Coutch. Le monde cessa de craindre le mal qu'ils faisaient et l'on ne vit plus nulle part un Beloudschi; sur la montagne, les troupeaux restaient sans gardien et en liberté; les moutons n'avaient de pâtres ni dans la plaine ni sur la crête des hauteurs; on oublia toutes ses peines, on se crut *en sécurité* dans ces vallées et ces montagnes, *comme* dans sa maison.

De là, le roi se mit en marche pour le Ghilan,

car on lui avait signalé le mal qui se faisait dans le Ghilan et le Deïlem; l'armée s'étendit de la mer jusqu'au haut des montagnes; l'air était rempli de drapeaux et la terre couverte de troupes. Il dit : « Il « ne faut pas qu'il reste ici une trace de lions ni de « loups, ni petits ni grands. » Il répandit son armée par tout le Ghilan, et le soleil et la lune en furent obscurcis, et l'on tuait tant d'hommes dans ce pays que toute la province fut inondée de sang. Au milieu de ces massacres, de ces pillages et de ces incendies, s'élevèrent des cris et des lamentations d'hommes et de femmes. Ils se lièrent eux-mêmes les mains, placèrent les femmes derrière eux et les enfants devant, et tout ce qu'il y avait d'hommes de guerre dans le Ghilan, d'hommes de sens, de bon conseil et de poids, vint auprès du roi en poussant des cris, la poitrine déchirée et *la tête* couverte de poussière. Ils se rassemblèrent devant la porte du roi, les mains liées, le corps blessé et disant : « Nous avons abandonné notre mauvaise voie, espérant que le roi « détournera de nous son mauvais vouloir. Si le cœur « du roi est blessé par les gens du Ghilan, nous couperons nos têtes avec nos propres mains; peut-« être que l'âme du roi sera satisfaite quand il verra « un amas de têtes tranchées. » A ces clameurs qui venaient de la porte, à ces lamentations qu'il entendait, le roi eut pitié d'eux, et son cœur oublia le passé. Il exigea deux cents otages du Ghilan et du

Deïlem, pour que dorénavant personne ne prît plus la voie du mal, y laissa un Pehlewan, et, ayant tout arrangé à sa satisfaction, partit avec son armée.

MONDHIR, L'ARABE, DEMANDE AIDE CONTRE LES INIQUITÉS DU KAÏSAR.

Du Ghilan, il marcha vers Madaïn (Ctésiphon) avec une armée dont il ne connaissait pas lui-même le nombre et l'étendue; il parut de loin sur la route une armée innombrable d'hommes armés de lances. Un cavalier s'avança rapidement; il était envoyé de cette armée pour reconnaître. Il descendit de cheval, se mit à parler et dit : «Voici Mondhir, l'Arabe.» Mondhir s'approcha du roi, tous les grands lui firent place; le roi lui adressa les questions d'usage, lui montra sa joie *de le voir*, et sa vue rendit plus brillants *ses yeux*. Mondhir, qui avait de l'expérience, lui parla du Roum et du Kaïsar, disant : «Si tu es «roi de l'Iran, si tu es le gardien et le soutien des «braves, pourquoi les Roumis font-ils acte de royauté, «pourquoi vont-ils chevauchant dans le désert des «cavaliers? Si le Kaïsar est *aussi* roi sur le trône *de «l'Iran*, il est certainement le maître souverain; «mais si le puissant roi consent à cela, il ne verra «plus des hommes comme nous lui demander aide, «et quand les cavaliers du désert rencontreront les «cavaliers roumis, les cuirasses seront inutiles.»

Les paroles de Mondhir mirent le roi en colère

contre le Kaïsar, qui osait porter si haut son diadème ; il choisit dans son armée un homme éloquent, qui comprenait la langue du Kaïsar, et lui dit : « Pars d'ici pour le Roum, et ne te repose pas dans « les pays cultivés. Dis au Kaïsar : Si tu n'as pas de « sens, ton cerveau aura à se repentir de ta folie. Si « un lion vaillant se jette sur un onagre, il le dévo- « rera, *quand même il se réfugierait* dans un marais, « et si tu obtiens de Mondhir ce qui t'est dû, c'est « déjà beaucoup, car sa monture est le vautour (le « signe *Wega* de la *Lyre*). Distingue entre la main « gauche et la droite, et quand tu te seras rendu « compte de ton droit, il est juste que tu réclames le « pays qui t'appartient. Puisque c'est moi qui donne « les pays et les royaumes, que ma tête est la plus « haute et que je suis le maître, je ferai en cette « affaire ce qui est digne de moi et ne laisserai pas « le vent souffler sur *Mondhir*. Si tu veux combattre « les Arabes, tâche d'abord de te connaître toi-même ; « ensuite *pense* que la royauté est à moi, à moi tout « ce qui est entre le Taureau *qui supporte la terre* et « la station des Poissons *du Zodiaque*, et que ton épée « d'acier deviendra comme de la cire si j'envoie une « armée dans le Roum. »

Le messager quitta Nouschirwan comme un ouragan, se rendit auprès du Kaïsar et s'acquitta de son message. Le misérable Kaïsar se détourna de ce qui est juste et ne donna pour réponse que des fourbe-

ries, car il croyait que l'abaissement était loin de la hauteur *qu'il avait atteinte*. Il dit : «Mondhir est un «homme de peu d'intelligence, prends ses paroles «pour ce qu'elles valent. Si Mondhir se lamente fol-«lement et exagère de cette façon le mal qu'il a pu «éprouver, ou si, d'une frontière à l'autre du désert «des hommes armés de lances, quelqu'un se plaint, «j'abaisserai toutes les montagnes de ce pays, je «ferai une mer de ce désert sans eau.» Le messager l'écouta et partit rapidement comme la poussière. Il répéta tout ce qu'il avait entendu à Kesra, qui se mit en colère et dit à son Destour : «La raison n'est «pas la compagne de la cervelle du Kaïsar. Je lui «montrerai qui est le maître, qui a le droit de faire «des conquêtes, des guerres et des traités. Il se re-«pentira de ses prétentions, de son orgueil, de ses «meurtres, de ses pillages et de ses invasions, plus «qu'un homme ivre qui fourre ses mains dans le feu «pendant qu'il dort.»

Il ordonna de sonner de la trompette et l'armée s'ébranla de tous côtés. Le son des timbales s'éleva de la porte du palais, la terre devint couleur de poix et les montagnes ressemblèrent à de l'ébène. Le roi choisit dans cette armée illustre trente mille cavaliers qui frappaient de l'épée, confia cette grande armée à Mondhir et lui dit : «Conduis du désert «des cavaliers armés de lances une armée vaillante «contre le Roum pour mettre à feu ce pays, et, aussi

« longtemps que je serai ton roi et ton protecteur, « ne crains rien du Roum et des Roumis, car ils ne « sont pour moi qu'une poignée de poussière. Je vais « envoyer au Kaïsar un messager aux paroles douces, « avec une lettre, et si dorénavant tu n'as plus à « souffrir de dommages de sa part, je consens à lais- « ser le Roum au Kaïsar. »

LETTRE DE NOUSCHIRWAN ET RÉPONSE DU KAÏSAR DE ROUM.

Il fit appeler un scribe qui se trouvait dans le palais et lui ordonna d'écrire une lettre « de la part du « roi Nouschirwan, de naissance illustre, maître du « monde, successeur du roi Kobad, au Kaïsar de « Roum, qui porte haut la tête, à qui est confiée cette « frontière des pays cultivés. » Il commença par implorer les bénédictions de Dieu, « seule source de « toute grandeur, maître de la rotation du soleil et « de la lune, maître de la victoire et de la puissance, « qui est au-dessus des intentions du ciel qui tourne, « qu'elles soient pour la guerre ou pour la justice et « la clémence. Puisque tu es Kaïsar, tu es maître « du Roum, mais ne cherche pas à faire une querelle « aux Arabes, car tu dois savoir que, si tu veux pren- « dre une brebis d'entre les griffes du loup, tu n'en « recueilleras qu'un grand dommage. Si tu envoies « une armée contre Mondhir, je ne te laisserai ni « troupes, ni trésors, ni trône. Si un sujet devient

«trop volontaire, je le punis avec l'épée. Ne t'avance «pas d'une coudée au delà de ta frontière, si tu veux «maintenir le traité qui te lie à moi ; et si tu passes «outre, je ferai de même et foulerai aux pieds ta tête «et ton trône. Salut du maître de la couronne et du «pouvoir à ceux qui ne troublent pas le monde par «leur injustice!»

On posa le sceau du roi sur la lettre et l'on choisit un cavalier parmi les gens de la cour, un homme comme il le fallait, doux de langage, expérimenté, vaillant et d'un esprit serein. Le messager arriva avec la lettre du roi auprès du Kaïsar illustre, le salua, remit la lettre et lui fit part des intentions de Kesra. Le Kaïsar l'écouta et lut la lettre; il se tordit de colère et resta confondu. Les paroles de Kesra firent pâlir cet homme plein de fierté et son visage se fronça ; il appela un scribe et fit écrire une réponse manifestant de bonnes et de mauvaises *pensées*. Lorsque le haut de la feuille fut noirci comme de la poix, il invoqua les bénédictions de Dieu, «qui a «étoilé la surface des cieux ; de qui viennent la lutte, «le repos et la clémence; qui établit sur la terre un «seul roi, et place devant lui un serviteur qui vaut «mieux que lui. Quand même le ciel qui tourne serait «sous tes ordres et la tête de Jupiter soumise à ton «épée, regarde dans tes livres d'impôts et vois que «jamais homme de race roumie n'a payé tribut à la «famille des Keïanides. Si tu es le roi, je ne suis pas

« un homme de peu; moi aussi j'ai une tête, un diadème et une armée. Comment pourrais-je accepter « tous ces vains propos par peur des pieds de tes éléphants et du bruit de tes timbales? C'est moi maintenant qui vous demanderai des tributs et redevances; et qui pourra résister aux Roumis dans la « bataille? Tu connais les hauts faits d'Iskender dans « l'Iran; or ce roi des Perses était un des nôtres, et « son épée n'est pas perdue. Pourquoi donc nous « imposer ta suprématie? Les cavaliers armés de « lances ont enlevé nos biens dans leurs pillages, et « nous ne supporterons plus cette oppression; nous « ravagerons leurs plaines d'une frontière à l'autre. « Nouschirwan n'est pourtant pas le Créateur du soleil; « ou est-il donc le maître des clefs du ciel, pour qu'il « ne reconnaisse personne comme grand parmi les « grands et qu'il fasse seul ses volontés dans le monde?

Il ne donna à l'envoyé aucune réponse; dans sa colère, il ne prononça pas le nom de Kesra, et en trempant son sceau dans le musc il dit : « Que le « Messie et la croix te protégent! » Le messager ne répondit pas un mot; il voyait que la réponse était fâcheuse, et il partit tristement, se rendit en toute hâte auprès du roi d'Iran et fit son rapport sur l'affaire du Kaïsar.

NOUSCHIRWAN MARCHE CONTRE LE KAÏSAR DE ROUM.

Le roi lut cette lettre et fut confondu de la rotation

du sort. Il convoqua tous les Mobeds et les nobles et leur parla longuement de cette lettre. Il resta trois jours à délibérer avec ses conseillers et les Pehlewans qui détruisaient les armées. Le quatrième jour il était fixé sur ses plans et déterminé à conduire son armée à la guerre contre le Kaïsar. Les trompettes, les timbales et les tambours d'airain résonnèrent à la porte du palais; le roi ne s'attarda pas pour se reposer, il partit pour la guerre résolûment, réunit son armée, fit charger les bagages et invoqua Dieu, source de tout bonheur. Il s'éleva une poussière telle qu'on aurait dit que le soleil avait trempé sa face dans une mer de poix. Les sabots des chevaux couvrirent la terre et les étendards de soie rendirent l'air couleur de rubis; les mouches ne trouvaient plus de place sur le sol et il ne restait plus au vent un passage par les airs; le monde devenait comme les flots du Nil, par l'agitation des cavaliers et la poussière soulevée par les éléphants. Le roi partit avec le drapeau de Kaweh, portant la couronne et les bottines d'or; le bruit de l'armée s'entendait à deux milles; elle était précédée des timbales et des éléphants; derrière eux se trouvait *le roi*, suivi par les nobles, et ils marchèrent rapidement jusqu'à Ader Abadgan.

Lorsque le roi vit de loin le temple d'Adergouschasp, il mit pied à terre et abandonna son cheval; il demanda du barsom au saint Destour et son visage

fut inondé de larmes; il entra en silence dans le temple du feu; on plaça un trône incrusté d'or sur lequel on posa le livre du Zend-Avesta, et un Mobed se mit à le réciter à haute voix et selon la règle. Les Hirbeds et les nobles se roulèrent dans la poussière devant *le livre* et déchirèrent les pans de leurs tuniques. Les grands versèrent tous des pierreries *sur le livre*, et implorèrent à voix basse les bénédictions *de Dieu*. Le roi s'approcha et se mit à prier, à glorifier le Créateur, à le supplier de lui accorder la victoire, de lui donner de la force et de montrer à son cœur le chemin de la justice. Il distribua des dons aux serviteurs *du temple* et partout où l'on voyait des pauvres.

Il fit dresser une tente devant le temple du feu et l'armée se forma en rangs des deux côtés; il fit appeler un scribe intelligent et lui dicta des paroles convenables. Il lui fit écrire une lettre pleine de dignité, adressée aux commandants des frontières de l'Iran: « Craignez Dieu et soyez vigilants, préservez « le monde de nos ennemis; que les gouverneurs et « les Pehlewans exercent la justice envers les sujets; « qu'ils tiennent sur pied assez de troupes pour pou- « voir repousser l'ennemi. Aussi longtemps que vous « ne verrez pas reparaître mon drapeau, gardez-vous « de dormir en sécurité. »

Lorsqu'il partit du temple du feu pour marcher sur le Roum, le bruit s'en répandit dans le pays

d'alentour, tous ses sujets fidèles allèrent à sa rencontre, et la terre disparut sous la foule de ces hommes vaillants; bien des princes arrivèrent auprès du roi avec des présents et des offrandes; partout où il s'arrêta, il reçut de tout côté des messages et des salutations; partout où il conduisit son armée, on ne vit que des fêtes et des chasses, et chaque soir mille braves se réunirent chez le roi pour un banquet.

Quand il fut près *de l'ennemi*, il se prépara à la bataille et commença par payer leur solde aux troupes. Le chef de l'armée était Schiroui fils de Bahram, un homme prudent et calme dans le combat; le roi confia l'aile gauche à Ferhad, à qui il donna de nombreux conseils; il plaça Ustad fils de Pirouz à l'aile droite, mit Gouschasp, un chef ambitieux, auprès des bagages, et remit le centre à Mihran, qui avait le cœur à sa place sur le champ de bataille. Il appela auprès de lui les chefs expérimentés de l'armée, les exhorta et leur donna beaucoup de bons avis. Il chargea des rondes Hormuzd fils de Khorrad, lui parla longuement de ce qui est juste et injuste, et envoya partout des espions pour que rien ne lui restât caché. Il dit: «Si quelqu'un de cette armée «innombrable, si quelqu'un des chefs et des com«mandants dévie de ma route, s'il méprise un seul «instant mes avis, s'il fait de la peine aux hommes «pauvres ou aux grands qui possèdent des trésors, s'il

«foule aux pieds les champs ensemencés, ou s'il «avance au-devant des rangs, s'il s'attaque aux arbres «fruitiers ou s'il commet tout autre méfait, je jure «par Dieu, qui m'a donné le diadème et le pouvoir, «le maître de Saturne, de Mars et du soleil, que je «le couperai en deux avec l'épée, quand même il se «cacherait dans les nues comme les étoiles. Je fais «des rondes au-devant du camp, je suis le maître «ambitieux et le soutien du centre de l'armée, je «surveille les éléphants, les troupes et les bagages; «tantôt je suis à l'aile droite, tantôt je vais à l'aile «gauche; je marche dans les terres sèches, je tra-«verse les flots des eaux, je ne me repose et ne «m'endors pas quand il s'agit de livrer bataille.»

Un héraut du nom de Schirzad apprit par cœur ces paroles du roi, alla en courant partout dans l'armée et passa devant toutes les tentes, grandes et petites, criant: «O armée innombrable! voici l'ordre «du roi vigilant: On versera dans cette poussière «noire, s'il s'écarte des ordres de Dieu, le sang de «quiconque marche sur cette terre obscure autrement «qu'avec miséricorde, justice et raison.» Mais le roi ne se contentait pas des avis donnés dans la proclamation; il faisait le tour de l'armée pendant le jour brillant et la nuit sombre, s'enquérant du bien et du mal, apprenant tout ce qui se passait dans le monde et ne négligeant rien de ce qui se faisait de bon et de mauvais. Si un homme de l'armée mourait en

route, il le faisait enterrer sur place, et quand il laissait de l'or et de l'argent, un lacet, un casque, une ceinture et un arc, bons ou mauvais, on les enterrait avec le mort; mais c'est lui qui était le plus précieux de ce qu'on enterrait.

Les hommes étaient confondus de la puissance que montrait Nouschirwan. Partout où l'on avait à combattre, il se montrait prudent et sans précipitation; il demandait un messager qui savait parler et qui se rendait chez les ennemis qui voulaient résister; s'ils entraient dans la voie de la justice, ce roi plein de raison ne leur faisait aucun mal; mais s'ils préféraient se battre, il allait au combat, il y allait avec la rage d'un vaillant crocodile et livrait au pillage tout le pays et tout ce qui y croissait. Il cherchait la possession du monde par la justice et par l'épée; son intelligence était comme le soleil qui luit sur le sec et l'humide, et ne refuse à personne sa lumière quand il chasse du ciel les nuages, pour qui c'est la même chose, la poussière et le sable, les couleurs et les parfums, les perles de belle eau et l'eau du ruisseau; qui ne cache à personne sa splendeur, qui charme tous les cœurs et répand ses bienfaits partout. Le roi des rois lui avait emprunté sa grandeur et sa majesté et il couvrit le monde de ses ailes. Les combats et les libéralités étaient des jeux pour lui, c'est pourquoi il portait si haut la tête. Si un éléphant ou un lion étaient en face de lui, il

n'ajournait pas d'un jour le combat, et si des braves, avec des casques et des cottes de mailles, s'avançaient résolûment contre son armée, ils étaient tués ou chargés de chaînes et jetés dans les prisons du roi victorieux.

NOUSCHIRWAN PREND DES FORTERESSES DANS LE PAYS DE ROUM.

Il s'avança ainsi jusqu'à une grande ville; le nom de ce lieu plein d'activité était Schourab. Il la vit, élevant la tête dans les airs, remplie d'hommes, d'armes et de richesses, placée sur un rocher qui plongeait dans des eaux profondes et le haut des murs touchant les nues. L'armée entoura la forteresse, mais on ne voyait aucun moyen d'approcher de la porte. Le roi planta sur les quatre fronts des catapultes, et le mur des chrétiens s'écroula. De tous les coins du château s'éleva une grande commotion; ces hommes ne trouvaient aucune issue pour s'enfuir, et lorsque le soleil brillant quitta la voûte du ciel, le mur du château était à bas comme la plaine; les cris des cavaliers et la poussière que soulevait l'armée, la fumée et le feu montaient jusqu'à la lune. Partout dans la ville on voyait des têtes et des pieds sans corps, et les corps sans tête étaient en d'autres lieux; les cris pour demander grâce et les lamentations des femmes dominaient le bruit des tambours. On lia et plaça sur des éléphants tous les hommes

riches, tous ceux qui se distinguaient par leur bravoure et leurs trésors, et l'on entendit leurs cris et leurs demandes de grâce; mais le roi ne l'accorda à personne ni pendant le combat ni pour des trésors et de l'or au moment du festin.

Il continua de là sa marche avec l'armée et l'on vit sur la route un autre château qui contenait le trésor du Kaïsar et était sous la garde d'un homme puissant; la ville était appelée Araïschi Roum (l'ornement du Roum); mais Kesra lui préparait une mauvaise fin. Le roi vigilant observa ce château, qui n'avait jamais été pris; il ordonna de lancer une pluie de traits et d'en remplir l'air comme d'une grêle de printemps; les chefs *des Perses* montèrent bravement à l'assaut des murs et jetèrent du feu dans la ville et le château. Il ne resta pas de cette armée un être vivant; il ne resta dans ce pays ni une épine ni une ronce. Kesra livra au pillage tout le trésor du Kaïsar, il donna à l'armée toutes les caisses *remplies d'or* et les couronnes, il détruisit toute cette grande ville. Les habitants prirent la route de la fuite; on entendit les cris des enfants, des hommes et des femmes; tous, jeunes et vieux, se rassemblèrent et s'approchèrent du puissant roi, se lamentant, demandant grâce et disant: «Le Destour, le «trésorier et le trésor *du Kaïsar* sont à toi, et c'est à «Roum que les combats et les fatigues t'attendent. «Nous te demandons grâce de la vie; nous adorons

«la majesté de ton diadème.» Le roi fit cesser le massacre et leur distribua de grandes richesses.

NOUSCHIRWAN COMBAT FARFOURIUS (PORPHYRE) LE ROUMI ET S'EMPARE DE KALINIUS ET D'ANTIOCHE.

De là, il marcha avec son armée, laissant derrière lui Araïschi Roum. Quelqu'un vint lui dire que le Kaïsar envoyait une armée et qu'on la voyait sur la route. Lorsque le roi eut appris qu'il arrivait une masse de troupes portant des lances et des cuirasses, il dit à son armée ce qu'il avait entendu pour qu'elle se préparât, et elle se mit en marche comme une montagne de fer, et les trompettes d'airain résonnèrent. Un messager des espions arriva en courant auprès du roi du monde et lui dit que le Kaïsar envoyait une armée composée de ses plus illustres guerriers, tous avides de combats comme des loups, commandés par un farouche Pehlewan dont le nom roumi était Farfourius, un cavalier portant haut la tête et précédé de clairons et de timbales. A peine eut-on dit cela au roi vigilant que la poussière que soulevait cette armée parut au loin; le roi du monde sourit des paroles du messager et lui dit : «Nous le «savions et nous avons déjà fait nos préparatifs pour «la bataille; nous n'avons jamais été sans y pen-«ser.»

Le roi amena de la salive à ses lèvres (se mit à parler) et ordonna de former les rangs; les deux

armées se rapprochèrent et la poussière ne laissa plus passer le vent. Il y avait là rassemblée une glorieuse armée *perse;* des héros pleins de fierté, frappant de l'épée, leurs glaives teints de sang et déchirant les nuages, tous ayant les reins ceints pour le combat, des hommes puissants, des grands personnages et des Keïanides. Cette armée ne tardait pas plus que ne tarde un léopard qui bondit d'en haut sur sa proie; de tous côté il y eut des monceaux de Roumis tués ou des blessés mis hors de combat. Farfourius fut blessé et s'éloigna de la mêlée; son drapeau était déchiré, ses timbales étaient jetées par terre; les cavaliers iraniens, semblables à des léopards auxquels il tombe sur la plaine un argali dans les griffes, s'élancèrent à la poursuite des Roumis et en débarrassèrent les vallées et la plaine.

Nouschirwan se remit en marche avec tous ses hommes de guerre, leurs lances, leurs massues et leurs épées en main. Il conduisit son armée sur une grande plaine d'où l'on voyait des murs élevés: c'était un château pourvu de troupes, de clairons et de timbales, et qu'on appelait Kalinius; la crête de ses murs était plus haute que ne vole l'aigle, et un fossé plein d'eau l'entourait. La ville formait autour du château une large enceinte avec des palais, des places, des jardins potagers et des édifices, et il s'y tenait une grande armée de Roumis, tous guerriers renommés, pleins d'ardeur pour le combat. Le roi

s'établit à deux farsangs de la ville; le monde devint noir de la poussière que soulevait l'armée; les Roumis commencèrent le combat du haut des portes et lancèrent des flèches et des pots à feu. Le roi observa la ville, ses troupes y entrèrent plus nombreusees à chaque instant, et il s'éleva à Kalinius un bruit tel qu'on entendit à peine le son des timbales. Lorsque le soleil brillant commença à pâlir et que la moitié du ciel fut devenue sombre, il ne restait plus beaucoup du mur de la forteresse, et toute la ville était à ras de terre. On fit alors une proclamation du haut de la porte du roi: «O hommes illustres de l'armée «d'Iran! sortez tous de cette ville, revenez à la nuit «dans la plaine, et si pendant la nuit sombre mes «oreilles sont frappées d'un cri de femme ou de vieil«lard, d'un bruit de pillage, de meurtre et de coups «donnés et reçus, si une seule voix plaintive s'élève, «vous verrez à l'instant *écorché* l'homme qui sera la «cause de ces cris de secours, et sa peau remplie de «paille.»

Lorsque le soleil tira son épée dans le Cancer, effaçant la rouille *du monde* et dissipant le sommeil, et que le son des tambours se fit entendre à la porte du roi, les notables se mirent en route, les femmes et les hommes de ce château et de cette ville se réunirent à la porte de Kesra, disant: «Il ne reste «pas un seul cavalier de nos hommes de guerre, il ne «reste pas un homme illustre de notre ville; ils sont

«tous tués ou blessés sans avoir commis de faute. Il «est temps que le roi fasse grâce, car la justice n'ap«prouve pas qu'on emmène captifs des enfants, des «femmes et des vieillards. Le château et la ville sont «dans un état tel qu'on n'y verra dorénavant que des «ronces. Si le Kaïsar est en faute, pourquoi le serions-«nous? Qu'a-t-on à reprocher à nous, gens de Kali-«nius?» Le roi pardonna à ces Roumis, et les coupables échappèrent avec les innocents; il leur laissa beaucoup de richesses et continua en toute hâte sa marche; mais il emmena tous les hommes en état de porter des armes, enchaînés et placés sur des éléphants.

On apprit à Anthakia (Antioche) que le roi arrivait avec des éléphants et une armée; il y avait dans cette ville une innombrable armée de Roumis vaillants et fiers; le roi s'arrêta pendant trois jours pour leur laisser le temps de se soumettre, mais le quatrième jour les corps de l'armée des braves de l'Iran s'avancèrent l'un après l'autre. Tous les cavaliers roumis sortirent pour défendre leurs femmes, leurs enfants, leurs trésors et leur pays, et livrèrent en deux jours trois grandes batailles. Le troisième jour, lorsque le soleil qui illumine le monde parut, tout ce pays cultivé était évacué, et l'on ne voyait plus un cavalier roumi. L'armée *perse* tout entière entra dans la ville, où il n'y avait plus de place pour poser un pied; les grands qui avaient des trônes et des diadèmes et les

trésoriers du Kaïsar remirent au roi, maître du monde, leurs trésors, et les richesses lui arrivèrent après les fatigues qu'il avait supportées. On plaça sur le dos d'éléphants puissants tous les hommes de guerre parmi les *habitants*, et Nouschirwan envoya à Madaïn les prisonniers et tous les trésors du Kaïsar.

NOUSCHIRWAN BÂTIT UNE VILLE EN IMITATION D'ANTIOCHE ET Y ÉTABLIT LES CAPTIFS ROUMIS.

Le roi parcourut la ville et vit un pays plus brillant que le cercle de la lune; les jardins, les places et les eaux courantes faisaient reverdir les vieillards et leur rendaient la jeunesse. Le roi dit aux Mobeds : « Est-ce Anthakia ou le printemps? Quiconque n'a « pas vu le gai paradis, où la terre est de musc et les « briques sont d'or, où les arbres *portent* des rubis et « les eaux sont de l'eau de rose, où la terre est un « ciel et le ciel un soleil, qu'il regarde ce frais pays. « Puisse tout le pays de Roum prospérer! »

Nouschirwan donna des ordres de construire une ville pourvue d'eaux vives, semblable à Anthakia, brillante comme une lampe, pleine de parterres, de jardins, de palais et de places. Les grands au cœur serein et heureux donnèrent à cette ville le nom de Zeïbi-Khosrou (Ornement du Chosroës), et lorsqu'elle fut parée comme le printemps, qu'elle fut un paradis plein de couleurs, de parfums et de beautés,

le roi ordonna de débarrasser de leurs chaînes les captifs qu'il avait pris dans ces pays et qui étaient ou lourdement enchaînés ou blessés, et de les établir à leur aise dans la nouvelle ville, ajoutant : «J'ai «créé cette ville, ces parterres, ces jardins et ces «palais pour que chacun y trouve une demeure selon «son gré et digne de son nom.» Il donna à tous des richesses; le pays était comme un paradis; il y avait tant de maisons et de rues et tant de marchés qu'on aurait dit qu'il ne restait pas de place pour que le vent y passât. Mais il se présenta un cordonnier loquace qui dit : O roi injuste! dans ma maison, à «Kalinius, il y avait un mûrier blanc dans ma cour, «et je ne gagne pas à *m'établir* dans ce Zeïbi-Khosrou. «où il n'y a pas de mûriers devant ma porte.» Le roi fit planter quelques arbres frais à la porte de ce misérable.

Ensuite il choisit un chrétien à qui il confia le commandement, le trésor et les troupes, et lui dit: «Je te confie Zeïbi-Khosrou, les étrangers *qui y vien-«dront* et ce palais neuf; fais porter fruit à la ville «comme à un arbre, sois pour elle tantôt un père, «tantôt un fils; orne-la par ta libéralité; abstiens-toi «de toute vilenie; il faut faire toute chose avec mo-«dération.» Le roi emmena son armée d'Anthakia, et le chrétien plein d'expérience resta comme gouverneur *de la nouvelle ville*.

LE KAÏSAR DE ROUM DEMANDE LA PAIX À NOUSCHIRWAN.

Ensuite Farfourius apporta *à Roum* des nouvelles et raconta le sort de Kalinius; il dit au Kaïsar: «L'armée de Kesra, le maître du monde, amenant «des éléphants et son trône, est arrivée; c'est une «armée telle que la mer et les montagnes en sont «effrayées.» Le Kaïsar trembla au souvenir des paroles *qu'il avait écrites* et rassembla les grands les plus sages; Nouschirwan remplissait son cœur de terreur, et il tint conseil pendant un jour et trois veilles de la nuit. Un Mobed lui dit: «Ceci n'est pas «prudent; tu ne peux résister à Kesra; on détruira «ce beau pays, et tout ce que les Kaïsars ont fait «disparaîtra. La voix de l'homme qui te parle et sa «faible raison ne sont occupées que des dangers de «cet empire.» Le Kaïsar l'écouta; son cœur se troublait, son intelligence s'obscurcissait quand il pensait à Nouschirwan. Il choisit parmi les philosophes roumis un homme éloquent, savant et d'un caractère pur; et soixante Mobeds, dont l'âme et l'intelligence étaient libres de la poussière *des passions*, s'offrirent *de l'accompagner*. Il envoya le messager auprès du roi; les grands se mirent en route ayant à leur tête le savant Mihras, un vaillant homme, vieux de raison et jeune d'années; il était précédé par des trésors de toute espèce dont le nombre dépassait toute idée.

Le roi, honteux de ses messages antérieurs, envoya bien des excuses, des conseils et de bonnes paroles, de grandes offrandes et un tribut, et, comme otages, des membres de sa famille et de hauts personnages. A ces paroles du Kaïsar, Mihras comprit qu'il avait la clef pour défaire cet enchaînement de malheurs.

Ils arrivèrent auprès de Nouschirwan, la langue et l'esprit acérés comme le diamant; Mihras se présenta devant le roi et le salua en langue roumie; la netteté et la droiture de son langage étaient telles qu'on aurait dit qu'il tirait des astres des manches de sa robe; il dit à Kesra: «O roi! le monde ne vaut «pas ce que tu l'estimes. Tu es maintenant dans le «Roum, et l'Iran est vide, le pays entier est sans «valeur et sans gloire, de même que le pays de «Roum ne vaut pas une mouche quand le Kaïsar «n'y est pas. Tous les biens sont le produit des «hommes, et si le nombre des hommes diminue, les «biens diminuent. Si toute cette commotion a pour «raison *un désir* de richesses qui est plus fort que le «désir de la paix et la raison, je t'apporte ici tous «les trésors du Roum, car une âme sereine vaut «mieux que des trésors et des pays.» Le roi, à ces paroles, devint gai comme un jardin printanier; il accepta de Mihras tout ce qu'il apportait, les caisses remplies d'or et les esclaves; il couvrit de louanges les messagers, il exalta toutes ces belles choses, et dit à Mihras: «O homme à l'intelligence brillante!

« n'as-tu amené personne qui pourrait *nous* ensei-« gner à bien parler? Si toute la terre dans le Roum « devenait de l'or, tu vaudrais mieux que ce noble « pays. » Ils fixèrent alors le tribut du Roum à dix peaux de bœufs remplies de pièces d'or, que le Kaïsar enverrait tous les ans au roi avec des présents et des offrandes, et *ils convinrent* que son armée n'approcherait pas du Yémen et qu'il ne demanderait rien à ce peuple. On donna à l'envoyé une robe d'honneur, et l'on fit venir pour lui un diadème, un anneau et une ceinture.

On entendit ensuite sonner les trompettes et les timbales d'airain; le vigilant maître du monde emmena son armée, alla en Syrie et y resta pendant quelque temps. Il amena tant d'armes et de troupes, tant de caisses d'or, d'esclaves, de trônes et de couronnes, que ses éléphants et les trésors d'argent qu'ils portaient faisaient fléchir le dos de la terre. Lorsqu'il se décida à quitter cette frontière, il en confia le commandement à Schirouï fils de Bahram, et lui dit: « Demande *dorénavant* au Kaïsar ce tribut « et ne souffre pas qu'il le retarde d'un mois ou d'un « jour. » Schirouï baisa la terre et bénit le roi, disant: « Puisses-tu être victorieux, puisse ta fortune être « toujours éveillée, et cet arbre des Keïanides ne « jamais jaunir! » On entendit les tambours sous la porte du roi, et il partit pour l'Arménie avec les drapeaux et l'armée.

HISTOIRE DE NOUSCHZAD FILS DE NOUSCHIRWAN ET DE LA FEMME CHRÉTIENNE.

Kesra, le maître de la terre, brillait comme le soleil, et le monde le craignait et espérait en lui; il marchait comme le soleil au ciel, dans une main l'épée, dans l'autre *un trésor* de bienveillance, renonçant à la générosité dans le temps de la sévérité, repoussant la sévérité au moment de la générosité. Tel était ce roi, fils des Chosroès; il avait mis de l'ordre dans le monde par sa justice. Mais que l'on ait devant soi un roi, ou un sujet, ou un homme au cœur pur, voué au culte de Dieu, sache qu'il a besoin d'une compagne, de vêtements, de nourriture et d'une habitation; et si sa femme est pure et de bon conseil, elle est comme un trésor multiple, surtout si elle est de haute taille, avec des boucles de cheveux noirs qui tombent jusque sur ses pieds, intelligente, sage, prudente et chaste, parlant bien et d'une voix douce. Or c'est une telle femme qu'avait le noble roi; elle avait une taille de cyprès et un visage de lune; elle suivait la religion du Messie, et la ville était remplie de la renommée de sa beauté.

Elle mit au monde un fils au visage de soleil, plus brillant que Vénus dans le ciel. La mère illustre lui donna le nom de Nouschzad, et sa tendresse ne laissait pénétrer auprès de lui aucun vent d'orage. Il grandit comme un cyprès élancé; il avait tous les

talents et était un ornement pour la royauté; il connaissait l'enfer et la voie du paradis, la doctrine d'Esra, du Messie et la foi de Zerdouscht, mais il n'approuvait pas le Zend-Avesta et lavait ses deux joues dans l'eau du Messie; au lieu de la foi de son père il adopta celle de sa mère, et le monde en resta dans l'étonnement. Le roi en fut tellement irrité que ce rosier ne portait plus pour lui que des épines; on ferma la porte de son palais et la brillante salle d'audience de Nouschzad, et l'on en fit une prison pour lui. Sa résidence était à Djundischapour, mais on le tenait loin de *tout contact* tant avec l'Iran qu'avec l'Occident. Il y avait dans cette ville en même temps que lui beaucoup d'hommes en prison, des malfaiteurs chargés de chaînes.

Le roi, pendant qu'il revenait de Roum, se plaignait de ce mouvement continuel et des fatigues de la route, et à la fin il devint si faible que son corps fléchit et son état l'empêcha de donner des audiences. Quelqu'un apporta à Nouschzad la nouvelle que cette gloire de l'empire était ternie, que Kesra, le vigilant maître du monde, était mort, et que le sort remettait la terre à un autre, et Nouschzad se réjouit de la mort de son père. Qu'on ne lui donne jamais le nom de Nousch (le doux)! car un homme qui se réjouit de la mort d'un roi juste doit être de mauvaise nature.

Un vieillard a dit là-dessus: « Si tu te réjouis de ma

« mort, alors tâche de ne pas mourir. » Si tu sais qu'on ne peut échapper à la mort, tout devient indifférent, le passé et l'avenir; celui-là seul n'en aura pas l'esprit troublé dont la vie est belle devant Dieu. Mais un fils qui s'écarte de la voie de son père est ou un scélérat ou un insensé. Que la semence de la coloquinte soit fraîche ou sèche, elle ne peut pas porter un fruit à parfum de musc. Pourquoi donc faut-il que le fruit soit toujours de la nature de la graine que le jardinier a semée au commencement? Si la tendance d'une plante est vers la poussière, elle se soustraira au soleil et à l'eau pure, et ne te donnera jamais les fruits et les feuilles qu'il faudrait; elle vivra et mourra dans la poussière.

Je te raconte l'histoire de Nouschzad; aie soin de ne jamais faillir à la justice. Si le ciel acceptait un maître, ce serait Nouschirwan qui l'instruirait. Pourquoi donc son fils a-t-il quitté la voie du père pour ambitionner sa dignité royale et son trône? Écoute de moi toute cette histoire, je te la conterai, ô mon fils, du commencement à la fin. En mettant en vers le récit du Dihkan, je travaille à laisser une marque de moi et un souvenir qui me survive. Honneur à qui fait ce qui mérite honneur! Moi, le poëte, je recherche ce renom éternel après ma mort. Un poëte persan, sur lequel cent vingt ans ont passé, a dit : « Celui qui est l'ennemi du Distributeur de la justice « n'est pas de la race des hommes, mais un Ahriman. »

MALADIE DE NOUSCHIRWAN ET RÉVOLTE DE NOUSCHZAD.

On raconte de Nouschzad cette histoire, qui s'est conservée dans d'anciens récits, que, lorsque le fils de Kesra eut entendu dire que le trône échappait à cette branche de l'arbre royal, il ouvrit la porte du palais et de tous côtés se rassemblèrent autour de lui en foule ceux qui avaient brisé les liens de la raison et que Nouschirwan avait enfermés en prison. Nouschzad mit en liberté ces fous, et toute la ville fut terrifiée de ce qu'il faisait. Tous les chrétiens de la ville, qu'ils fussent laïques ou prêtres, se réunirent à lui en grand nombre, des cavaliers portant haut la tête et prêts à frapper de l'épée. Sa mère lui donna de l'argent, car le roi avait rempli son trésor, et il rassembla ainsi trente mille hommes, tous armés de lances et propres au combat. Il s'empara de toutes les villes d'alentour et l'on parla partout de lui. Il leva un tribut et des impôts à Ahwaz et à Schouschter : personne ne pouvait lui résister. Dans ses intentions ténébreuses, il écrivit une lettre à son parent le Kaïsar : « Tu es le maître de Djundischa-« pour, tu es mon ami, mon coreligionnaire et mon « chef. » Il remplit la ville de malfaiteurs et la fortune de cet homme égaré se réveillait.

On eut nouvelle à Madaïn de tout ce que faisait le fils du roi, et le gouverneur de cette province envoya au roi un cavalier à qui il avait communiqué

tout ce qu'il avait entendu et tous les rapports secrets qu'il avait reçus. Le messager arriva auprès de Nouschirwan, courant comme l'eau qui coule, lui dit ce qu'on lui avait confié et lui remit la lettre contenant tout ce que faisait Nouschzad. Le roi l'écouta et lut la lettre; il fut affligé de cette affaire et tout troublé. Le maître du monde et son Mobed qui portait haut la tête s'assirent et se parlèrent longuement en secret, et lorsque le roi eut pris sa résolution, il fit venir un scribe et lui dicta, le visage froncé et les lèvres pleines de soupirs, une lettre *à Ram Berzin*, dans laquelle il montrait toutes les blessures de son cœur et ses chagrins.

Il commença par des hommages rendus à « celui « qui a créé le ciel, la terre et le temps, qui a orné « le ciel du soleil, de Saturne et de la lune, qui a « rendu glorieux le diadème, le trône et la majesté « des rois. Depuis le brin de bois sans valeur jusqu'à « l'éléphant au dos *puissant*, depuis la poussière que « soulève le souffle de la fourmi jusqu'aux flots du « Nil, toute chose est sous les ordres de Dieu, quand « même elle se cacherait au milieu d'une enclume, « et nul ne peut voir une limite à son pouvoir ni « lui ravir sa puissance. Je connais cette lettre maudite qu'a écrite mon fils, qui est un si grand malheur pour moi; je connais ces criminels qui ont « brisé la porte de la prison et se sont réunis à Nouschzad. Si quelqu'un est destiné à voir un jour

« pareil, il vaut mieux qu'il ne reste pas longtemps « sur la terre. Personne n'est mis au monde par sa « mère que pour mourir, depuis Kesra jusqu'à « Nouschzad ; ni le pied de la mouche et de la « fourmi, ni l'éléphant et le loup n'échappent aux « griffes et au bec de la mort, et si la terre voulait « révéler ses secrets et laisser mesurer ses œuvres, « on verrait son giron rempli de têtes couronnées, sa « poitrine pleine du sang des cavaliers, le pan de sa « robe rempli d'hommes savants, et les fentes de sa « tunique pleines de femmes aux belles joues. Pour-« quoi se couvrir la tête d'un diadème, pourquoi « mettre un casque ? les plumes et la pointe *de la* « *flèche* de la mort les traverseront. Mais on a beau « dire que personne ne peut rester ici, peu d'hommes « se réjouissent de la mort d'un. fils. Pourvu que « Nouschazd échappe lui-même au malheur, on se « réjouirait de la destruction de cette foule qui s'est « associée à lui et qui ne parle que de la mort de « Kesra.

« Ensuite il n'y a qu'un homme de mauvaise race « qui aime à parler de la mort d'un roi juste, et si « Nouschzad s'est détourné de moi, c'est qu'un de « ces Divs l'y a entraîné, mais il n'y persistera pas ; « il s'est enflammé quand il a cru pouvoir atteindre « l'objet de ses désirs. Aussi longtemps que ma tête « portera la couronne, aucun autre ne sera roi du « monde à côté de moi, et il n'aurait pas dû si légè-

«rement, sur un simple bruit, déclarer vacante ma «place. Nouschzad aurait été le maître de la couronne «impériale, si j'avais laissé vide le trône; mais sa «conduite a été conforme à sa croyance, qui est «digne de son âme méchante.

«Ce n'est pas tout cela qui m'inquiète et me fait «peur, quoique la foi de mon fils soit impure; les «trésors qu'il a gaspillés ne pèsent pas sur mon «cœur, et tous ceux qui ont agi de concert avec lui «et ont écarté de leurs âmes le respect qu'ils me «devaient sont des hommes méchants, des malfai-«teurs, des hommes de mauvaise race et indignes «d'être mes sujets. Tout cela me touche peu et tu «ne dois pas te chagriner de ce qu'ils ont fait. Mais je «crains le Maître du monde et tremble devant lui, «qui dépasse en sagesse les plus sages. A Dieu ne «plaise que mon âme ait jamais été ingrate envers «lui, à qui rien de ce qui est bien n'est caché. Il «m'a donné la victoire et la majesté royale, la pros-«périté et le diadème de l'empire, et si ma recon-«naissance avait été égale à sa bonté, ma prospérité «aurait toujours augmenté. Est-ce qu'il n'est pas «sorti de mes reins une goutte, et *ce fils* n'a-t-il pas «trouvé un lieu de repos et de sommeil loin de moi, «et n'est-il pas devenu mon ennemi dès qu'il s'est «réveillé? Je crains que ce ne soit moi-même qui «me sois préparé ce chagrin. Mais si le Maître du «monde n'est pas en colère contre moi, je n'ai pas

« de souci de cette affaire, et si la fortune me pro-« tége encore, je ne périrai pas. Tous ceux qui se « sont réunis à Nouschzad sont méprisables à mes « yeux ; c'est de la lettre que le Kaïsar lui a écrite « qu'est venue l'eau qui a rendu trouble le ruisseau, « car on a cru qu'il était parent de mon fils parce « qu'il est son ami et son coreligionnaire. Ce n'est « qu'un homme de peu de sens, qui ne respecte « pas la foi de ses ancêtres, et celui-là est le meilleur « des fils qui accepte la religion de son père et ne « l'attaque pas.

« Mais quoique cet insensé se soit détourné de la « justice, il ne faut pas l'injurier, car l'injure tom-« berait sur moi, puisqu'il est de mon sang et de ma « chair. Réunis une armée et prépare tout pour le « combat, mais procède avec douceur et avec lenteur, « et si l'on en vient aux extrémités et qu'il veuille « livrer bataille, n'agis pas avec violence ; il vaut « mieux s'en emparer que le tuer : il y a toujours « espoir de le ramener de sa mauvaise conduite. Voici « la position : il faut que tu laves avec l'eau de la « raison la poussière qui couvre ce cyprès de belle « venue ; mais si le prince méprise tes avis, si le « puissant cyprès s'abaisse, si sa tête se relève de son « lit de mollesse, n'épargne pas contre lui la massue « et l'épée. Quand un noble homme se prend d'a-« mour pour les choses viles, on ne peut plus l'en « guérir, et un noble homme devient vil quand il

«combat le roi du monde; ne crains pas de le tuer, «s'il te provoque lui-même de verser son sang dans «la poussière. Un homme glorieux *auparavant* qui «se jette dans la religion du Kaïsar et se détourne «de mon diadème, devient méprisable, vil et faible, «et amène lui-même sa destruction par le ciel su-«blime.

«Mihri Nousch, un homme sage et dévot, vêtu de «laine, a dit là-dessus : «Que celui qui se réjouit «de la mort de son père soit privé des joies de la «vie.» Ne crois pas trouver de la lumière sans «ombre, *car dans ce monde* l'eau et le feu coulent «ensemble dans le ruisseau. Personne n'a joui d'un «repos sans peine ; c'est la règle du sort, et voilà «tout. Ne fais pas d'amitié avec le ciel qui tourne, «car il te donnera tantôt l'amande, tantôt la coque; «comment s'attendre de lui à rien de ce qui est beau, «puisqu'il l'enlève aussitôt qu'il l'a montré, et c'est au «moment où le ciel t'a porté au plus haut que tes «peines, tes malheurs et tes terreurs commencent? «Sache que les hommes qui se trouvent avec Nou-«schzad, et qui ont tant déserté leur devoir, ne sont «que du vent et des jouets, des objets de moquerie «pour ceux qui ont de l'expérience, et non pas des «faucons. Quant aux chrétiens qui se trouvent dans «son armée et qui se sont égarés à cause de leur foi, «sache que la religion du Messie est telle que ses «adhérents, quand on élève la voix, sont tous terri-

«fiés, renient la voie du Messie et deviennent à la «fin ennemis de la croix. Les autres, qui sont des «gens ramassés de partout, n'ayant appris qu'à faire «du mal, méchants et aventuriers, personne ne les «craint et ils ne savent pas plus ce qu'ils veulent «qu'un souffle de vent.

«Si Nouschzad est fait prisonnier dans le combat, «ne lui parle pas de tout cela; il ne faut pas que son «âme soit blessée par le chagrin, s'il renonce à sa «voie perverse; il ne faut pas qu'on fasse souffrir son «corps dans un temps où sa tunique sera déchirée «*par les coups qu'il aura reçus*, car toutes nos femmes «dans le monde entier se soulèveraient en secret en «sa faveur. Il vaut mieux que son palais serve de «prison à lui et à ses serviteurs. Ne ferme jamais la «porte du trésor contre lui, quoiqu'il soit déchu de sa «dignité; il ne faut pas qu'il soit restreint en vête-«ments, en nourriture, en tentures et en tapis, car «sans cela il ne fera aucune attention à tes paroles. «Quant aux chefs iraniens qui se sont armés pour lui, «n'hésite pas, quand tu auras remporté la victoire, à «les couper en deux avec l'épée, car il est juste que tu «livres à la gueule du dragon tous ceux qui sont les «ennemis du roi.

«Ensuite ceux qui sont en secret mes ennemis, «qui sont de la race d'Ahriman, l'injuste, et ne par-«lent jamais de ce que je fais de bien, tu peux les «reconnaître par leur conduite dans l'affaire de Nou-

«schzad. Tous étaient en ma présence pleins de «vertu, ils craignaient mes punitions; mais quand ils «ont vu ce qui se passait, ceux qui disaient du mal de «moi tournaient leur langue contre Nouschzad, mais «c'est moi qu'ils injurient, qu'ils saisissent l'occasion «de blâmer. Ne permets pas que les malveillants par«lent ainsi, car, quoiqu'il ait tourné à mal, toujours «est-il mon fils, et mon cœur l'atteste. Perce donc «devant l'assemblée la langue à ceux qui parlent mal «de Nouschzad et sont injustes envers lui; maudite «soit leur langue, maudite leur bouche! Ceux qui «ne cherchent que l'occasion d'abaisser le roi, qui «emploient des moyens détournés et hostiles, et se «livrent aux mauvaises pensées et à la foi d'Ahriman, «ne doivent pas vivre dans ce royaume, car l'honneur «de mon fils est mon diadème.»

RAM BERZIN SE PRÉPARE À LA GUERRE CONTRE NOUSCHZAD. CONSEILS QUE DONNE PIROUZ À NOUSCHZAD.

On plaça le sceau du roi sur la lettre, et le messager partit en toute hâte. Arrivé auprès de Ram Berzin, il lui dit ce qu'il avait entendu de la bouche du roi, ensuite il lui remit la lettre qui contenait ses volontés relatives à Nouschzad et lui ordonnait de réunir une armée et de faire la guerre sans égard au respect qu'on devait au fils du roi. Le vieillard lut la lettre et écouta les longs récits du messager, et à l'heure où le coq chante on entendit le son des

timbales à la porte du palais; une grande armée sortit de Madaïn, et Ram Berzin partit à l'instant pour la guerre.

Nouschzad en reçut des nouvelles, il réunit une armée et paya la solde. Tous les catholiques et les patriciens de Roum qui demeuraient sur la frontière de ce beau pays, à leur tête Schemmas, le chef des troupes, se rassemblèrent et formèrent une armée accoutumée à verser le sang. Un grand bruit s'éleva de la porte de Nouschzad, l'armée s'ébranla comme une mer que le vent agite; ils sortirent tous de la ville dans la plaine, la tête remplie de l'envie de combattre, le cœur plein de venin et du désir de la vengeance. Lorsque Ram Berzin vit la poussière que soulevait l'armée, il fit sonner les trompettes d'airain et former les rangs; la poussière qui s'élevait sous les pas des cavaliers, le sang des chefs versé, les coups des lourdes massues, déchiraient le cœur des rochers, et personne ne voyait plus la face brillante du soleil. Nouschzad se tenait au centre de son armée, il plaça sur sa tête un casque roumi; ses troupes étaient des catholiques roumis et si nombreuses que le sol disparaissait sous les sabots de leurs chevaux; on aurait dit que la terre bouillonnait, que l'air au-dessus de leurs têtes poussait des cris.

Un brave, couvert d'une cotte de mailles, s'avança hardiment; son nom était Pirouz le lion; il s'écria: « O illustre Nouschzad, plaise à Dieu que tu ne te

«détournes pas de la justice! Ne combats pas l'armée «du roi : tu te repentirais de cette lutte. Tu as abandonné la foi de Kaïoumors, la voie de Houscheng «et de Thahmouras ; le Messie imposteur lui-même «a été mis à mort lorsqu'il eut renoncé à la religion «de Dieu. Ne choisis donc pas la foi de celui des «fondateurs de religion qui ne connaissait pas son «propre sort; car si la majesté divine avait brillé sur «lui, comment les Juifs auraient-ils pu le vaincre? «Tu as entendu ce que ton noble père, le maître du «monde, a fait avec le Roum et le Kaïsar, et maintenant tu lui fais la guerre et lèves la tête jusqu'au «ciel! Malgré ce visage de lune, cette majesté et «cette taille, ces membres et cette poitrine, ces «mains et cette massue, ton âme ténébreuse est tellement troublée que je ne vois plus de l'intelligence «en toi. Comment un fils peut-il prétendre au trône «d'un père vivant? C'est contre la règle et la raison. «S'il meurt, il est juste que tu demandes son trône, «mais le combattre aujourd'hui est un crime de ta «part. Hélas! cette tête, cette couronne, ce nom et «cette naissance que tu vas jeter au vent! Tu n'es pas «en état de lutter contre le roi Nouschirwan, si tu «n'es pas un lion et un tigre bondissant.

«O prince! je n'ai pas vu dans le palais du roi une «image qui eût des mains et des rênes, des pieds «et des étriers, une poitrine et un cou, un mouvement guerrier et une massue comme toi. Ja-

«mais peintre n'a vu une peinture pareille, jamais «le monde un roi comme toi. Mais ne brûle pas «l'âme de Kesra; jeune comme tu es, ne ternis «pas cette couronne qui éclaire le monde. Des«cends de cheval, demande pardon au roi, jette par «terre cette massue et ce casque roumi. Si loin d'ici «un vent froid couvrait ton visage de poussière «sombre (te faisait mourir), le cœur du roi en brû«lerait, et le soleil, en te voyant, pleurerait. Ne ré«pands pas dans le monde la semence de l'avidité; «il ne faut jamais se soulever contre son roi. Si tu «quitte la route que j'indique, si tu adoptes la voie «de la violence et de l'orgueil, tu te rappelleras «souvent les conseils de Pirouz, et bien des soupirs «sortiront de ton cœur.»

Nouschzad lui répondit: «O vieillard décrépit dont «la tête est remplie de vent! ne crois pas qu'une «armée composée de héros qui portent haut la tête «et d'un fils de roi demande pardon; je ne veux pas «de la croyance de Kesra, mon cœur incline vers ma «mère, dont la foi du Messie est la religion, et je ne «renierai pas son glorieux *exemple* et sa foi. Si le «Messie, qui aa pporté cette religion, a été mis à «mort, la majesté du monde ne l'a pas abandonné; «le saint est retourné auprès de Dieu, le saint; il a «préféré la grandeur céleste à cette terre obscure. Si «je dois mourir, je m'en effraye peu: c'est un poi«son contre lequel il n'y a pas de thériaque.»

COMBAT ENTRE NOUSCHZAD ET RAM BERZIN. MORT DE NOUSCHZAD.

Nouschzad ayant répondu ainsi au vieux Pirouz, les plumes des flèches couvrirent le ciel, les braves de l'armée s'ébranlèrent, les timbales et les clairons résonnèrent. Nouschzad lança son cheval rapidement comme le feu, s'avança, semblable à Adergouschasp, renversa l'aile gauche des Iraniens, et aucun des héros ne restait plus en face de son armée. Il tua beaucoup d'hommes vaillants. Ram Berzin devint inquiet, et ordonna de faire pleuvoir des flèches et d'en remplir l'air comme d'une grêle de printemps. Nouschzad fut blessé dans la mêlée et se rappela alors les avis de Pirouz; il courut au centre de l'armée, le corps percé d'une flèche, les joues pâlies par la douleur. Il dit devant les vaillants Roumis: «Combattre son père est un acte vil, triste et déplorable.»

Il se lamenta et appela un évêque qui pleurait; il lui confessa tout ce qu'il avait sur le cœur et lui dit: «C'est par ma faute que ce triste jour amène sur moi un si grand malheur. Maintenant que ma tête est dans la poussière, envoie un cavalier auprès de ma mère et fais-lui dire que Nouschzad a quitté ce monde et que les jours de la justice et de l'injustice sont finis pour lui. *O ma mère!* ne laisse pas ton cœur s'affliger à cause de moi; je subis la loi de cette demeure

« passagère. Ma part dans cette triste vie étant telle, « comment pouvais-je être heureux et une lumière « pour le monde ? Tout être vivant ne naît que pour « mourir, et puisque tu mourras, ne t'attriste pas à « cause de moi. Ce n'est pas ma mort qui me donne « de l'angoisse ; ce qu'il y a de pis, c'est le mécon- « tentement de mon père. Ne me prépare pas un « tombeau et un trône et de longues cérémonies, « donne-moi une tombe chrétienne. Il n'y faut ni « camphre, ni musc, ni ambre, parce que je sors « du monde blessé par une flèche. » Il dit, ferma « les lèvres, et l'illustre Nouschzad au cœur de lion était mort.

Lorsque l'armée apprit la mort du prince, elle se dispersa de tous côtés, et quand Ram Berzin sut que Nouschzad avait été tué, il accourut à son chevet en se lamentant. Les Iraniens ne tuaient plus personne sur le champ de bataille, ils ne se réjouissaient pas et n'enlevaient pas de butin ; ils le voyaient mort et tombé comme une chose vile, un prêtre roumi soutenant sa tête contre sa poitrine. Tout le champ de bataille retentissait de cris de douleur, et Ram Berzin était affligé et ému ; il demanda à l'évêque ce qu'il savait sur Nouschzad et ses dernières volontés. L'évêque répondit : « Personne que « sa mère ne doit voir sa tête découverte ; quand il a « senti la blessure de la flèche, il a défendu qu'on « fît un tombeau et qu'on employât du musc et de

«l'ambre. Sa mère va lui préparer, selon la coutume «chrétienne, une tombe et un linceul, et envelop-«pera sa tête, sans diadème, sans brocart de Roum, «sans trône, tel que le malheureux l'a vu faire pour «des esclaves. Maintenant son âme est réunie au «Messie, quoique lui ne soit pas mort sur la croix.» Tous les chrétiens qui se trouvaient dans ce pays se déchirèrent les joues ; il s'éleva un cri de deuil, et les hommes et les femmes du pays entier se rassemblèrent, disant : «Il est mort, ce prince vaillant et «jeune, qui était le cœur et l'œil du roi Nouschir-«wan!» On l'emporta de cette plaine dans un cercueil qu'on se passait de mains en mains pendant trois farsangs.

Lorsque sa mère reçut la nouvelle, elle abaissa sa tête et son diadème dans la poussière ; elle sortit de l'appartement des femmes et s'avança sans voile sur la route ; toute la population du marché l'entoura, on éleva une enceinte de toile autour d'elle, chacun se couvrit la tête de poussière ; on confia le corps à la terre, et Nouschzad avait vécu. Le vent l'avait amené, et inopinément le vent l'avait emporté ; tout Djoundischapour était en larmes, tous les cœurs étaient consumés de douleur à cause de la douleur du roi.

Pourquoi te tords-tu follement dans les chaînes de la passion, puisque tu sais que tu ne resteras pas longtemps ici? Cherche un passage, mais ne re-

cherche pas tant le monde, sa fleur est du poison; ne la flaire pas étourdiment. Ne te détourne pas de la foi et de la droiture, car la colère de Dieu amènerait ta perte. Si tu as confiance *en Dieu*, délivre ton âme de soucis et ne tourmente pas ton cœur avec la scie des chagrins; si tu as une coupe, demande du vin doré, et sache que le péché ne donne pas de la joie au cœur; recherche la gaieté et l'allégresse, mais ne t'enivre pas et ne prends pas les discours vains pour paroles de sens. Si tu as dans le cœur de l'amour pour Ali, tu auras, au jour du jugement, un appui pour ta demande de grâce. Puisse le cœur du roi du monde être heureux, puissent toutes mes paroles le célébrer! Le trône de Mahmoud, le maître du monde qui désire la gloire et fait de chaque cœur un lieu de glorification, est devenu la colonne du ciel, et le soleil brille éternellement de l'éclat qu'il lui prête. Quand il aura entendu mes paroles, que sa bonté pourvoie à mon bien-être!

NOUSCHIRWAN A UN SONGE ET BUZURDJMIHR SE REND À LA COUR.

Maintenant nous allons parler d'un sujet plus gai, de l'histoire de Buzurdjmihr. Garde-toi de traiter les songes comme des folies; sache qu'ils tiennent de la prophétie, surtout quand c'est le roi du monde qui les voit, et que son âme lumineuse les choisit; les astres tiennent conseil dans le cercle de la lune,

leurs paroles se dispersent sur leur route et les âmes sereines voient en rêve tout l'avenir, comme le reflet d'une flamme dans l'eau. Or, une nuit, Nouschirwan dormait; son intelligence était mûre et éveillée, son pouvoir était jeune; il vit en rêve croître devant son trône un arbre royal qui charmait son cœur. Le roi appela de la musique et des chanteurs; mais dans ce lieu de repos et de plaisirs s'assit un sanglier aux défenses aiguës; il s'assit, se prépara à prendre part au banquet et demanda à boire dans la coupe de Nouschirwan.

Lorsque le soleil éleva sa tête dans le signe du Taureau et que le chant de l'alouette se fit entendre de tous côtés, le roi monta sur son trône, soucieux et le cœur chagrin de ce rêve. On appela l'interprète des songes, on fit asseoir des nobles devant le trône; le roi raconta à ces Mobeds, hommes de bon conseil, ce qu'il avait vu en rêve. L'interprète des songes ne sut que répondre, car il n'avait jamais entendu parler d'un pareil rêve, et quand on confesse son ignorance, on est à l'abri des reproches. Le roi, ne recevant pas de solution de la part du savant, chercha, le cœur plein de soucis, d'autres moyens. Il envoya partout des Mobeds, des hommes de sens et d'expérience et à l'esprit éveillé; il les chargea chacun d'une caisse d'argent, et espérait beaucoup d'eux à leur retour; chaque caisse contenait dix mille dirhems et devait les aider à rechercher dans

le monde un savant interprète de songes, un homme versé dans toute science, qui expliquerait le rêve du roi, tirerait ce secret de sa cachette, et à qui ils remettraient la caisse pleine en ajoutant les remercîments du roi du monde.

Les Mobeds expérimentés allèrent de tous côtés; c'étaient des cavaliers intelligents et savants. Un de ces nobles s'appelait Azad Serv; il se rendit de la cour du roi à Merv, parcourut la ville, chercha partout et vit un Mobed qui tenait en main le Zend-Avesta et l'enseignait à des enfants avec rudesse, avec des emportements et de grands éclats de voix. Devant lui était un jeune homme plus âgé que les autres, qui s'appliquait à étudier le Zend-Avesta; on l'appelait Buzurdjmihr. Il tenait toujours ses yeux sur ce livre avec passion et dépassait en savoir tous ces enfants; il était d'une famille de gens savants. Le Mobed dirigea son cheval vers ce lieu, entra et fit *au maître* des questions sur le rêve du roi. Le maître d'écriture dit : « Ceci n'est pas mon affaire; je m'en tiens, en « fait de savoir, au Zend; je l'enseigne à ces enfants, « mais je n'ose pas aller au delà. » Buzurdjmihr entendit les paroles du Mobed, en fut frappé, et, levant les yeux, dit au maître : « Ceci est du gibier pour « moi; c'est mon affaire d'interpréter les songes. » L'homme de l'Avesta poussa un cri contre lui, disant : « As-tu fini avec ton livre? Si tu te mets main« tenant à interpréter des songes, comment satisferas-

«tu ton ventre affamé?» L'envoyé lui dit: «O homme «intelligent! il possède peut-être cette science, ne «le traite pas avec tant de mépris. Que sais-tu de «la rotation du sort? Le vêtement n'importe pas «chez un homme; la fortune de cet enfant commence «peut-être à briller; ce n'est pas toi, mais le sort «qui l'aura instruit.» Le maître, tout en colère contre Buzurdjmihr, s'écria: «Dis donc ce que tu «sais.» Mais le jeune homme répondit: «Je ne par«lerai que devant le roi et quand il m'aura fait as«seoir devant son trône.»

L'envoyé lui donna un cheval et de l'argent, et tout ce qu'il fallait pour l'équiper, et ils partirent ensemble de Merv, courant comme les francolins sous les buissons de roses. C'est ainsi que marchant et parlant du roi, de son pouvoir, de sa majesté, de sa couronne et de son trône, ils arrivèrent à un endroit où ils trouvèrent de l'eau; et comme c'était l'heure de manger et de se reposer, ils mirent pied à terre sous un arbre. Lorsqu'ils eurent pris de la nourriture et qu'ils firent leur sieste, Buzurdjmihr s'endormit dans l'ombre de l'arbre, la tête couverte par une pièce d'étoffe. Le personnage qui était son compagnon de route était encore éveillé, ses réflexions l'empêchaient de dormir, car son esprit étoit en émoi à cause de ce jeune homme si savant. Il regardait la forêt et vit un serpent qui retira au dormeur la pièce d'étoffe qui lui couvrait le visage

et le flaira avidement de la tête aux pieds; puis il le quitta pour se cacher dans les feuilles de l'arbre. Lorsque le serpent noir eut atteint le haut du tronc, le jeune homme se réveilla, et quand le serpent noir vit son trouble, il disparut dans les branches sombres de l'arbre. L'envoyé resta confondu et invoqua à plusieurs reprises le nom de Dieu sur Buzurdjmihr, disant en lui-même que ce jeune homme intelligent arriverait à un haut degré de puissance.

BUZURDJMIHR INTERPRÈTE LE SONGE DU ROI.

En quittant cette forêt, ils continuèrent leur route en toute hâte et arrivèrent auprès du roi. L'envoyé entra avant le jeune homme, se présenta à l'instant devant le trône de Kesra et lui dit : « O roi Nouschirwan, pendant que tu dors, ta jeune fortune « veille! En quittant la cour je suis allé à Merv, courant comme un francolin dans un jardin de roses. « J'ai trouvé parmi les savants un jeune homme; je « l'ai emmené et me suis hâté de revenir. » Puis il raconta ce qu'il avait entendu de sa bouche et le prodige du serpent noir qu'il avait observé. Kesra, le maître du monde, fit appeler Buzurdjmihr et lui parla longuement de son rêve. Le jeune homme écouta Nouschirwan, sa tête se remplit de paroles, sa langue devint éloquente, et il répondit : « Dans « ton palais et parmi les idoles de l'appartement de « tes femmes, il y a un jeune homme qui s'est dé-

«guisé en adoptant des vêtements de femme. Fais «partir de cette salle tous les étrangers pour qu'ils «n'apprennent pas ce que nous voulons faire. Or«donne à tes femmes de passer devant toi, en comp«tant les pas qu'elles font sur le sol, et nous deman«derons à cet intrus hardi comment il est arrivé «jusqu'à la couche du lion.» Le roi renvoya de la salle d'audience tous les étrangers et fit fermer la porte du palais impérial. Les femmes du roi parurent dans toute leur beauté, et ces belles créatures, exhalant un parfum de jasmin, fières et honteuses, passèrent doucement devant Kesra; mais de cette manière on ne vit pas d'homme parmi elles, et Kesra se mit en colère comme un lion furieux.

L'interprète des songes dit: «Cela ne devrait pas «être; mais il y a un jeune homme parmi ces fem«mes, et si tu as bien vu ton songe, ô roi, il faut de «toutes manières en trouver l'interprétation. Fais-les «passer encore une fois le *visage* découvert, et pé«nètre au fond de leur ruse.» Le roi ordonna à l'eunuque de ramener à l'instant toutes ces idoles, à qui il dit: «Il faut passer de nouveau et montrer vos «visages sans le voile de la pudeur.» Elles passèrent donc encore une fois devant lui, et toutes reconnurent la sagacité de l'interprète du songe, car il parut au milieu d'elles un jeune homme ayant la taille d'un cyprès et le visage d'un Keïanide; son corps tremblait comme un saule et son cœur désespérait de la douce vie.

Il y avait dans ces appartements soixante et dix jeunes filles, chacune comparable à un noble cyprès. L'une d'elles était la fille du chef de Djadj; elle avait une taille de cyprès et des joues d'ivoire, et un jeune homme au visage de jasmin et au parfum de musc l'avait aimée dans le palais de son père; il se tenait devant elle comme un serviteur; partout où elle allait il était avec elle. Le roi lui demanda qui était ce jeune homme, qui était cet homme favori d'une esclave, apportant des calamités, hardi, jeune et se trouvant dans l'appartement des femmes de Nouschirwan. La femme dit: «Il est mon frère cadet, il est jeune et «de la même mère que moi. Nous avons des pères «différents, mais la même mère, et il ne se passe «rien de mal entre nous. Il a pris ce vêtement parce «que, par respect pour le roi, il n'ose pas le regar«der en face.» C'est ainsi que s'excusait cette fille au visage de lune, dans sa terreur d'un roi amoureux. Elle savait que ce qu'elle disait était une fourberie, mais le feu du chagrin poussait son cœur au mensonge. Nouschirwan fronça les sourcils; il était confus de ce qu'avaient fait ces jeunes gens. Sa colère éclata et il dit à l'exécuteur des hautes œuvres: «Il faut que «la terre recouvre ces deux coupables.» Le bourreau les traîna dehors, derrière le rideau de l'appartement des femmes du roi, et les pendit dans cet appartement pour que d'autres ne commissent pas de péché.

Nouschirwan donna à l'interprète du songe une

caisse *remplie d'or* et des chevaux et des vêtements à souhait. Il était étonné de son savoir, et ses paroles le faisaient réfléchir. On inscrivit son nom sur les registres du roi, parmi les Mobeds, ses conseillers; les affaires de Buzurdjmihr prospéraient, et le ciel qui tourne lui montra sa face avec faveur. Tous les jours sa fortune augmentait et le roi était très-heureux de le posséder.

Le cœur de Kesra était plein de justice, son âme et sa tête étaient ennoblies par la sagesse. Il avait à sa cour des Mobeds; il y retenait des savants versés dans toutes les sciences; il y avait toujours soixante et dix hommes éloquents qui demeuraient et dînaient dans le palais. Chaque fois qu'il était libre d'affaires à décider, d'œuvres de générosité à faire, de banquets à ordonner ou de batailles à livrer, il demandait à tous les Mobeds de nouveaux discours et ornait son esprit de nouvelles connaissances. Dans ce temps Buzurdjmihr était jeune, parlant bien, d'un esprit subtil, et beau de visage, et il arriva qu'il apprit bientôt de ces illustres Mobeds, de ces astrologues et de ces sages, leurs sciences, et les dépassa, et leva la tête plus haut que ces philosophes. Personne ne connaissait les secrets des astres comme lui; il n'était inférieur à personne dans l'art de la médecine, et il ne cessait de faire de beaux discours sur le gouvernement et la conduite des affaires, et de donner de bons conseils.

NOUSCHIRWAN DONNE UNE FÊTE AUX MOBEDS. CONSEILS DE BUZURDJMIHR.

Or il arriva qu'un jour le roi fit dresser des tables et inviter les Mobeds qui avaient du savoir et le désir de s'instruire, qui étaient éloquents, intelligents et observateurs. Les Mobeds à l'esprit éveillé, les nobles qui avaient recherché la voie de toute science se présentèrent, et lorsque le dîner fut terminé, ils demandèrent du vin et égayèrent leur âme sereine en buvant. Le roi vigilant dit aux sages : « Dévoilez les trésors « secrets de la sagesse; que chacun m'explique la « science particulière qu'il possède; il nous fera plai« sir. » Tous ceux parmi eux qui étaient des savants, tous les hommes osant et sachant parler se mirent à discourir devant le roi qui avait invité à cela les sages.

Lorsque Buzurdjmihr entendit leurs discours et qu'il observa que le roi faisait attention à leur savoir, il lui adressa des bénédictions, se leva et dit: « O maître de tout ce qui est juste et droit, puisse « la terre être l'esclave de ton trône d'ivoire, puisse « le ciel briller par l'éclat de ta couronne! Puisque « tu donnes l'ordre à tes esclaves de délier leurs lan« gues, je parlerai, quoique je sois un homme peu « considéré et au plus bas degré du savoir. On ne « peut blâmer un savant qui essaye de délier sa lan« gue devant Nouschirwan. » Kesra le regarda et dit à ce savant : « Pourquoi la sagesse resterait-elle ca-

«chée?» Le jeune homme développa alors une grande puissance de langage, et sa parole rendit le monde plus lumineux. Son éloquence et ses conseils enchaînèrent les cœurs des Mobeds. En commençant son discours, son talent s'exerça aux louanges de Dieu. Ensuite il dit: «Brillant est l'esprit de celui qui dit «peu avec un sens profond; mais celui qui a l'esprit «irréfléchi parle beaucoup et longuement, et quand «il y a de longs discours dépourvus de sens, les «hommes méprisent celui qui parle. Fais ton de«voir et ne te laisse pas aller au souci de l'ambition, «car la terre est un séjour fugitif et nous ne faisons «qu'y passer; si nos jours étaient éternels, bien des «hommes demanderaient la possession du monde. «Il n'y a rien de mieux dans la vie que l'humanité; «en cela la science ne te contredira pas. Le com«mencement de la droiture est la connaissance de «Dieu, et si tu le connais il serait mal de ne pas le «craindre. Tout ce qu'il y a de lumineux dans «l'homme vient de la droiture, et il faut pleurer sur «les ténèbres et la perversité. Le cœur de chacun est «l'esclave d'un désir, et de là vient que chacun a son «humeur propre. Tous, dans le monde, diffèrent «d'humeur, mais il te faut accommoder à tous.

«Celui qui est le premier dans sa sphère se donne «de la peine pour devenir plus grand encore; mais «l'homme de sens, le sage et celui qui est intérieure«ment content est de ce monde par le corps, et de

« l'autre par le cœur. Ne te tourmente pas de ce que « tu n'as pas atteint; car c'est une maladie pour « l'âme et une peine pour le corps. La force donne à « l'homme de l'honnêteté, et le mensonge et la per- « dition viennent de la faiblesse. Si ton esprit est « dépourvu de savoir, ton plus bel ornement est « le silence, et si tu te complais trop dans ton savoir, « il arrachera à ton intelligence le gouvernement de « toi. Riche est celui qui n'a pas d'avidité, et heu- « reux celui qui n'a pas pour compagne la cupi- « dité. La douceur est la sœur de la raison; la rai- « son est comme le diadème sur la tête de l'âme. « Avoir un sage pour ennemi mortel vaut mieux qu'un « sot ami. Riche est celui qui est content, il en- « chaîne l'avidité et les soucis. Si tu es assez humble « pour vouloir apprendre, tu écouteras les paroles « de ceux qui savent. Quand un homme énonce son « opinion confusément, il ne réussira pas dans l'ac- « tion. Quiconque a oublié ce qu'il savait doit refu- « ser à sa langue le droit de parler. Si tu as dans la « main des richesses, de l'or, de l'argent et des che- « vaux parés, arrange convenablement tes dépenses « et garde-toi de gaspiller ou d'être trop avare. Quand « un homme de sens se tient loin de son ennemi, « celui-ci devient pour lui comme un serviteur. Quand « un homme fait son devoir au péril de sa vie, sache « qu'il est sorti victorieux du combat *de la vie*. Ne « prononce pas une parole inutile, car c'est un feu

« qui ne te donne que de la fumée; ne pense pas à « entreprendre ce qui ne peut se faire, car tu ne peux « pas percer le fer avec de l'eau. Un roi savant sera « toujours humble, mais son savoir le rendra grand « et puissant. Quiconque connaît les œuvres du Créa- « teur du monde est au-dessus des malheurs du sort; « il adorera de plus en plus le juge suprême et re- « jettera de son cœur les tentations du Div; il s'abs- « tiendra de tout ce qu'on doit éviter de faire et ne « troublera jamais ce qu'on ne doit pas troubler. C'est « vers Dieu que nous devons nous tourner à la fin, « car c'est lui qui donne le pain quotidien et est le « père nourricier. »

Les visages de tous les savants se rajeunirent à ces belles paroles de Buzurdjmihr; toute l'assemblée fut étonnée de ce jeune homme qui s'élevait à une telle hauteur. Kesra, le maître du monde, en était tout confus; il fit venir les chefs du bureau des traitements et ordonna d'inscrire son nom en tête de la liste, de sorte que le registre commença par lui, et la fortune de Buzurdjmihr était à la cour ce que le soleil brillant est au ciel. Les grands se levèrent devant le roi des rois et saluèrent Buzurdjmihr de bénédictions toutes nouvelles.

Puis ils le questionnèrent sur ce qu'il avait dit, car sa tête et son cœur étaient alliés avec la raison, et le jeune homme au cœur pur et à l'esprit brillant recommença à parler ainsi : « Il ne faut pas, même

« en pensée, vous détourner du roi, distributeur de « la justice ; car il est le pâtre et nous le troupeau, « nous sommes la terre et il est le ciel sublime. On « ne doit pas violer le pacte qui nous lie à lui, ni « sortir de sa voie et lui désobéir ; il faut que nous « soyons heureux de son bonheur, si nous voulons « accomplir le devoir de l'époque envers lui ; il faut « répandre dans le monde le renom de son mérite « et garder inviolablement ses secrets. Ne soyez pas « importuns en lui témoignant votre respect ; car « *il pourrait se fâcher, et même* le lion mâle craint le « feu. Si une montagne méprisait ses ordres, nous « l'appellerions folle de cœur et faible de cerveau. « Tout malheur et tout bonheur viennent du roi, les « chaînes et la prison souterraine, les couronnes et « les trônes. Les têtes couronnées lui obéissent, les « hommes de sens jouissent de la vie sous lui. Celui « qui ne se sent pas heureux par lui vient d'Ahriman, « et son cœur et sa tête sont étrangers à la sagesse. » Ils écoutèrent les paroles du jeune homme qui réveillait l'esprit des vieillards décrépits ; puis l'assemblée se dispersa, toutes les langues et toutes les bouches pleines de ses louanges.

DEUXIÈME FÊTE QUE NOUSCHIRWAN DONNE À BUZURDJMIHR ET AUX MOBEDS.

Une semaine plus tard, le roi à l'esprit serein invita de nouveau les savants : il mit de côté les affaires

du monde pour pouvoir entendre les discours des sages, de ceux qui méritaient le plus d'honneur et dont le savoir était digne de l'attention du roi. Ces hommes éloquents, tant les jeunes que les vieillards pleins d'expérience, arrivèrent, et Buzurdjmihr, ce jeune homme qui portait haut la tête, entra avec les sages à l'esprit brillant. Ces hommes pleins de science et de prudence se présentèrent devant le puissant trône; leurs yeux se dirigèrent vers Buzurdjmihr, dont la présence faisait briller le visage de Kesra. Un des plus savants le questionna sur le sort et la fatalité, demandant quels en étaient le but et la fin et comment ils s'accomplissaient. Il répondit : «Un homme qui a à faire son «chemin aura beau être jeune et travailler jour et «nuit, la voie de sa destinée sera obscure et étroite et «l'eau viendra lentement dans son ruisseau, pendant «qu'un autre, sans valeur, sera couché sur le trône «de la fortune et le rosier versera sur lui ses fleurs; «telle est la coutume du sort et de la fatalité, et l'on «n'échappe pas à cette chance par ses propres efforts. «Dieu, qui sait tout, qui est le père nourricier de «tous, a ainsi créé l'étoile de la destinée.» Un autre demanda : «Qui est-ce qui recherche le mieux la «fortune et à qui est due la prospérité?» Buzurdjmihr répondit : «Celui qui s'occupe le plus du bien «et dont les actions portent *le plus* de fruit.» Un autre demanda : «Qu'est-ce qu'il y a de mieux en nous,

« et à quoi est dû le bonheur dans le monde? » Il répondit : « A la douceur, à la clémence, à la noblesse « et à la convenance; l'homme modeste courbe la « tête, rend service, sans penser à une récompense, « se donne de la peine et fait ainsi sa place dans le « monde ; il ne quitte pas ses compagnons quand « c'est l'heure de marcher. » Un autre demanda : « Que doit faire le sage dans un moment de dis- « pute et de querelle? » Il répondit : « Celui qui re- « connaît sa faute doit changer d'habitudes et de ma- « nières. »

Un autre demanda : « Que faire pour qu'on ait le « moins de peine dans la vie ? » Buzurdjmihr répondit : « Si un homme de sens a un cœur patient, il arri- « vera au contentement ; il sera juste quand il don- « nera et quand il prendra, et il fermera ainsi la « porte de la perversité et de la perdition ; il pardon- « nera les fautes quand il est le maître, et ne se lais- « sera pas aller à la colère et à l'impatience. »

Un autre demanda : « Qui, dans une assemblée, « est le plus maître de lui-même? » Il répondit : « Celui à qui la passion ne fait pas oublier la man- « suétude et la bonté; ensuite celui qui, mollement, « s'abstient d'agir quand il voit que l'agrandissement « amène le malheur. » Un autre demanda : « Y a-t-il « quelque chose de mieux pour les deux mondes que « la générosité et la bonté? Qui est-ce qui produit « des fruits dans les deux mondes et amène deux

«printemps dans une année?» Buzurdjmihr répondit: «Celui qui, sans être sollicité, met le bonheur «de son âme dans les dons et qui remercie encore «celui qui accepte. Distingue *par là* l'homme généreux du marchand.» Un autre demanda: «Quel «est le *véritable* ornement de l'homme, et quelle est «la plus belle des belles actions?» Il répondit: «Quand l'homme généreux fait du bien à quelqu'un «qui le mérite, il grandit comme un cyprès élancé «et ne dépérit jamais dans le verger; mais on aurait «beau planter dans du musc un indigne, cette ronce «sèche ne donnera ni parfum ni fleur.» Un autre demanda: «Dans ce monde fugitif, le plus sage «n'échappe pas aux douleurs et aux peines; que «faire pour acquérir un bon renom et conduire la «vie à une fin heureuse?» Il répondit: «Va et tiens-«toi loin du péché, traite tout le monde comme toi-«même, et écarte également de toi et de ton ennemi «tout ce que tu n'approuves pas.»

Un autre dit: «Qu'y a-t-il de mieux entre les «deux, un travail modéré ou immodéré?» Il répondit: «Rien n'est selon la raison que ce qui est ré-«fléchi. Si tu veux que ta peine porte fruit, tra-«vaille à mesure qu'une affaire se présente.» Un autre demanda: «Puisqu'il faut pleurer sur ceux «qui sont à blâmer, qui est-ce qui est digne de «louange?» Il répondit: «Celui qui espère le plus «en Dieu et en même temps le craint le plus.» Un

autre dit : « O homme à l'intelligence brillante, et « dont la tête s'élève au-dessus du ciel, à qui ce « ciel instable et sublime accorde-t-il meilleur sort ? » L'homme éloquent répondit : « A celui qui n'a ni « inquiétude ni besoins. C'est à lui que la destinée « accorde ses plus beaux dons, pourvu qu'il ne s'é- « carte pas de la justice. » Un autre demanda : « Quelle est la sagesse par laquelle nous pouvons « être heureux dans le monde ? » Il répondit : « *La* « *sagesse* de celui qui est patient, qui méprise « l'homme sans pudeur, ensuite de celui dont le cer- « veau bout de colère, et qui pourtant ferme les « yeux malgré sa colère contre l'homme qui a com- « mis une faute. » Un autre dit : « O sage, qu'est-ce « que l'homme de sens approuve le plus ? » Il répon- dit : « Celui qui cultive son intelligence ne regrette « jamais ce qui lui échappe, et si une chose qui lui « est chère est foulée dans la poussière, il ne se « laisse pas aller au regret, à la douleur et à la ter- « reur ; ensuite il arrache de son cœur tout espoir de « choses impossibles, comme le vent *arrache* les « feuilles du saule. »

Un autre demanda : « Qu'est-ce qui est mauvais « pour un roi et afflige le cœur de l'homme honnête ? » Il répondit : « Le sage dit que le roi peut être en « faute par quatre choses : d'abord s'il a peur de « l'ennemi dans le combat ; ensuite s'il est peu em- « pressé à donner ; puis s'il néglige les avis des

«sages au jour de la bataille; enfin s'il agit avec pré-«cipitation, et ne se donne pas, au milieu des af-«faires, le temps de se reposer et de dormir.» Un autre dit: «Qui est-ce qui est sans reproche, et que «doit-on blâmer dans un homme libre?» Il répondit: «Nous nommons homme juste celui chez qui la «raison est garante des paroles; mais quand un «homme riche trompe et ment, et recherche des hon-«neurs par des moyens détournés et injustes, quand «il sait refréner devant le roi son égoïsme et sa con-«voitise, mais blesse follement le cœur des hommes «purs, c'est le signe d'un homme vaniteux, faisant «ce qui mérite blâme et ayant la tête remplie du «besoin de domination.» Un autre dit: «Quelles sont «les dispositions les plus profitables à un homme qui «veut ne pas faire du mal?» Il répondit: «Celui qui «dit toujours la vérité a toujours des intentions «pleines de droiture; il se sert de sa langue sans «avoir à verser de larmes de honte; au milieu des «cris il parle d'une voix douce, et le plus sage est «celui qui ne se permet jamais de s'écarter de la rai-«son pour suivre ses passions.» Un autre sage demanda: «Qui, dans le monde, peut, sans faire du «mal, administrer ses affaires, jouir de la vie et en «faire jouir les siens et ses alliés?» Il répondit: «Il «faut d'abord qu'il recherche auprès de Dieu les «moyens de réussir; c'est lui qu'il faut prier, c'est «lui qui est ton refuge, le maître du jour et de la

« nuit, de la lune et du soleil; *il faut* se soumettre « en public et en secret aux ordres du roi du monde, « avoir soin de son corps et le défendre fortement « contre les fatigues et les passions, veiller sur sa fa- « mille et multiplier la provision pour les pauvres, « remettre les enfants jeunes à des maîtres, car on « ne doit pas livrer le monde aux ignorants, et si les « enfants sont obéissants, le père doit les traiter « avec indulgence. »

Un autre demanda : « Quelle est la place qu'un « fils honnête doit occuper auprès de son père? » Il répondit : « Un fils doit être cher à son père comme « sa propre vie; après sa mort, le fils doit maintenir « la bonne renommée du père, c'est pour cela qu'il « l'appelle son guide. » Un autre demanda : « Quelles « sont, selon ce que tu sais, les richesses qui rendent « l'homme le plus heureux? » Il dit : « L'homme est « considéré pour ses richesses; celui qui n'en a pas « est méprisé. D'abord la chose qui t'inspire l'envie « de l'avoir indique, par sa nature, si ton caractère « est bon; puis, si tu l'as obtenue, mais ne l'emploies « pas; une pierre et un joyau digne d'un roi sont de « même valeur. » Un autre dit : « Quel est le roi, maître « du trône et grand de renommée, que tu juges être « le meilleur? » Il répondit : « Celui qui assure la sé- « curité de l'honnête homme, dont la voie est la ter- « reur des méchants, dont le trône donne la paix au « monde. » Un autre demanda : « Par quoi un homme

«est-il riche, et qui, dans le monde, est pauvre et «accablé de peine?» Il répondit : «*Riche est* qui est «content des dons du Maître du ciel sublime, et il n'y «a aucun malheur plus grand, pour celui qui n'est «pas compagnon de la fortune, que la convoitise.» Les grands l'admirèrent, et tous le comblèrent de bénédictions unanimes.

TROISIÈME FÊTE QUE DONNE NOUSCHIRWAN À BUZURDJMIHR ET AUX MOBEDS

Une semaine se passa; le huitième jour, de grand matin, le roi s'assit sur le trône de turquoise et appela tous les sages, tous ceux qui étaient puissants par la parole et par le savoir. Ils parlèrent tous et de toutes choses; mais le roi n'en fut pas très-content. Kesra dit à Buzurdjmihr : «Ôte de devant ton visage «le voile de la modestie.» Le *jeune homme* savant et éloquent délia alors sa langue et énonça des paroles de sagesse sur toute chose. Il commença par bénir le roi, disant : «Puisse le maître de la couronne, «maître du monde, le vainqueur des lions, le «roi illustre, puissant, savant et vertueux, être «toujours victorieux!» Puis il dit : «L'homme ne «peut devenir grand que quand il se détourne de la «voie du mal. Comme il faut que tu grandisses par «le savoir, tu as besoin d'intelligence pour trou«ver des paroles. La bravoure est le moyen d'ar«river à la renommée, et le monde repousse les

« hommes sans cœur; quand un homme est lâche, il « n'obtient pas ce qu'il désire; quand il n'est pas « lâche, il poursuit son but dans le monde. Si tu « recherches un trône, il te faut faire de grandes « actions; quand tes branches donnent de la verdure, « il faut que tu produises des fruits. Quand on de- « mande quels sont tes mérites, il ne faut pas que « tu répondes en *vantant* ta naissance; la naissance « sans mérite est chose indifférente et de nulle valeur. « Un roi a dit à ce sujet : « Si une rose n'a pas de par- « fum, ne parle pas de sa couleur, et que personne ne « demande au feu de lui donner l'eau du ruisseau.» « Un roi s'enrichit par sa libéralité, et ce n'est pas « par des trésors cachés que tu peux acquérir de la « gloire. Quand en belles paroles tu t'attribues du mé- « rite, prouve-le par des actions. L'homme de sens est « humble, et c'est lui que le ciel a nourri de raison; « tel est l'homme au cœur simple, et son âme noble « le préserve de toute perversité. La raison repré- « sente dans le monde l'arbre de la sincérité, et son « premier fruit est le cœur du roi.

« Si tu es content de ton sort, tu jouis de la tran- « quillité; si tu te livres à la convoitise, elle te cau- « sera des terreurs. Ne sois pas débonnaire avec « les gens, car tu seras peu récompensé de tes bien- « faits. La fortune est propice à ceux qui ont le cœur « ouvert; heureux qui a de la patience. Tout homme « qui cherche le pouvoir a besoin de mérites pour

«cette ambition; il faut d'abord être prudent et in-«telligent, ensuite avoir beaucoup d'expérience; «puis il faut, au moment de l'action, avoir des amis «et calculer toutes les bonnes et les mauvaises chan-«ces; ensuite il faut du cœur et de la droiture, et se «débarrasser de la fausseté et du mensonge; enfin si «tu possèdes la force, fais un effort et le pouvoir en «sortira. Si un homme fort ne fait pas d'effort, il «n'atteindra pas l'objet de ses désirs; mais sache que «celui qui fait des efforts immodérés n'a pas d'espoir «de réussir.

«Je vais énumérer cinq traits qui distinguent le «sage et qui le préservent de toute peine, et sept «traits qui appartiennent au sot et qui le mettent «naturellement à mal. D'abord tout homme qui a de «l'intelligence ne se chagrine pas d'une chose *dési-«rable* qui lui échappe; il ne se réjouit pas de ce qu'il «n'a pas encore atteint, et ne s'afflige pas de ce qui «passe à côté de lui; il ne met pas son espoir dans «ce qui n'est pas encore arrivé, il ne dit pas qu'une «branche de saule va porter fruit; au moment où il «est libre de toute peine et de tout mal, il craint «l'avenir; si la dureté du sort dépasse tout calcul, «il ira au-devant et ne faiblira pas dans l'action. «Le sot dont j'ai parlé a sept manières d'agir: «d'abord il se met en colère, sans qu'il y ait une «faute de commise; il ouvre son trésor aux gens in-«dignes, et n'en obtient ni récompense ni récipro-

« cité ; il n'est pas reconnaissant envers Dieu, et, dans « son âme, il ne se connaît pas lui-même ; ensuite il « s'attire du chagrin et du dommage par des paroles « imprudentes ; il se fie à ceux qui ne méritent pas de « confiance et cherche de la soie sur les ronces ; enfin « il se querelle sous de faux prétextes et cherche sa « gloire dans l'impudence. Sache, ô puissant roi, que « jamais personne ne souffre un dommage en prenant « conseil. Si un homme est silencieux dans une assem- « blée, ce silence donne du repos à l'âme, et si l'on « prête l'oreille au sage qui parle, on y trouve du « bien pour son corps et des conseils et de la sagesse « pour son âme. Les paroles que tu entends, ne les « oublie pas, car la parole est le diadème sur le trône « du roi ; si tu veux que ce que tu sais porte fruit, « relâche par la parole les joyaux *de la sagesse* ; « si tu veux que ta gloire se répande partout, tire les « paroles de ta langue comme on tire une épée du « fourreau ; si tu laisses asseoir *comme vizir* auprès de « toi un ignorant, les infâmes prendront le dessus. « C'est par la sagesse que l'âme et le cœur devien- « nent brillants ; prends donc garde de t'approcher « du mensonge. Quand un homme éloquent parle, « laisse-le finir et ne sois pas impatient ; les paroles du « sage te rendront puissant ; parle donc comme tu l'as « entendu parler. Cherche dans la sagesse le moyen « d'être indépendant, car, quelle que soit l'indigence « qui te presse, quand tu as, dans ta détresse, à ta

«disposition la sagesse, tu as un guide pour la tran-«quillité *de l'âme*. Quand la droiture est dans la «langue et dans le cœur, la porte de la perdition se «trouve fermée. Puisse l'âme de Nouschirwan rester «toujours en état d'apprendre!»

Un Mobed d'un esprit ingénieux lui demanda: «Quelle est la chose bienséante et bonne qui donne à «l'homme de la sérénité et le délivre des difficultés «de ce monde?» Il répondit: «Quiconque possède «de la raison est heureux dans les deux mondes.» Le Mobed dit: «Mais s'il n'a pas de raison, *car* la «raison est un don brillant de Dieu?» Il répondit: «Le savoir est ce qu'il y a de mieux, car le savant est «plus grand que les plus grands.» Le Mobed dit: «Mais s'il n'a pas cherché la voie du savoir et n'a «jamais lavé son esprit avec cette eau?» Il répondit: «*Alors* il faut qu'en homme vaillant il compte son «corps pour rien; s'il a de la force au jour du com-«bat et jette dans la poussière la tête de ceux qui «méditent le mal, il sera cher au cœur du roi, il sera «heureux et puissant pour toute sa vie.» Le Mobed demanda: «Mais s'il n'a pas cette *vaillance*, s'il ne «veut pas apprendre, s'il n'a ni conduite ni foi?» Buzurdjmihr répondit: «Alors il vaut mieux que «la mort place sur sa tête un casque sombre.» Le Mobed demanda: «Comment ferons-nous pour que «chacun de nous se nourrisse du fruit de l'arbre que «le sage cultive dans ce jardin printanier et que

« nous marchions dans son ombre? » Il répondit : Ce-« lui qui ne permet pas à sa langue de prononcer de « mauvaises paroles ne met pas dans la peine son âme; « celui qui ne déchire pas la peau des autres avec ses « discours sera regardé comme un ami par toute l'as-« semblée; toute difficulté deviendra aisée pour lui, « et ennemis et amis le traiteront également *bien.* » Le Mobed dit de nouveau : « Celui qui s'écarte de la « route du mal peut-il être un homme puissant ou « un homme honorable? » Il répondit : « Les mau-« vaises actions sont comme un arbre plein de mau-« vais fruits. L'oreille de celui qui parle d'un ton « doux sera rarement frappée par des paroles dures. « Sache que c'est la langue qui est la cause des peines « des hommes, et si tu ne veux pas qu'elle te fasse « du mal, pèse tes paroles. La seule place qui con-« vienne à un homme de peu de paroles et dévoué « au roi est devant le trône; il pleure les malheurs à « venir, comme un oiseau ou une bête fauve pleure « dans le piége; ensuite il est fort contre ce qui est « mal, il l'évite et suit entièrement les voies de la « sagesse; il ne s'occupe pas d'une affaire dont il faut « s'abstenir; il ne s'afflige pas de ce qui ne mérite « pas d'affliction; il ne laisse pas passer le bonheur « sans en jouir; il se garde de compter les pas des « jours futurs; il évite ses ennemis avec plus de ruse « qu'une bête fauve; il tient à ses amis comme la « plume à la flèche. L'homme de sens a peu d'envie

«de plaisirs dont la fin doit être le chagrin. Renonce «à la mollesse et à la paresse, travaille et conquiers «par la fatigue le droit à la fête, car dans ce monde «il n'y a pas de gain sans fatigue, et le paresseux «n'aura jamais de trésors. Puisse Nourchirwan faire «prospérer la terrre, puisse-t-il rester maître du «monde et son pouvoir être toujours jeune!»

On parla longuement sur ce thème, les cœurs des endormis se réveillèrent; les Mobeds, les grands, les sages à l'esprit éveillé bénirent Buzurdjmihr, célébrèrent la gloire du roi du monde et se séparèrent le cœur joyeux.

QUATRIÈME FÊTE QUE NOUSCHIRWAN DONNE À BUZURDJMIHR ET AUX MÔBEDS.

Deux semaines s'étant passées, le roi se débarrassa un jour des affaires publiques et ordonna aux Mobeds et aux nobles de venir au palais avec les sages; il leur fit des questions sur le corps et la naissance, sur l'ardeur et le repos, sur l'intelligence et la justice, sur la royauté, le trône et le pouvoir, sur le commencement et la fin de la fortune. Il questionna ces Mobeds sur ces sujets et les interrogea sur tout ce qu'il voulait. Chacun parlait selon la mesure de ses connaissances; mais le roi n'était pas satisfait, et dit à Buzurdjmihr : «Tire de sa cachette le «brillant joyau.» Buzurdjmihr lui rendit ses hommages, disant: «O roi au cœur serein et plein de

« tendresse ! sache que jamais roi comparable à toi « en justice, en savoir, en gloire du trône et de la « couronne, en beauté, en sagesse et en haute for- « tune, n'a mis le diadème sur sa tête. Quand un « roi est vertueux, quel bonheur pour le monde que « la vertu d'un maître de la couronne, qui craint Dieu « quand il a à juger, qui n'est pas avide du pouvoir « et de montrer qu'il est le maître, qui domine ses « passions par la raison, même dans un moment de « colère ! Il faut qu'un roi n'ait jamais une pensée « que désapprouverait le Créateur ; il doit reconnaître « que le bonheur et le malheur viennent de Dieu, et « rechercher le paradis en récompense de la vertu. « Être véridique et conciliant est le devoir constant « du maître du monde et de l'homme d'honneur. Il « n'y a rien de meilleur que la véracité, et le maître « de la terre ne possède pas un plus beau joyau. *Un « roi doit être* éloquent, d'une âme sereine, rendre « justice à tous et traiter les petits comme tels et les « grands comme tels. Aucun sujet du roi ne doit « jamais être privé de sa place légitime. La couronne « sera puissante aussi longtemps que le roi tiendra « en honneur les sages, et la majesté royale sera « sauve aussi longtemps que le maître du monde « acceptera l'avis de tout homme qui sait. Il faut « observer ce qui se passe à la cour et sévèrement « réprimer les convoitises des méchants. Il ne faut « pas qu'un seul homme passe la nuit dans la peine,

« car il pourrait en arriver malheur au roi. Le roi éloi-« gnera tout homme qui a mérité une punition, qui « est de mauvaise race et de mauvaise nature, pour « que les hommes inoffensifs n'aient rien à craindre « de lui. A quiconque se trouve dans les prisons du « roi, qu'il soit coupable ou innocent, il faut ou-« vrir la porte selon l'ordre de Dieu, qu'il a fait con-« naître dans le Zend-Avesta. Mais si c'est un être « malfaisant, impudent et dépravé, il faut en débar-« rasser la face du pays, pour qu'il n'ait pas un re-« tour de fortune qui lui permettrait de porter la dé-« solation dans les demeures des hommes.

« Il faut que le maître du monde soit attaché à la « foi et à la justice tant qu'il sera roi; il faut qu'il « travaille en public et en secret à délivrer le monde « avec son épée du mal que font les Divs. S'il or-« donne son armée sagement, les hommes qui ont « besoin de son aide cesseront de souffrir. Si tu es « prudemment sur tes gardes contre tes ennemis, le « cœur manquera à ceux qui ont de mauvais desseins « contre toi. Emploie des hommes pour réparer, « avant que le temps des combats arrive, toutes les « brèches dans l'empire. Tout reproche que l'on fait « au roi retombe sur la couronne et sur le trône. « Chéris autant que tu peux ton fils, car il est comme « ton image réfléchie dans l'eau; il faut espérer que « son cœur sera éclairé par l'instruction et par l'en-« seignement de la science. Tu dois lui ouvrir la porte

« de ton trésor, pour qu'il n'ait pas à se plaindre de « sa gêne. Il ne faut pas briser le cœur du fils du roi, « quand il commet une injustice; ramène-le dans le « bon chemin par la bonté, et restreins son pouvoir « dès le commencement; si tu trouves dans son cœur « une trace d'inimitié, c'est une mauvaise herbe qu'il « faut arracher de son jardin; car si on la laisse « subsister, elle prendra de la force et remplira de « ronces le jardin du roi.

« Un roi qui veut se conduire avec dignité et avec « prudence ne doit pas prêter l'oreille aux paroles « des médisants; un Destour de mauvaise nature et « adonné à parler mal des autres causera la perte du « trône et de la royauté. N'écoute pas les discours des « ignorants; quand ils parlent mal de quelqu'un, « garde-toi par esprit de justice de prononcer un « arrêt. Il faut tout faire avec droiture et éloigner « son cœur de toute perversité. Il ne sied au maître « du monde que la droiture; c'est le Div qui amène « la perdition. L'homme pur qui entend ces paroles « fera de la raison la reine de son cœur, le diadème « bénira le roi, et le trône se raffermira par lui; la « couronne des rois et le trône seront fiers de lui, « ses ennemis perdront confiance en leur fortune, et « cette roue du ciel a beau tourner, un nom glorieux « restera comme souvenir de lui. Puisse la grande « âme de Nouschirwan rester jeune aussi longtemps « qu'il y aura des jours! »

L'assemblée fut confondue des paroles de Buzurdjmihr, et l'intelligence des sages paraissait obscure *à côté de la sienne.* Nouschirwan, quand il eut entendu ces paroles, doubla son traitement, lui remplit la bouche de perles de belle eau, et ces conseils remplirent de larmes ses yeux. L'assemblée quitta la salle d'audience du roi de la terre, les lèvres pleines de bénédictions.

CINQUIÈME FÊTE QUE DONNE NOUSCHIRWAN À BUZURDJMIHR ET AUX MOBEDS.

Une autre semaine se passa, et le huitième jour, au moment où *le soleil* qui illumine le monde commença à briller, rejetant le voile sombre de la nuit et parant le monde *d'une robe* de brocart jaune, le roi des rois s'assit en présence des Mobeds, des vieillards intelligents et sachant bien parler, d'Ardeschir, chef des Mobeds et des grands, de Schapour et de Yezdeguerd, le scribe. Buzurdjmihr, le jeune homme éloquent, se présenta aussi devant Nouschirwan. Le roi du monde dit à cette assemblée de savants : « Qui parmi vous a dans son âme assez de sagesse pour être le soutien de la religion de Dieu et « pour préserver de tout mal le trône de la royauté ? »

Lorsque le Grand Mobed entendit ces paroles, il commença à parler au milieu des nobles, en réponse au roi : « C'est la justice de Nouschirwan qui « fait briller la majesté royale, le diadème et le trône.

« Puisqu'il ouvre son trésor selon le mérite des « hommes, son nom restera grand après la mort; « car c'est la générosité qui donne le grand renom, « et les trésors sont faits pour être répandus. Ensuite « il restera glorieux, parce que sa langue est pure de « tout mensonge et qu'il ne cherche pas à acquérir « de l'honneur dans le monde par des moyens frau- « duleux; ensuite parce qu'il est juste et généreux, « et que sa couronne embellit notre époque; puis « parce que la tête du roi illustre ne s'émeut pas des « fautes que commettent les sujets; ensuite parce « qu'il sait parler de telle façon que son nom ne « peut jamais vieillir dans le monde; en toute chose, « grande et petite, il dit la vérité, et dans aucun « cas il ne s'écarte des règles de la dignité. Ensuite « il aime les serviteurs de son trône autant que sa « fortune; puis, si savant que soit son discours, sa « langue sait lui donner de l'éloquence; son esprit « ne se relâche pas à apprendre et à consumer le cer- « veau dans ses pensées. L'intelligence rend libre « tout homme, quand même il a beaucoup à se « plaindre de son étoile. Ne fais jamais, ô roi, de « divorce entre ton cœur et ton intelligence; c'est « elle qui conduit à la gloire et à une fin heureuse. « C'est un esprit pauvre et de peu de sagesse qui a « pu dire : C'est à moi que personne n'est égal en « savoir. »

Yezdeguerd, le scribe, dit : O roi sage et qui ac-

«cueilles la sagesse! il est honteux pour un roi de «verser du sang et de se mettre en colère pour peu «de chose; s'il est léger, s'il agit avant d'avoir réflé-«chi, il se trouve en opposition avec l'homme intel-«ligent et s'aigrit par suite de sa propre ignorance; «si le cœur du roi du monde s'abandonne aux pas-«sions, c'est que le Div s'est fait le compagnon de «son esprit; or, si l'esprit du juge est âpre, ses pa-«roles ne rendront pas faciles les affaires. Un homme «de guerre qui, au moment du combat, a peur pour «sa vie et ne craint pas la honte, et un riche qui «a le cœur étroit et avare, il vaut mieux qu'ils dispa-«raissent dans la tombe. Le pouvoir ne sied pas à «un pauvre, car le pauvre n'est pas propre au com-«mandement. Un vieillard fourbe se rend odieux; et, «après sa mort, son âme ira au feu; si un jeune «homme est paresseux dans l'action, le monde en «sera dégoûté et son esprit ne restera pas sain et «vigoureux; maudit soit son esprit, maudite sa «langue!»

Lorsque Buzurdjmihr eut entendu ces beaux discours et rempli son cerveau de sagesse, il dit : «O «roi au visage de soleil, puisse le ciel étoilé être «toujours propice à tes désirs! Fais de manière que «tout homme qui a de l'intelligence cultive son esprit «par le savoir. Le cœur des pierres et des rochers «pleure sur l'homme ignorant, et, à cause de son «ignorance, personne ne le respecte; il ne comprend

« ni le commencement des choses ni leur but; il ne « distingue pas ce qui est honteux de ce qui est hono« rable. Sont méprisés par la foule qui travaille, plus « méprisés encore par les sages, d'abord : le juge de « mauvaise foi, à qui le sage n'accorde pas son estime; « ensuite le chef de l'armée qui n'a soin que de ses « trésors, le soldat qui se refuse à la fatigue, le « savant qui ne recule pas devant le crime quand il « s'agit de quelque chose qui flatte ses goûts, le méde« cin qui est malade lui-même, car comment déli« vrerait-il le malade de son mal? puis le pauvre qui « s'enorgueillit de richesses qui ne valent pas une « obole quand on les nomme; ou l'avare qui envie « aux autres le repos et le sommeil, l'eau claire à la « rivière, et qui s'en fait un mérite quand un vent « favorable souffle sur toi; ou l'homme intelligent « qui se met en colère et attache les yeux *de la con« voitise* sur le bien des autres; enfin celui qui favo« rise l'ignorant et livre le pouvoir au paresseux. Un « homme sans talent, mais qui a de la raison, se re« pent quand il a fait mal; mais le cœur d'un homme « sans raison s'enflamme par ses désirs comme le feu « qui trouve pour aliment du soufre ou que propage « un champ de roseaux. Que le cœur du roi reste « vaillant, que les chefs de la terre soient ses servi« teurs! »

SIXIÈME FÊTE QUE DONNE NOUSCHIRWAN À BUZURDJMIHR ET AUX MOBEDS.

Le roi laissa passer de nouveau une semaine, puis il ordonna de parer la cour. Il vint s'asseoir sur le trône d'or, portant des bracelets, la couronne et la ceinture d'or; à l'un de ses côtés se plaçait le Mobed qui était son vizir, à l'autre Yezdeguerd, le scribe, et autour de lui les sages, l'éloquent Buzurdjmihr et les nobles. Le roi dit alors à Buzurdjmihr : «Pourquoi tenir cachés les joyaux *de la* «*sagesse*, les paroles salutaires à l'âme, qui donnent «de la grandeur à l'homme qui n'avait pas de va-«leur? Le trésor de celui qui parle ne diminue pas «pendant qu'il délecte l'esprit de celui qui écoute.»

Le Mobed dit à Buzurdjmihr : «O toi qui es plus «illustre que le ciel qui tourne! connais-tu quelque «chose qui te diminue par son accroissement, et «dont la diminution ne tarde pas à t'accroître?» Il répondit : «Moins tu manges, mieux ton corps se «portera et plus ton esprit gagnera, et à mesure «que tu feras de bonnes actions, tu devanceras tes «égaux.» Yezdeguerd, le scribe, lui dit: «O homme «éloquent et observateur! Quels sont les trois défauts «que l'homme tient cachés dans son cœur et qui ne «lui servent à rien?» Il répondit : «Il faut d'abord «garder ton cœur contre l'envie de blâmer. Personne «dans le monde n'est sans défaut, s'il veut en secret

« tâter son corps et son âme. Si tu es le supérieur, « on te portera envie; si tu es l'inférieur, *ton supé-« rieur* te fera verser des larmes. Puis le délateur et « l'homme à double face travaillent à faire sortir de « la poussière même de l'eau (à inventer du mal là « où il n'y en a pas). Un homme enfin qui parle hors « de propos perd sa dignité et sa réputation; celui « qui n'écoute pas jusqu'au bout n'apprend rien par « ce qu'on lui dit ni ne s'y conforme. Le sage n'at-« tache pas les yeux sur les richesses, et, si elles ne « lui arrivent pas, il ne se tord pas de colère. »

Le Grand Mobed lui demanda : « O toi qui dépasses « en sagesse les plus intelligents! Chacun, dans ce « monde, a ses désirs, qu'il les montre ou qu'il les « cache, et il poursuit leur accomplissement par des « voies qui montrent aux hommes ce qu'il vaut; « quelle est la voie qui te paraît la plus avantageuse, « et laquelle est douloureuse, pénible et perni-« cieuse? » Il répondit : « Il y a une voie double, « pense laquelle tu as envie de suivre : l'une est la « voie de ceux qui ne respectent rien, elle est pleine « de mauvaises actions; l'autre est celle de la vertu et de « la raison; mais il n'y en a qu'une pour rentrer dans « la poussière, une voie longue et pleine de terreur « et d'effroi. L'intelligence sera ton guide en cela, « c'est à elle que tu dois adresser tes questions sur le « pourquoi et le comment. L'homme intelligent pos-« sède un don de Dieu : regarde qui est digne d'un

«pareil don. Uu homme fort de corps, qui n'a pas «pour compagne la raison, personne dans le monde «ne veut se servir de lui. Là où il n'y a pas de raison, «il ne devrait pas y avoir de la vie, car la raison est «l'âme de la vie; Dieu m'en est témoin. Quand «l'homme a acquis les fondements du savoir, il «devient propre aux honneurs et aux luttes *de la vie.* «Le premier usage que tu dois faire du savoir est de «te tourner vers Dieu, qui vit et qui vivra toujours; «si tu te confies à lui, tu as atteint le désir de ton «cœur, tu es arrivé à l'endroit vers lequel tu tendais. «Le second effet du savoir est de te procurer ce qu'il «faut de nourriture. Évite dans la nourriture et dans «les vêtements ce qui est impur, et observe en cela «les ordres de Dieu. Si jamais tu as besoin de «quelque chose, ne t'adresse pas à l'aide et au trésor «des avares. Choisis un métier qui ne déshonore pas «ton nom. Contracte une grande amitié avec quel-«qu'un qui puisse t'aider dans un danger. Sois silen-«cieux dans les assemblées, si tu veux que tout le «monde te loue; quand tu parles, dis ce que tu as «appris et ce que l'enseignement a imprimé dans ton «âme. Pèse tes paroles et ne pèse pas les pièces d'or «de ton trésor, car un homme sage ne fait pas cas de «trésors. Rends ta langue habile à parler, fais de la «raison ton arc et de la parole ta flèche. Si tu as à «combattre, sois prudent, gare-toi des coups de l'en-«nemi; quand tes ennemis forment leur rangs, garde

« ta prudence et ton sang-froid; quand tu vois un « combattant en face de toi, ne pâlis pas; tu vain- « cras en attaquant; mais si tu montres de la mol- « lesse, ta tête sera abaissée; quand tu lances ton « cheval, fais attention, prends garde aux armes de « ton adversaire, et s'il devient impétueux, ne te « détourne pas de lui. Choisis dans le combat des ca- « marades prudents, et si tu n'es pas assez fort pour « lutter contre un ennemi, ne l'essaye pas, car ce « que veut la prudence, c'est qu'on revienne *en vie* « d'un combat.

« Observe-toi en mangeant, il ne faut pas que ta « nourriture te fasse mal; ne mange rien de trop, « cela te nuirait, au lieu que tes forces augmentent si « tu es sobre; ne fais pas de toi un carrefour en man- « geant (ne mange pas à toute occasion); mange de « façon à conserver de l'appétit. Bois de manière à « t'égayer, mais un ivrogne n'entendra jamais un mot « d'approbation.

« Si tu te voues au service de Dieu, le monde de- « vient comme ton corps et toi comme l'œil *du monde*. « Parle sans cesse du Créateur et fais de son adora- « tion le fond de tes discours. Observe profondément « le moment *pour agir, réserve-toi* jour et nuit du « temps pour le repos. Choisis le juste milieu en tout « ce que tu fais, dans les dévotions, dans les combats « et les luttes. Tu es un souffle de vent, tu es de l'ar- « gile pétrie d'eau ; n'oublie pas la voie de Dieu. N'a-

«brége pas tes prières pour te livrer à un travail in-«cessant; la loi est ancienne, mais toi maintiens-toi «jeune. Cherche le bonheur et regarde-le comme «un butin, regarde-le comme une grâce du Créateur. «Tiens-toi loin de ce qui est mal; pare-toi de bonnes «actions, si tu as du sens. Celui qui fait le bien en «public et en secret sera célébré partout. Ne laisse «pas tes passions l'emporter sur la prudence et la «raison, car dès ce moment la raison se détourne-«rait de toi.

«Enseigne à tes enfants l'art d'écrire aussitôt que «ton existence et celle de ta famille est assurée. Si «tu veux que ton travail porte fruit, ne t'éloigne pas «de tes maîtres. L'art d'écrire fera parvenir un jeune «homme à un trône et rendra un homme qui n'était «bon à rien digne de la fortune. C'est le plus hono-«rable des métiers, il rétablit le pouvoir de l'homme «tombé. Si celui qui possède l'art d'écrire sait se ser-«vir des armes et est de bon conseil, il arrive cer-«tainement au droit de s'asseoir devant le roi; et «s'il accoutume son corps aux fatigues, le roi lui «donnera des trésors sans mesure. S'il combine l'élo-«quence avec l'art d'écrire, et si son esprit s'élargit «par la réflexion, il saura choisir avec grâce l'ex-«pression la plus brève et la reproduire dans l'écri-«ture la plus élégante. Il faut que le scribe soit «homme de sens et infatigable et se rappelle les mots «qu'on lui dit, qu'il soit prudent, s'accommode à

« l'humeur du roi, s'abstienne de dire du mal, soit « chaste, patient, sage, véridique, de bonne foi, in« tègre et de bonne mine ; s'il se présente auprès du « roi avec ces qualités, il obtiendra certainement un « siége devant le trône. »

Le roi, en écoutant ces paroles, sentit son cœur s'épanouir comme une rose au printemps ; il dit au *Grand* Mobed : « Va, et confère-lui un nouveau degré ; « fais apporter de l'argent et une robe d'honneur « digne de lui, car ses discours réjouissent l'âme. »

SEPTIÈME FÊTE QUE DONNE NOUSCHIRWAN À BUZURDJMIHR ET AUX MOBEDS.

Le septième jour après, il fit suspendre la couronne *au-dessus du trône* et vint s'asseoir sur le trône d'ivoire ; devant lui se trouvaient le Grand Mobed, les nobles, les sages pleins d'ambition et à l'esprit éveillé, *comme* Sadeh, Yezdeguerd, le scribe, et audevant de tous Bahman, à l'esprit pénétrant. Alors le roi dit à Buzurdjmihr : « Éclaire nos cœurs et « montre-nous le vrai chemin. Dis sur moi toute la « vérité, ne cherche pas de la faveur auprès des « grands par la fausseté. Comment faut-il observer « mes ordres, préserver ma voie *contre tout danger* et « montrer sa loyauté envers moi ? Parle librement et « ne réserve rien ; ne déguise pas ta parole franche « sous des ornements. Ces chefs, réunis ici de tout « l'empire, répandront tes paroles. »

L'homme intelligent répondit au roi : « O toi qui « es placé plus haut que la voûte d'azur! Un homme « de sens regarde l'obéissance au roi de la terre « comme la voie indiquée par la foi. Il ne faut jamais « tarder un instant à exécuter les ordres du roi, il ne « faut jamais laisser son cœur dans l'inquiétude. Qui- « conque est ennemi du roi est, dans son âme, ado- « rateur d'Ahriman; un homme qui n'est pas l'ami « du roi mérite qu'on lui ôte la cervelle et la peau. « Sache que le repos du monde dépend du roi; si « nous agissons bien, il nous accorde de l'avance- « ment; il est notre protecteur dans le bonheur et « le malheur; il n'agit envers personne par haine ou « par faveur. Ne désire pas voir son fils à sa place; « aime comme ta propre âme son visage qui charme « les cœurs.

« La détresse ne trouve pas d'entrée dans un pays « où règne l'amour du roi; par l'effet de sa puissance, « aucun mal ne t'atteindra, car sa fortune assure « toute sorte de bonheur; le cœur du monde est sou- « riant sous l'influence d'un roi sur le visage duquel « brille la majesté donnée par Dieu; s'il est gracieux « envers toi, efforce-toi de toujours prêter l'oreille à « ses ordres. Si tu te détournes de lui en pensée, à « l'instant la fortune se détournera de toi; s'il te « tient près de lui, ne deviens pas orgueilleux; si tu « es loin de lui, ne fais pas le mal. Si le roi impose « à un serviteur de la fatigue, qu'il réfléchisse qu'elle

« est accompagnée de bons traitements et de paye; il « faut qu'il ne se dégoûte jamais du travail et qu'il « se montre vaillant au combat.

« Celui qui est reconnaissant *au roi* vient de Dieu, « et celui qui reconnaît Dieu bénit *le roi*. Ensuite on « doit garder dans son cœur le secret du roi et ne « le confier ni au soleil ni à la lune. Quand on « montre de la mollesse à exécuter les ordres du roi, « on est son propre ennemi. Maudites soient les fleurs « de l'arbre qui ne répand pas ses fruits sur le trône « et la couronne! Ne dis pas de mal devant le roi de « ceux qui lui appartiennent, car tu diminuerais la « faveur qu'il t'accordait. Quand on ment souvent, « on n'est jamais honoré par les rois. Il faut avoir « soin de ne jamais prononcer devant le roi une pa- « role que la raison n'approuve pas; s'il te fait des « questions, dis-lui tout ce que tu sais; mais ne dé- « truis pas ton renom par de longs discours, car il y « a dans le monde bien d'autres choses à apprendre « que l'oreille entend en public comme en secret.

« Celui que le roi a traité avec mépris aura tou- « jours l'esprit frappé de douleur; mais celui à qui « la bouche du roi sourit sera estimé dans le monde « entier. Si le roi t'accueille bien, ne te donne pas « des airs de fierté, quand même tu es un vieux ser- « viteur; car si long que puisse avoir été ton service, « sache que le roi n'a pas besoin de toi; s'il en favo- « rise d'autres, c'est qu'ils sont sans doute aussi dé-

«voués *que toi.* S'il t'en veut pour quelque chose, «fais tes excuses et ne te plains pas; mais si tu te sais «innocent de la faute, découvre au roi ce qui est «dans ton cœur. Si tu te sens de la colère dans l'âme, «ne lui montre pas ton visage, et éloigne-toi; car, «par la grâce de Dieu, il voit dans ton âme, il voit la «perversité et la noirceur de ton esprit, et dorénavant «tu n'éprouverais plus ses bontés, tu n'entendrais «plus de sa bouche des paroles amicales.

«Regarde la cour du roi comme une mer, ses ser«viteurs sont les mariniers, leurs talents sont les «vaisseaux, la parole est l'ancre, l'intelligence est la «voile, et quand le sage navigue, il fortifie ses «voiles, car elles le protégent et lui donnent de «l'ombre. Celui chez qui le talent ne s'allie pas à «l'intelligence fait mieux de ne pas s'aventurer à la «cour. Si le roi était une montagne en feu, il faudrait «que ses serviteurs s'arrangeassent d'y vivre; si ce «feu consume dans des moments de colère, il éclaire «dans les temps de contentement. La cour vous «donne tantôt du lait et du miel, tantôt un poison «mortel.

«L'action du roi est comme celle de la mer; «c'est par son ordre que la lune brille au ciel; l'un «tire de la mer une poignée de sable, l'autre des «perles dans leurs coquilles. Puisse le monde pros«pérer par Nouschirwan, dont l'intelligence est «mûre et vive, et dont la fortune est jeune, qui est

«le chef des rois du monde, qui a enrichi l'empire «par toutes sortes de bienfaits.»

Kesra prêta attention aux paroles de Buzurdjmihr, dont la voix ravivait son cœur. Il avait dit que chaque bravo qu'il prononcerait vaudrait quatre caisses d'argent, c'est sur ce pied qu'il le récompensa; et toutes les fois qu'il aurait dit bravo, et encore bravo, bravo! cela ferait quarante caisses de dirhems royaux. Le trésorier en fit le compte devant le roi, et chaque caisse contenait dix mille dirhems. Le roi des rois dit alors bravo, et bravo, bravo! car cette somme correspondait à ce qu'il avait dit, et le trésorier au visage de soleil fit placer les caisses devant Buzurdjmihr.

HISTOIRE DE MAHBOUD, LE DESTOUR DE NOUSCHIRWAN.

Ayant fini cette histoire, je passe à celle de Mahboud, le Destour du roi. Ne te repose pas un instant du devoir d'apprendre et ne jette pas ton esprit dans l'illusion de tout savoir. Si tu dis : «J'ai payé ma «dette à l'intelligence, j'ai appris tout ce qu'il me «faut,» le sort te jouera un beau tour et te forcera de te rasseoir devant ton maître. Écoute maintenant cette aventure, d'après les paroles d'un Dihkan qui l'a lue dans un ancien récit. Un Mobed a dit : «Aucun «roi comparable à Kesra sur son trône d'ivoire n'a «placé depuis lui la couronne sur la tête, et per«sonne n'a souvenir d'un roi aussi grand dans la

«guerre et dans les fêtes, aussi maître de ses pas-«sions et aussi juste. Il apprenait des sages la sa-«gesse, il éclairait son esprit par le savoir. Il aimait «à avoir autour de lui des Mobeds, quand il dînait «et quand il se reposait; il ornait son esprit de con-«naissances. De même que Nouschirwan encoura-«geait les discours des savants, ne te relâche pas «dans l'étude. Tu ne *te* connais pas, si tu dis que tu «es savant, que tu as acquis le pouvoir de faire «tout ce que tu désires.»

Quand tu auras entendu cette histoire, garde dans ta mémoire les paroles du vieux Dihkan. Je lui faisais des questions sur les temps anciens et il m'a raconté que Nouschirwan avait un Destour honnête et attentif, qui était son trésorier. Il était intelligent et droit dans ses intentions, ne cherchait dans le monde qu'une bonne renommée, était aimable de caractère et d'excellent conseil, avait accès auprès du roi, qui l'honorait. Le nom de cet honnête homme était Mahboud, son esprit et son cœur étaient remplis de paroles douces. Il avait deux fils semblables au gai printemps, qui étaient toujours de service chez le roi, quand il allait prier ou ou quand il demandait à un Mobed le barsom. Nouschirwan ne mangeait que ce que lui présentait Mahboud, et il avait la même confiance dans les deux fils; sa cuisine était dans la maison de Mahboud, et il se regardait comme l'hôte de celui-ci, et les

deux jeunes gens illustres et purs portaient les mets chez le roi. Les grands de la cour versaient des larmes par jalousie contre Mahboud. Il y avait surtout un grand du nom de Zerwan, qui voulait régner à la cour du roi; il était vieux, chambellan du roi et intendant des fêtes et du palais. Toute l'année son visage était inondé de larmes à cause de Mahboud et de ses fils, et il cherchait un prétexte pour irriter le roi contre ces hommes sans reproche; mais il ne trouvait pas moyen de parler mal d'eux et de leur aliéner l'esprit de Nouschirwan. Quoique le sage Mahboud sût bien qu'il avait un ennemi à la cour, il ne s'inquiétait en aucune façon des discours et des actes de ce misérable.

Or, un jour, un Juif emprunta à Zerwan de l'argent pour le faire valoir; il allait, il venait, son influence s'accrut et il devint l'ami de cet homme à l'âme ténébreuse. Étant devenu familier avec le chambellan du roi, il fréquentait le palais des Chosroès. Un jour il parla, en secret de la cour et du roi du monde, à Zerwan d'incantations, de sorcelleries, d'arts secrets, de magie, d'actes iniques et servant les mauvaises intentions. Zerwan devint attentif aux discours du Juif; il écouta ce qu'il disait des mystères de la sorcellerie, et lui dévoila son propre secret, disant : « Ne « parle de cela qu'à moi. Il faut que tu fasses une « œuvre de magie pour délivrer le monde de Mah« boud; son pouvoir a atteint un tel point qu'il veut

«s'emparer du monde, il ne respecte personne, on «dirait qu'il est Nouschirwan lui-même. Le roi ne «prend jamais de nourriture que des mains des fils «de Mahboud, et l'indulgence du maître l'a rendu «si puissant que le ciel baise le pan de sa robe.» Le Juif répondit à Zerwan: «Ne te chagrine pas à cause «de ce pouvoir. Quand le roi maître du monde sai-«sit le barzom, alors inspecte les plats qu'on apporte «et observe s'il y a du lait dedans; va au-devant de «celui qui les porte et flaire les mets. Il suffit que «j'aperçoive du lait, de si loin que ce soit, pour que «tu ne revoies plus en vie ni Mahboud ni ses fils. Si «celui qui en mangerait était en bronze ou en pierre, «il fondrait à l'instant et sans délai.» Zerwan fit grande attention aux paroles du Juif, son cœur se réjouissait à sa vue, il n'allait plus à la cour sans l'avoir pour compagnon, et il partageait avec lui ses dîners, ses plaisirs et ses secrets.

Il se passa ainsi quelque temps, et l'instigateur de mauvaises pensées prit l'habitude de se promener au palais. Les deux fils de Mahboud se rendaient gaiement tous les matins chez le roi. Dans l'appartement des femmes de l'illustre Mahboud était une femme honnête et intelligente, qui arrangeait, quand le roi Kesra demandait son dîner, un plateau d'or, plaçait dessus trois assiettes en pierres fines et les recouvrait d'une serviette de tissu d'or; le plateau parvenait alors au grand roi par les mains des deux fils de cet

homme respecté. Les mets étaient composés de miel, de lait et d'eau de rose; le roi en mangeait, puis allait se reposer.

Il arriva qu'un jour les jeunes gens escortaient chez Nouschirwan le plateau, que portait sur sa tête un serviteur auquel les mets étaient toujours confiés. Au moment où ils entraient sous le vestibule du roi, Zerwan, le chambellan, les aperçut; il dit en souriant à un de ces jeunes gens : « O confident « de Nouschirwan! laisse-moi jeter un seul regard, « pour que je voie quelle est la couleur de ces mets « qui forment la nourriture du roi, car ils répan- « dent une bonne odeur. Ôte un instant cette étoffe « de satin qui les recouvre. » Le jeune homme découvrit à l'instant les mets et Zerwan les regarda de loin; dans ce moment le Juif y jeta les yeux, puis il s'en alla, ayant vu la couleur des mets. Ensuite il dit au chambellan : « L'arbre que tu as planté porte « fruit. »

Les deux jeunes gens intelligents et à l'esprit ouvert placèrent la table devant Nouschirwan, mais derrière eux arriva Zerwan, rapidement comme la poussière, et dit au roi des hommes libres : « O roi à « l'étoile fortunée, distributeur de la justice! ne porte « pas la main à ces mets sans les avoir fait goûter. Le « ciel est la fortune qui te sourit, le monde brille par « ton trône et ton Meïdan. Le cuisinier a mêlé du poi- « son avec ton lait; puissent tes ennemis avoir leur

«part de ce venin!» Nouschirwan en entendant ces paroles jeta un regard plein de sérénité sur les jeunes gens, car c'était leur mère qui lui préparait son dîner, une femme intelligente et pleine d'amour pour eux. Les jeunes gens, dans leur innocence et leur droiture, replièrent les manches sur le dos de leurs mains, mais aussitôt qu'ils eurent goûté de ce miel et de ce lait, on aurait dit qu'ils avaient été frappés par des flèches : tous les deux se couchèrent par terre et exhalèrent l'âme devant Nouschirwan.

Lorsque le roi du monde vit cela, il fut épouvanté et devint *pâle* comme la fleur du fenugrec. Il ordonna de détruire le palais de Mahboud, de n'épargner personne, et de couper la tête à Mahboud sur ces ruines. Il le maudit, il maudit la femme qui avait préparé les mets; il ne laissa en vie personne dans le palais de Mahboud, et peu de membres de sa famille survécurent. Le roi livra au pillage toutes ses richesses, ses femmes, ses enfants et ses trésors accumulés. C'est ainsi que Zerwan atteignit l'objet de tous ses désirs, et pendant un temps il jouit à cette cour d'une haute renommée. Il tenait en grand honneur le Juif et élevait sa tête jusqu'aux nues sublimes, et c'est ainsi que le ciel continua à tourner pendant que la droiture avait voilé sa face devant le roi.

ON DÉCOUVRE LES INCANTATIONS DE ZERWAN ET DU JUIF ET ILS SONT TOUS LES DEUX MIS À MORT.

Il arriva que le maître du monde fit le plan d'aller à la chasse aux loups; il fit amener un grand nombre de chevaux de chasse devant le palais, et aperçut la marque de Mahboud sur deux des chevaux qu'il examinait. Ses joues se colorèrent à la vue de ces chevaux arabes, car son âme brûlait encore d'amitié pour Mahboud. Il versa des larmes de douleur, car le souvenir de Mahboud avait laissé une profonde empreinte sur son cœur. Il dit : « Cet homme si glo-« rieux, si honoré, comment le Div maudit a-t-il pu « l'égarer? Il était un ami si vrai et si sincère, pour-« quoi son âme a-t-elle cherché la route de la perdi-« tion? Il n'y a que le Seigneur du monde, l'uni-« que, qui puisse distinguer des apparences la vérité « cachée. »

De là il se dirigea avec son cortége vers le lieu de la chasse, portant dans son cœur cette blessure. Il provoqua sur la route chacun à parler, il voulait se distraire par leurs discours; il s'était fait accompagner par un grand nombre de chanteurs, et leurs contes lui faisaient paraître le chemin plus court. Un jour les scribes, Zerwan et le Destour du roi cheminaient sur la route en conversant; on parla longuement d'incantations et de sorcelleries, de magiciens et d'Ahriman le pernicieux. Le roi dit au Mobed : « Ne

«t'inquiète pas de la sorcellerie, ne parle que de «Dieu et de la foi, et ne crois pas aux merveilles des «sorciers et des magiciens.» Zerwan répondit: «Puis-«ses-tu vivre éternellement! puissent tes paroles res-«ter la nourriture de la raison! Tout ce qu'on dit «des magiciens est réel, seulement ce n'est connu que «des adeptes de la magie. Quand un mets contient «une parcelle de lait, ils peuvent, par un regard, «le convertir de loin en poison.» Nouschirwan, en entendant ces paroles, se rappela vivement un jour déjà ancien; il se souvint de Mahboud et de ses deux fils et poussa un soupir. Il regarda Zerwan, mais resta silencieux et fit partir subitement son destrier ardent.

Son esprit était tout troublé de soupçons, car *il savait que* Zerwan avait été l'ennemi de Mahboud. Il se dit: «Je ne sais ce que cet homme suspect a «fait le jour où j'ai mis à mort Mahboud et où cette «grande famille a péri. J'espère que le Créateur ren-«dra manifeste *la vérité* et qu'il donnera de la résigna-«tion à mon cœur et à mon cerveau; car je soupçonne «dans cette affaire un crime de cet homme, et cet «ancien événement me remplit de douleur.» Il continua ainsi sa route, le cœur plein de soucis et de chagrin, les joues toutes froncées, et les yeux baignés de larmes.

Le roi arriva ainsi à sa station et fit dresser l'enceinte de ses tentes sur le bord d'un ruisseau. Lors-

que Zerwan entra dans la tente, on fit sortir tous les étrangers, et le roi lui reparla des magiciens, du miel et du lait; Zerwan répondit: « C'est un sujet qui « me charme. » Le roi lui fit alors des questions sur Mahboud et sur la raison de la mort de ses fils; il vit que Zerwan répondait tout en tremblant et que son crime était évident. Kesra lui dit alors : « Raconte la « chose selon la vérité, n'emploie pas des ruses et « ne cherche pas des mensonges; car le mensonge « n'amène que de mauvaises actions, et *même* un bon « cœur se pervertit sous l'influence d'un ami mé« chant. » Zerwan raconta l'affaire, selon la vérité, d'un bout à l'autre, et dévoila le secret qu'il avait caché; il rejeta toute la faute sur le Juif et se représenta lui-même comme rempli de douleur et d'angoisse.

Lorsque le puissant roi eut entendu ces paroles, il lui fit charger à l'instant les pieds de fers; puis il envoya un cavalier qui devait emmener un cheval de rechange, rapidement comme la fumée, auprès du sorcier juif. Quand le Juif fut arrivé à la cour sublime, le roi l'interrogea avec empressement, et lui dit : « Raconte-moi comment cette affaire s'est « passée, et n'essaye pas de me faire des mensonges. » Le Juif demanda grâce au maître du monde, et promit de dévoiler tout le mystère de cette sorcellerie. Il raconta tout ce que Zerwan lui avait dit et tout ce qui s'était passé en secret. Le maître du monde l'é-

conta et resta confondu. Il fit appeler les nobles, les Mobeds et les chefs de l'armée, et le roi, distributeur de la justice, fit devant les nobles une seconde fois un interrogatoire sur cette affaire, puis il ordonna au bourreau de dresser devant sa porte, et à la vue de toute l'escorte, deux gibets élevés, d'où pendaient des lacets roulés. Le bourreau traîna Zerwan au pied de l'un des gibets et le Juif à l'autre, et les y suspendit, usant de violence, et ils périrent sous une pluie de pierres et de flèches pour avoir ensorcelé le lait. Il ne faut pas fouler la terre pour faire le mal, car le malheur atteint infailliblement le malfaiteur.

Le roi fit faire de longues recherches pour retrouver en vie quelques personnes de la famille de Mahboud; il trouva une fille au visage voilé et trois hommes nobles et illustres, et leur offrit tous les trésors de Zerwan et tout ce qu'avait possédé le Juif. Son âme brûlait au souvenir de Mahboud; il pleura toute la nuit jusqu'au jour, demandant grâce à Dieu et inondant sa poitrine de larmes de sang; il distribua de grandes aumônes aux pauvres, et sa bouche ne cessait d'invoquer Dieu pour qu'il lui pardonnât sa faute et que le distributeur de la justice ne l'appelât pas oppresseur. Quand on est sincère adorateur de Dieu, on n'étend pas la main pour faire une mauvaise action; si facile qu'il soit de faire le mal, à la fin l'âme en recueillera de l'épouvante; si un

mauvais cœur était en pierre dure, *ce qu'il renferme* ne resterait pas caché et arriverait au jour; si douce que soit ta voix, le temps finira par dévoiler ton secret, et quoique le monde ne voie pas les mystères de ta vie, il vaut mieux faire le bien même en secret. Si tu mènes une vie innocente et pure, tu en auras la récompense dans ce monde et dans l'autre.

NOUSCHIRWAN FONDE LA VILLE DE SOURSAN.

Maintenant, l'histoire de Zerwan et du Juif étant terminée, chantons les louanges de la raison. Si tu distribues la justice, ô roi, tu ne resteras pas en vie, mais la gloire te survivra, tandis que le roi injuste ne recueillera d'autre fruit de sa vie que la tombe et la malédiction. Si ton cœur fait profession de droiture, sache que tu rends heureux le monde. O toi qui portes la couronne! si tu veux être célébré après ta mort, il faut que tu te couvres de la raison comme d'un casque, et c'est ainsi qu'après la mort de Nouschirwan sa justice revit dans mes paroles. Depuis le moment où la terre s'était soumise à lui, il ne désirait obtenir par le pouvoir que des bénédictions. Les grands et les petits pouvaient dormir dans le désert, la brebis et le loup buvaient au même abreuvoir, les grands avaient soin des inférieurs, et le nom du roi était plus glorifié que son diadème. Le cou des hommes fut délivré des attaches de la cotte de mailles, et les braves défirent les boutons de leurs

cuirasses; les épaules furent soulagées du poids des massues et des épées, et l'on n'entendit que des cris de joie; personne ne pouvait résister au maître du monde, et il reçut de partout des tributs et des redevances. Le roi faisait facilement les choses difficiles; il aimait l'appareil des chasses et les jeux du Meïdan; il s'asseyait dans sa salle d'audience, incrustée de pierreries, et tenait conseil en buvant avec ses convives.

Il construisit sur la route de Roum une grande ville, dont l'étendue dépassait deux farsangs; elle contenait des palais, un Meïdan et des jardins; elle était limitée d'un côté par un fleuve, de l'autre par des collines. Il y avait dans le Roum quelques villes de ce genre, Kesra en fit faire le plan et l'adopta; il construisit des palais élevés, et il n'y avait personne dans le monde qui ne les admirât. Le roi y éleva un palais avec une salle d'audience, avec des ornements en pierreries; toutes les voûtes étaient en argent et en or, et incrustées de pierres fines de toutes espèces; un dôme était construit en ébène et en ivoire, avec des figures d'ivoire, d'ébène et de bois de teck; il réunit dans cette ville tous les hommes du Roum et de l'Inde qui étaient maîtres dans leur art et avaient la tradition de l'art de leurs propres maîtres; il y réunit de l'Iran et du pays de Nimrouz tous les artisans les plus célèbres, car cette grande ville était en même temps un centre d'industrie. Il assigna cette ville comme demeure aux captives qu'il avait ame-

nées du pays des Berbers, du Roum et des villes qui avaient péri, et fit de ces charmes des cœurs le charme de ce pays.

Comme la population débordait la ville de tous côtés, on construisit des villages alentour; le roi fit ensemencer partout des champs et *cultiver* des terres fertiles et plantées en arbres fruitiers. Il y envoya les otages qu'il avait amenés du Coutch, du Ghilan et d'autres pays dévastés, bâtit à chacun une maison et peupla ainsi toute la ville d'étrangers; à chacun il assigna un travail, et à ceux qui étaient isolés il adjoignit un compagnon de son métier; il y eut des artisans, des laboureurs, des arpenteurs, des marchands, des hommes voués à la dévotion, des maîtres et des subordonnés. Il para cette ville comme le paradis, et l'œil n'y voyait pas un seul endroit déplaisant. Kesra donna à ce lieu le nom de Soursan, parce qu'un prince trouve sa satisfaction dans les fêtes (sour). Il n'avait d'autre désir que de rendre justice et de faire prospérer le monde; pourtant le sort a enlevé à la royauté un tel homme et a livré à un autre sa couronne; sache qu'il est entièrement trompeur et ne laisse durer ni la grandeur ni la faiblesse.

Maintenant écoute le récit de la lutte entre le Khakan et les Heïtaliens; quand tu auras à te battre, saisis la massue.

GUERRE DU KHAKAN DE LA CHINE AVEC LES HEÏTALIENS.

Que va dire le glorieux poëte sur le roi, les Heïtaliens et le Khakan de la Chine? Voici ce que raconte un vieux et illustre Dihkan; fais attention à tout ce que tu entends de lui. Il dit qu'il n'y avait sur la surface de la terre, parmi les princes illustres, dispensateurs de la justice, glorieux par leurs armées, leurs trésors et leur naissance, aucun roi comparable au Khakan de la Chine, excepté Kesra. Depuis la Chine jusqu'aux bords du Djihoun, tous bénissaient sa justice. Étant à Gulzarrioun, de l'autre côté de Djadj, avec une armée, un trésor et sa couronne, il trouva que l'on ne parlait parmi les grands, dans le monde entier, que de Kesra, de sa bravoure, de son savoir, de sa majesté, de sa naissance et de la dignité de ses manières impériales. Depuis ce temps, l'intelligent Khakan recherchait l'amitié du roi; il assembla ses conseillers, et tous les hommes illustres se réunirent autour de lui. Au moment de commencer cette liaison avec Nouschirwan, il demanda conseil aux nobles et aux Mobeds, ensuite il prépara des cadeaux sans nombre, tous des souvenirs dignes d'un roi, des chevaux chinois, des brocarts de Chine, des trônes, des couronnes, des épées et des sceaux; il réunit des curiosités telles qu'on les a en Chine, assez pour en charger cent chameaux. Il ordonna à son trésorier d'apporter trente mille pièces

d'or chinoises pour une offrande au roi, de les joindre aux cadeaux et de charger de pièces d'argent dix chameaux. Puis il choisit parmi les grands un homme éloquent et intelligent, qui avait fait le tour du monde, appela un scribe et fit écrire au roi une lettre sur du satin, contenant cent mille bénédictions et *belle* comme une peinture d'Ardjeng le Chinois.

Le porteur de cette lettre devait passer par le pays des Heïtaliens, où toute la route était pleine de flèches et de massues; une armée, qui s'étendait du Soghd jusqu'au Djihoun, avait formé ses rangs devant le roi des Heïtaliens; le nom de ce prince était Ghatfer le vaillant, que ses combats avaient rendu illustre. Lorsqu'il eut des nouvelles de ce que faisait le Khakan de la Chine et des présents qu'il envoyait au roi du pays d'Iran, il appela les plus expérimentés de son armée et leur raconta l'affaire tout entière. Il dit à ces hommes pleins de fierté : « Les étoiles nous « menacent d'un malheur; si le roi d'Iran et le Kha« kan de la Chine s'entendent et deviennent amis de « cœur, cette amitié est un sujet de terreur pour nous « et notre pays sera dévasté des deux côtés. Il faut « préparer une expédition et faire disparaître l'envoyé « *chinois.* »

Il choisit un homme notable dans l'armée, qui portait haut la tête et était vaillant comme il le fallait, livra au pillage toutes ces richesses, les chameaux et les chevaux parés, et fit trancher la tête à

l'envoyé. Un seul cavalier chinois parmi tous ces braves put s'échapper.

Lorsque le Khakan reçut cette nouvelle, son cœur fut rempli de douleur et sa tête du désir de la vengeance ; il fit partir son armée pour Kadjghar-Baschi et ne laissa pas un grand en Chine et dans le Khoten; il ne laissa pas en repos et dans l'inaction un seul des descendants d'Ardjasp et d'Afrasiab; tous partirent de Gulzarrioun, le cœur plein de colère, la tête remplie du désir de verser du sang. Le chef de l'armée du Khakan était Fundj, il faisait voler jusqu'au ciel la poussière de l'eau, et ses cavaliers assouvirent leur rage dans le Djadj, de façon à colorer de sang l'eau du Gulzarrioun. Ghatfer apprit ce que le Khakan de la Chine avait entrepris; il choisit parmi les Heïtaliens une armée telle que le soleil devenait invisible dans le monde; il fit venir des armes, des troupes et des trésors d'argent de Balkh, de Scheknan, d'Amouï, de Zem, de Khatlan, de Termed et de Wisehguerd; son armée faisait lever la poussière de tous les côtés; ses troupes sortaient des montagnes et des plaines, des sables et des terres nues, comme des fourmis et des sauterelles. Lorsque le Khakan eut passé le fleuve de Terek, on aurait dit que le ciel faisait pleuvoir des épées; il réunit l'armée dans le Mai et le Margh, et le soleil devint noir comme le plumage de l'aigle, tant il y avait de lances et d'épées bleues, tant brillaient des étendards

de toutes couleurs. Bokhara *aussi* était remplie de massues et de masses d'armes, car c'est là que se trouvait le camp du roi des Héïtaliens.

Ghatfer partit avec une armée semblable à une montagne; il avait rassemblé toute la masse des Heïtaliens. Les armées se battirent de tous les côtés, elles obstruaient le passage du vent; un orage survint et des nuages sombres firent disparaître l'éclat du soleil et de la lune. Les épées des chefs brillaient, les lourdes massues tournoyaient, on aurait dit que le fer avait une langue et que l'air était l'interprète des masses d'armes. Les gens de Kaschan et de Soghd se rassemblèrent, hommes, femmes et enfants, les joues inondées de larmes, pour voir comment se déciderait la bataille et en faveur de qui tourneraient le soleil et la lune. Pendant sept jours ces armées ardentes pour la lutte restèrent en face l'une de l'autre; partout il y avait des monceaux de morts, le sang rougissait la terre et les pierres comme la fleur de l'arghawan; il y avait tant de coups de lances, de massues, de masses d'armes et d'épées, qu'on aurait dit qu'il pleuvait des pierres des nues; la poussière cachait le soleil et remplissait l'œil de l'aigle dans son vol. Le huitième jour, la poussière se tournait du côté de Ghatfer; le monde devint noir comme la nuit sombre, et les Heïtaliens subirent une défaite telle que pendant des années ils ne purent en revenir; tous ceux qui survivaient in-

voquaient le nom de Dieu, partout il y avait des blessés dispersés, et le pays entier était plein de morts et de captifs.

L'un disait à l'autre: «Jamais nous n'avons vu «une bataille aussi opiniâtre. Évidemment cette ar«mée n'est pas composée d'hommes, on n'ose pas «les regarder, leurs visages sont des faces de Divs «et de bêtes fauves, leur cœur ne distingue pas le «bien du mal; on dirait qu'ils ne connaissent pas «un chemin pour s'enfuir devant les épées, les lances, «les massues et les glaives; ils ont des visages de «dragons et leurs flèches transpercent les monta«gnes; leurs mains sont des griffes de léopards, et «jamais leur cœur n'est rassasié de combats et de «batailles; jamais ils n'ôtent les selles de leurs «chevaux; ils couchent sur la neige, sans prendre la «peine de la jeter de côté; leurs chevaux ne man«gent que des ronces, les cavaliers ne dorment pas «et sont toujours prêts; toute la nuit ils ne font «que chercher de la proie et piller; jamais ils ne «s'approchent du feu; ils ne savent ce que c'est que «de dormir et de manger; et si les Divs ne les atta«quent pas, nous ne pourrons pas résister au Kha«kan de la Chine, et il nous faudra émigrer dans le «pays d'Iran. Si Ghatfer fait ce que nous demandons, «il se préparera à se soumettre à Kesra; il lui li«vrera le pays des Heïtaliens, et oubliera l'usage de «la massue et de la masse d'armes. Sinon nous

« choisirons dans la famille de Khouschnewaz un « homme vaillant, portant haut la tête et agréable à « Nouschirwan, qui *seul* pourra rajeunir notre vieil « empire et à qui il racontera ce qu'a fait le Khakan « de la Chine. Le monde entier bénit Kesra, car il « est majestueux et puissant, généreux et sage, et « son intelligence favorise tout ce qui est droit. Il a « imposé au Kaïsar un tribut et des redevances, et « personne ne peut lui résister. »

Tous les Heïtaliens, hommes, femmes et enfants, furent unanimement de cet avis. Or il y avait un homme du pays de Tchegan, de haute naissance, jeune, ambitieux, généreux, juste et intelligent : son nom était Feghanisch ; il possédait un trésor et avait une armée à lui, et les grands et les hommes de guerre du pays de Heïtal l'acclamèrent roi.

NOUSCHIRWAN APPREND CE QUE LES HEÏTALIENS ONT FAIT ET CONDUIT UNE ARMÉE CONTRE EUX.

Le Grand roi reçut des nouvelles du Khakan de la Chine, qui était un grand et formidable personnage, des Heïtaliens et des chefs de ce peuple, de la victoire que le Khakan avait remportée sur eux et du roi du pays de Tchegan, qui, favorisé par une fortune jeune, s'était assis sur un trône nouveau. Le roi du monde demeura plein de soucis de ce que ses émissaires vigilants lui avaient rapporté ; il fit arranger une salle dans le palais, et les héros dé-

voués au roi arrivèrent avec Ardeschir, le Grand Mobed, avec Schapour et Yezdeguerd, le scribe, et tous ces sages conseillers du roi s'assirent ensemble devant son trône.

Kesra dit : «O vous, sages qui connaissez le «monde, et vous, nobles qui avez fait de grandes «actions! j'ai appris des Heïtaliens, des Turcs, du «Khakan de la Chine et des chefs des frontières du «pays de Touran, des nouvelles qui ne me plaisent «pas, des choses pénibles et fâcheuses. Des armées «innombrables de gens de Djadj, de Turcs, de «Chinois et d'hommes de Khoten se sont rassem«blées et se sont battues, couvertes de casques et «frappant de l'épée pendant sept jours, sans ôter «les selles du dos de leurs chevaux; à la fin les «Heïtaliens ont été défaits, et peut-être deux tiers «d'entre eux ont été blessés ou tués. Les Heïtaliens «avaient un si grand renom, les hommes avaient «une si haute opinion de leurs épées et de leurs «massues, que leur défaite doit étonner. Puisse «jamais un peuple n'avoir un chef d'un esprit bas! «Si Ghatfer avait eu de la prudence et du sens, le «ciel n'aurait pas détruit cette armée. Le pays de «Heïtal, dans son trouble, a cherché un prince de «la famille de Bahram Gour, a placé sur le trône un «nouveau maître et l'a acclamé unanimement roi. «Le Khakan s'est établi de ce côté de Djadj, fier de «son armée, de son trésor et de sa couronne; il est

«de la famille d'Ardjasp et d'Afrasiab, et ne rêve «que de la frontière de l'Iran. Ayant vaincu l'armée «de Ghatfer, il élève la tête au-dessus du soleil. «Nous ne devrions pas souffrir que le Khakan parlât «comme il fait. Le pays de Kaschan, d'où les Chi-«nois tirent maintenant leur force, m'appartient, et «mes sujets sont opprimés; leurs personnes, leur «pays et leurs trésors sont entre les mains du Kha-«kan. Que pensez-vous de tout cela? Que faut-il faire «en face des Turcs et du Khakan?»

Les grands, pleins de sagesse, se levèrent et donnèrent une réponse unanime. Tous le bénirent, di-«sant: «O roi prévoyant, à l'étoile fortunée! tous «les Heïtaliens sont des Ahrimans, gens de mauvaise «foi et ennemis de notre pays, qui méritent tout le «malheur qui peut les frapper. Sont-ils donc dignes «de bonnes paroles de ta part? Si nous n'avions «contre eux aucun autre grief que le meurtre de ce «roi des hommes libres, Pirouz, qu'ils ont tué traî-«treusement, un si grand roi, la lumière du monde, «*cela suffirait* pour souhaiter qu'ils ne jouissent pas «d'un seul jour de bonheur, car jamais l'injustice ne «peut produire de la justice, et telle est la rétribution «qu'inflige Dieu le tout-juste, que tous les malfaiteurs «finissent mal. Ensuite, si tu parles du Khakan, qui «nourrit dans son cœur le grief d'une ancienne ven-«geance, il se peut qu'il ait trouvé dans la famille «d'Afrasiab de mauvais conseillers, dont les yeux

«sont encore remplis de larmes, et qu'il ait repris «courage par suite de sa victoire, et il ne nous étonne «pas que tu le redoutes. Ne parle pas des Heïtaliens «et de l'armée de Ghatfer, et ne t'en fais pas de «soucis; mais occupe-toi dans ton esprit lucide de la «famille d'Ardjasp et d'Afrasiab, et du Khakan, qui «s'est établi de ce côté du fleuve, car tu es le puissant «maître du monde, et notre esprit et notre intelli-«gence seront éclairés par toi. Vive à jamais celui «qui cultive la raison! Tu as plus de sagesse que «cette grande assemblée, et tu n'as pas besoin de «sages et de conseillers; la couronne et le trône du «monde te sont dus, car tu possèdes la majesté, la «gloire, la raison et la fortune. Mais si le roi va «dans le Khorasan, il aura à craindre pour l'Iran; «car dès que les Roumis voient qu'il a quitté ce «pays, ils viennent avec une armée pour se venger «des Iraniens, et ce pays est dévasté. Jusqu'ici per-«sonne n'a mis le pied sur le sol de l'Iran, personne «ne menace cet empire, et il suffit que le roi se «prépare pour la guerre et le combat, pour que les «crocodiles dans le fleuve se tiennent tranquilles.»

Lorsque le roi eut entendu les discours des Iraniens sur la paix, la guerre et les combats, le maître du monde comprit ce que voulaient ces sages, qu'aucun d'eux ne désirait faire la guerre et qu'ils tenaient à avoir des fêtes et à jouir de la vie. Il ré-pondit: «Grâces soient rendues à Dieu, que je crains

« dans les deux mondes! Les lions ont oublié, dans « le pays, le sommeil et les festins, la poussière des « combats, et *l'idée* d'un champ de bataille vous pèse « par l'excès du repos et des banquets. Que celui qui « s'est battu se repose, et que les fêtes reviennent « après les combats. Je jure par la puissance que « Dieu m'a donnée que nous nous préparerons à « marcher à la fin du mois. Je conduirai une armée « dans le Khorasan, je rassemblerai des troupes de « toutes les provinces, et tant que nous sommes « d'hommes de guerre illustres, nous attacherons les « timbales sur le dos des éléphants furieux. Je ne « demanderai ni aux Heïtaliens ni au Khakan de « rendre hommage au pays de l'Iran; mais je déli« vrerai le monde des méchants en arrachant les « mauvaises herbes ; je rajeunirai le pays par la jus« tice et la générosité. » Les grands restèrent confondus, ils s'excusèrent et le bénirent, disant: « O roi « victorieux, majestueux et juste, que le monde se « soumette à tes ordres! Tous les grands sont tes « esclaves, nous baissons la tête devant tes volontés « et ta sagesse. Chaque fois que le roi nous ordon« nera de nous battre, il ne trouvera pas de lenteur « de notre part. »

A partir de là, tous les héros s'assemblèrent quand le roi réunit ses conseillers, et il continua ainsi à tenir des conseils jusqu'au commencement d'un mois nouveau. Alors il vint s'asseoir sur un

trône nouveau ; on vit la lune briller au-dessus du visage du roi, et un cri *d'admiration* partit du palais. Lorsque la lampe brillante *du soleil* s'éleva au-dessus des montagnes, la terre devint comme une housse d'or, on aurait dit qu'on avait placé une coupe de topaze sur une étoffe couleur lapis-lazuli; on entendit les cris des hommes et le son des trompettes, on attacha les timbales d'airain sur le dos des éléphants, et l'armée se rendit au camp, par corps et marchant au bruit des tambours. Yezdeguerd, le scribe, se présenta à la cour avec le Grand Mobed Ardeschir, homme de bon conseil; et l'on écrivit des lettres à tous les grands, à tous les hommes illustres, dans chacune des provinces, pour leur annoncer que le roi partait avec l'armée et son appareil de guerre, et qu'ils avaient à s'abstenir de toute fête pour marquer leur dévotion *à lui;* il n'adressa aucune lettre au Khakan de la Chine, ni des salutations à Feghanisch.

NOUSCHIRWAN PART POUR LA GUERRE CONTRE LE KHAKAN.

Il emmena de Madaïn une armée qui couvrit le monde jusqu'à la mer; la terre était obscurcie par la poussière, les yeux étaient fatigués de voir tant d'hommes. Depuis une montagne jusqu'à l'autre il n'y avait que des hommes armés, et au centre brillait l'étendard du roi, qui conduisit à Gourgan cette armée qui rendait invisible le soleil. Là il se reposa

pendant quelque temps à la chasse, traversant les montagnes et les prairies.

Pendant que le roi était à Gourgan, se consultant avec son armée, le Khakan se tenait à Soghd, où le pays entier était comme submergé par les flots des descendants d'Ardjasp et d'Afrasiab. Le Khakan disait souvent: «La terre fléchit sous mon armée et «sous mon trône; je vais vous conduire dans l'Iran «et vers le désert des cavaliers *arabes*; j'emporterai en «Chine toute la terre de l'Iran, je convertirai à ma «foi tous les Tazi. Je ne permettrai à personne «d'avoir un trône ou une couronne, un état royal, «un pays et une *haute* fortune.» Il se tint ainsi pendant quelque temps, parlant et rêvant la possession du monde à l'aide de son armée et de sa gloire; mais à la fin il apprit que le roi se mettait en marche de l'Iran, avec tout l'appareil royal; il entendit parler de sa fortune victorieuse, de sa puissance et de cette armée qui couvrait tout l'espace de mer en mer.

Le Khakan fut troublé de ces nouvelles, il perdit l'envie de faire cette guerre; il s'assit plein de soucis avec ses conseillers; les grands de l'armée s'assemblèrent et le Khakan dit à son Destour: «Il est im«possible de cacher cette mauvaise nouvelle. J'ai ap«pris que Kesra est arrivé à Gourgan et qu'il a ré«pandu ses troupes sur toute la surface du pays. «Évidemment il ne sait pas où nous sommes, puis«c'est un homme dont la tête est dépourvue de sens.

«Mon armée s'étend de la Chine jusqu'au Djihoun, «le monde est sous la protection de mon diadème. Il «faut que j'aille au-devant de lui pour le combattre, «et tout délai ternirait l'éclat de mon nom et de ma «gloire. Il croit qu'on ne peut pas le dépasser ou «qu'il n'y a dans le monde d'autre roi que lui; mais «il va apprendre qu'il y a des braves comme moi; «je m'avancerai contre lui avec les cavaliers chi-«nois.»

Un homme intelligent dit au Khakan de la Chine: «O roi de la terre! ne parle pas d'une guerre contre «le roi d'Iran; ne livre pas au vent ton royaume et «ton armée. Aucun roi ne lui dispute son rang, à «moins que son esprit et son intelligence ne soient «obscurcis; sur aucun trône n'est assis un roi aussi «majestueux que lui, et la lune dans le ciel n'est pas «comparable à son aspect. Il lève des tributs dans «l'Inde, dans le Roum et partout où il y a des tré-«sors et un pays cultivé; il est le maître de la cou-«ronne et l'ornement du trône, il est le vigilant «maître du monde, et sa fortune est victorieuse.»

Le Khakan écouta ces paroles du Mobed et prit une résolution sensée. Il dit à son dévoué ministre: «Quel est l'avis de ton esprit sage dans cette cir-«constance? Nous avons à choisir nécessairement «entre deux manières d'agir, car ce serait de la «folie de rester inactif. Puisque la guerre contre «Kesra ne nous rapporterait que de la peine, il n'y

« a rien de mieux à faire que de dépenser nos trésors. « L'or ne nous procure ni vêtements, ni nourriture, « ni tapis, le jour où il faut se battre ; il faut qu'il « donne d'abord de la sécurité ; puis viendront la « nourriture, les beaux vêtements et les tapis. Quand « on craint un malheur, on prodigue l'argent et l'on « a du repos. »

LETTRE DU KHAKAN DE LA CHINE À NOUSCHIRWAN.

Il choisit dans son armée dix hommes éloquents, qui savaient parler et comprendre ce qu'on leur disait ; un Chinois savant écrivit une lettre magnifique selon la coutume chinoise, et les dix cavaliers pleins d'intelligence partirent avec la lettre pour la cour du roi, leurs bouches pleines de paroles. Ils se firent annoncer à Kesra, qui prépara une salle d'audience digne du roi des rois et ordonna de lever le rideau *de la porte* et de les faire entrer honorablement. Les dix Chinois se présentèrent avec leur lettre et des présents et une offrande *d'or*. Le roi les reçut bien lorsqu'il les vit, demanda des nouvelles du Khakan et les fit asseoir. Ils touchèrent la terre devant lui avec leurs fronts et lui donnèrent le message du Khakan contenu dans une lettre en chinois, écrite sur du satin. Un des envoyés la plaça devant le scribe *du roi* et le jeune Yezdeguerd la lut, à l'étonnement de l'assemblée. La lettre commençait par implorer les bénédictions du Distributeur de la justice sur le roi de

l'Iran, ensuite elle exposait au roi la grandeur, les trésors, le nombre des troupes et des armes et la puissance du Khakan, puis elle parlait de l'hommage que le Faghfour de la Chine rendait au Khakan, auquel il avait donné sa fille, sans qu'il l'eût demandée, et à qui l'armée du Faghfour obéissait; enfin elle racontait l'histoire des présents qu'il avait envoyés au roi et que les Heïtaliens avaient interceptés. « C'est pour me venger que j'ai quitté le pays « de Djadj et ravi à Ghatfer ses trésors et son trône. « et que, en sortant de Gulzarrioun, j'ai coloré en « rubis avec du sang l'eau du Djihoun. J'ai béni ceux « qui ont répandu dans le Madjin et la Chine les « nouvelles des victoires du roi, de sa bravoure, de « son intelligence, de sa modestie et de son savoir, « et j'ai désiré dans mon âme de devenir l'ami du « roi du monde. »

Lorsque Kesra eut entendu cette lettre et ces paroles et compris la puissance, la bravoure et les intentions du Khakan, on assigna une demeure aux envoyés, on les complimenta et les traita bien, et chaque fois que l'échanson eut préparé des tables et du vin, le roi les invita. Ils restèrent auprès de lui pendant un mois, assistant aux audiences, aux fêtes et aux chasses. Un jour le roi tint une grande cour dans la plaine; l'air devint sombre par la poussière que soulevaient les cavaliers; tous les commandants des frontières avec leurs ceintures d'or, les Beloutchis et

les Ghilânis avec leurs boucliers d'or, y parurent; ils présentèrent leurs hommages au roi et lui offrirent trois cents destriers aux rênes d'or et des épées aux fourreaux d'or. Les épées, les javelots et les dards brillaient; on aurait dit que le fer était pétri avec de l'or; on avait placé sur le dos d'un éléphant une housse de brocart et un trône de turquoises, couleur d'indigo. La terre était pleine de bruit, l'air rempli d'agitation, et les oreilles les plus fines étaient assourdies; les cavaliers du désert, armés de lances, les envoyés de Berda, de l'Inde, du Roum et de tous les pays cultivés se présentèrent devant le roi, qui voulait montrer aux Chinois à qui appartenait la royauté, à qui était le monde depuis le soleil jusqu'au dos du poisson *qui porte la terre*.

On prépara un champ de bataille dans la plaine, les vaillants cavaliers s'y élancèrent, l'air fut rempli d'agitation et de la poussière soulevée par les cavaliers; la terre était converte d'armures; les hommes pleins de fierté firent un tournoi pendant quelque temps avec la massue et l'épée, avec l'arc et les flèches; toute la plaine était couverte d'hommes armés de javelots et de lances, d'un côté les fantassins, de l'autre les cavaliers. Les envoyés de tous les pays, de tous les princes et de tous les rois furent confondus de cette armée et de cet appareil de guerre, et de l'aspect, de la gloire et de la voix du roi.

On rapporta en secret au roi du monde ce que

les envoyés disaient, et il ordonna à son trésorier d'apporter sur la plaine ses armes de bataille; il apporta la cuirasse, le casque et la cotte de mailles, et le roi fit défaire les boutons (qui joignaient le casque à la cuirasse). Un homme fort et aux larges épaules n'aurait pas pu soulever la cuirasse en essayant de toutes ses forces; il n'y avait que la poitrine et les membres du roi qui pussent supporter *le poids* du casque, de la cotte de mailles et de la massue. Personne dans l'armée ne tirait de l'arc comme lui, aucun des grands ne se battait comme lui. Il s'avança sur le champ de bataille, semblable à un éléphant en rut, une massue à tête de bœuf sur l'épaule et monté sur un destrier ardent, dont la taille étonnait l'assemblée. Il s'éleva un grand bruit, les trompettes sonnèrent, les clochettes tintèrent sur le dos des éléphants, les musiciens précédèrent le roi avec des cymbales, et la terre tremblait sous les sabots des chevaux. Le roi des rois, le casque sur la tête et le cheval couvert de son armure, se mit à chevaucher à droite et à gauche en maniant les rênes; ses serviteurs appelèrent des bénédictions sur lui et posèrent tous leurs fronts sur la terre. Le roi du monde s'en retourna de la plaine au palais, accompagné de tous les grands. Les envoyés se dirent entre eux tout bas: « Ce roi, qui porte si haut la tête, est très-habile; « il sait gouverner les rênes et montrer aux braves la « pointe de sa lance. Il faut nous souvenir des talents

« qu'il a déployés devant nous, et nous et nos com-« pagnons, quand nous serons de retour auprès de « nos princes, devons déclarer que ni vieux ni jeunes « n'ont vu un roi comme Nouschirwan. »

RÉPONSE DE NOUSCHIRWAN À LA LETTRE DU KHAKAN.

Le roi fit venir son scribe et le Grand Mobed Ardeschir, et le scribe écrivit une lettre royale en pehlewi sur du papier. Lorsqu'il eut noirci avec de l'ambre les deux joues de son roseau, il commença la lettre par des actions de grâces adressées « au Dispen-« sateur de la justice, qui a créé le ciel, qui a créé « tout ce qui est haut, tout ce qui est profond et le « soleil ; nous sommes tous des esclaves, et il est le « maître ; l'intelligence témoigne de sa puissance, la « respiration ne se fait que par son ordre, et le pied « de la fourmi ne presse pas la terre sans sa permis-« sion. Je lui adresse des prières pour que mes bé-« nédictions arrivent au Khakan de la Chine. Quant « à ce que tu dis des Heïtaliens qui se sont ceints « pour le mal, comme tu le décris, ils ont follement « et injustement versé du sang, et sont tombés eux-« mêmes dans le lacs qu'ils ont tendu ; il est certain « que le malfaiteur, quand même il aurait la force « du lion, ne peut résister à Dieu ; et quand ils se « sont conduits comme des léopards, tu les a vaincus « dans la bataille. Ensuite tu parles de ton armée et « de ton trésor, du pouvoir, du trône et du diadème

«du Faghfour; mais un homme sage n'approuve pas «qu'on parle de sa puissance; jamais tu n'as vu le «trône et la couronne du pouvoir, et l'armée et le «pays de Djadj t'étonnent. On peut parler ainsi à ceux «qui n'ont jamais vu un trésor, une armée, une ba-«taille ou des travaux, mais les grands de la terre qui «m'ont vu, ou qui ont entendu parler de moi sans «m'avoir vu, savent que je ne compte pas pour un «peu d'eau la mer de la Chine, et que les montagnes «tremblent quand même je me repose. Toute la «terre contribue à mon trésor; partout où il y a de «l'eau et de la terre, on travaille pour moi. Ensuite «tu demandes mon amitié, tu désires qu'il y ait un «lien entre nous; puisque tu proposes des fêtes, je «ne désire pas les batailles, car personne ne préfère «un combat à un festin, et aucun homme de sens «ne recherche la lutte contre un homme illustre, «surtout un homme d'humeur guerrière, qui est «toujours prêt à se battre, qui a vu souvent *ouverte* «la porte des batailles, qui n'a pas besoin d'un «maître à l'heure du combat, et peut au plus fort de «la lutte maintenir son cœur aussi tranquille que «sous la couronne et sur le trône. Que le Créateur «du monde te soit en aide, que ton diadème et ton «sceau restent brillants!»

On plaça le sceau du roi sur la lettre, on prépara la couronne et le trône du Chosroès, on apporta des robes d'honneur, selon la coutume des Keïanides,

et l'on appela les envoyés devant le roi, qui les chargea d'un long message verbal que son esprit lui suggérait d'ajouter au contenu de sa lettre. Ils partirent contents de la cour du roi, se mirent en route pleins de louanges et se présentèrent devant le Khakan de la Chine en prononçant des bénédictions sur lui. Le Khakan, qui connaissait le monde, fit évacuer la salle, son vizir se plaça devant le trône, le prince fit appeler les envoyés et parla longtemps avec eux de Kesra. Il les questionna d'abord sur son intelligence, son savoir, sa manière d'être, son langage, sa mine et sa stature, ensuite sur le nombre de troupes qu'il avait avec lui et sur les personnes qui avaient des sceaux et des diadèmes, sur ce qui se faisait de juste et d'injuste dans le pays, sur l'armée, sur les provinces, sur les trésors et la couronne du roi. Le plus éloquent des envoyés délia sa langue et lui raconta tout ce qu'il avait vu ; il dit au Khakan : « O roi, ne crois pas qu'il soit tant ton inférieur! Pendant le temps que nous avons passé « auprès de lui, heureux de cœur et frais de visage, « nous avons vu en lui un roi comme il n'y en a pas « d'autre dans la salle du banquet, dans la bataille « et à la chasse. Il a la taille d'un cyprès et la force « d'un éléphant, et sa main est dans sa générosité « comme les flots du Nil. Assis sur son trône, il ressemble à un ciel qui inspire la confiance; sur le « champ de bataille, à un crocodile destructeur.

«Quand il se met en colère, il tonne comme les «nuages, et sa voix apprivoise le lion; quand il boit «du vin, il soumet les cœurs par le son doux de sa «voix et par ses paroles chaleureuses. Sur le trône, «il est comme le bienheureux Serosch, une branche «fertile d'un arbre auguste. Tout le pays d'Iran «forme son armée et adore son diadème; quand il «tient sa cour dans la plaine, le monde ne peut pas «contenir son armée; tous ses guerriers, armés de «massues, portent des ceintures d'or, tous ses ser«viteurs sont pleins de grâce et de dignité, et Dieu «le créateur seul sait le nombre des éléphants, des «degrés de son trône d'ivoire, des trônes, des bra«celets, des colliers et des couronnes qui servent à «ses pompes. Si une montagne de fer voulait lui ré«sister, elle serait devant sa colère comme la pointe «d'une aiguille, et quiconque est las de la vie n'a «qu'à prendre courage et le combattre.»

LE KHAKAN OFFRE SA FILLE EN MARIAGE À NOUSCHIRWAN.

Le Khakan écouta ces récits, il en pâlit et devint comme la fleur du fenugrec. Son cœur fut rempli de terreur par ces paroles, et son cerveau se fendit sous le coup de ces soucis. Il s'assit plein de douleur avec ses conseillers, et dit à cette illustre assemblée: «O sages, que faut-il faire dans ces circonstances, «et quel chagrin est pire que les soucis d'un homme «frappé *comme moi?* Il ne faut pas qu'après notre

« victoire dans la bataille notre gloire soit convertie « en honte. » Les Mobeds proposèrent des moyens de toute espèce, parlant à droite et à gauche et se débattant ; à la fin le Khakan dit : « Voici ce qu'il faut : « j'enverrai un vaillant homme auprès du roi ; j'aurai « le dessus dans cette affaire par une idée, j'arran- « gerai cela et ferai du roi mon parent. J'ai dans l'ap- « partement de mes femmes beaucoup de filles qui « sont comme les diadèmes sur la tête des reines, j'en « fiancerai une au roi des rois, et me délivrerai des « soucis qu'il me donne, et, une fois qu'il sera lié à « moi par alliance, personne ne lui conseillera plus de « me faire du mal ; il sera fier et glorieux, et toutes les « autres guerres ne seront plus qu'un jeu pour nous. »

Les nobles approuvèrent ce plan du roi, et ils dirent d'une seule voix que c'était là le chemin à suivre. Il choisit alors trois grands de l'armée qui savaient parler et comprendre une réponse ; il ouvrit la porte du trésor qui contenait l'or, disant : « Pourquoi possède-t-on des joyaux, si ce n'est pour « *acquérir* du renom, *écarter* une honte, ou pour ser- « vir à des présents, à des fêtes et à rétablir la paix ? » Il réunit des présents tels que ni les grands ni les petits n'en avaient jamais vu de pareils, puis il appela un scribe expérimenté et lui dicta tout ce qu'il avait dans l'esprit. Il commença par les louanges du Créateur « tout-puissant, sachant tout, maintenant « tout, maître de Saturne, du soleil et de la lune,

«maître de la victoire et du pouvoir, qui ne de-«mande à ses serviteurs que de la droiture et ne «permet pas que le juste périsse. Puisse-t-il bénir «le roi de l'Iran, maître de l'épée, de la massue et «du casque, maître du savoir, de la couronne et du «trône, à qui celui qui donne la victoire a accordé «ses souhaits et la fortune! Le maître du monde, fils «des Chosroès, le sage distingué par sa gravité, son «savoir et sa justice, sait qu'un homme, si grand et «si puissant qu'il soit, a besoin d'être honoré parmi «les hommes; or mes envoyés intelligents, qui sont «mes proches et mes alliés, m'ont, à leur retour de «ta cour à la mienne, tant parlé du roi, de sa jus-«tice, de son grand sens, de sa haute fortune, de sa «couronne, de sa fierté et de son trône, que l'idée de «sa grandeur m'a donné le désir de m'abriter sous «l'ombre de ses ailes. On n'a rien de plus cher que «son sang, et un enfant intelligent ne fait qu'un avec «le cœur du père; eh bien! s'il te plaisait de me de-«mander une de mes filles pures, la plus tendre, la «plus belle à voir, la plus parfaite de conduite, si «cela te convenait, et il se peut que cela te paraisse «une bonne chose, l'Iran et la Chine ne seraient «plus séparés, et nous pourrions répandre sur le «monde les plus grandes bénédictions.»

On écrivit tout cela sur du satin de Chine, et l'on porta la lettre et le sceau du roi au vizir. Le Kha-kan choisit dans sa famille trois grands personnages

aux paroles douces, et ils partirent de sa puissante cour et se rendirent dans l'Iran auprès du grand roi. Ils apportèrent trente mille pièces d'or sur trois écharpes, et les placèrent devant lui comme offrande; les objets d'or, d'argent et de brocart chinois qu'ils déposèrent rendirent la terre plus brillante que le ciel; on fit asseoir les envoyés et ils saluèrent le roi en langue chinoise, et le Destour du roi leur fit préparer un palais digne de leur rang.

Le ciel ayant tourné pendant une nuit, le roi, aussitôt que le soleil eut montré au-dessus des montagnes sa tête brillante, monta sur son trône de turquoises, plaça sur sa tête un diadème de rubis, ordonna aux Mobeds et aux nobles de s'asseoir devant lui avec les sages illustres, et dit : « Apportez « cette lettre écrite sur du satin et placez-la devant « mon scribe. » Tous les grands s'assirent en cercle, et Yezdeguerd s'avança gracieusement vers le roi. Lorsqu'il eut lu la lettre au roi de l'Iran, l'assemblée entière resta confondue de toute la bonne grâce, de la politesse et du respect pour le roi qui paraissaient dans les paroles du Khakan. Tous ces grands pleins de vertu se mirent à célébrer les louanges de Nouschirwan : « Grâces soient rendues à Dieu, « notre refuge, de ce qu'il a placé sur le trône le « plus victorieux, le plus majestueux, le plus glo- « rieux des rois, le plus grand par la douceur, la « bonté, la gravité et la dignité! Dans le combat,

«c'est un terrible éléphant ivre; dans les fêtes, c'est «une lune qui chérit ses hôtes. Tous ses ennemis «sont ses inférieurs, si même ils méritent ce titre. «Nous n'avions à craindre que cette armée du pays «de Djadj et le Khakan, maître du trésor et de la «couronne; mais tous les hommes vaillants qui ont «du sens et cultivent le repos et la droiture sont «nos amis, grâce à la majesté du roi des rois, et se «rapprochent de lui, et maintenant que le Khakan «comprend qu'il ne pourrait pas résister au roi, il «recherche son alliance. Il ne faut pas retarder la «conclusion de cette affaire, car personne ne peut «trouver honteuse une alliance avec un homme «dont les armées occupent tout, depuis la Chine «jusqu'à Bokhara, et qui est l'asile de tous les grands «de ces pays.»

Le roi ayant entendu les paroles de ces hommes intelligents, de ces grands et de ces Mobeds à l'esprit lucide, renvoya de la salle d'audience tous les étrangers et fit amener devant lui les envoyés *du Khakan;* le roi des rois les reçut amicalement et les fit asseoir tout près de son trône, et ils lui répétèrent le message du prince, en l'assurant que tout ce qu'ils disaient était vrai. Le roi écouta les paroles chaleureuses que les héros chinois prononçaient d'une voix douce, et répondit: «Le Khakan de la «Chine est un homme puissant, sage et illustre. Il «veut s'allier avec moi en me donnant sa fille, il

« veut contracter une amitié avec moi. Tout homme « qui a de l'intelligence dans l'âme doit faire ses af- « faires avec les yeux de l'intelligence ; je vais m'y « appliquer et prendre une résolution qui nous por- « tera bonheur ; je vais répondre à tout ce qu'il dit, « mais il faut que le Khakan agisse de bonne foi « dans son choix. J'enverrai un homme de sens qui « passera en revue toutes les filles du Khakan, choi- « sira la plus illustre et la plus chère à son père, et « s'assurera que la mère était issue de famille royale « et d'une naissance égale à celle du père. Quand tout « cela sera fait comme je le dis, le Khakan aura rem- « pli les conditions de l'alliance qu'il me propose. »

Les envoyés prononcèrent des bénédictions sur le roi, disant : « Notre maître est heureux *de la faveur* « du roi, et quoique l'appartement de ses femmes « soit un nuage qui ne fait pleuvoir que des perles, « il ne refusera à Kesra rien de ce qu'il contient. « Choisis donc un de tes sages, pour qu'il se rende « auprès du Khakan, et les femmes voilées, qu'il « tient derrière le rideau, ne voileront pas leurs vi- « sages devant lui. » Le roi des rois entendit leurs paroles et le vieux monde se rajeunit pour lui.

NOUSCHIRWAN ENVOIE MIHRAN SITAD VOIR LA FILLE DU KHAKAN.

Le roi appela un scribe et lui parla longuement du Khakan ; il lui ordonna d'écrire une réponse à sa

lettre, de l'écrire dans un choix de belles paroles. Il commença par les louanges du Créateur, «maître «du monde, victorieux, père nourricier de tout, «par l'ordre duquel le monde subsiste, le guide «dans le bonheur et le malheur, qui accorde des «honneurs à qui il veut et l'élève d'en bas jusqu'au «ciel sublime, pendant qu'un autre reste dans le «malheur si le Créateur ne le favorise pas. Je lui «fais des actions de grâces pour tout bonheur et «tout malheur qui me vient de lui, et si je fais du «mal, je tremble devant lui. Que ma vie et mon «âme périssent si jamais je cesse de le craindre et «d'espérer en lui. Un illustre envoyé est arrivé, por«teur de bonnes paroles du Khakan de la Chine. «J'ai écouté tout ce que tu me dis d'une alliance et «des filles pures que tu tiens cachées, et je me ré«jouis de devenir ton allié, surtout si c'est par un «mariage avec une de tes filles voilées. Je t'envoie «un homme de sens, un homme dont mon esprit «estime hautement l'âme; il ira et te dira tout mon «secret sur la conclusion de cette alliance, et com«ment je veux la commencer. Puisse ton âme être «toujours pleine de pudeur! puisses-tu être heureux «et rester toujours amical envers moi!»

Lorsque le roseau eut fait son office, le scribe arrangea le papier et le plia, et lorsque l'air eut séché les larmes du roseau, on apposa sur la lettre un sceau de musc. Le roi remit aux envoyés un présent

tel que leur cortége en fut étonné ; puis il choisit un vieillard intelligent et noble, dont le nom était Mihran Sitad, et cent illustres cavaliers iraniens, des hommes éloquents, ayant de bonnes manières et une bonne renommée. Il dit à Mihran Sitad : « Pars « gaiement et avec confiance, le cœur plein de ten« dresse et de justice. Que ton âme t'inspire et ta « langue prononce des paroles douces, que la raison « te guide, que ton cœur soit plein de bienveillance. « Commence par observer les femmes du Khakan et « par te rendre compte de ce qu'il y a de bon et de « mauvais parmi elles, et ne te laisse pas tromper « par le fard des visages, par l'or et les ornements « qu'elles porteront. Le Khakan a derrière le voile « une fille, haute de taille et portant un diadème ; « mais la fille d'une esclave ne me convient pas, « bien que son père soit roi ; enquiers-toi respec« tueusement et exactement laquelle est, par sa mère, « fille de princesse, petite-fille du puissant Faghfour « de la Chine et fille du Khakan, qui est un prince « glorieux. Si elle est aussi belle que sa naissance « est grande, elle rendra heureux le monde et sera « heureuse elle-même. »

Mihran Sitad écouta les paroles du roi, prononça bien des bénédictions sur la couronne et le trône, et partit de la cour qui rendait brillant le monde, à une heure propice du *sixième* jour *du mois* Khordad. Lorsque le Khakan sut qu'il était en route, il envoya

au-devant de lui un cortége. Mihran arriva ainsi auprès du Khakan de la Chine, et baisa la terre devant lui en le saluant. Aussitôt que le prince l'eut aperçu, il le reçut amicalement et lui fit préparer un logis somptueux; mais son esprit était troublé de cette affaire, et il se rendit dans l'appartement de sa femme, à laquelle il confia ce que Nouschirwan lui faisait dire, et lui parla des trésors et de l'armée du roi en ces termes : « Ce roi Nouschirwan est vaillant, « il a l'esprit éveillé et sa fortune est jeune ; je veux « lui donner une de mes filles, car ma gloire s'en « accroîtra. J'ai derrière le voile une fille qui est le « diadème sur la tête de toutes les reines ; il n'y a « pas dans le monde une femme aussi belle, et maintes « fois des rois me l'ont demandée en mariage ; je « l'aime pourtant trop pour avoir envie de priver mes « yeux de sa vue. Mais des femmes servantes m'ont « donné quatre filles, servantes elles-mêmes et es- « claves à l'esprit éveillé. Je lui en donnerai une et « serai libre alors de guerres et de querelles. » La princesse lui dit : « Personne dans le monde ne te « surpasse en sagacité. »

Il se coucha, sur ces paroles, et dormit la nuit. Lorsque le soleil se montra au-dessus des montagnes, Mihran Sitad se présenta à la cour, s'avança jusqu'au trône et remit la lettre de Nouschirwan. Le Khakan lut la lettre et sourit à ce qu'il y trouvait sur l'alliance et le bon choix qu'il devait faire. Il

donna à Mihran la clef de l'appartement de ses femmes, et lui dit : « Va et regarde ce que tu y trouveras « caché. » Quatre serviteurs de confiance du Khakan devaient l'accompagner, et Mihran Sitad, lorsqu'il eut entendu ces paroles, prit la clef et partit avec les hommes de confiance. Il ouvrit la porte des appartements secrets et ils y entrèrent, et les serviteurs lui firent des contes, disant : « Les personnes que tu « vas rencontrer n'ont jamais été vues par les astres, « ou la lune ou le soleil. » L'appartement des femmes était arrangé comme un paradis, plein de lunes, de soleils et de richesses. Il y avait cinq jeunes filles aux visages de Péris, assises sur des trônes, ayant toutes des couronnes sur la tête et couvertes de trésors *de joyaux*, excepté celle qui était la fille de la princesse et qui n'avait ni diadème, ni bracelets, ni collier, ni pierreries; une simple robe la couvrait, et son diadème consistait dans les cheveux noirs que Dieu lui avait donnés; ses joues n'étaient pas colorées de fard, elle n'avait de parure que celle qu'elle devait au Créateur; mais c'était un cyprès surmonté d'une lune nouvelle dont le reflet faisait briller un trône nouveau.

Quand Mihran Sitad la regarda, il vit qu'aucune des autres ne lui était comparable, et cet homme clairvoyant et à l'âme noble comprit que le Khakan et la princesse s'étaient écartés de la justice. *La jeune fille* couvrit ses yeux avec son écharpe et sa main, et

la colère de Mihran s'en accrut. Il dit au serviteur : «Le roi a bien des bracelets, des couronnes et des «trônes. Je choisis celle qui n'a ni couronne ni pa-«rure et qui doit encore grandir. J'ai supporté ce «pénible voyage pour faire un bon choix et non pas «pour des brocarts de Chine.»

La princesse lui dit : «O vieillard, tu ne dis pas «une parole qui soit raisonnable. Voici des prin-«cesses illustres, gracieuses, intelligentes, qui peu-«vent enflammer les cœurs, d'âge à être mariées, «avec des tailles de cyprès, des joues comme le prin-«temps et qui sauraient être les servantes d'un roi, «et tu choisis à leur place une enfant qui est trop «jeune! Tu n'es pas un homme de sens.» Mihran Sitad répondit : «Si le Khakan veut être juste, il «reconnaîtra que le roi, maître du monde, ne m'ap-«pellera pas vieillard insensé. Je choisis celle qui est «là sur son trône de bois de teck, sans aucun orne-«ment, sans collier ni diadème. Si les maîtres de ce «pays n'y consentent pas, je m'en retournerai dès «que vous le permettrez.»

Le Khakan réfléchit sur ces paroles, il fut étonné de son sens et de sa décision; il reconnut que ce vieillard à l'esprit net était un puissant homme et propre aux affaires délicates. Le prince intelligent s'assit avec ses conseillers; il renvoya de sa salle d'audience la foule, et quand le lieu de la séance fut libre, les astrologues, tenant en main leurs tables

roumies, les grands et tous les chefs du pays arrivèrent.

Le Khakan ordonna à tous ceux qui auraient de l'amitié pour lui de calculer la position du ciel; le Mobed observa les astres par rapport à ce que le Khakan allait faire et à l'alliance qu'il allait contracter avec le roi. A la fin, il dit: « O roi, que ton « cœur ne s'inquiète pas de malheurs qui pourraient « arriver. La volonté du ciel sublime, que la rotation « favorable des astres indique, est que cette affaire « n'ait que des suites heureuses, que tes ennemis ne « prévalent pas avec leurs mauvaises intentions, qu'il « naisse de l'union de la fille du Khakan avec le roi « un prince digne du trône, auquel le pays d'Iran et « les vaillants grands de la Chine rendront hom- « mage. »

LE KHAKAN ENVOIE SA FILLE AVEC MIHRAN SITAD CHEZ NOUSCHIRWAN.

A ces paroles, le cœur du Khakan se calma et la princesse au visage de soleil sourit, et, l'esprit délivré de soucis, ils firent asseoir devant eux l'envoyé, et dirent ce qu'il était convenable de dire d'une fille de princesse qui avait été cachée *à tous les yeux.* Mihran l'accepta du père au nom du victorieux roi des rois; l'intermédiaire accepta et le Khakan donna la fille unique de la princesse.

Des serviteurs arrivèrent avec l'offrande *destinée*

au roi; ils arrivèrent joyeusement devant leur maître, ensuite on apporta tout un trésor préparé, contenant des choses précieuses de toute espèce: des pièces d'or, des joyaux, des colliers, des trônes, une litière en turquoises, un trône en ivoire et un autre en bois d'aloès indien ornementé d'or et incrusté de pierreries variées, et tous les deux accompagnés de diadèmes royaux. *On amena* cent chevaux bridés et cent chameaux de bât; les chameaux étaient chargés de brocarts de Chine, les chevaux portaient des selles ornées; il y avait quarante pièces de brocart tissées d'or et brodées sur l'or de chrysoprases.

Le Khakan fit charger de tapis cent chameaux, appela trois cents servantes, et attendit qu'elles fussent toutes montées à cheval, chacune un drapeau en main, selon la mode de Chine. Le prince à la fortune victorieuse fit placer sur le dos d'un éléphant le trône de turquoises incrusté de fils d'or et d'argent qui encadraient des pierres fines non travaillées; et un étendard brillant en brocart de Chine, sous lequel disparaissait le sol; il fit prendre *ce trône* par cent hommes et le fit élever de la terre jusqu'au ciel. Il fit couvrir de brocart une litière en or, dans laquelle se trouvait une perle inestimable, *sa fille*, et les trois cents servantes partirent joyeusement et rapidement avec cette fille au visage de lune. C'est ainsi qu'il envoya son enfant au roi, accompagnée

d'une escorte et précédée de quarante eunuques qui marchaient devant elle le cœur en joie.

Lorsque le Khakan fut délivré de ce soin, un scribe arriva, apportant du musc, de l'eau de rose et une pièce de soie, et le roi lui fit écrire une lettre à Kesra, couverte d'ornements et belle de toute manière. Il commença par les louanges du Créateur, « le maître du monde, toujours éveillé, voyant tout, « qui, chaque fois qu'il a prédestiné quelque chose, « dirige les mouvements de ses serviteurs vers ce but. « Le roi du monde est le diadème sur ma tête, et ce « n'est pas à cause de ma fille que j'ai recherché son « alliance; car, depuis que les sages, les grands et « les Mobeds à l'esprit vigilant m'ont parlé de la gran- « deur, du pouvoir et de la gloire du roi, j'ai cherché « un moyen de me lier avec lui. C'est lui qui dis- « pense la justice au monde entier, et jamais roi n'a « porté la ceinture *du pouvoir* comme lui, *ne lui est* « *comparable* en bravoure, en victoires, en puissance, « en majesté, en taille, *n'a eu* un trône et un diadème « comme lui; Dieu, le tout-saint, l'a nourri de jus- « tice, de sagesse, de foi et d'intelligence. J'envoie « ma fille chérie au roi Kesra, avec les formes que « nous observons. Je lui ai ordonné de se tenir « comme une esclave quand elle sera entrée dans « l'appartement des femmes du roi, de se former « l'esprit d'après la grandeur et la sagesse du roi, « d'apprendre ses coutumes et ses usages. Puissent la

«fortune et la raison être tes guides, et la puissance «et le savoir tes soutiens!»

On trempa le sceau dans du musc chinois et on *l'appliqua* à la lettre, que le roi remit à l'envoyé en le bénissant. Puis il prépara pour Mihran Sitad un présent tel que personne n'avait souvenir qu'un des rois du monde en eût donné un semblable à un envoyé en public ou en secret. Il fit de même des présents aux compagnons de l'envoyé et leur donna beaucoup d'or et de musc. Il partit avec sa fille et ses trésors, aves les cavaliers et les éléphants parés, et marcha jusqu'au bord du Djihoun. Des larmes de sang tombaient de ses cils, et il resta ainsi jusqu'à ce que le cortége eût passé le fleuve et atteint la terre sur l'autre rive. Puis il quitta la rive du Djihoun, le cœur gonflé de sang et livré à la douleur d'avoir perdu sa fille.

Quand on apprit que Mihran Sitad arrivait, chacun offrit *aux arrivants* des présents et des récompenses, tous prononcèrent des bénédictions sur le roi de l'Iran et le maître de la Chine; tous, dans la joie de leurs cœurs, apportaient des présents et des offrandes et voulaient montrer leur hospitalité et leur amitié. Dans chaque ville et sur toute la route on dressait des pavillons de bienvenue et l'on répandait de l'argent sur cette fille de roi. A Amouï, sur la route du désert et à Merv, le monde était paré comme le plumage de la perdrix. Quand l'escorte

arriva à Bestham et à Gourgan, on aurait dit que la terre ne voyait plus le ciel, tant il y avait de pavillons et de coupoles dans les villes et les campagnes, sur toute la route que parcourait le cortége. Les enfants, les hommes et les femmes du palais étaient rassemblés sur la route de cette idole de la Chine; on jetait du haut des balcons des pièces d'argent, on tamisait sur elle du musc et de l'ambre; on mettait sur des plateaux des aromates mêlés, le monde était rempli du son des timbales et des clairons, les crinières des chevaux étaient trempées de musc et de vin, et l'on répandait sous leurs pieds du sucre et de l'argent; le bruit des flûtes, des harpes et des rebecs était tel qu'il n'y avait pas un lieu où se reposer et dormir.

Lorsque l'idole fut entrée dans l'appartement des femmes du roi, Kesra regarda dans la litière et vit un cyprès surmonté du disque de la lune portant un diadème d'ambre, et au-dessous de celui-ci un autre diadème de boucles noires tombant en anneaux entrelacés comme des chaînes, liées sur le haut de la tête et entremêlées et tressées avec art; *ces boucles* formaient comme un anneau en civette placé sur une rose et recouvrant un *visage brillant* comme Jupiter. Le roi Nouschirwan en resta dans l'étonnement et prononça sur elle à plusieurs reprises le nom de Dieu. Il choisit un appartement digne d'elle, et l'on prépara un trône pour cette lune.

LE KHAKAN SE RETIRE ET NOUSCHIRWAN CONDUIT SON ARMÉE À CTÉSIPHON.

Losque le Khakan reçut des nouvelles de l'Iran et du roi d'Iran, de la joie avec laquelle sa fille avait été reçue et du plaisir que donnait au roi cette alliance, il évacua le Soghd, Samarkand et Djadj, et envoya sa couronne à Kadjgharbaschi.

La justice de Nouschirwan rajeunit le monde; tous, jeunes et vieux, dormirent tranquillement, et tous invoquèrent en tous lieux des bénédictions sur le roi d'Iran, et dirent, en élevant les mains vers le ciel: «O Créateur de l'espace et du temps! maintiens le «roi Kesra dans cette *voie de* justice, et détourne de «sa vie la mauvaise fortune. Protége contre tout «malheur son corps et son âme, maintiens le monde «sous ses ordres, car la majesté et la splendeur qui «l'entourent en ont chassé le mal qui se faisait en «public et en secret.»

Lorsque Nouschirwan arriva à Gourgan pour se livrer à la chasse, personne n'y voyait plus trace du Khakan; les cavaliers chinois oubliaient de manger et de dormir, aucun d'eux n'ôtait plus la selle de son cheval; trois cent mille Turcs se dispersèrent, et nulle part il n'y eut ni lutte ni combat: personne n'eut besoin de bander son arc, car il ne restait plus un Chinois, ni grand ni petit. C'est ainsi que *Kesra*, le lion formidable, qui avait la majesté et la taille

des Keïanides, s'élança à la chasse; l'étoile des rois accompagnait son nom, et la fortune était la compagne de son trône.

Les grands de tous les pays, depuis Amouï jusqu'à Djadj et Khoten, se rassemblèrent et dirent: « Ces vastes régions, pleines de jardins, de places « publiques, de maisons et de palais, depuis Djadj « et le Terek jusqu'à Samarkand et le Soghd, sont « en grande partie dévastées et devenues la demeure « des hiboux. Chez les hommes de Tchegan, à Bami, « à Khatlan et à Balkh, les jours sont devenus « sombres et amers pour tous, et nous parlons de Bo- « khara, du Kharizm, d'Amouï et de Zem avec dou- « leur et chagrin. L'injustice et l'oppression d'Afra- « siab ne laissaient à personne un lieu de repos et « de sommeil; mais lorsque Keï Khosrou arriva, « il nous délivra, et les hommes se reposèrent de « leurs dissensions. Plus tard, quand Ardjasp devint « puissant, ces pays furent remplis de maux et de « misère; mais Guschtasp étant venu de l'Iran pour « le combattre et Ardjasp ne trouvant plus un lieu de « sécurité, le monde se remit des désastres qu'avait « causés cet homme, que le ciel le maudisse à tout ja- « mais! Ensuite sous le règne de Nersi, ces pays fu- « rent livrés à tous les maux; mais lorsque Schapour « fils d'Hormuzd s'empara du pouvoir, et que Nersi « fut renversé, le monde revint à la justice et à la « sécurité, et la main d'Ahriman devint impuissante

« pour le mal. Quand le Khakan enleva à Yezdeguerd « le gouvernement du monde, la violence recom- « mença à sévir; mais Bahram Gour, le maître du « monde, arriva, accabla et confondit le Khakan; sa « justice convertit le monde en un paradis, et ce « qui avait été fait de mal et de honteux disparut. « Khouschnewaz, au temps de Pirouz, remplit le « monde de violences, de colères et d'angoisse, et « maudits soient son fils Feghanisch, sa famille et « ses alliés pleins d'injustice! Maintenant Kesra, le « maître du monde, s'est chargé de nos pays et a re- « levé notre dignité. Le monde entier est comme un « corps, et lui en est la tête; puisse-t-il rester ici en « toute éternité! et si la terre va jouir de sa justice, « nous ne verrons plus de vexations, on ne versera « plus de sang. »

Ensuite les Heïtaliens, les Turcs et les gens de Khoten se réunirent à Gulzarrioun; partout où il y avait un Mobed expert dans les affaires, un noble aux mœurs pures, intelligent et plein de savoir, tous les Turcs qui pouvaient donner un conseil se réunirent chez lui en grand nombre, et tout le peuple fut d'avis qu'il fallait se rendre auprès du roi avec des présents. Lorsqu'ils furent en présence de Nouschirwan, qu'ils furent réunis, unanimes d'intentions et de discours, cette foule remplit tellement la cour du roi que les fourmis et les mouches ne pouvaient plus passer. Ils se prosternèrent tous le front contre terre, ils pro-

noncèrent tous des bénédictions sur Kesra, disant: « O roi, nous sommes tes esclaves, nous ne vivons « sur la terre que par ta permission. Nous sommes « tous des grands, armés pour la guerre, et nous « déchirons la peau des léopards dans les steppes. » Le roi des rois accepta leurs offrandes et ils quittèrent sa présence, précédés par Feghanisch et formant toute une armée de jeunes guerriers. Comme le roi avait été content de ces braves, le grand chambellan parut à la porte du palais, leur fit les questions d'usage, les reçut amicalement et leur prépara des logis dans toutes les rues.

Le pieux roi des rois sortit de son appartement et se prosterna sur la terre, adressant ses prières au Créateur et disant: « O toi qui es au-dessus de la « rotation du sort! tu m'as donné la majesté royale, « l'intelligence et la raison, tu es le guide dans toute « fortune bonne et mauvaise; fais que dorénavant « quiconque entend parler de moi renonce à l'espoir « de s'emparer du diadème de la royauté, que tous « se résignent à m'être soumis et que personne n'ose « plus me combattre. Les oiseaux dans la montagne « et les poissons dans l'eau se mettent à dormir quand « je me couche; les bêtes fauves sont mes gardiens « de nuit, les grands de la terre sont mes sujets. Celui « que tu as choisi n'est pas un être vil; il n'y a dans « le monde de maître que toi. Tu me donnes le pou- « voir pour que même une fourmi ne se couche pas

«opprimée à mon insu.» Il pleura ainsi longtemps devant Dieu. Regarde s'il y a dans le monde un roi comme lui.

NOUSCHIRWAN REVIENT VICTORIEUX DANS L'IRAN.

Quittant le lieu de ses dévotions, Nouschirwan monta sur le trône et son armée s'apprêta à partir. Les trompettes et les timbales d'airain résonnèrent à la porte du palais ; le roi invoqua Dieu, de qui vient tout bonheur, les troupes montèrent à cheval et l'on apprêta les bagages, l'or, les brocarts, les couronnes, les ceintures, le trésor d'argent et le trésor de pierreries, les chevaux, les femmes voilées, les couronnes, la litière de turquoises et le trône d'ivoire. Les servantes qui charmaient les cœurs et les serviteurs de toute espèce montèrent à cheval, et, tout étant prêt, les montures et leurs charges, le roi les envoya à Thisifoun, précédés par la Chinoise idolâtre. Ils partirent à une heure propice et l'esprit serein, *la reine* entourée des eunuques. Mihran Sitad, le Grand Mobed, accompagna la reine, fille du Khakan ; le trésor et les bagages se dirigèrent vers Thisifoun, et aucun des héros ne resta en arrière.

Tous les vaillants amis du roi, tous les Perses partirent pour Ader Abadgan; une foule venue de tous les pays se rassembla; les hommes du Ghilan et de Deïlem, des montagnes des Beloutchis, du désert de Seroudj et les gens du Coutch, qui frappent de

l'épée, arrivèrent tous devant l'enceinte des tentes du roi, chargés de présents et d'offrandes. Le grand roi fut heureux de voir que les griffes des loups n'atteignaient plus les brebis. Depuis que le monde existait, il n'y avait pas eu un seul homme du Coutch qui n'eût été une source de maux et d'angoisses pour le pays d'alentour; mais, par l'influence de la majesté de Kesra, le maître de la terre, le monde avait changé et était devenu respectueux et doux. Dans le pays que traversait l'armée, les cultivateurs n'avaient rien à souffrir, personne n'exigeait du pain et de l'eau, et la nuit l'armée campait sur la route. C'est ainsi que le roi fit le tour du monde, observant partout l'état des campagnes et des plaines; il vit partout dans le monde des terres ensemencées, des vallées et des plaines remplies de bœufs et de moutons; il regarda des pays qui n'avaient jamais été cultivés, où l'on n'avait jamais vu de semences et de moissons, et les trouva pleins de fruits de la terre et toutes les maisons remplies d'enfants; les branches des arbres pliaient sous les fruits par la grâce du maître du monde sur lequel veillait la fortune.

Lorsque le ciel et la lune eurent tourné pendant quelque temps, un envoyé du Kaïsar arriva, chargé de présents, de vêtements, d'argent et d'or, de brocarts roumis et de pierreries du Roum, des offrandes telles que la surface de la terre en était couverte, et un tribut tel que jamais le Roum n'en avait fourni

de pareil. Le Kaïsar envoya dix peaux de bœuf remplies de pièces d'or, comme tribut et redevance de trois années, et une lettre au roi accompagnée d'une offrande *d'or*. On fit asseoir l'envoyé devant Kesra, qui écouta attentivement la lecture de cette lettre, contenant des souhaits chaleureux, énumérant ce qu'on envoyait et annonçant de nouveaux présents, ce qu'on apportait n'étant que le tribut auquel il fallait ajouter des couronnes. Le roi accepta ce qui avait été réuni avec peine et remit tout à son trésorier; puis il se leva de son trône, monta à cheval et se rendit au temple d'Adergouschasp. Lorsqu'il aperçut de loin le lieu du culte, ses joues s'inondèrent de larmes; il mit pied à terre, prit du barsom dans sa main, murmura une prière, s'avança en silence et respectueusement devant le feu, et commença à prier et à rendre grâce au Créateur du monde. Il remit au trésorier du temple tout l'or et les joyaux dont il avait apporté une grande quantité, il distribua aux Mobeds de l'or et de l'argent, et leur donna des vêtements brodés de pierreries. Il enrichit tous les Mobeds; ils se présentèrent devant le feu pour réciter les prières et murmurèrent des bénédictions sur ce roi du monde, distributeur de la justice. De là, Nouschirwan alla à Thisifoun et son armée fit ressembler la terre au mont Bisoutoun; dans chaque ville où cet homme juste passait, il distribuait aux pauvres beaucoup d'or et d'argent, et les richesses

qu'il répandait remplirent de trésors et d'argent tout ce pays. De là, il se mit en route vers Madaïn, où se trouvait la clef de ses trésors, et se fit précéder par Mihran Sitad, qui y conduisit son idole chinoise, entourée de quarante *servantes*, maîtresses dans leur art.

LE MONDE TROUVE DU REPOS SOUS NOUSCHIRWAN.

Lorsque Kesra monta sur son trône solennellement et se sentant le compagnon de la fortune, le monde brillait comme un paradis, rempli de richesses par l'effet de sa justice et de sa bonté. Les rois se reposaient de la guerre et cessaient de verser de tous côtés injustement du sang ; le monde se rajeunit par la majesté que Dieu avait accordée *à Kesra;* on aurait dit que les mains du mal étaient liées. On ne savait plus ce que c'était que de piller et envahir ou d'étendre la main pour faire du mal ; les hommes marchaient selon les ordres du roi, ils marchaient dans la bonne voie, renonçant à la perversité et aux ténèbres ; si l'on avait répandu de l'argent sur la route, les voleurs se seraient enfuis devant ces trésors ; par crainte du roi et de sa justice, les méchants n'osaient, ni sur la terre ni sur l'eau, ni pendant la clarté du jour ni à l'heure du sommeil, jeter un regard sur ce brocart et ces pièces d'or. Le monde était paré comme un paradis et les vallées et les plaines étaient remplies de richesses.

Il arrivait des lettres de tous les pays, de tous les grands, de tous les puissants, des marchands, des Turcs de la Chine, des Seklab et de tous les royaumes. Il y avait tant de bourses de musc, de satin de Chine, de belles choses qui venaient du Roum et de parfums indiens, que l'Iran ressemblait au paradis ; toute la terre était d'ambre, toutes les briques étaient d'or. Les hommes tournaient leurs yeux vers l'Iran, délivrés de leurs peines et de leurs querelles ; on aurait dit que les larmes des nuages étaient de l'eau de rose et qu'il n'y avait plus ni souffrance ni besoin de médecin ; l'eau tombait sur les fleurs au moment propice, et le cultivateur ne souffrait jamais *du manque* de pluie ; les vallées et les plaines étaient couvertes de fleurs, de maisons et de palais ; le monde était rempli de verdure et de bétail ; les ruisseaux ressemblaient aux fleuves, et les fleurs des potagers aux Pléiades.

Dans l'Iran, on apprenait les langues *étrangères*, on éclairait son esprit par le savoir. Les marchands de tous les pays, de l'Inde et de la Chine, du Turkestan et du Roum célébraient la gloire du maître, et les animaux se multipliaient à cause de l'abondance de l'herbe. Quiconque était savant dans une science et habile à parler allait à la cour du roi ; les nobles, les Mobeds, les sages étaient honorés, les méchants tremblaient de peur des peines qui les menaçaient.

Chaque jour, quand le soleil se levait sur le monde, une voix se faisait entendre du haut de la porte du palais, disant : « O vous, sujets du roi du monde, « qu'aucun de vous ne cache le mal qu'on lui aurait « fait. Quiconque s'est donné de la peine en travail- « lant sera payé dans la mesure de son travail ; par- « lez-en tous à mon grand chambellan, qui me de- « mandera votre salaire. Si un créancier se présente « et demande de l'argent à un homme sans ressour- « ces, il ne faut pas qu'il trouve vide la main d'un « homme laborieux, et mon trésorier payera la dette. « Si un homme jette les yeux sur la femme d'un « autre, et si celui-ci l'accuse devant le roi, il n'é- « chappera pas au cachot ou au gibet, et aux coups « de flèches sur le gibet ou aux chaînes dans le cachot. « Si l'on trouve quelque part un cheval en liberté, et « si le maître du terrain s'en plaint à ma cour, on « tuera le cheval sur le champ cultivé où on l'aura « trouvé ; l'homme lésé emportera la chair, et le ca- « valier restera à pied et sans cheval, et ira faire pé- « nitence au temple d'Adergouschasp ; l'inspecteur « de l'armée rayera son nom du rôle et sa maison « sera rasée, et pour chaque faute, qu'elle soit plus « ou moins grande que celle-ci, le coupable sera dé- « gradé, car jamais le roi n'approuvera les méfaits; « il n'admet à sa cour que des hommes de droiture, « et ceux qui n'approuvent pas notre voie, à Dieu ne « plaise que nous les voyions à notre cour. »

BUZURDJMIHR DONNE DES CONSEILS À NOUSCHIRWAN.

Un jour le maître du monde s'assit gaiement sur le trône, reçut les grands et les savants, et leur parla en souriant et le visage ouvert; Buzurdjmihr prit sa place devant le trône et prononça sur le roi des bénédictions qui rendirent son cœur comme le gai printemps; il dit : « O maître au frais visage, puisse « le détracteur n'avoir jamais rien à dire sur toi ! O « bienheureux roi des rois, victorieux, maître du « monde, savant et noble ! J'ai écrit en pehlewi quel- « ques mots dans un livre et sur du papier royal; « j'ai remis l'écrit à ton trésorier, espérant qu'un « jour viendrait où le roi le lirait; mais j'ai vu que « cette voûte paresseuse du ciel ne veut pas dévoiler « mon secret. Un homme a beau se lever du trône « des festins, exposer sa vie dans les batailles, déli- « vrer la terre de ses ennemis, se garantir contre les « dangers que lui préparent les Ahrimans, se rendre « maître du monde, s'emparer de toute chose l'une « après l'autre, avoir la main puissante pour faire de « grandes choses, créer des parterres de fleurs, des « jardins, des places publiques et des palais, amasser « des trésors, réunir autour de lui ses fils, compter « beaucoup de jours heureux, augmenter son armée « et ses richesses, avoir un palais et une salle d'au- « dience brillants, faire travailler les pauvres pour « lui, ramasser de tous côtés des couronnes et des

« trésors, réunir des amas d'or et d'argent, ses années « ne dépasseront pas la centaine, il deviendra de la « poussière, son travail ne lui portera pas de fruit. « il laissera à un ennemi ses trésors, il ne gardera ni « fils, ni trône, ni diadème, ni salle d'audience « royale, ni trésors, ni armée. Quand ce vent de sa « prospérité sera tombé, on l'oubliera, et quand la « destinée aura passé sur son œuvre, il ne lui survi- « vra qu'une bonne renommée.

« Il y a dans le monde deux choses qui ne meu- « rent pas, voilà tout, et rien d'autre, quoi que ce « soit, ne reste à personne : ce sont les paroles douces « et les bonnes paroles, qui ne vieillissent pas aussi « longtemps que durent la terre et le sable. Ni le soleil, « ni le vent, ni l'eau, ni la poussière n'effacent la « renommée et les bonnes paroles; telle est la rota- « tion du sort. Heureux l'homme qui a de la pudeur « et de la vertu ! O roi ! ne commets pas, autant que « tu pourras l'éviter, des péchés dont ton âme aurait « honte ; cherche à ne faire du mal à personne et à « être utile aux hommes ; c'est là le précepte et la loi « de la religion. Quant à moi, je laisserai comme « souvenir quelques paroles, et je crois qu'elles ne « vieilliront jamais. »

Quand il eut rendu attentif *par ces paroles* le cœur serein du roi, celui-ci lui fit beaucoup de questions. Il lui demanda : « Qui est l'homme heureux, qui a le « cœur satisfait et ne pousse jamais de soupirs ? » Il

répondit : « Celui qui ne pèche pas et qu'Ahriman « ne détourne pas de la vraie voie. » Le roi lui demanda ce qu'étaient la perversité et la voie du Div et quelle était la voie de Dieu, maître du monde. Buzurdjmihr répondit : « Obéir à Dieu est ce qu'il y « a de mieux, car c'est lui qui est le dispensateur de « la gloire dans les deux mondes. La porte du vice « conduit vers Ahriman, l'ennemi des hommes pieux. « Heureux l'homme qui porte haut le cœur et s'en- « veloppe dans la pureté et la chasteté ! l'âme étant « le gardien de son corps, sa vie entière se passe « doucement, il conserve la noblesse et la droiture « et ne frappe pas à la porte du vice et de la perdition ; « son âme sera épurée, après la mort, de tout ce qui « tient au corps, et ne regrettera rien de ce qui ap- « partenait soit au fourreau, soit à l'épée *dans cette « vie*. Celui qui est maître de sa raison ne dirigera « pas son âme du côté de la passion. N'écoute pas « ceux qui ont un esprit rusé, car ils font du mal « aux âmes sereines ; ceux qui ne sont pas prêts à « entrer dans la vie future en confessant *leurs fautes* « demeurent ici pleins de chagrins ; ensuite sache « que tout homme qui ne craint pas Dieu le tout- « saint est vil. Si quelqu'un voit avec déplaisir qu'un « autre obtient une grâce, qu'il s'en aille et cesse de « parler de ses désirs ; il ne connaît pas la partie de « l'âme qui est la sagesse, il n'écoute pas le sage qui « en parle. »

Kesra demanda : «Qui, parmi les inférieurs, peut «se faire compter parmi les grands ?» Il répondit : «Celui qui est le plus sage et gouverne le mieux ses «passions.» Le roi dit : «Qui est sage? car la sagesse «repose dans le secret des âmes.» Il répondit : «Celui «qui ne quitte pas la voie du maître du monde pour «obéir au Div et qui dans sa folie n'écoute pas ceux «qui sont ennemis de l'âme et opposés à l'essence de «la raison. Il y a dix Ahrimans qui ont la force des «lions et dominent l'âme et la raison.» Kesra dit: «Quels sont ces dix Divs sur lesquels la raison doit «pleurer?» Il répondit: «L'avidité et le besoin sont «deux Divs forts et fiers ; les autres sont la colère, «l'envie, l'humeur querelleuse, la vengeance, la «calomnie, la fausseté et la foi impure; le dixième «Div est l'ingratitude envers les bienfaiteurs et l'irré«vérence envers Dieu même.» Le roi demanda: «Lequel de ces dix Ahrimans vils et nuisibles est le «plus puissant?» Il répondit à Kesra : «C'est l'avi«dité qui est le Div le plus tyrannique et le plus «persistant; jamais on ne le voit satisfait; tout agran«dissement n'est pour lui qu'une préparation *pour de «nouvelles acquisitions*. Le besoin est un Div qu'on «voit aveugle et pâle à force de soucis et de peines. «Passons à un autre, ô roi, et tu verras l'envie, un «malade que le médecin ne peut guérir, et qui «souffre dans l'âme, si jamais il rencontre un homme «heureux; puis vient le Div querelleur, plein de

«litiges, aiguisant toujours les griffes pour faire le «mal; puis le Div de la vengeance, bruyant et co«lère, qui ne quitte pas des yeux l'homme contre «lequel il est irrité; il n'a ni générosité ni bonté «pour personne, c'est un Div cruel, le visage froncé. «Un autre est le Div calomniateur, qui ne connaît «que le mensonge, qui ne parle jamais à l'honneur «de quelqu'un. Reste le Div délateur, à double face, «qui a arraché de son cœur la crainte du maître du «monde, qui fait naître l'inimitié et la haine entre «deux hommes et travaille à briser les amitiés; enfin «le Div ignorant et impie, qui ne reconnaît ni la «raison ni le bien, qui méprise la pudeur et l'in«telligence, et aux yeux duquel le bien et le mal «sont la même chose.»

Le roi demanda au sage : «Puisque le Div s'at«taque au cœur de l'homme, qu'est-ce que Dieu a «donné à ses serviteurs pour se défendre contre lui?» Il répondit : «La main de la sagesse est plus forte «que l'action des Ahrimans. La raison est une cui«rasse qui protége contre l'épée du Div, elle rend «purs et brillants le cœur et l'âme du sage; elle «garde le souvenir du passé, elle nourrit l'esprit de «savoir. Puisse la raison être le guide de ton âme! car «tu as encore une longue route à parcourir. Si elle «devient ce que nous appelons une *seconde* nature, «de sorte que le cœur, grâce à elle, ne craint plus «le Div, ce cœur, plein de bons instincts, sera

« content du monde et ne s'approchera pas de la « porte des passions.

« Maintenant je vais prononcer des paroles pleines « d'espérance qui guideront le cœur vers le bonheur. « L'homme qui a de la raison est toujours rempli « d'espoir et ne voit dans le monde que du bonheur; « il ne pense jamais à faire du mal, et choisit la voie « *droite* de la flèche, au lieu de la voie *courbe* de l'arc. « Ensuite, celui qui est satisfait de sa fortune n'éten- « dra plus la main et ne se fatiguera plus, il n'aura « pas de soucis et ne pensera pas à l'argent, et tous « ses jours s'écouleront dans le bonheur. Puis, celui « qui est entièrement serviteur de Dieu ne se dé- « tourne pas des ordres divins, pour *éviter* de la « peine, pour *gagner* des trésors, ou pour plaire à « quelqu'un ; il n'y a dans sa nature aucun élément « mauvais, il est par là même vertueux en toute « chose, car il ne vend à aucun prix la voie de « Dieu. »

Kesra dit : « Laquelle parmi ces *vertus* est la prin- « cipale et montre le chemin du bonheur? » Il répondit: « La voie de la raison est, sans aucun doute, préfé- « rable à tout savoir ; ensuite une disposition aimable, « qui fait que l'homme reste honoré pendant toute sa « vie. J'ai observé que, de toutes les qualités, la plus « solide est le contentement de son sort, la plus « douce, celle qui repose le mieux du travail, et la « plus agréable la faculté d'espérer; mais celle qui

«donne le plus de fatigue est l'avidité, car elle n'est «jamais rassasiée de trésors.» Le roi demanda : «Quelle est la meilleure des facultés et qui donne «le plus de grandeur à l'homme qui l'exerce?» Il répondit : «Celui qui ne se détourne jamais de la «vraie voie évitera tout péché; il atteindra à la gloire «et à la réussite; le but atteint lui profitera, et la «réussite lui donnera de la gloire.»

Le glorieux héros demanda : «Qui dois-je placer «le premier sur cette route?» Buzurdjmihr répondit: «Celui qui parle chaleureusement avec une voix «douce, et ne cherche d'autre avantage que l'exer-«cice de la raison, car la raison vaut certainement «mieux que les talents.» Ensuite le roi demanda au sage : «Qu'est-ce que l'homme peut apprendre de «mieux?» Il répondit : «Le savoir est ce qu'il y a de «mieux, et le plus sage est le plus grand parmi les «grands; car il ne se jette pas violemment sur les «richesses et il se préserve de la fatigue.» Le roi demanda quel était l'ennemi le plus puissant et comment se défendre de lui? Il répondit : «Les «mauvaises actions sont l'ennemi de l'esprit serein «et de la raison.» Le distributeur de la justice demanda au sage ce qui valait le mieux, l'instruction ou la naissance. Son guide répondit : «L'instruction «vaut mieux que la naissance, car elle fait l'orne-«ment de l'âme, pendant qu'il n'y a pas beaucoup à «dire sur la naissance. Sans le mérite, la naissance

« est une chose triste, sans valeur et faible ; c'est par « l'instruction que l'esprit devient vigoureux. »

Le roi dit : « Comment faut-il polir l'esprit, et en « quoi faut-il louer l'adresse du corps ? » Il répondit : « Je vais dire tout ce que j'ai à dire, si tu veux me « suivre de point en point. Puisque la raison est un « don de Dieu, ni le doute ni le mal ne peuvent la tou- « cher ; mais si un homme de talent reste dans l'admira- « tion de lui-même, il ne faut pas croire à ses talents. « Un laboureur qui est de bonne nature n'est point « méprisable aux yeux du sage, et un homme aurait « beau réunir la naissance à la libéralité, au savoir, « à la conduite et à la justice, sa puissance, sa ri- « chesse et sa droiture seront en pure perte s'il a un « mauvais caractère. »

Kesra lui demanda : « O homme illustre et d'un « bon caractère ! devient-on puissant par ses propres « efforts ou par l'effet de la fortune qui livre aux « rois le trône et la couronne ? » Il répondit : La « fortune et le talent forment comme un couple ; elles « sont comme le corps et l'âme, qui sont amis « et conjoints, et dont la partie grossière est visible « et la partie spirituelle cachée. Le corps est l'ins- « trument d'efforts pour l'homme, si la fortune qui « veille sur lui est en ébullition, mais l'effort ne « produit pas la puissance, si la fortune ne l'aide pas. « Le monde est une fable et un souffle, c'est un « songe que se rappelle celui qui l'a eu, mais dont

«on ne retrouve rien au réveil, qu'il ait été agréable «ou pénible et plein de colère.»

Ensuite le roi tira du secret de son esprit une nouvelle question, et demanda au sage : «Qu'est-ce qui «est digne de louanges?» Il répondit : «C'est un «roi qui fait l'ornement du trône et à qui la fortune «donne de la puissance; s'il est juste et a une bonne «renommée, ses paroles et ses actes atteindront leur «but.» Le roi demanda : «Qui, dans le monde, est «affligé, a de mauvais jours et est malheureux?» Il répondit : «L'homme pauvre et vil qui n'atteint ni «les objets de ses désirs ni le gai paradis.» Le roi demanda : «Quel est l'homme assez malheureux «pour qu'on doive toujours pleurer sur lui?» Il répondit : «C'est l'homme savant dont le visage a pâli «par sa mauvaise fortune.» Il demanda : «Qui est-«ce qui est content et ne désire pas l'augmentation «de ses richesses?» Le sage répondit : «C'est celui «qui ne s'attache pas à ce que fait le ciel qui tourne.» Le roi demanda : «Quel est l'homme qui nous est le «plus agréable?» Il répondit : «Celui qui est le plus «doux.» Il demanda : «Qui est-ce qui est doux? car «il faut pleurer sur l'homme colère.» Le sage répondit : «Observe qui détourne la tête quand ceux «qui aiment à blâmer parlent; c'est celui-là qui a «de la décence et de la douceur, de la raison, de «l'intelligence et de la convenance.»

Le roi illustre demanda : «Qui parmi les hommes

« peut espérer le plus ? » Il répondit : « Celui qui est « le plus attentif et dont les oreilles absorbent le plus « avidement la sagesse. » Le roi du monde le questionna sur les prédictions de la bonne et de la mauvaise fortune futures; il répondit : « Les prédictions « faussent souvent l'esprit et rendent vide le cerveau. « Si ce qu'elles énoncent ne vient pas de cette terre, « je ne sais pas quelle idée me faire de l'autre monde. Kesra dit : « Quel est le pays le plus riche et quelle « part avons-nous dans cette *prospérité ?* » Il répondit: « C'est par la justice du maître du monde que les « pays se maintiennent prospères. » Il demanda: « Dis-moi quel est l'homme le plus éveillé, le plus « précieux et le plus intelligent dans le monde, « pour que je fasse profiter ma gloire de sa sa- « gesse. » Il répondit : « Un vieillard savant qui a « profité de l'expérience. » Kesra lui demanda : « Quel « est l'homme le plus satisfait et qui est toujours « soutenu par la joie ? » Il répondit : « Celui qui est « exempt de toute inquiétude et possède de l'or et de « l'argent. »

Le roi demanda : « Pour quelle qualité nous loue- « t-on le plus volontiers, et qui est-ce qui est « agréable à tout le monde ? » Il répondit : « Celui « qui sait cacher ses besoins, son envie, sa vanité et « sa convoitise ne laissera pas voir de l'esprit de ven- « geance et de jalousie et sera agréable à tous. » Le roi demanda quel est l'homme patient qui porte sur

son front le diadème de la persévérance; il répondit: «C'est celui qui désespère de la fortune et dont «*néanmoins* les joues *brillent* comme le soleil; ensuite «celui qui doit compter les jours et qui travaille à «une grande entreprise.» Il demanda: «Quel est «l'homme le plus affligé, *si affligé* qu'il est las de la «vie par l'excès des chagrins?» Le sage répondit: «Celui qui est tombé du trône et désespère de réta«blir sa fortune.» Le puissant roi demanda: «Qui «parmi nous a le cœur le plus désolé?» Il répondit: «Celui qui est privé de raison et un homme «puissant qui n'a pas d'enfant.»

Le roi demanda quel était l'homme le plus malheureux, qui se consumait de tristesse sans avoir éprouvé de malheur. Il répondit: «L'homme plein «de sagesse et de vertu qui a affaire à un roi frivole.» Le roi dit: «Y a-t-il un homme qui désespère mal«gré une grande fortune?» Il dit: «Celui qui est «forcé d'abandonner une grande entreprise reste «mécontent et aigri.» Le roi Nouschirwan lui dit: «O homme clairvoyant et dont la fortune est jeune! «connais-tu un homme sans renom et sans distinc«tion qui soit digne de tendresse et de charité?» Il répondit: «L'homme qui a commis beaucoup de «fautes, le pauvre coupable et sans appui.» Le roi demanda: «Dis-moi, selon la vérité, qui est-ce qui «se repent du passé?» Il répondit: «Un roi qui pose «au jour de la mort le casque noir sur sa tête se re-

«pent, et son cœur est plein de terreur de ce que «son âme n'a pas été *assez* reconnaissante envers «Dieu, ensuite celui qui a fait beaucoup pour les «ingrats qui l'entourent.»

Il demanda: «O homme intelligent, qui réunis «tous les talents! connais-tu une chose qui préserve «le corps de tout mal et qui est en même temps de «grand prix pour le cœur de tout le monde.» Il répondit: «Quand on a de la santé, le cœur ne dé-«sire que de la joie, et l'on a envie de santé quand «le corps est abattu par la souffrance.» Le roi demanda : «Quel est le désir le plus vif? dis-le moi, «ô homme de bon caractère!» Il répondit: «Quand «on a du pouvoir, on désire, avant tout, se mettre «au-dessus de tout besoin; quand on est riche et «bien portant, alors on n'a plus à rechercher que la «satisfaction de son cœur.» Ensuite le roi demanda à son conseiller: «Quel est le principal souci du «cœur?» Il répondit: «L'homme de sens peut en «indiquer trois à celui qui le consulte. D'abord il «s'inquiète du jour de malheur, pour qu'il ne lui «arrive pas de mal sans sa faute; ensuite il craint «les machinations de faux amis qui en voudraient à «sa tête, à sa vie, à son sang et à sa peau; enfin il «se méfie d'un roi injuste, qui ne distingue pas un «homme vertueux d'un vaurien. Que la rotation du «sort serait donc heureuse, si l'on rencontrait un «ami plein de raison qui vous servirait de maître,

«un monde plein de lumière et un roi plein de jus-«tice! Le ciel ne pourrait donner à l'homme un «plus grand bonheur.»

Le roi lui fit des questions sur la foi et la droiture, qui doivent écarter le malheur de la perdition. Il répondit : «O roi! attache-toi aux hommes «croyants qui n'oublient pas le nom de Dieu, qui se «tiennent loin de la perversité et de la voie du Div, «vivent dans la crainte du maître du monde, sont «attentifs aux ordres de Dieu et dont aucun ne vend «sa foi.» Puis il le questionna sur les rois qui gouvernent les hommes vertueux, demandant qui, parmi eux, avait une fortune victorieuse, et qui était digne du trône. Le sage répondit : «Celui qui est «juste, qui a de la raison, de la délicatesse, de l'in-«telligence et de la capacité.» Le roi lui fit des questions sur d'anciens amis avec qui on peut demeurer et converser; il répondit : «Il faut qu'un ami «ait de la générosité et de la justice, alors il ne te «voudra pas du mal pour plaire à un autre, et te «soutiendra et t'aidera dans l'adversité.»

Nouschirwan demanda : «Qui est-ce qui a le «plus d'amis ayant tout en commun avec lui, jus-«qu'au sang et à la peau?» Il répondit : «Il n'y a «qu'un méchant homme qui se sépare jamais d'un «homme au cœur bon, et le plus accueillant, le «plus riche en bonnes actions et le plus accommodant «a *le plus d'amis*.» Il demanda : «Qui a le plus d'en-

«nemis et les plus acharnés contre lui?» Le sage répondit: «Celui qui est hautain et querelleur, en«suite un homme qui a la voix dure, le visage «froncé et les deux poings fermés.» Le roi dit: «Qui est un ami à tout jamais et qu'il faut pleurer «quand on a la douleur d'être séparé de lui?» Il répondit: «Le compagnon qui ne varie pas, ne blesse «pas, ne craint pas de souffrir pour toi.»

Kesra demanda: «Qu'est-ce qui dure toujours et «n'est jamais sujet à diminuer?» Il répondit: «Un «bienfait n'est jamais oublié par un véritable ami.» Le roi demanda: Qu'est-ce qu'il y a de plus bril«lant et qui forme le diadème le plus élevé de l'hu«manité?» Il dit: «C'est l'âme du sage qui est la «maîtresse de ses désirs.»

Le roi demanda: «O homme affectueux! qu'y a-t-il «de plus grand que le ciel?» Il répondit: «Un «roi à la main ouverte et le cœur d'un homme qui «adore Dieu.» Le roi demanda: «Quelle est la chose «la plus honorable et dont un homme de sens «s'enorgueillit le plus?» Il répondit: «O roi! ne «donne jamais des trésors à des hommes impurs; «faire du bien aux ingrats est jeter dans l'eau des «briques séchées *au soleil.*»

Le roi demanda: «Quelle est la fatigue qui dé«goûte l'homme de l'envie d'acquérir des richesses?» Il répondit: «O roi, puisse ton cœur ressembler tou«jours au printemps! Le serviteur d'un roi de mau-

«vaise nature finit, à force de souffrir, par renon-«cer aux richesses et à la vie.»

Le roi demanda : «Quelle merveille as-tu vue au «delà de laquelle on ne puisse rien concevoir?» Buzurdjmihr répondit au roi : «Tout ce que fait le «ciel est merveilleux. Tantôt on voit un homme «puissant, dont le diadème atteint les nuages noirs «et qui pourtant ne sait pas distinguer la main «droite de la gauche, et qui ne comprend pas si sa «fortune hausse ou baisse ; tantôt un autre qui, par «la rotation du ciel sublime, sait prédire le mou-«vement des astres, et pour qui néanmoins le «ciel n'est qu'un guide de malheur et dont la part «dans la vie n'est qu'une destinée amère.» Le roi demanda ! «Quelle est la chose la plus lourde?» Il répondit : «Le poids du péché.» Le roi demanda : «Qui est-ce que tout le monde blâme, condamne et «traite de méchant pour sa mauvaise conduite en pa-«roles ou en actes?» Il répondit : «Un grossier qui «vexe un innocent, un riche qui se nourrit à peine «et se refuse les vêtements et l'entretien, une femme «éhontée et qui ne parle pas d'une voix douce, un «homme bon qui agit avec précipitation, un pauvre «qui affecte la grandeur. Enfin, le mensonge est, «pour le valet comme pour le roi, la chose la plus «malséante, la plus vile et la plus basse.»

Le roi demanda : «Qu'y a-t-il de mieux dans le «monde, tant en public qu'en secret, de sorte que

« celui qui le sait peut s'en faire une cuirasse et « donner de la sérénité à son âme? » Il répondit : « Celui qui est sérieux dans la foi ne trouvera dans « le monde que de la vénération; ensuite celui qui « est reconnaissant à Dieu est un homme sage qui « comprend ce qui est bien. » Kesra demanda : « Qu'est-ce qu'il y a de mieux à faire et qu'est-ce « qu'il faut se garder de faire, qu'on soit roi ou « homme du commun? En quoi vaut-il mieux com- « mander et dominer, et en quoi passer avec dédain « auprès des hommes? De quoi faut-il s'abstenir et « que faut-il saisir pour le retenir? » Il répondit : « Gardez-vous de la colère quand quelqu'un ferme « les yeux sur ceux qui commettent des fautes. En- « suite, tiens ton esprit éveillé, et, autant que tu le « peux, défends-toi de toute participation à de mau- « vaises actions. L'âme de celui qui renonce à la ran- « cune et reprend de l'espoir brille comme le soleil. « Quel que soit le salaire que tu pourrais obtenir pour « un crime, rejette le salaire, tiens-toi loin du crime. »

Grâce au Maître du soleil et de la lune, j'en ai fini avec les *discours* de Buzurdjmihr et du roi, et cette matière, qui aura charmé ton cœur, étant épuisée, il faut que je raconte l'histoire du jeu d'échecs.

LE RADJA DE L'INDE ENVOIE À NOUSCHIRWAN UN JEU D'ÉCHECS.

Un Mobed raconte qu'un jour le roi para son palais de brocart de Roum et suspendit sa couronne

au-dessus du trône de bois de teck; tout le bois du trône était *recouvert* d'ivoire, tout l'ivoire *disparaissait* devant la couronne, tout *brillait* comme le cercle de la lune, tout était *éclipsé par* le trône du roi, toute la cour était remplie du cortége de Kesra; tout le palais était plein de Mobeds et des chefs des frontières de Balkh, de Bami et de toutes les limites de l'empire.

Le roi du monde apprit par ses émissaires pleins de vigilance qu'il arrivait un envoyé du roi de l'Inde, avec des éléphants, un parasol, une escorte de cavaliers du Sindh et mille chameaux chargés, et qu'il demandait permission de voir le roi. Aussitôt que le roi intelligent le sut, il fit partir une escorte à sa rencontre. L'envoyé du prince illustre et puissant salua le grand roi en entrant, à la manière des grands, et rendit grâce au Créateur; puis il plaça devant le roi beaucoup de joyaux comme offrande, lui présenta des éléphants, des boucles d'oreilles et un parasol indien, orné d'or et brodé de pierreries de toutes sortes. Il ouvrit ses caisses devant la cour et déposa aux pieds du roi tout ce qu'elles contenaient; il y avait beaucoup d'or et d'argent, du musc, de l'ambre et du bois frais d'aloës, des rubis, des diamants et des épées indiennes entièrement damasquinées, enfin il y avait de tout ce que produisent le Kanoudj et le Maï. On se hâta d'apporter tout cela et de le placer devant le trône; le roi à la fortune victorieuse regarda

ces richesses qui avaient coûté tant de peine au Radja, et les envoya dans son trésor.

Ensuite l'envoyé apporta une lettre que le Radja indien avait écrite à Nouschirwan sur du satin, et un échiquier fait avec tant d'art qu'il avait coûté tout un trésor; l'envoyé y ajouta en indien ce message du Radja : « Puisses-tu rester roi aussi longtemps que « durera le ciel! Ordonne à ceux qui se sont le plus « occupés de science de placer devant eux l'échiquier « et de se consulter de toute manière pour trouver les « règles de ce noble jeu, reconnaître par leurs noms « toutes les pièces, fixer leur marche et leurs cases, « étudier les pions, les éléphants et le reste de cette « armée, les rocs (tours) et les cavaliers, et la marche « du vizir (la reine) et du roi. S'ils découvrent les « règles de ce beau jeu, ils dépasseront tous les savants « du monde, et nous enverrons volontiers à cette « cour le tribut et les redevances que le roi nous de- « mande; mais si les hommes illustres du peuple de « l'Iran sont hors d'état de résoudre ce problème, il « faut qu'ils cessent de nous demander un tribut, « puisqu'ils ne seraient pas nos égaux en savoir; c'est, « *au contraire*, toi qui devras nous être tributaire, car « le savoir vaut mieux que toute chose que vantent « les hommes. »

Kesra prêta l'oreille et l'esprit à ce que disait cet homme, qui répétait le message dont il était chargé; on plaça les échecs devant le roi, qui regarda long-

temps les pièces. Sur l'échiquier étaient des pièces, les unes en ivoire brillant et les autres en bois de teck; le roi à l'intelligence éveillée fit des questions sur la figure de ces pièces et sur ce bel échiquier, et l'Indien lui répondit : «O roi! tout cela est une «image de la guerre; tu trouveras, si tu parviens à «découvrir le jeu, la marche, les plans et l'appareil «d'un combat.» Le roi lui dit : «Je demande sept «jours de temps, le huitième nous jouerons volon«tiers.» On apprêta un beau palais et on le donna comme demeure à l'envoyé.

Les nobles et les Mobeds, conseillers de Kesra, se réunirent auprès du roi, placèrent l'échiquier devant eux et le regardèrent avec une grande attention; ils cherchèrent à comprendre, essayèrent de toutes les manières, et jouèrent l'un contre l'autre de toutes les façons; ils parlèrent, firent des questions et écoutèrent; mais aucun n'ayant découvert la marche du jeu, ils partirent le visage froncé, et Buzurdjmihr se rendit chez Kesra, qu'il trouva irrité et désappointé de ce qui se passait; mais comme il voyait un moyen de terminer cette affaire qui avait commencé si mal, il dit à Kesra : «O roi, maître du «monde, vigilant et puissant! je découvrirai la marche «de ce beau jeu, j'y appliquerai toutes les forces de «mon esprit.» Le roi lui dit : «Il est digne de toi d'y «réussir. Puisse ton esprit être clairvoyant et ton «corps bien portant! Le Radja de Kanoudj irait dire

« que je n'ai pas un seul homme de bon conseil, et « ce serait une grande honte pour mes Mobeds, pour « ma cour, mon trône et mes sages. » Buzurdjmihr se fit apporter l'échiquier, s'assit en réfléchissant profondément et avec grande application; il chercha de toute manière la marche du jeu et essaya jusqu'à ce qu'il eût trouvé la place de chaque pièce. Ayant découvert dans un jour et une nuit la manière de jouer, il courut de son palais chez le roi d'Iran, et lui dit: « O roi à la fortune victorieuse! j'ai étudié ces figures « noires et cet échiquier, et, par la fortune du puissant « maître du monde, je me suis parfaitement rendu « compte du jeu. Fais appeler devant toi l'envoyé du « Radja et tous ceux qui ont envie de voir le jeu; « mais il faut que le roi des rois le voie d'abord; on « dirait que c'est l'image fidèle d'un champ de ba- « taille. »

Le roi était tout joyeux de ces paroles, il l'appela l'homme aux traces fortunées et le favori du sort, et donna l'ordre de faire venir les Mobeds, les nobles et les sages illustres. Puis il fit appeler l'envoyé du Radja et le fit asseoir devant le trône glorieux. Buzurdjmihr prit alors la parole et dit : « O Mobed du « Radja au visage de soleil! Que t'a dit ton maître « sur ces pièces? Puisse la raison être toujours ta com- « pagne! » L'Indien répondit : « Mon fortuné maître « m'a dit lorsque j'ai quitté sa présence : « Porte de- « vant le trône du maître de la couronne ces pièces

«de teck et d'ivoire, et dis-lui qu'il les place devant «les Mobeds, ses conseillers, réunis en assemblée. «S'ils découvrent la marche de ce noble jeu, s'ils «l'établissent correctement et de la façon des maîtres, «nous enverrons des caisses d'or, des esclaves, des «redevances et un tribut aussi fort que nous pouvons, «car c'est dans le savoir que consiste la valeur des «rois, et non pas dans les richesses, les sujets et un «trône élevé. Mais si le roi et ses conseillers échouent, «et si leur esprit ne suffit pas *à résoudre le problème*, «alors il ne faut pas que Nouschirwan nous demande «des trésors et un tribut; son âme sage fera son «deuil *des richesses acquises* avec peine, et, recon«naissant la subtilité de notre âme et de notre «esprit, il nous les enverra en abondance.»

Buzurdjmihr apporta et plaça les échecs et l'échiquier devant le trône du roi, sur lequel veillait la fortune, et dit aux nobles et aux Mobeds : «O sages «illustres et au cœur pur! faites attention à ces pa«roles et à la volonté de son prudent maître.» Ensuite le sage arrangea un champ de bataille, plaçant au milieu le roi, à droite et à gauche les rangs de l'armée, les fantassins vaillants au-devant, le prudent Destour (la reine) à côté du roi pour le guider dans la bataille, des deux côtés les éléphants de guerre (les fous), observant ensemble le combat; au delà, les chevaux de bataille, montés par deux cavaliers habiles; enfin, des deux côtés les rocs, rivaux les

uns des autres, et prêts pour le combat à droite et à gauche.

Lorsque Buzurdjmihr eut ainsi ordonné cette armée, toute l'assemblée en resta confondue; l'envoyé indien fut fort chagrin, et cet homme, sur qui veillait la fortune, l'étonnait; il ne put revenir de la surprise que lui causait ce magicien, et demeura absorbé dans ses réflexions sur lui, disant : « Il n'a pourtant « jamais vu un échiquier, il n'en a pas entendu parler « par les sages de l'Inde, je ne lui ai pas indiqué le « rôle de ces pièces ni facilité la chose d'aucune ma« nière; comment a-t-il pu la deviner? Personne « dans le monde ne pourrait remplacer cet homme. » Kesra, de son côté, fut si fier de Buzurdjmihr, qu'on aurait dit qu'il sentait la fortune se tournant vers lui; il était heureux et le traita avec faveur, fit préparer une robe d'honneur magnifique, remplir une coupe de joyaux dignes d'un roi, lui donna une caisse remplie d'or et un cheval avec sa bride, et le couvrit de bénédictions.

BUZURDJMIHR INVENTE LE JEU DU NARD (TRICTRAC) ET NOUSCHIRWAN L'ENVOIE DANS L'INDE.

Le sage se retira dans l'intérieur de sa maison, plaça devant lui une table et un compas, et s'enfonça tellement dans ses réflexions que son esprit en devint comme un fourré. Il voulait inventer quelque chose de nouveau, un autre noble jeu qui étonnerait les

savants et qu'ils ne pourraient pas deviner. Il avait cherché un lieu très-sombre pour pouvoir concentrer ses pensées; il y réfléchit sur les échecs et l'invention des Indiens, et son esprit s'y appliqua jusqu'à se fatiguer; en joignant son intelligence à son cœur serein, il établit le jeu du nard à force d'invention et de réflexion. Il fit faire deux dés en ivoire, avec les chiffres marqués sur l'ivoire en couleur d'ébène, puis il forma une armée comme aux échecs, la plaçant des deux côtés en ordre de bataille et en distribuant en huit cases les troupes toutes prêtes pour le combat et pour l'assaut de la ville. Le champ était noir, le champ de bataille carré, et il y avait deux rois puissants et de bonne disposition qui devaient marcher tous les deux, mais sans jamais se faire de mal. Ils avaient chacun de son côté une armée à leurs ordres, accumulée au haut du champ et prête pour le combat. Les deux rois s'avançaient sur le champ de bataille, leurs troupes circulant de tout côté autour d'eux, l'un tâchant de dépasser l'autre, et l'on se battait tantôt sur les hauteurs, tantôt dans la plaine; quand deux de l'autre côté avaient surpris un homme isolé, celui-ci était perdu pour les siens, et les deux armées restaient ainsi en présence jusqu'à ce que l'on vît laquelle était battue.

Il arrangea comme j'ai dit le jeu du nard, puis il se présenta au roi et lui expliqua tout, s'étendant sur le pouvoir des rois et sur les combats que se li-

vraient les armées, et montrant tout à Kesra. Le roi de l'Iran en fut confondu et son esprit fut plongé dans ses réflexions; tantôt il louait, tantôt il blâmait les mouvements de ces rois au cœur fier; *à la fin* il dit : « O homme à l'esprit brillant! puisses-tu rester « jeune et jeune ta fortune! » Il ordonna que le chef des chameliers lui amenât deux mille chameaux; on tira des trésors du roi de quoi les charger avec le produit des tributs du Roum et de la Chine, des pays de Heïtal, du Mekran et de l'Iran, et la caravane partit de la cour du roi.

Quand les chameaux furent chargés et le roi débarrassé de ce souci, il fit appeler l'envoyé du Radja, lui parla longuement *de la vertu* du savoir, et écrivit une lettre au Radja, pleine de sagesse, d'enjouement, de sens et de raison. Il commença sa lettre par bénir le prince qui cherche en Dieu un refuge contre les attaques du méchant Div, puis il dit : « O illustre roi « de l'Inde depuis la mer du Kanoudj jusqu'aux « frontières du Sind! Ton messager intelligent est « arrivé avec le parasol, les éléphants et tout son cor- « tége, avec l'échiquier et ton message; nous l'avons « écouté et nous avons fait ce que nous prescrivait « le Radja. Nous avons demandé du temps au sage « indien, nous avons appelé le savoir à l'aide de « notre esprit; un Mobed, notre conseiller, dont les « avis sont bons à suivre, a fait beaucoup de re- « cherches et a découvert la marche du jeu. Main-

«tenant ce Mobed intelligent portera dans le Kanoudj «au puissant Radja deux mille lourdes charges de «chameaux, composées de choses acceptables comme «souvenirs. J'envoie, à la place des échecs, le jeu «du nard pour voir si l'on veut relever ce défi de «jeux. Il y a beaucoup de Brahmanes de bon conseil «qui, par leur savoir, pourront trouver la marche de «ce jeu. Le Radja enverra dans son trésor toutes les «richesses que mon messager lui apportera avec beau-«coup de fatigue; mais si lui et ses conseillers es-«sayent de découvrir le jeu du nard et ne réussissent «pas, il faut que le Radja du Kanoudj fasse prépa-«rer, conformément à notre traité, le même nombre «de charges de chameaux et qu'il me les envoie, en «me rendant en même temps ce que je lui ai expé-«dié. Tels sont notre convention et notre marché.»

Lorsque le soleil commença à briller du haut du ciel, Buzurdjmihr quitta la cour du roi avec les *chameaux* chargés, avec la lettre et le jeu du nard et la tête remplie de plans de triomphes et de luttes. Arrivé de l'Iran chez le Radja, avec le Brahmane, son joyeux guide, il se présenta devant le trône du prince et aperçut son visage, son diadème et sa fortune; il le salua longuement en pehlevi, lui remit la lettre et lui répéta le message du roi des rois. La joue du Radja de l'Inde s'épanouit comme une fleur, et le guide *indien* raconta tout ce qui s'était passé quant aux échecs et à la peine qu'on avait eue à en

trouver la règle. Ensuite le savant *Buzurdjmihr* lui expliqua comment il avait découvert le jeu, *la marche* des pièces et le rôle des rois et des Mobeds (les reines) qui les dirigent; puis il lui remit le nard et ajouta: « Que le roi lise ce qui est dit dans la lettre, « et que son esprit ne s'écarte pas de ce qui est juste. » Ce discours fit pâlir les joues du Radja, lorsqu'il entendit ce que disait Buzurdjmihr des échecs et du nard.

LES SAGES DE L'INDE NE DÉCOUVRENT PAS LA MANIÈRE DE JOUER DU NARD.

Un seigneur illustre vint et assigna à l'envoyé une demeure convenable: on para gaiement une salle de banquet et l'on fit venir du vin, de la musique et des chanteurs. Le roi lui demanda un délai de sept jours; il réunit ses savants les plus glorieux, rassembla du pays entier les lettrés les plus honorés, et plaça devant eux le nard. Pendant une semaine, les plus sagaces de ces hommes illustres, jeunes ou vieux, cherchaient la marche du jeu, animés par l'émulation, par la vanité, par le désir de se faire honneur et de vaincre. Mais le huitième jour le *Grand* Mobed dit au Radja: « Personne n'y comprend « rien; il faudrait que la raison elle-même aidât ces « nobles pour tirer un jeu de ces pièces. » Le cœur du roi fut indigné contre ces Mobeds; son esprit était chagrin, ses sourcils étaient froncés.

Le neuvième jour, Buzurdjmihr arriva, le cœur plein de passion, le visage plein de rides, disant : «le roi ne m'a pas autorisé à rester ici longtemps, «et il ne faut pas que son cœur s'inquiète.» Les grands personnages savants tous ensemble confessèrent leur ignorance; Buzurdjmihr, ayant écouté leurs paroles, s'assit et tous les Moheds devinrent attentifs. Il étala devant eux une table de nard et leur expliqua toute la marche des pièces; il leur montra le chef et son armée vaillante, les prépartifs du combat et le commandement du roi. Le Radja, ses conseillers et cette assemblée des hommes les plus illustres du pays furent affligés, cependant les grands le bénirent et l'appelèrent le Mobed à la foi pure. Le Radja l'interrogea sur toutes les sciences et il répondit à l'instant à toutes ses questions, et les savants, ceux qui voulaient acquérir quelques connaissances, ceux qui savaient lire, s'écrièrent : «Voici un homme élo«quent et plein d'un savoir autre que celui des jeux, «des échecs et du nard.»

Le Radja fit amener deux mille chameaux, sur lesquels on chargea tous les tributs du Kanoudj, et l'on expédia de cette cour à celle du roi de l'Iran, avec le tribut d'une année, de l'aloës, de l'ambre, du camphre et de l'or, puis des robes, des perles et des pierres fines. Ensuite le Radja fit apporter de son trésor un diadème et un de ses propres vêtements de la tête aux pieds, les donna à Buzurdjmihr en le

bénissant, et y ajouta de grands présents pour ses compagnons. Puis il fit avancer les deux mille chameaux et les lui remit avec le tribut et les présents. C'était une caravane comme on n'en avait jamais vu, et des richesses que rien ne pouvait surpasser.

Buzurdjmihr partit de Kanoudj, élevant la tête jusqu'au ciel qui tourne; il était heureux d'être porteur de la lettre du roi de l'Inde, écrite en caractères hindous, sur de la soie, et disant : « Le Radja « et ses grands déclarent, et ce n'est pas par suite de « peur ou par lâcheté, que personne n'a vu ni en- « tendu parler par les Mobeds d'un roi comme Nous- « chirwan, et qu'il n'y a pas d'homme plus savant « que son Destour, à qui le ciel sert de gardien des « trésors de son savoir. Je t'ai déjà envoyé une année « de tribut, et si tu en demandes davantage, je l'en- « verrai, et tout ce que je devais pour le jeu qui a « été l'occasion de notre convention a été expédié. »

Lorsque le roi apprit que le sage revenait heureux et ayant atteint son but, il en fut dans la joie, et ordonna à tous les hommes notables dans la ville et l'armée de se préparer, et des grands sans nombre allèrent à la rencontre de Buzurdjmihr, qui fit son entrée en ville avec tous les honneurs, comme un grand roi victorieux. Lorsqu'il arriva dans le palais, auprès du trône, le roi le couvrit de bénédictions; le roi, maître du monde, l'embrassa et lui fit des questions sur le Radja et les fatigues du voyage. Bu-

zurdjmihr raconta ce qui s'était passé et parla de la fortune qui avait veillé sur lui et de la faveur que le ciel lui avait montrée, puis il produisit la lettre du Radja à la fortune victorieuse, et la plaça devant le trône. Le roi, avide de connaissances, ordonna à son scribe Yezdeguerd de s'approcher du trône, et, à la lecture de la lettre du Radja indien, toute l'assemblée resta confondue du savoir et de l'esprit de Buzurdjmihr et de la fortune du roi au visage de soleil. Kesra dit: «Grâces soient rendues à Dieu de «l'intelligence et de la piété que tu as montrées. «*Maintenant* les rois sont les serviteurs de mon trône «et de ma couronne, et leur cœur et leur âme sont «remplis de tendresse pour moi.»

Grâce au maître du soleil et de la lune, de qui viennent la victoire et le soutien, j'ai pu composer un récit encore plus étonnant que l'aventure de Buzurdjmihr, à qui Dieu avait accordé tant de sagesse, en racontant l'histoire de Thalhend et *de l'invention* du jeu d'échecs.

HISTOIRE DE GAU ET DE THALHEND ET DE L'INVENTION DES ÉCHECS.

COMMENCEMENT DU RÉCIT.

Le vieux et savant Schahouï raconte, et il faut faire attention à ce que dit ce vieillard, *il raconte* qu'il y avait dans l'Inde un homme qui portait haut

la tête et possédait un trésor, une armée et tout l'appareil de la guerre. Il était célébré en tout lieu, son nom était Djemhour et son renom était plus grand que celui de Four (Porus). Il était roi des Indiens, un homme intelligent, sagace et d'un esprit serein; il possédait le Kaschmir et tout le pays jusqu'aux frontières de la Chine, et les grands lui rendaient hommage ; il dominait la terre par sa vaillance; sa résidence était Sendeli, et c'est là qu'il avait sa couronne, son trésor et son armée, c'est là qu'il tenait son sceau et son diadème. Djemhour était un homme de mérite qui cherchait à s'instruire; il était puissant, savant et glorieux ; ses sujets, tant les gens de la ville que les serviteurs de la cour, étaient heureux sous lui.

Or il avait une femme digne de lui, prudente, habile, savante et ne faisant jamais de mal. Elle mit une nuit au monde un fils qu'on pouvait à peine distinguer de la lune, et le père, quand il vit le jeune prince, lui fit donner le nom de Gau. Peu de temps après, le roi devint subitement malade, fit connaître à la reine ses dernières volontés, et mourut. Cet homme juste laissa à Gau tout un monde à gouverner, mais l'enfant était trop jeune pour un trône, pour une couronne et une armure. Tous les chefs du pays couvrirent leur tête de poussière ; leur cœur était plein de douleur de la mort de Djemhour, et le monde était rempli du souvenir de sa générosité,

de ses fêtes et de sa justice. Les hommes de guerre et les gens de la ville se rassemblèrent ; les femmes, les enfants et les hommes tinrent conseil, disant : « Ce petit enfant ne peut pas commander une armée, « rendre justice, montrer de la colère, monter sur « le trône et porter la couronne. Tout royaume souffre « quand il n'y a pas un puissant maître. »

Ce roi avait un frère, homme intelligent et digne d'un trône ; le nom de cet homme illustre était Maï, et la résidence de cet idolâtre était à Denber. Les hommes expérimentés qui cherchaient tous un roi se rendirent de Sendel à Denber, et tous les grands du Kaschmir et des pays jusqu'à la frontière de Chine acclamèrent Maï comme leur roi. Le puissant Maï vint de Denber et monta sur le trône des rois, plaça sur sa tête la couronne de Djemhour et se mit à gouverner selon la justice et avec générosité. Une fois monté sur le trône, il épousa la mère de Gau et éleva l'enfant, qu'il chérissait comme sa propre vie. La femme au visage de Péri devint enceinte, et cette glorieuse reine mit au monde un fils de Maï, qui lui donna le nom de Thalhend, et pour lequel son âme était remplie de tendresse.

Lorsque cet enfant fut âgé de deux ans, et Gau, qui était un garçon vaillant, brillant et fort, en avait sept, Maï devint malade et le cœur de sa compagne se remplit de soucis et de chagrin ; deux semaines se passèrent misérablement, et le roi mourut, lais-

sant le monde à un autre. Tous les habitants de Sendel étaient malheureux et pleuraient, leurs cœurs se consumaient de douleur sur la mort de Maï. Ils restèrent pendant un mois absorbés dans leur deuil; mais à la fin du mois une foule, composée de tous les notables et hommes vaillants du pays, de tous ceux qui avaient de la sagesse, se réunit, et cette assemblée discuta toute sorte de propositions; à la fin un homme savant dit à ceux qui discutaient: « Cette « femme qui a été la compagne de Djemhour s'est « toujours tenue loin de toute mauvaise action, elle « a toujours suivi la voie de la droiture sous ses deux « maris et a recherché la justice pendant toute sa vie. « Cette femme, qui a toujours été juste et véridique « et qui inspire de la confiance, est de grande nais- « sance; ce qu'il y a de mieux, c'est qu'on la prenne « pour reine, car elle est l'héritière de ces rois. »

L'assemblée adopta cet avis, et l'on envoya un messager auprès de cette femme pure, qui lui dit: « Occupe le trône de tes deux fils, c'est indispensable « pour le bien *public;* quand tes fils seront en état « de régner, tu leur remettras le pouvoir, le trône « et l'armée, et tu resteras leur guide, leur amie, « leur conseillère et leur appui. » A ces paroles, la femme à laquelle souriait la fortune fit briller la couronne et para le trône; elle exerça le pouvoir avec modération, avec bonté et avec justice, et tout le royaume fut heureux sous elle. Elle choisit deux Mo-

beds vertueux, habiles et ayant voyagé dans le monde entier; elle leur confia ses deux fils, deux princes pleins d'intelligence, mais elle ne s'en séparait jamais et son bonheur consistait à les voir.

Lorsque les princes furent devenus forts, bien instruits et maîtres de toute science, ils vinrent de temps en temps, chacun isolément, chez leur mère, pleine de vertu, disant : «Qui de nous se conduit le «mieux, a le cœur le plus haut, fait le mieux son «devoir?» La mère disait à chacun : «Pour que je «voie qui de vous a du mérite, *il faut montrer* de «l'application, du sens, de l'abstinence, de la foi, «parler doucement, rechercher le respect des «hommes; étant tous les deux de race royale, vous «avez besoin d'intelligence, de modestie, de modé-«ration et de justice.»

Quand un des fils allait seul chez sa mère, il lui adressait quelques paroles, disant : «A qui de nous, «tes deux enfants, appartient le pays comme à son «roi, et à qui sont ce trône et ce diadème?» La mère lui disait : «Le trône est à toi; tu es sage, intelligent «et fortuné.» Et elle répétait la même chose à l'autre jusqu'à satiété, de sorte que tous les deux se réjouissaient d'hériter du trône, du trésor, de l'armée, de la gloire et de la fortune. C'est ainsi qu'ils atteignirent l'âge viril, chacun sous un guide qui lui enseignait le mal; ils furent tous les deux pleins de chagrins par jalousie, ils s'agitèrent pour la couronne

et le trésor; le peuple et l'armée se divisèrent, et le cœur des hommes vertueux se remplit de crainte.

GAU ET THALHEND SE DISPUTENT LE TRÔNE.

Les fils, bouillonnant sous l'influence des mauvais enseignements de leurs maîtres, vinrent chez leur mère et demandèrent bruyamment lequel d'eux se conduisait le mieux et était le plus patient dans la bonne et la mauvaise fortune? La femme intelligente répondit : « Il faut que vous commenciez par délibé« rer avec vos Mobeds, hommes dévoués et de bon « conseil, pour résoudre la question paisiblement et « heureusement; puis, vous et vos conseillers, con« sulterez les grands principaux du pays, les hommes « qui ont de la sagesse. La passion ne sied pas dans « les affaires; quand on ambitionne la couronne et « le trône, il faut de la raison, de l'intelligence, des « trésors et une armée, et si un homme injuste « veut gouverner, il remplit le monde de colères et « de ruines. »

Le sage Gau dit à sa mère : « Ne cherche pas à « éluder nos questions. Si je ne suis pas en état de « faire honneur à ce pays, dis-le, et ne fais pas des « calculs de fausseté; donne le trône et le diadème à « Thalhend, et je serai son sujet dévoué. Mais si j'ai « des droits par l'âge et l'intelligence, et que ma « descendance de Djemhour me désigne pour le gou« vernement, dis-lui qu'il ne se jette pas follement,

«par envie de la couronne et du trône, dans une «entreprise pleine de périls.» Sa mère lui répondit : «Ne t'emporte pas, il faut parler avec mesure. Qui-«conque s'assied sur le trône de la royauté doit être «prêt à agir, ouvrir les deux mains *de la libéralité*, «garder son âme pure de toute mauvaise intention, «et marcher sagement dans les voies de la raison, «se garer contre son ennemi dans le combat, être «attentif à ce qui donne de la gloire ou de la honte. «Le Maître du soleil et de la lune demandera compte «de ce qui s'est fait de juste et d'injuste dans le pays «et dans l'armée, et si le roi opprime une mouche, «son âme restera tristement dans l'enfer. Le monde «est plus noir que la nuit sombre, et il faut *à un* «*roi* un esprit plus délié qu'un cheveu pour tenir «son âme et son corps libres du mal et pour com-«prendre que la perversité n'amène jamais rien de «bon. Si un roi assis sur le trône de la justice place «sur sa tête la couronne, il rendra heureux le monde «entier, mais à la fin son oreiller sera une brique «et de la poussière, ou il sera brûlé dans une fosse.

«Djemhour était de cette race de *bons* rois, son «esprit repoussait tout mauvais conseil; il mourut «prématurément et laissa le monde à son frère cadet; «le puissant Maï vint de Denber; il était jeune, d'un «esprit clairvoyant et pur d'intentions. Tous les «hommes de Sendel se rendirent auprès de lui; ils «s'y rendirent le cœur gonflé de sang et désireux de

« trouver un roi. Il arriva et s'assit sur le trône du « pouvoir, prêt pour le combat et les mains ouvertes « *pour faire du bien*. Il demanda ma main et nous de« vînmes mari et femme, pour que toutes les affaires « restassent dans le secret *du roi*. Maintenant que tu « es le frère aîné, que tu es le premier en âge et en « raison, tâche de ne pas te laisser tourmenter par « l'ambition, et pour la couronne et le trésor. Si je « choisissais l'un de vous, je blesserais l'autre et il « m'en voudrait. Ne versez pas du sang pour la cou« ronne et le trésor, car ce monde fugitif ne reste à « personne. »

Thalhend écouta ces conseils de leur mère; il ne trouva pas qu'ils lui fussent favorables, et répondit: « Tu décides pour Gau parce qu'il est l'aîné; mon « frère est mon aîné, mais on ne vaut pas mieux « parce qu'on est plus âgé. Il y a dans la ville et l'ar« mée bien des hommes vieux comme les vautours « dans les cieux, mais qui n'ambitionnent pas la « royauté et le commandement, le diadème, le tré« sor, le trône et la couronne. Mon père est mort en« core jeune et n'a laissé à personne le trône du « pouvoir; mais je vois que ton cœur penche du côté « de Gau; c'est lui que tu veux nommer roi, et pour« tant je pourrais faire des hommes comme lui avec de « la boue, et malheur à moi si je laisse déshonorer « le nom de mon père. »

Sa mère lui fit un serment solennel, disant: « Que

«la voûte bleue du ciel m'abandonne si j'ai jamais «demandé cela à Dieu et si je l'ai désiré dans mon «cœur! Prends en bonne part ce que j'ai dit; ne «t'irrite pas contre la rotation du ciel, qui accorde «le bonheur à qui il veut, et ne place ta confiance «qu'en Dieu. J'ai donné les conseils que j'ai pu; s'ils «ne te conviennent pas, alors voyez ce qu'il y aura «de mieux, et faites-le. Puissent mes avis calmer vos «âmes!» Ensuite elle appela tous les sages, répéta devant eux tous les conseils qu'elle avait donnés, apporta les clefs des trésors des deux rois qui avaient été des sages et des hommes purs, mit devant les yeux des grands pleins d'expérience tout ce qui avait été déposé, et partagea tout entre ses fils, selon la justice. Elle aurait voulu satisfaire les désirs et favoriser à la fois les plans de ses deux fils.

Gau dit à Thalhend: «O excellent homme qui «cherches des voies nouvelles! Tu as entendu com«bien Djemhour était supérieur à Maï en âge et en «raison. Ton noble et vertueux père n'a témoigné au«cun désir d'occuper le trône de Djemhour; il n'é«tait pas honteux d'être son inférieur, il ne deman«dait pas à se placer au-dessus de ses supérieurs. «Pense donc si Dieu, le dispensateur de la justice, «approuverait que je fusse ceint *comme un esclave* de«vant mon frère cadet. Ma mère n'a dit que ce qui «est juste, pourquoi ton cœur se plaît-il dans l'injus«tice? Appelons quelques grands de l'armée, des

« hommes intelligents qui ont fait le tour du monde, « écoutons ce que diront nos précepteurs et confor« mons-nous à leurs avis et à leurs ordres. »

Les deux jeunes gens quittèrent le palais de leur mère en discutant et le cœur plein d'incertitude; ils finirent par convenir de n'écouter ni les grands ni les Pehlewans, ni les savants ni les ignorants, mais d'adopter l'avis de leurs précepteurs, dont l'enseignement leur avait fait connaître les sciences et éclairé l'esprit. Les deux savants conseillers arrivèrent et discutèrent entre eux de toutes les façons. Le précepteur de Gau voulait qu'il fût roi et maître de Sendeli, et celui qui avait instruit Thalhend et qui était le plus intelligent des savants du pays, *voulait* de son côté *que ce fût son élève*. Ils arguèrent l'un avec l'autre jusqu'à ce que les deux princes se prirent en haine.

Ensuite on plaça dans la grande salle deux trônes, sur lesquels s'assirent les deux princes à la fortune victorieuse, ayant à leur droite leurs deux vaillants maîtres et se disputant la possession du monde. On appela les grands et on les fit asseoir dans la salle, à droite et à gauche. Les précepteurs commencèrent à parler, disant : « O vous qui êtes des grands « de haute naissance! vous qui vous rappelez le gou« vernement des pères de ces illustres princes, lequel « d'eux voulez-vous pour roi, lequel de ces deux « jeunes gens tenez-vous pour le plus pur? » Les

Mobeds, les grands, les sages à l'intelligence éveillée, furent confondus; les deux jeunes princes restèrent assis sur leurs trônes pendant que les deux savants, qui troublaient la fortune *du pays*, parlaient, et les hommes de la ville et de l'armée comprirent qu'il ne pouvait sortir de cette affaire que de l'amertume et des querelles, que le royaume serait divisé et que les hommes de sens seraient dans la peine et la terreur.

Un homme de l'assemblée leva la tête, parla à haute voix et se mit debout, disant: «Comment «pouvons-nous, en face de deux rois et de deux «Destours, discuter ce qu'il faut faire ? Nous tien«drons demain une assemblée, où nous nous parle«rons l'un à l'autre entre nous, ensuite nous enver«rons à chacun un message, espérant que les princes «y trouveront moyen de se satisfaire.» Ils quittèrent le palais mécontents et sombres, la bouche pleine de paroles vaines et l'esprit rempli de chagrin, et se disant l'un à l'autre: «Cette affaire est fâcheuse, elle «dépasse le pouvoir des hommes qui ont le plus «d'expérience. Jamais nous n'avons vu deux rois face «à face, et devant le trône deux Destours ennemis.»

Ils passèrent toute la nuit, le visage froncé, et lorsque le soleil éleva sa tête au-dessus des montagnes, tous les grands de la ville, tous ceux qui avaient à s'occuper de cette affaire, se réunirent; tous les carrefours de Sendeli furent remplis de bruit; partout s'échangeaient des paroles passionnées; les

uns, parmi les braves, penchaient pour Gau, d'autres parlaient pour Thalhend; les langues étaient fatiguées de parler, on ne parvenait pas à s'accorder sur la voie à suivre. Les uns envoyaient des messages à Thalhend, et leurs langues étaient pleines d'invectives contre Gau; d'autres se rendirent auprès de Gau, armés de massues et d'épées, déclarant qu'ils sacrifieraient leur vie pour leur roi, et tout le pays de Sendeli était rempli de trouble par ces amitiés et ces inimitiés. Mais l'homme de sens dit qu'une maison ne peut rester debout quand elle a deux maîtres.

GAU ET THALHEND SE PRÉPARENT AU COMBAT.

On dit à Thalhend et à Gau que dans chaque rue se montrait un chef, que la ville était pleine de cris, de cris tels que les cœurs en étaient émus, que tout le pays allait être ruiné par ces passions, et que les princes ne devaient pas y consentir. Ces nouvelles les remplirent de terreur, et ils firent bonne garde jour et nuit. Or un jour les deux jeunes princes se rencontrèrent, sans cortége et sans Pehlewans; ils commencèrent à se parler, le visage froncé et la tête pleine d'envie de combat. L'illustre Gau se mit en colère, ces discours le faisaient bouillonner; il dit à Thalhend: « O mon frère! n'agis pas ainsi, tout cela « dépasse la mesure; ne recherche pas imprudem« ment et follement une chose que les sages n'approu-

« vent pas. Tu sais que du vivant de Djemhour, Maï « était comme son serviteur. Djemhour mourut et me « laissa faible et tout jeune, et l'on ne peut pas don« ner le trône à un enfant. Mon père avait mis par « sa sagesse le monde en pleine prospérité, et per« sonne n'osait prétendre à sa succession. Son frère « avait été lié à lui comme l'âme l'est au corps, et le « peuple le choisit pour gouverner; mais si j'avais « été d'âge à être roi, personne n'aurait jeté les yeux « sur Maï. Suivons donc la coutume des rois nos an« cêtres, écoutons les sages sur ce qui est bon et « mauvais. Je suis au-dessus de toi par mon âge et « par mon père, et tu sais que je suis digne du trône. « Ne fais pas ce qui ne doit pas se faire, ne re« cherche pas le trône de la royauté, ne remplis pas « le pays de discorde. » Thalhend répondit : « Assez ! « Personne ne recherche le pouvoir par des arguties. « Je possède ce trône et cette couronne par héritage « de mon père, je le possède comme le produit de la « semence qu'il a semée, et je m'assurerai dorénavant « avec mon épée le royaume, le trône et l'armée. Ne « Parle pas tant de Djemhour et de Maï; si tu veux le « trône, prends-le de force. »

Ils se séparèrent décidés à se battre; ils rentrèrent en ville pour s'y préparer. Les hommes de guerre et les gens de la ville, tous prêts pour le combat, se dirigèrent vers les palais des princes. Une foule voulait avoir Thalhend, une autre était attirée vers

Gau; il s'élevait un grand bruit des palais des deux princes; on ne trouvait plus dans la ville une place où poser un pied. Thalhend se prépara le premier à la bataille, son courage ne supportait pas de délai; il ouvrit la porte du trésor de son père et livra à son armée tous ses casques et ses cuirasses. Toute la ville était pleine de terreur, et le cœur des hommes de sens se fendait dans l'attente de ce que la rotation du ciel allait amener, et lequel des deux princes elle allait perdre. Le pays entier entendit parler de ces deux princes, et de tous les côtés il arrivait par troupes des hommes armés. Thalhend fut le premier à revêtir la cuirasse et à s'apprêter à verser du sang; ensuite Gau fit apporter sa cotte de mailles et son casque, et invoqua les mânes de son père. C'est ainsi qu'ils se levèrent dans leur colère; ils firent caparaçonner les éléphants et placer des siéges sur leur dos. On aurait dit que la terre armait pour la guerre; tous les yeux étaient éblouis des cloches et des clochettes d'or, toutes les oreilles remplies du son des clairons.

Les deux jeunes princes se rendirent à leurs camps, ne songeant qu'à leur agrandissement. Le ciel était troublé par ces apprêts de bataille, les yeux étaient obscurcis par la poussière que soulevaient les armées; on entendit des deux côtés le son des trompettes et le bruit des timbales d'airain; les ailes droite et gauche se formèrent, on aurait dit que la terre était convertie en une montagne; les armées

étendirent leurs rangs sur deux milles, les princes puissants étaient montés sur des éléphants; au-dessus de chacun flottait un brillant étendard planté devant lui : l'un portant une figure de tigre, l'autre une figure d'aigle royal, et devant eux étaient placés les fantassins armés de lances et de boucliers, des hommes propres au combat.

GAU CHERCHE À S'ENTENDRE AVEC THALHEND.

Gau regarda ce champ de bataille, il vit l'air strié comme le dos d'un vaillant léopard, toutes les bouches remplies de poussière, toute la plaine couverte de sang et les lances montrant le chemin au milieu de la poussière. Son âme brûlait *de pitié* pour Thalhend, et sa raison ferma la bouche à sa passion. Il choisit un homme éloquent, le premier parmi les grands qui l'entouraient, et lui dit : « Va auprès de « Thalhend, et dis-lui : Ne cherche pas une lutte in« juste contre ton frère. Tu serais responsable de tout « le sang qu'on verserait dans ce combat; ouvre ton « oreille aux conseils de Gau, ne te laisse pas égarer « par les paroles des méchants, car il ne faut pas « que cette lutte laisse dans le monde un blâme « comme souvenir de nous et que le pays de l'Inde « devienne par elle un désert, un repaire de léopards « et de lions. Renonce à ce combat et à ces attaques, « renonce à verser injustement du sang, réjouis mon « cœur par la paix, décharge ton cou du poids que

« fait peser sur toi la dette de la raison. Nous ferons « un traité par lequel tu prendras d'ici à la frontière « de la Chine autant de pays que tu voudras. Soyons « amis de cœur, et je poserai sur ta tête un diadème ; « divisons le royaume comme nous avons divisé le « trésor, car ce trône et ce diadème ne valent pas tant « de peine. Mais si tu préfères le combat et l'injustice, « si tu disperses le troupeau qui a été réuni, on te « blâmera dans ce monde, et quand tu seras allé « dans l'autre, on t'en demandera compte. Crains le « maître du soleil et de la lune, car tu t'es certaine- « ment égaré sur cette route ténébreuse. Ne te laisse « pas aller à l'iniquité, ô mon frère, car l'injustice « ne peut pas tenir devant la justice. »

Le messager se rendit auprès de Thalhend, porteur du message et des conseils du prince, mais Thalhend répondit : « Dis à Gau : Ne cherche pas « tant d'excuses pour éviter le combat. Je ne veux de « toi ni pour frère ni pour ami ; tu n'es des miens « ni par la moelle ni par la peau. Tu feras un dé- « sert de ce royaume, si tu te prépares à attaquer « ces hommes de cœur. Tous les méchants sont au- « près de toi, ils sont tes soutiens au jour de Bahram ; « tu es un pécheur aux yeux de Dieu, car tu es mal « famé, de mauvaise race, de mauvaise nature ; tu « seras maudit pour le sang qui va être versé dans « ce combat, et moi je serai béni. Ensuite tu pro- « poses que nous partagions la couronne, ce pays

«glorieux et le trône d'ivoire; mais le pouvoir, le «trône et la royauté sont à moi; tout, depuis le soleil «jusqu'au dos du poisson *sur lequel repose le monde,* «est à moi, et j'aimerais mieux que mon âme quittât «mon corps que de jeter un regard sur cette couronne «et ce trône tant que tu prétendras être roi, me «donner un pays et être mon ami. Maintenant que «j'ai formé les rangs de mon armée et que l'air est «devenu comme du brocart brodé d'or, il y aura «tant de flèches, de javelots et de pointes de lances «que Gau ne distinguera plus les étriers des rênes; «j'irai sur le champ de bataille faire tomber des têtes, «je ferai pousser des cris de douleur à toute son armée, «je mènerai mes troupes au combat de façon à dé«courager les plus vaillants léopards; je vais emme«ner Gau, les mains liées; ses armées verront la «poussière de la défaite, et aucun des prisonniers, «jusqu'au prince, ne revêtira plus la cuirasse de «combat.»

Le messager intelligent écouta cette réponse et revint la rendre point pour point à Gau, qui, à ces paroles, s'affligea de voir que Thalhend était dépourvu de toute raison; il appela, plein de soucis, son précepteur, lui parla longuement de cette réponse, et lui dit: «O toi qui recherches tout savoir, «indique-moi un moyen d'arranger cette affaire. «Toute la plaine est couverte de sang et de têtes «sans corps, tous les esprits et tous les cœurs sont

« en peine. Il ne faut pas qu'à la fin cette lutte « amène sur nous les malheurs du sort. » Le sage lui dit : « O roi ! tu n'as pas besoin des conseils d'un « maître ; mais puisque tu me demandes encore mon « avis, ne mets pas de l'âpreté dans ta lutte avec ton « frère. Envoie auprès de lui un homme de haut rang, « sage et ayant la parole douce, avec un message « qui pourrait le calmer dans cette querelle. Donne-« lui tous les trésors *dont tu as hérité* sans avoir la « peine de les amasser, car il faut préférer à des « trésors la vie d'un frère ; pourvu que tu gardes la « couronne et l'anneau *royal*, ne te dispute pas avec « lui pour l'or. J'ai observé la rotation du ciel et j'ai « vu que sa vie se terminera promptement, car parmi « les sept astres qui tournent dans le ciel, il n'y en « avait pas un qui lui fût favorable. Il périra sur ce « champ de bataille, mais il ne faut pas aider à le « mettre en détresse. Ne lui donne pas le sceau de la « royauté, le trône et le diadème, pour qu'on ne t'ap-« pelle pas le roi lâche ; mais tout ce qu'il demandera « de chevaux et de trésors, donne-le-lui pour que tu « n'aies pas à te reprocher sa mort. Tu es le roi, les « astres te sont favorables, tu es plus savant dans les « voies du ciel. »

Le roi écouta ce discours de son précepteur et il se décida à faire un nouvel essai. Le visage inondé de larmes, à cause de la peine que lui faisait son frère, il choisit un homme à l'étoile fortunée, à la

parole douce; il lui dit: «Va auprès de Thalhend et «dis-lui: Gau est plein de chagrin et de peine, son «cœur est affligé, son esprit attristé, son corps en «angoisse, son âme en douleur de cette rotation du «ciel et de cette lutte, et il prie le Créateur, maître «de la justice, qu'il fasse naître dans ton âme la rai«son et la tendresse, pour que tu renonces à com«battre ton frère. Le précepteur qui est auprès de «toi a perverti ton âme ténébreuse. Demande aux «douze (signes du Zodiaque) et aux sept (planètes) «comment cette œuvre d'injustice finira. Si violent «et si vaillant que tu sois, tu ne peux te soustraire à «la rotation du ciel. Nous sommes partout entourés «d'ennemis; le monde est plein d'hommes malfai«sants, et si nous nous battons entre nous, je suis «inquiet à cause du roi de Kachmir, du Faghfour «de la Chine, qui nous enserrent de tous les côtés, «et des griffes des lions de l'Iran. De ces trois côtés «nous serons traités avec mépris; les grands, avides «de combats, *nous blâmeront;* ils diront : Pourquoi «Thalhend et Gau se livrent-ils des batailles pour le «trône et la couronne? ne sont-ils pas nés de la même «famille, ne sont-ils pas de race pure par leurs «pères? Et maintenant ces frères s'entretuent, *entraî«nés* par les discours d'un conseiller au mauvais cœur. «Si tu veux quitter tes troupes et venir à moi, tu «répandras la lumière sur mon âme assombrie; je te «donnerai de l'or, du brocart, des chevaux et des

« trésors, et ne veux pas te faire du chagrin; tu re« cevras de ma main un pays, un sceau, une cou« ronne, des bracelets et un trône d'ivoire; il n'y a « pas de honte pour toi *d'accepter cela* d'un frère aîné, « qui n'a aucune envie de te combattre. Mais si tu ne « suis pas de point en point mes avis, tu te repenti« ras à la fin de ce que tu fais. »

Le messager se rendit, comme l'eau qui court, auprès de Thalhend à l'âme sombre; il lui répéta les paroles de Gau et s'étendit sur la royauté, les trésors, l'or et les richesses *qu'il promettait*. Thalhend écouta ces discours pleins de raison et de prudence prévoyante; mais le secret du ciel était contraire, et Thalhend ne céda pas aux avis de son frère; il répondit : « Dis à Gau : Tu ne seras jamais « qu'un intrigant. Ta langue sera coupée par l'épée du « malheur, ton corps sera brûlé dans le feu du Hir« bed. J'ai écouté tous ces messages vains que tu « m'envoies, mais je vois que ton intention n'est que « d'employer des ruses. Comment me donnerais-tu « un trésor et un royaume, et qui es-tu donc parmi « cette grande foule? Le pouvoir, le trésor et la « royauté sont à moi; tout, depuis le soleil jusqu'au « dos du poisson *sur lequel repose le monde*. Évidem« ment ta fin est proche, puisque tu te livres à de « si longues réflexions. Voici une armée occupant une « ligne de deux milles sur le champ de bataille des « cavaliers et des éléphants; amène donc tes troupes

«et commence le combat; tu es venu pour te battre, «pourquoi tant tarder? Je vais te montrer ma puis-«sance, qui est telle que les astres devront compter «tes jours. Quand tu vois que l'abîme est devant toi, «tu ne sais que ruser, tromper et user d'artifices; tu «ne sais pas réfléchir, tu es loin du trône et de la «couronne, et l'homme sage ne dira pas que la for-«tune t'a favorisé.»

Le messager revint la bouche pleine de soupirs et rapporta toutes les paroles du prince; et c'est ainsi que les messages s'échangeaient de l'un à l'autre, jusqu'à ce que la nuit sombre montra sa face. *Les princes* mirent pied à terre sur le champ de bataille et firent creuser un grand fossé autour des armées; on envoya des rondes qui parcouraient la plaine. La nuit se passa ainsi.

BATAILLE ENTRE GAU ET THALHEND.

Lorsque le soleil leva la tête dans le signe du Lion, la terre devint brillante comme une mer d'eau; le soleil apporta une étoffe jaune et l'étendit sur la voûte sombre du ciel; on entendit le son des trompettes et le bruit des timbales qui s'élevait des enceintes des tentes des deux *princes*; les étendards des jeunes rois parurent, les ailes droite et gauche se formèrent; les deux princes, qui portaient haut la tête, se rendirent au centre des lignes, et leurs savants Destours se placèrent à leurs côtés.

Gau ordonna à son précepteur de dire à haute voix aux chefs : « Plantez chacun votre drapeau, tirez « tous vos épées bleues ; aucun des héros ne doit s'a- « vancer, aucun fantassin ne doit quitter son poste, « car celui qui est impatient au jour du combat n'est « ni un homme intelligent ni un homme de valeur. « Je veux voir comment Thalhend avec son armée se « présentera sur le champ de bataille. Rien ne se fait « depuis le soleil brillant jusqu'à la terre sombre que « selon la volonté de Dieu, le tout-saint, et mon es- « poir est que le sort qu'il m'accordera sera glorieux. « Nous avons essayé des conseils, nous avons parlé « avec beaucoup de tendresse, mais Thalhend n'a « rien agréé. Ne versez pas du sang pour vous enri- « chir, car vous aurez des trésors qui sont tout prêts; « et si un vaillant homme de cette armée s'élance « du centre avec ardeur et rencontre dans la mêlée « Thalhend, il ne doit pas le couvrir de poussière (le « tuer). Il faut nous avancer contre les éléphants fu- « rieux, les reins fortement ceints, mais animés de « sentiments de tendresse. » L'armée répondit par ce cri : « Nous obéirons, nous ferons de ta volonté la « règle de nos âmes. »

De l'autre côté, Thalhend dit devant le front de son armée : « O gardiens du trône ! pour que nous « soyons victorieux, pour que la rotation des astres « nous accorde le fruit du bonheur, tirez tous l'épée « de la vengeance, confiez-vous en Dieu et frappez

«l'ennemi. Si vous rencontrez Gau, ne le tuez pas, «ne lui dites pas un mot dur, enlevez-le du dos de «son éléphant furieux et amenez-le-moi les mains «liées.»

A ce moment le son des trompettes s'éleva du pavillon de l'enceinte des tentes royales; les cris des chevaux, la poussière que soulevaient les chefs, le maniement des lourdes massues, remplirent les montagnes et les eaux de bruit; on aurait dit que le ciel qui tourne reculait; les clameurs et le fracas des haches d'armes étaient tels que personne ne distinguait plus les pieds des têtes; les pointes brillantes et les plumes d'aigles des flèches *remplissaient tellement l'air* que le soleil repliait le pan de sa robe; le monde devint comme une mer de sang, les têtes et les mains ployaient sous le poids *des armes*.

Les deux princes, fils de roi, s'élancèrent du centre de leurs armées comme des éléphants furieux; Thalhend et Gau élevèrent la voix et crièrent : «Écarte-toi du courant d'air que fait naître mon ja-«velot; ne t'avance pas à combattre ton frère, mets-«toi en garde contre le mal que je pourrais faire à «ta vie.» C'est ainsi qu'ils se dirent l'un à l'autre. Le monde entier n'était qu'une mer de sang. Tous les héros qui frappaient de l'épée se mirent à tourner autour du champ de bataille, et les coups que frappaient les deux princes, avides de combats, firent couler dans le ruisseau des torrents de sang et de

cervelle; et la lutte continua ainsi, dépassant toute mesure, jusqu'à ce que le soleil eût quitté la voûte du ciel.

On entendit sur la plaine la voix de Gau, qui s'écria : « O combattants et jeunes héros! si quelqu'un « nous demande grâce, ne vous vengez pas sur lui de « vous avoir combattus, pour que mon frère recule « devant la lutte et ne la continue pas quand il se « verra seul. » Beaucoup d'hommes demandèrent grâce aux héros, beaucoup d'autres furent tués dans la mêlée ; toute l'armée *de Thalhend* se dispersa ; c'était un troupeau sans pâtre et un pâtre sans troupeau. Thalhend resta seul, assis sur son éléphant, et Gau lui adressa à haute voix beaucoup de paroles, disant : « O mon frère, rends-toi dans ton palais, aie soin de « ta maison et de ta cour ; probablement tu n'y trou- « veras pas beaucoup de survivants de cette foule « d'hommes d'épée illustres. Sache que tout ce qui « est bien vient de Dieu, et rends-lui grâce, aussi « longtemps que tu vivras, d'être sorti vivant de ce « champ de bataille ; mais ce n'est pas le moment de « te consulter et de tarder. »

Thalhend écouta ces paroles, il se tordit de honte, et son visage fut inondé de larmes. Il quitta le champ de bataille et se rendit à Margh, où ses troupes se rassemblèrent de tous les côtés. Il ouvrit la porte de ses trésors, paya la solde, équipa l'armée, lui donna toute satisfaction, et para comme il fallait tous ceux

qu'il vit dignes d'une robe d'honneur. Ayant ainsi remis en état ses troupes avec de l'argent et délivré le cœur des braves de leurs soucis, il envoya un message à Gau, disant : « O toi qui es sur le trône « ce qu'une mauvaise herbe est dans un potager, tu « vas être subitement consumé par le feu ; ton âme « sera percée, tes yeux seront cousus. Tu crois que « je ne puis plus te nuire, mais n'entoure pas ton « cœur d'une ceinture d'illusions. »

Lorsque Gau reçut ce message brutal, il écarta de son esprit toute tendresse pour son frère ; son cœur était chagrin de ces paroles, et il dit à son précepteur : « Vois donc cette énormité ! » Le précepteur répondit : « O roi ! tu es l'héritier du trône de ton père, « tu es le plus savant de ceux qui étudient, tu es le « plus puissant de ceux qui portent une couronne. « Il est certain pour moi, d'après la rotation du so- « leil et de la lune, et je te l'ai déjà dit, que ton frère « illustre n'aura de repos et ne cessera de combattre « jusqu'à ce qu'il se fasse tuer et se roule dans la pous- « sière sombre, comme un serpent. Quant à toi, ton « art dans cette lutte doit être de ne rien précipiter. « Ne lui donne pas une réponse dure ; approche-toi « de lui avec des offres de traités et courtoisement. « Tous ses efforts le rapprochent de sa perte ; que « peux-tu y faire ? C'est la volonté de Dieu. S'il dé- « sire le combat ; refusons-le, car il veut se hâter et « nous voulons tarder. »

Le prince fit appeler le messager et lui parla longuement et doucement, disant : « Va, et dis à mon « frère : Ne sois pas si rude et si colère. La rudesse « ne sied pas aux princes. Or ton père était un homme « illustre et tu portes un grand nom. Je vois clairement que tu rejettes mes conseils et que tu repousses « mon alliance, et pourtant je ne désire qu'une chose, « c'est que tu sois grand et mon ami. Je vais dire « tout ce qui est dans mon cœur et vers quoi mon « âme incline. Un mauvais conseiller a détourné ta « tête de la voie facile et du chemin de la raison. Ne « prononce, ô mon frère, que des paroles justes, car « ce monde n'est qu'illusion et vent. Décide-toi pour « la paix ; alors je t'enverrai tout ce qui existe de trésors et d'hommes qui te sont dévoués, et ton esprit « malveillant verra que mon âme n'est remplie que « de justice. Puisse ton cœur ne pas rejeter cette ouverture ! Mon intention est telle que je te le fais « dire, si tu veux m'écouter dans ton obstination. « Mais si tu es déterminé à livrer bataille, si tu n'inclines pas vers l'amitié et une alliance, alors je préparerai mon armée pour le combat, car il faut à « mes troupes un grand espace. Nous nous avancerons de ce pays cultivé, nous conduirons toutes « nos troupes sur le bord de la mer, nous creuserons « un fossé autour du camp et fermerons la route à « ces hommes avides de combat ; nous jetterons l'eau « de la mer dans le fossé et fermerons rapidement

« les issues de l'eau, pour que ceux qui seront battus « ne puissent pas s'échapper au delà du fossé. Mais « ceux de nous qui seront vainqueurs dans la bataille « ne verseront pas du sang dans ce lieu resserré ; ils « amèneront toute l'armée prisonnière, mais à Dieu « ne plaise qu'ils emploient les épées et les flèches ! »

Le messager partit, courant comme le vent, et répéta à Thalhend toutes les paroles de son frère. Thalhend écouta le message de Gau, ordonna à tous les chefs de son armée de se réunir chez lui, les fit asseoir chacun à la place qui convenait à son rang, leur communiqua la réponse de Gau et dévoila devant eux tout le secret; puis il parla à ses hommes de guerre de la nouvelle bataille que Gau voulait livrer au bord de l'eau, disant : « Qu'en pensez-vous, « et que faut-il faire pour répondre à son idée ? Si « vous faites cause commune avec moi, aucun de « nous ne refusera ce combat. Si Gau veut se mesu« rer avec nous, qu'importe la mer ou la montagne, « pourvu que les armées puissent se battre en masse ! « Si vous voulez m'assister dans ce combat, le léo« pard ne s'effrayera pas des cris du renard. Ceux de « vous qui cherchent à acquérir de la gloire trouve« ront dans *la possession* du monde l'accomplissement « de leurs plus grands désirs ; et si l'homme ambi« tieux tombe glorieusement, cela vaut mieux que s'il « vivait, un objet de triomphe pour ses ennemis. « Maintenant est arrivé le grand jour où l'on verra

« sur le champ de bataille qui est loup et qui est « brebis. Ceux de vous qui montreront de l'ardeur « dans le combat agiront en même temps dans leur « intérêt, car vous recevrez de moi beaucoup de ri- « chesses, des esclaves et des chevaux parés; on nous « rendra hommage dans tous les pays, depuis le « Kachmir jusqu'à la mer de Chine, et je donnerai « toutes ces villes à mon armée, quand je serai le « maître et aurai la couronne et le trône. » Tous les grands qui se tenaient devant lui posèrent leur front sur la terre, disant : « Nous sommes ambitieux de « renom, tu es notre roi et tu vas voir la rotation du « sort. »

DEUXIÈME BATAILLE ENTRE GAU ET THALHEND, THALHEND MEURT SUR LE DOS DE SON ÉLÉPHANT.

Un grand bruit de guerre s'éleva de la cour de Thalhend, et son armée mit en émotion le pays entier. Il la dirigea vers la mer, et les troupes de Gau parurent de leur côté. Les deux rois se placèrent face à face, cherchant une vengeance mutuelle; on creusa un fossé autour *des camps* et l'on y introduisit de l'eau quand il fut assez profond; des deux côtés on forma les rangs; les cavaliers écumaient de rage; on disposa les ailes droite et gauche, on plaça les bagages sur le bord de l'eau; les deux puissants rois, remplis de chagrin et de haine, firent mettre des siéges sur le dos de deux éléphants, occupèrent

chacun le centre de son armée, et chacun prit le commandement de ses troupes. La terre devint comme de la poix, le ciel fut violet par le reflet des pointes de lance et des drapeaux de soie, l'air devint par la poussière comme de l'ébène; le bruit des trompettes et le son des timbales étaient tels qu'on aurait dit que la mer bouillonnait et que les crocodiles y criaient *pour avoir* du sang; les coups des haches d'armes, des massues et des épées étaient tels qu'il sortait de l'eau un brouillard rouge, devant lequel le soleil releva le pan de sa robe, de sorte que les hommes ne se voyaient plus l'un l'autre; on aurait dit que l'air faisait pleuvoir des épées et semait des tulipes sur la terre. Les cris et les lamentations s'élevaient jusqu'au-dessus du ciel; c'était comme si la résurrection était arrivée. Les yeux des hommes qui avaient le plus d'expérience restaient confus, le monde entier était obscurci par la poussière, le sol était couvert d'un tel monceau de morts que les vautours ne pouvaient pas voler au-dessus. Toute la plaine était couverte de cervelles, de foies et de cœurs; les sabots des chevaux trempaient dans une boue sanglante; une grande foule se débattait dans le fossé rempli de sang, une autre gisait sur la terre privée de tête, le vent soulevait les vagues de la mer, et l'armée *de Gau* s'avançait un corps après l'autre.

Thalhend regarda du haut de son éléphant, il vit le monde *bouleversé* comme les flots du Nil; le vent

s'était tourné contre lui, et il eut besoin d'eau et de pain; mais le vent, le soleil et les épées tranchantes ne lui laissaient aucun repos ni aucune voie pour s'enfuir, et il se coucha sur ce siége d'or et mourut, laissant à Gau tout le pays de l'Inde. Les hommes tiennent leurs regards attachés à leur agrandissement et leur cœur est plein de chagrin et de colère à toute diminution de leur fortune; mais, ô sage vieillard! ni l'un ni l'autre ne durent. Préfère à tout dans le monde la joie; quel que soit l'accroissement des trésors que te donne le labeur, tous les trésors du monde ne valent pas la peine qu'ils te coûtent.

Gau, qui observait du centre de son armée *le champ de bataille;* ne voyait plus le drapeau du jeune prince; il envoya un cavalier pour découvrir le dos de l'éléphant, pour parcourir le champ, un mille après l'autre, et voir où était ce drapeau couleur de rubis qui faisait paraître violets les visages des cavaliers, « car, dit-il, mon frère a cessé de combattre, à moins « que la poussière ne m'empêche de voir. » Le cavalier partit, regarda partout, mais il ne vit pas le drapeau du chef des grands; il trouva le centre de l'armée plein de bruit et de cavaliers qui cherchaient le prince. Il s'en retourna rapidement, comme la poussière, et rendit compte à Gau. Le Sipehbed descendit de son éléphant et fit en pleurant deux milles; il trouva son frère Thalhend mort, il trouva les joues de ses braves fanées par la douleur; il examina le

corps de la tête aux pieds, et ne vit nulle part sur sa poitrine et sur sa peau une blessure. Il poussa des cris, se déchira la chair, s'assit en deuil et en désolation devant son frère, disant : «Hélas! ô vaillant «jeune homme! tu es parti rempli de douleur et «l'âme blessée; la rotation d'une étoile ennemie t'a «tué, sans qu'un souffle hostile t'ait touché. Ta tête «s'est détournée de tes maîtres, tu as péri et le cœur «de ta mère est brisé. Je t'ai donné avec douceur bien «des conseils, mais tu n'as pas voulu en profiter.»

Lorsque le précepteur de Gau arriva en ce lieu et vit l'ambitieux Thalhend mort, il se roula par terre devant Gau et s'écria : «Hélas! ô nouveau maître «du monde!» Ensuite il se mit à lui donner des avis et lui dit : «O puissant roi! à quoi servent cette dé-«tresse et ce deuil? Ce qui est arrivé a dû arriver. «Tu dois des grâces au Créateur pour une chose, c'est «que Thalhend n'est pas mort de ta main. J'ai prédit «au roi, d'après les mouvements de Saturne, de Mars, «du soleil et de la lune, tout ce qui devait arriver, «comment ce jeune homme fléchirait dans le combat, «comment il amènerait lui-même sa fin. Maintenant «il a passé comme le souffle du vent, il a disparu «par suite de sa folie et de son impétuosité; mais il «y a là une grande armée, pleine de douleur et de «colère qui a les yeux sur toi. Calme-la et tranquil-«lise nos cœurs, satisfais la raison en apaisant ta «propre âme. Car si l'armée voit le roi à pied sur la

« route et pleurant de chagrin, le respect qu'on te « doit en souffrira et les plus infimes deviendront « insolents envers toi. Un roi est comme une coupe « d'eau de rose qui se gâte par la poussière que sou- « lève un seul souffle d'air. »

Le prince intelligent prit l'avis du sage, et l'on proclama à haute voix dans l'armée : « O illustres et « vaillants *sujets* du roi! que pas un seul de vous ne « reste sur ce champ de bataille, car maintenant ces « deux armées n'en font qu'une; il faut que tous « s'unissent et me rendent hommage. Vous tous êtes « sous ma protection, vous êtes pour moi un héritage « de cette grande âme, *mon frère.* » Ensuite il convoqua les sages; le sang de son cœur dégouttait de ses cils; il fit préparer pour Thalhend un étroit cercueil en ivoire, en or, en turquoises et en planches de bois de teck, que l'on calfeutra avec de la glu, du bitume, du camphre et du musc; il couvrit le visage de son frère avec du brocart du Sind, et cet illustre prince indien disparut. De là Gau emmena sans délai son armée et ne s'arrêta pas longtemps sur la route et dans les stations.

LA MÈRE DE THALHEND APPREND LA MORT DE SON FILS ET EN TÉMOIGNE UN GRAND DEUIL.

La mère des princes ne dormait pas, ne prenait ni repos ni nourriture depuis qu'ils avaient choisi leur champ de bataille; elle tenait toujours un guet-

teur sur la route, elle passait ses jours dans l'amertume. Lorsque l'armée, *à son retour*, souleva la poussière de la route, le guetteur attentif l'observa du haut de son poste; il vit paraître le drapeau de Gau, il vit le pays couvert de troupes. Il regarda à la distance de deux milles, espérant apercevoir la couronne de Thalhend et son éléphant, et, ne le voyant pas au milieu de cette armée, il dépêcha de son poste un cavalier, et fit dire à la reine : « Une armée « composée de Gau et de la foule de ses partisans a « passé au pied de la montagne; mais ni Thalhend « ni son éléphant et son drapeau, ni ses grands aux « bottines d'or n'ont paru. » Alors le sang de la mère tomba en torrents de ses cils, et elle frappa sa tête à plusieurs reprises contre le mur. Ensuite, ayant reçu la nouvelle que cette gloire impériale était éclipsée; que Thalhend, qui avait aspiré à la possession du monde, était mort et avait livré à Gau son trône royal, la mère courut au palais de Thalhend, le visage noyé *de larmes* de sang ; elle déchira tous ses vêtements, elle déchira ses joues, jeta du feu dans son palais et son trésor, et brûla sa couronne et le trône de son pouvoir. Ensuite elle alluma un grand bûcher pour y brûler, selon le rite indien, le corps de Thalhend, et témoigner de sa foi par ce deuil.

Lorsque Gau eut des nouvelles de sa mère, il lança son destrier rapide, arriva auprès d'elle, la serra dans ses bras, et, les cils de ses yeux remplis

de larmes de sang, il la supplia, disant : « O ma « mère pleine de tendresse, écoute-moi ! Nous sommes « innocents de ce combat. Ni moi ni mes amis ne « l'avons tué ; aucun des héros de mon armée ne « croyait qu'il était permis de lancer contre lui un « souffle hostile. C'est la rotation d'une mauvaise « étoile qui l'a tué. » Le mère lui répondit : « O toi « qui as fait le mal ! le ciel sublime te punira ; tu as « mis à mort ton frère pour la couronne et le trône, « et aucun homme au cœur pur ne t'appellera for- « tuné. » Il dit : « O ma tendre mère ! Il ne faut pas « que tu penses mal de moi. Calme-toi pour que je « t'explique le champ de bataille et ce qu'y ont fait « les rois et les armées. Qui est-ce qui aurait osé « s'approcher de lui pour le combattre, et qui aurait « seulement pensé à lui faire une querelle ? Je jure « par le Dispensateur de la justice, qui a créé la lune « et le soleil, qui a créé le jour, la nuit et le ciel qui « tourne, que dorénavant je ne regarderai ni le sceau, « ni le trône, ni mon cheval, ni ma massue, ni mon « épée et mon casque, avant d'avoir rendu tout cela « clair pour toi et rendu sa douceur à ton cœur aigri, « en faisant voir à ton esprit lucide que la main de « personne n'a causé sa mort. Qui, dans le monde, « peut échapper à la mort, même en abritant sa vie « sous un casque d'acier ? Quand ce flambeau s'éteint, « on meurt, et personne ne peut prolonger sa vie « d'une seule respiration. Si tu ne t'apaises pas quand

«je t'aurai démontré ce que je dis, je jure par Dieu «le tout-juste, le tout-puissant, que je brûlerai mon «corps dans le feu et réjouirai l'âme de mes en«nemis.» A ces paroles de Gau, sa mère eut pitié de cette haute taille de son fils et de ce qu'un si vaillant jeune homme brûlerait ce corps que l'âme n'avait pas encore eu le temps d'user; elle lui répondit: «Montre«moi comment Thalhend est mort sur son éléphant; si «tu ne peux pas me rendre cela clair, mon âme pleine «de tendresse sera consumée par le feu de la douleur.»

Gau rentra dans son palais, rempli de chagrin; il appela son précepteur qui connaissait le monde et lui raconta ce qui lui était arrivé avec sa mère et comment elle l'avait agité jusqu'à lui donner envie de se brûler. Ils s'assirent pour tenir conseil, eux deux, Gau et le précepteur, sans admettre d'autre personne, et le précepteur bienveillant dit à Gau: «Nous n'arriverons pas facilement à ce que nous dé«sirons. Appelons les jeunes et les vieux de par«tout où il y a un homme illustre par sa saga«cité; appelons du Kachmir, de Denber, de Margh «et de Maï des hommes ingénieux et studieux, et «parlons du fleuve, du fossé et du champ de ba«taille à ceux qui cherchent la vraie voie.»

ON INVENTE LES ÉCHECS POUR CONSOLER LA MÈRE DE THALHEND.

Gau envoya des cavaliers partout où il y avait un

Mobed distingué, et ils arrivèrent tous à la porte du roi ; ils arrivèrent à cette cour illustre. Le roi du monde s'assit avec ces Indiens, hommes puissants, savants et brillants d'esprit ; et le précepteur leur fit un dessin du champ de bataille pour montrer comment s'était passé le combat des rois et des armées; ils parlaient tous à cet homme ingénieux du fleuve, du fossé et de la prise d'eau ; aucun d'eux ne dormit pendant cette nuit, et ils n'ouvrirent pas entre eux les lèvres *sur autre chose*.

Lorsque le son des timbales se fit entendre sur le Meïdan, ces hommes pleins d'expérience se firent apporter du bois d'ébène, et deux hommes puissants et bienveillants en firent un tableau carré, représentant le fossé, le champ de bataille et les deux armées en face l'une de l'autre. On dessina sur ce tableau cent cases, sur lesquelles les armées et les rois pouvaient se mouvoir ; ensuite ils firent deux armées en bois de teck et en ivoire et deux rois portant haut la tête, majestueux et couronnés ; des fantassins et des cavaliers formaient deux rangs en ordre de bataille; on exécuta les figures des chevaux, des éléphants, des vizirs et des braves qui s'élançaient à cheval contre l'ennemi, tous comme ils vont au combat, les uns en se hâtant et en bondissant, les autres avec calme. Le roi était au centre, ayant d'un côté son précepteur bienveillant ; à côté d'eux étaient deux éléphants qui faisaient lever une

poussière sombre comme les eaux du Nil; à côté des deux éléphants se tenaient deux dromadaires montés par des hommes aux intentions pures; les dromadaires étaient suivis de deux chevaux et de leurs cavaliers, prêts à combattre aux jours de bataille; enfin ce rang se terminait dans les deux armées par deux vaillants rocs, aux lèvres pleines d'écume de sang. Devant et derrière se mouvaient des fantassins destinés à venir en aide aux autres dans le combat, et si l'un d'eux traversait jusqu'à l'autre bord le champ de bataille, il se plaçait à côté du roi comme le précepteur. Celui-ci ne s'avançait jamais dans le combat de plus d'une case au delà du roi; l'éléphant qui portait haut la tête parcourait trois cases et observait tout le champ de bataille, jusqu'à la distance de deux milles; le dromadaire, de même, pouvait s'avancer de trois cases en se démenant sur le champ de bataille; le cheval aussi allait jusqu'à la troisième case, dont une était écartée de sa route *directe*. Personne n'osait combattre en face le roc, car il pouvait traverser tout le tableau. Chacun s'élançait ainsi dans son arène propre et ne faisait ni plus ni moins que ses mouvements prescrits. Quand quelqu'un se trouvait à la portée du roi dans le combat, il disait à haute voix : « Gare, ô roi ! » et le roi quittait sa case jusqu'au moment où il ne pouvait plus se mouvoir; l'*autre* roi, le cheval, le précepteur, l'éléphant et les troupes *à pied* lui ayant fermé le chemin, il

regardait autour de lui des quatre côtes, voyait ses hommes renversés et leurs sourcils froncés, l'eau et le fossé lui barrant le passage, l'ennemi à gauche et à droite, devant et derrière lui, et puis il mourait de fatigue et de soif : tel était l'ordre que lui avait adressé le ciel qui tourne.

Gau, le noble et bienveillant roi, avait vivement désiré ce jeu d'échecs *qui représentait le sort* de Thalhend ; sa mère l'étudia, le cœur gonflé de sang par le deuil de son fils ; elle restait jour et nuit pleine de douleur et de colère, les deux yeux attachés sur les échecs ; elle ne voulait et ne désirait plus que ce jeu, car son âme était désolée de la perte de Thalhend, elle ne cessait de verser des larmes de sang et n'espérait de guérison de ses peines que par les échecs. Elle resta ainsi sans manger et sans se mouvoir jusqu'à ce que sa fin fût arrivée. Telle est la nature des affaires du monde qu'elles te remplissent tantôt de chagrin, tantôt de joie.

J'ai achevé cette histoire telle que je l'ai apprise dans de vieux récits, et l'échiquier est resté depuis ce temps comme un souvenir parmi les hommes.

BARZOUÏ APPORTE DE L'INDE LE CALILA ET DIMNA.

Fais attention à ce que Schadan *fils de* Berzin a raconté quand il a dévoilé le secret *des actions* de Nouschirwan, le roi des rois ; puisse son nom rester toujours jeune ! Il avait l'habitude d'appeler des

Mobeds versés dans toutes les sciences et d'en faire l'ornement de sa cour ; c'étaient des médecins, des orateurs, des hommes vaillants et d'illustres interprètes de songes. Parmi eux était un homme célèbre, un grand homme, qui était comme un diadème au-dessus de toutes les têtes : c'était Barzouï, un médecin éloquent, qui, étant devenu vieux, aimait à parler ; il avait sa part dans toutes les sciences et chacune de ces parts aurait suffi pour lui donner de la renommée dans le monde entier.

Or un jour il se présenta devant le glorieux roi à l'heure de l'audience, et lui dit : « O roi, ami du « savoir, qui recherches la science et t'en souviens ! « J'ai parcouru aujourd'hui dans une disposition d'es« prit sereine un livre indien ; il y est écrit que sur « une montagne de l'Inde il croît une plante brillante « comme du satin roumi ; si un homme habile la « cueille et en fait une mixture à l'aide de la science, « si ensuite on la répand sur un mort, il recouvre « infailliblement et sur l'heure la parole. Si le roi le « permet, je vais entreprendre ce difficile voyage. « J'emploierai toute ma science pour me guider, et « j'espère accomplir cette merveille. Il ne serait que « juste que les morts ressuscitassent, puisque le « monde a pour roi Nouschirwan. » Le roi répondit : « Il n'est pas probable que cela sera, mais il faut « peut-être essayer. Porte au Radja hindou une lettre « de moi, étudie la nature de ces idolâtres de l'Inde,

« demande à un ami de t'assister dans cette affaire, « demande de l'aide à la fortune qui veille *sur toi*. Ce « sera le sujet d'un grand étonnement dans le monde, « qu'une science occulte naisse de ces paroles *que tu* « *as lues*. Emporte chez le Radja tout ce qu'il faut, « car sans doute tu auras besoin de lui pour obte- « nir un guide. »

Nouschirwan ouvrit la porte de ses trésors et fit préparer trois cents charges de chameaux composées de tout ce qui est digne d'un roi, en or, en brocarts, en fourrures, en satins, en sceaux, en diadèmes, en musc et en ambre. L'envoyé quitta cette cour, arriva chez le Radja, lui remit la lettre et ouvrit devant lui les couvercles des caisses. Le Radja lut la lettre du roi et dit : « O homme aux intentions pures! « Kesra n'a point besoin de m'envoyer des trésors; « nos personnes, nos armées, nos royaumes ne font « qu'un. La justice, la majesté, la gloire du roi, la « splendeur de sa fortune et sa puissance sont telles « qu'il ne serait pas étonnant qu'il ressuscitât les « morts. Tous les Brahmanes qui demeurent dans la « montagne t'aideront dans ton plan. Mon fortuné « Destour, l'adorateur des idoles, mon trésor et mon « riche trésorier, tout ce qu'il y a de bon et de mau- « vais dans l'Inde, sont à ta disposition, toute ma « puissance dans les grandes et petites choses est à « toi. »

On lui prépara auprès du Radja un bel apparte-

ment, digne de lui ; on lui envoya des tentures et de la nourriture, des vêtements doux au toucher et des tapis, et il passa toute la nuit avec les Mobeds, les sages et les grands du Kanoudj. Lorsque le jour brillant leva sa tête sur la montagne et que le flambeau qui éclaire le monde parut, le Radja fit appeler les médecins savants, et tous ceux qui, par leur science, pouvaient servir de guides, et leur ordonna de se rendre auprès du sage et d'écouter tout ce que Barzouï leur dirait. Tous les savants, tous ceux qui étaient experts dans l'art de guérir vinrent, et lorsque Barzouï partit pour la montagne, les médecins l'accompagnèrent en foule.

Il parcourut à pied toutes les montagnes avec un savant guide, et parmi les herbes qu'il vit il en choisit de sèches et de fraîches, de fanées et d'autres qui étaient dans tout leur éclat. Il broya toutes ces espèces, sèches ou fraîches, et les répandit sur des morts, mais ces herbes ne ressuscitèrent pas un seul mort ; il paraît que cette médecine avait perdu sa vertu. Il traversa à pied toutes les parties de ces montagnes ; mais sa peine ne produisit aucun fruit, et il comprit que *la résurrection* ne peut être l'œuvre que de ce roi qui est éternel et dont le pouvoir ne cessera jamais.

Son cœur était agité par la crainte des railleries du roi et de ses grands ; il était contrarié d'avoir entrepris un voyage si pénible, d'avoir apporté de si

grands présents et prononcé des paroles si insensées; il avait le cœur serré de ce qu'il avait trouvé écrit et de ce que cet homme ignorant et au cœur de pierre avait écrit follement et légèrement une chose qui portait pour fruit des fatigues et des reproches. Puis il dit à ces sages : « O hommes nobles, expérimen-« tés et célébrés ! connaissez-vous quelqu'un de plus « savant que vous-mêmes, et qui élève sa tête au-« dessus de la foule ? » L'assemblée répondit unanimement : « Il y a ici un vieillard savant. Il nous dé-« passe en âge et en intelligence, il est plus savant que « les plus savants. » Barzouï dit alors aux Indiens : « O « hommes illustres, à l'esprit éclairé ! ajoutez une « nouvelle peine à celles que vous vous êtes déjà « données pour moi, et guidez-moi vers lui. Il se « peut que ce savant et éloquent vieillard puisse m'ai-« der en cette affaire. »

Ils l'amenèrent, le cœur rempli de soucis, les lèvres pleines de paroles, chez ce savant, et lorsque l'éloquent Barzouï fut en présence du sage, il lui raconta toutes ses peines, les conséquences que les paroles qu'il avait trouvées écrites avaient eues et ce que les hommes expérimentés lui avaient dit. Le savant vieillard prit la parole et lui fit un discours plein de toute science, disant : « Moi aussi j'ai trouvé « cela dans les livres et me suis adonné ardemment « à cette recherche ; mais comme toutes mes peines « n'ont donné aucun fruit, il faut sans doute entendre

«la chose autrement : l'herbe est l'homme savant, «la science est la montagne qui reste toujours loin «de la foule; le mort est l'homme ignorant, car l'i«gnorant est toujours sans vie; c'est par la science, «n'en doute pas, que l'homme est vivifié. Heureux «celui qui se donne de la peine sans relâche! Or il «y a dans le trésor du roi un livre que les hommes «de bien appellent Calila, et, quand les hommes «sont engourdis par l'ignorance, le Calila est comme «l'herbe *de leur résurrection* et la science comme la «montagne, car il est le guide vers la science, et tu «le trouveras dans le trésor du roi, si tu l'y cherches.»

Barzouï fut heureux de ces paroles, ses peines s'évanouirent comme un souffle de vent. Il bénit le vieillard et se rendit auprès du roi, parcourant le chemin rapidement comme le feu. Il entra chez le Radja en le saluant et disant : «Puisses-tu vivre aussi «longtemps que l'Inde existera! O Radja dont les «vœux sont comblés, il y a un livre qu'on appelle «en indien Calila, que tu gardes précieusement et «sous scellé dans ton trésor, et qui montre le che«min de la science et de la raison. Dans le sens «symbolique, l'herbe que je cherchais est ce livre; «le maître de l'Inde veut-il m'être favorable et or«donner à son trésorier de me le remettre, si ce n'est «pas trop demander?» L'âme du Radja fut mal à l'aise à cette demande; il se tordit sur son trône et dit à Barzouï : «Personne ne m'a jamais demandé

«cela, ni maintenant ni anciennement. Et pourtant «si Nouschirwan, le maître du monde, me deman«dait mon corps et mon âme, je ne lui refuserais «quoi que ce fût, fût-ce un de mes grands, fût-ce un «de mes sujets. Mais tu ne liras ce livre qu'en ma «présence, pour que des esprits malveillants pour «moi ne disent pas dans leur cœur que quelqu'un «l'a copié; lis-le donc, comprends-le et regarde-le «de tous les côtés.» Barzouï répondit : «O roi! il ne «m'en faut pas plus que ce que tu m'offres.»

Le trésorier du Radja apporta le Calila; Barzouï se tenait là avec son guide, et quand il avait lu un chapitre dans ce livre, il le répétait pendant toute la journée dans sa mémoire; quand il avait lu autant que sa mémoire pouvait porter, il ne lisait plus rien avant le lendemain matin; et quand on avait remis le livre au roi, il en écrivait en secret un chapitre. C'est par ce moyen qu'il fit parvenir à Nouschirwan le livre en entier. Il resta ainsi heureux de cœur et en bonne santé de corps, inondant son âme sereine de science, jusqu'à ce qu'il reçût, en réponse à sa lettre, la nouvelle : «L'océan de la science nous est «parvenu.» Il se rendit alors de son palais auprès du Radja et demanda la permission de s'en retourner chez lui. Lorsqu'il eut parlé, le Radja le combla de bontés et lui fit préparer une robe d'honneur indienne, deux bracelets de prix, deux boucles d'oreilles, un collier de pierreries dignes d'un roi, un

turban indien, une épée en acier de l'Inde damasquinée sur toute sa surface.

Il quitta Kanoudj plein de joie, emportant dans sa mémoire beaucoup de science. Ayant achevé le voyage, il se présenta à la cour devant le roi, le salua, et raconta ce qu'il avait vu et entendu chez le Radja et comment il avait trouvé la science au lieu de l'herbe *qu'il cherchait*. Le roi lui dit : «Tu es le «bienvenu ; le Calila a vivifié mon esprit. Prends «maintenant la clef du trésorier et choisis tout ce «qu'il te faut.» Le sage alla au trésor, mais ne donna pas au trésorier beaucoup de peine; il y avait à droite et à gauche de l'argent et des pierreries, mais il ne demanda qu'un vêtement royal, revêtit ce costume magnifique, partit et s'en retourna en toute hâte à la cour de Kesra. Arrivé auprès du trône, il prononça sur le roi des bénédictions et des prières. Le roi dit à Barzouï : «O homme qui as éprouvé «tant de fatigues! pourquoi as-tu quitté le trésor «sans prendre des caisses *remplies d'or* et des joyaux «dignes d'un roi? Quiconque a éprouvé des fatigues «est digne de trésors.»

Barzouï répondit au roi : «O toi dont le trône est «plus haut que l'orbite de la lune! Celui qui a ob«tenu un vêtement royal a atteint la route de la «fortune et du trône du pouvoir; ensuite quand on «me verra, moi indigne, revêtu d'une robe royale, «le cœur de mes ennemis en sera troublé et serré, et

« le visage de mes amis sera tout glorieux et resplendissant. Mais j'ai à demander au roi une chose qui « fera qu'il restera de moi un souvenir dans le monde : « je désire que Buzurdjmihr, lorsqu'il transcrira ce « livre, veuille bien s'occuper de la peine que Barzouï « a eue *pour l'obtenir*, et qu'il fasse, par ordre du roi « victorieux, du premier chapitre un souvenir de moi, « pour qu'après ma mort les savants dans le monde « entier n'ignorent pas la peine que j'ai prise. » Le roi lui dit :

« C'est une grande ambition, qui dépasse ce que « devrait se permettre un homme respectueux *pour « son roi*, et pourtant elle est en proportion avec les « fatigues que tu as éprouvées, quoiqu'elle dépasse « ta position. » Le roi dit à Buzurdjmihr : « Il ne faut « pas refuser à Barzouï ce qu'il désire. » L'écrivain tailla son roseau et composa à la tête du livre un chapitre sur Barzouï ; on le transcrivit sur l'exemplaire du roi, en caractères pehlewis, les seuls dont on se servait alors, et le livre resta déposé précieusement dans le trésor du roi, où personne qui en était indigne ne pouvait le voir.

C'est ainsi qu'on ne put lire ce livre qu'en pehlewi, jusqu'à ce qu'on commençât à parler arabe ; mais lorsque Mamoun eut rendu sa splendeur au monde et rajeuni l'aspect du soleil et du jour, *car* il avait un cœur de Mobed et l'intelligence d'un Keïanide et était versé dans toutes les sciences, *alors* on traduisit

le Calila du pehlewi en arabe, tel que tu peux l'entendre lire aujourd'hui. Le livre resta en arabe jusqu'au temps de Nasr; mais pendant que ce prince était maître du monde et roi de l'époque, son puissant Destour Aboulfazl, qui était son trésorier pour les lettres, ordonna qu'on parlât en dialecte du Fars et en déri; mais son pouvoir fut de courte durée. Plus tard, lorsque *Nasr* entendit *réciter le livre*, il lui vint une idée, et c'est la sagesse qui le guida en cela. Il voulait par tous les moyens laisser dans le monde un souvenir de lui; alors on fit asseoir devant lui un homme éloquent, qui lut l'ouvrage entier à Roudeki, et ce poëte lia *par le mètre* les paroles de cette prose, et perça ainsi ces perles auparavant pleines. Pour un *lecteur* lettré, cette forme est une grâce de plus; pour un *auditeur* ignorant, c'est même un bienfait, *car* un récit ne laisse pas un souvenir net; quand il est lié par le mètre, il satisfait l'âme et le cerveau.

Puisse le maître du monde vivre éternellement! puissent le temps et la terre rester ses esclaves! Tous les cœurs seraient heureux par le roi Mahmoud, si les plans des méchants étaient déjoués; mais ne mets pas ton cœur en détresse par les soucis, car tu es loin d'un sort durable; tantôt tu es en haut, tantôt en bas, tantôt dans la joie, tantôt dans la terreur; mais ni l'une ni l'autre fortune ne dureront, et tu ne peux espérer de rester *dans ce monde*.

NOUSCHIRWAN SE MET EN COLÈRE CONTRE BUZURDJMIHR ET LE FAIT ENCHAÎNER.

Fais attention maintenant au sort de Buzurdjmihr et comment l'a traité le ciel, qui élève un homme jusqu'aux plus hauts nuages, puis le rabaisse jusque dans la poussière sombre. Il arriva que, dans ce temps, Kesra sortit de Madaïn pour aller à la chasse; il suivit les argalis et les antilopes dans la plaine; les argalis se dispersèrent et le laissèrent en arrière. Buzurdjmihr se tenait avec le roi, tant pour faire son service que par affection, et Kesra arriva du désert dans une prairie où il vit des arbres, de l'herbe, de l'eau et de l'ombre. Le roi, fatigué, descendit de cheval pour se reposer de la chaleur de la route; il ne vit aucun de ses serviteurs, il ne restait avec lui que ce beau *jeune homme;* il s'endormit dans ce lieu ombragé, ayant placé sa tête amicalement sur la poitrine *de Buzurdjmihr*. Le roi sage portait toujours un bracelet de pierreries, et ce fort bracelet se détacha de son bras et tomba à côté du chevet de la fortune. Un oiseau noir descendit des nuages, vola jusqu'auprès du roi couché, regarda, vit le bracelet et déchira le lien qui retenait les pierreries. L'ayant déchiré, il se mit à avaler, l'une après l'autre, tant les perles de belle eau que les topazes; il les avala, puis il s'envola d'auprès du roi endormi et disparut dans un instant. Buzurdjmihr fut

consterné et resta étonné des actes du ciel qui tourne; il comprit que sa chute était imminente, que c'était un jour de douleur et un temps de déception. Le roi se réveilla, le regarda, et vit qu'il se mordait les lèvres; il jeta les yeux sur son bras et vit que son joyau manquait; n'apercevant autour de lui aucun de ses amis de l'armée, il soupçonna que, pendant son sommeil, Buzurdjmihr s'était hâté d'avaler le bracelet, et lui dit: « Chien! qui donc t'a dit qu'on « peut empêcher la *mauvaise* nature de percer? Je ne « suis pas Ormuzd, ni même Bahman; mon corps « est de terre, d'air et de feu. » Mais le maître du monde fatiguait en vain sa langue, il ne reçut d'autre réponse que des soupirs, pendant que Buzurdjmihr pâlissait devant le roi et devant l'action du ciel qui tourne, car il avait bien vite reconnu ce signe de sa perte, et la terreur tenait silencieux cet homme intelligent.

Le cortége du roi entourait cette prairie au milieu de laquelle se trouvait Kesra: le roi monta à cheval, indigné, et ne regarda personne jusqu'à ce qu'il fût de retour à son palais; pendant toute la route, il suçait sa lèvre dans sa colère contre le sage; il descendit de cheval et marmonna longuement; à la fin il ordonna de frapper Buzurdjmihr sur le visage, comme sur une enclume, et lui donna sa maison pour prison. Le sage resta dans sa maison, méditant sur la face froncée du ciel. Il avait un jeune et vail-

lant parent qui était au service de Nouschirwan, qui passait ses jours et ses nuits dans la maison du sage et qui avait son franc parler devant le roi. Or, un jour Buzurdjmihr demanda à cet homme que le roi au visage de soleil avait élevé : « Comment fais-tu ton « service auprès de lui? Montre-le-moi pour que je « t'enseigne à faire mieux encore. » Le serviteur du roi répondit : « O chef des Mobeds! il est arrivé « qu'aujourd'hui même Nouschirwan m'a jeté un re- « gard si méchant que je me suis dit que je perdrais « l'envie de dormir et de manger. Je lui avais versé, « selon mon habitude, de l'eau propre sur les mains, « et lorsqu'il a quitté la table, j'ai enlevé l'eau et en « ai fait tomber sur le sol et sur le seuil de la salle; « le roi s'est fâché contre moi, et j'ai laissé échapper « de ma main l'aignière. » Le sage lui dit : « Lève- « toi, apporte de l'eau et verse-la comme tu la verses « sur ses mains. » Le jeune homme apporta de l'eau chaude et la versa doucement sur les mains du sage, qui lui dit : « Voici comment il faut arroser la main : « évite les mouvements violents quand on te demande « de l'eau, et pendant que le roi humecte ses lèvres « avec l'eau parfumée, ne cesse pas de verser de « l'aiguière. »

Le serviteur du roi réfléchit beaucoup là-dessus, jusqu'à ce qu'il eût une autre fois à présenter le bassin à Kesra, et il versa alors l'eau selon les instructions du sage, ni trop lentement ni trop vive-

ment. Le roi lui dit: «O toi dont le dévouement «pour moi augmente toujours, qui t'a dit *de faire* «ainsi?» Il répondit: «Buzurdjmihr m'a enseigné cet «art que le roi maître du monde veut bien obser«ver.» Kesra dit: «Rends-toi auprès du sage et dis«lui : Toi qui occupais une si grande place et «jouissais de tels honneurs, comment as-tu pu, par «mauvaise nature et par esprit de domination mal«séant, te rabaisser au lieu de t'élever?» Le serviteur l'écouta et s'en alla, courant en toute hâte, et l'âme blessée, chez son oncle maternel, à qui il répéta les paroles du roi. Il reçut de Buzurdjmihr, qui était seul avec lui, cette réponse: «Ma place vaut «bien mieux, sous tous les rapports, que celle du «roi du monde.» Le serviteur partit et porta la réponse, réfléchissant beaucoup sur le sort *qui attendait* son oncle. Le roi se mit en grande colère à cette réponse et fit enchaîner Buzurdjmihr dans un souterrain sombre. Une autre fois il demanda de nouveau au serviteur comment cet homme insensé supportait son sort. Le messager alla, le visage inondé de larmes, et fit cette question à Buzurdjmihr, qui répondit à cet homme dévoué: «Mes jours se pas«sent plus aisément que ceux du roi.»

Le messager partit, allant comme le vent, et rendit au roi cette réponse. Kesra en fut irrité et devint *sauvage* comme un léopard; il fit faire un étroit coffre de fer, garni à l'intérieur de pointes et de

clous, et fermé en haut par un couvercle de fer, dans lequel Buzurdjmihr ne pouvait ni se reposer le jour ni dormir la nuit, et où son corps était torturé et son âme pleine d'impatience. Une quatrième fois le roi dit à son serviteur : «Porte-lui un message et «rends-moi sa réponse; dis-lui : Comment te trouves-«tu maintenant, enveloppé dans cette chemise de «clous?» Le serviteur alla répéter le message qu'il avait reçu de ce roi arbitraire à Buzurdjmihr, qui répondit au jeune homme : «Mes jours sont plus «heureux que ceux de Nouschirwan.» Le messager rapporta, à son retour, cette réponse; le roi pâlit à ces paroles, choisit dans le palais un homme véridique et qui saurait comprendre les discours du sage, lui adjoignit un homme armé d'une épée, qui était l'exécuteur des hautes œuvres de la cour, et lui dit: «Va et dis à ce méchant homme à la mauvaise for-«tune : Ou tu donneras une réponse qui puisse me «plaire, ou le bourreau te montrera avec son glaive «tranchant comment arrive le jugement dernier ; car «tu as dis que la prison, les clous, les fers et le «sombre souterrain valaient mieux que le trône du «roi.»

Le messager arriva en courant auprès *du sage* et lui répéta les paroles du roi. Buzurdjmihr dit à cet homme au cœur pur : «Jamais la fortune ne nous «montre son visage ; aucun de nous ne durera, les «bons et les mauvais finiront inévitablement, et que

«nous ayons des trésors et des trônes ou la vie la «plus pénible, nous aurons tous nécessairement à «faire nos bagages; mais il sera facile de se séparer «d'une vie pénible, pendant que le cœur des rois «sera rempli de terreurs.» Le messager plein d'intelligence et le bourreau s'en retournèrent auprès du roi qui portait haut la tête; ils lui rendirent compte de ce qu'ils avaient entendu. Nouschirwan eut peur du mauvais sort, et l'on ramena Buzurdjmihr de sa prison étroite à son palais, par ordre de son maître au cœur pur.

Le ciel tourna ainsi pendant quelque temps; le visage de Buzurdjmihr se couvrit de rides, son cœur se resserra et s'amoindrit, ses yeux se ternirent par suite de ses soucis, ses trésors ne le consolèrent pas de ses peines, ses chagrins le firent dépérir et ses douleurs usèrent ses forces.

LE KAÏSAR ENVOIE UN ÉCRIN FERMÉ, ET BUZURDJMIHR EST MIS EN LIBERTÉ POUR EN DEVINER LE SECRET.

Or il arriva que vers ce temps le Kaïsar envoya un messager auprès du roi, avec des présents, une lettre, une offrande d'or et un écrin fermé par un cadenas, et lui fit dire: «O roi des braves et des «nobles! tu as beaucoup de Mobeds au cœur pur; «dites-moi, mais sans toucher au cadenas, ce que «contient cet écrin; si vous le devinez, j'enverrai le «tribut, et, en sus, de riches présents, comme c'est

« ma coutume; mais si l'esprit de tes Mobeds ingé-« nieux ne parvient pas à découvrir ce que j'exige, il « ne faut pas que le roi nous demande un tribut ni « qu'il envoie une armée dans ce royaume. Voici le « message du Kaïsar; toi, réponds ce que tu veux. » Le roi du monde dit à l'envoyé : « Cela aussi n'est « pas un secret pour Dieu, et je le découvrirai par « sa grâce; je rassemblerai tous les hommes qui « pourront donner de bons avis. Reste ici chez nous « une semaine en jouissant de la vie en toute liberté « et le cœur en joie. »

Le roi était embarrassé de cette affaire; il convoqua les grands et les savants; et chacun examina de tous côtés ce mystère, cherchant à en trouver la solution; chaque Mobed regarda et examina cette cassette et ce cadenas sans clef; mais ils furent loin de comprendre et durent se contenter d'avouer leur ignorance. En face de cette impuissance de l'assemblée, le cœur du roi Nouschirwan fut plein de chagrin; il se dit : « Il n'y a que la sagacité de Buzurdjmihr qui « puisse découvrir ce secret du ciel qui tourne. » Le roi, tourmenté par les soucis, ordonna au trésorier d'apporter du trésor un vêtement complet et d'amener un cheval de choix, avec une selle digne de servir de siége au roi des rois. Il les envoya au sage, et lui fit dire : « Il faut oublier toutes les peines que « tu as éprouvées; la rotation du ciel au-dessus de « nous a voulu que tu eusses à souffrir du mal de

« ma part, mais ta langue m'a exaspéré et tu as sévi « contre toi-même. Maintenant il m'arrive une affaire « urgente et mon vieux cœur en est blessé. Le Kaïsar « m'a envoyé du Roum par un Mobed illustre dans « son pays un écrin dont le couvercle est fortement « fermé par un cadenas et un sceau de musc, et a « ordonné à son messager de me dire que nous avions « à découvrir ce secret et que les savants et les Keïa- « nides avaient à déclarer ce que contenait cet écrin. « Alors j'ai pensé qu'il n'y avait que l'esprit de Bu- « zurdjmihr qui pouvait pénétrer ce mystère. »

A ces paroles, le cœur de Buzurdjmihr rajeunit et oublia ses peines et ses longs chagrins; il sortit de sa prison, se lava la tête et le corps et s'adressa avant tout à Dieu, le Seigneur, car il avait peur du mal que, malgré son innocence, pouvait lui faire le roi, le maître courroucé du monde. Il se tint éveillé pendant le jour et la nuit sombre, comme le lui avait fait dire le roi. Lorsque le soleil commença à briller au ciel, Buzurdjmihr observa les astres, lava les yeux de son cœur avec l'eau de l'intelligence, choisit parmi les savants un homme sûr, et lui dit: « Mes affaires vont mal parce que ces infortunes ont « rendu troubles mes yeux; observe les personnes « que nous rencontrerons, indique-les-moi, ne crains « personne et demande leurs noms. » Buzurdjmihr se mit en route de sa maison; une femme belle de visage passa en courant. L'homme intelligent, qui

avait la vue bonne, indiquait au sage ce que celui-ci ne pouvait pas voir, et Buzurdjmihr, qui cherchait la voie qu'il aurait à suivre, dit à son interlocuteur: « Informe-toi si cette lune a un mari. » La femme aux pans de robe purs répondit à cette question : « J'ai « un mari et un enfant à la maison. » Et, à ces paroles de la femme, le sage sur son cheval blanc fut saisi d'émotion. Dans ce moment une autre femme parut, et le guide en la voyant lui demanda : « O « femme! as-tu un mari et un enfant, ou vis-tu seule « et n'as-tu en main que du vent? » Elle répondit : « J'ai un mari, mais pas d'enfant, et puisque je t'ai « répondu, ne t'arrête pas devant moi. » Au même moment parut une troisième femme, et le bienveillant *serviteur* s'approcha d'elle et lui adressa cette question : « Qui est ton compagnon, ô femme au beau « visage, qui marches si bien et si fière? » Elle répondit : « Je n'ai jamais eu de mari et je ne vou« drais pas qu'un mari vît mon visage. » Buzurdjmihr écouta ces paroles, et tu vas voir quelles conclusions il en tirait.

Il continua sa route en toute hâte et le visage tout soucieux, et lorsqu'on eut amené cet homme ingénieux chez le roi, Kesra lui ordonna de s'approcher du trône, et le cœur du roi fut fort troublé quand il s'aperçut que le savant avait perdu la vue, et il en poussait des soupirs. Il s'excusa de ce qui s'était passé et du mal qu'il avait fait à un innocent, puis

il se mit à parler du Roum et du Kaïsar, et raconta l'histoire de l'écrin et du cadenas. Buzurdjmihr dit au roi du monde : « Puisses-tu briller aussi long- « temps que tourne le ciel ! Il faut réunir en assem- « blée les sages, l'envoyé du Kaïsar et les Mobeds, « placer l'écrin devant le roi et devant les grands qui « cherchent la vraie voie, et par la grâce de Dieu qui « m'a donné de l'intelligence et a assigné comme « fonction à mon esprit la droiture, je dirai ce que « contient l'écrin, sans toucher à l'écrin ni au cadenas. « Quoique ma vue soit trouble, mon esprit voit clair, « car la science forme une cuirasse pour l'âme. »

Le roi fut heureux de ces paroles, son cœur devint frais comme une rose au printemps; libre de soucis, il redressa sa taille, fit venir l'envoyé et l'écrin, appela les Mobeds et les nobles, fit asseoir devant le sage un grand nombre de savants, et demanda à l'envoyé de répéter le message de son maître et de poser sa question. Le Roumi, l'ayant écouté, se mit à parler et reproduisit toutes les paroles du Kaïsar : « Il faut que le maître du monde, victorieux dans « les combats, ait de l'intelligence, du savoir et un « nom glorieux; or tu possèdes la majesté et la puis- « sance d'un maître du monde, tu as de la grandeur « et du savoir, ta main est forte ; les Mobeds pleins « d'intelligence et qui cherchent la *vraie* voie, les « héros pleins de hauteur qui se groupent autour du « roi, se trouvent tous à la cour, ou, s'ils sont loin de

« toi, te sont dévoués. Si ces grands à l'esprit éveillé « regardent cet écrin, ce cadenas, ce sceau et cette « empreinte, ils nous diront clairement ce qu'il y a « de caché dessous, et ce sera une preuve de leur « intelligence, et nous enverrons en conséquence un « tribut et des redevances, car mon pays est en état « de payer un tribut. Mais s'ils ne devinent pas com- « plétement ce secret, alors ne demandez plus de « tribut à ce pays. »

Lorsque le savant eut entendu ce discours du Roumi, il prit la parole et commença par répandre des bénédictions, disant : « Puisse le roi du monde « être toujours heureux, intelligent et compagnon de « la fortune! Grâces soient rendues au Maître du « soleil et de la lune qui montre la voie à l'intelli- « gence, qui connaît tout ce qui est apparent et se- « cret! Je suis avide de savoir, mais Dieu n'a besoin « de rien. Il y a dans cet écrin trois perles brillantes, « cachées sous plus de trois enveloppes : l'une est « percée, la seconde percée d'un côté, et la troisième « n'a pas été touchée par le fer. » Le savant Roumi l'écouta, donna la clef, et Nouschirwan regarda : il se trouva qu'on avait caché dans l'écrin une boîte qui contenait une enveloppe de soie renfermant trois perles telles que le sage de l'Iran les avait décrites, l'une d'elles étant percée, l'autre percée à moitié, la troisième intacte.

Tous les Mobeds bénirent cet homme savant et

répandirent des joyaux sur lui ; le visage du roi des rois brillait, il remplit la bouche de Buzurdjmihr de perles de belle eau ; mais son cœur se serra au souvenir du passé ; il se tordit et ses traits se contractèrent, quand il réfléchit comment il avait pu traiter si cruellement cet homme, dont il n'avait reçu que des preuves de dévouement et de fidélité. Quand le sage vit les joues pâles du roi, quand il vit que son esprit était troublé par le souci, il mit au jour ce qui avait été caché, et parla à Kesra de ce qui s'était passé, du bracelet, de l'oiseau noir, de l'inquiétude que son serviteur avait éprouvée et du sommeil du roi, ajoutant : « C'était l'effet de la destinée, et le repentir et le chagrin ne servent à rien. Quand le ciel veut le mal ou le bien, qu'y peuvent le roi, le Mobed ou Buzurdjmihr ? C'est Dieu qui en a répandu la semence sur les astres et il faut en écrire *le décret* sur nos fronts. Que le cœur du roi Nouschirwan soit heureux, qu'il soit toujours libre de douleur et de souci ! Si puissant que soit le roi, il appartient au Destour d'être l'ornement de la cour. Que le roi se livre aux chasses et à la guerre ou à la joie, aux libéralités, à la distribution de la justice et aux banquets, qu'il sache ce que les rois ont fait avant lui et qu'il règle ses plans à leur exemple ; mais que le soin de remplir les magasins, de maintenir l'armée, de réprouver, de parler, *d'écouter* ceux qui demandent

«justice, les soucis du gouvernement et du trésor, «pèsent sur le cœur et l'esprit du Destour !»

SUR LA MANIÈRE DE GOUVERNER DE NOUSCHIRWAN.

Il en fut ainsi jusqu'à *la fin* des jours de Nouschirwan; il était roi et était Pehlewan, il était homme de guerre et était Mobed, il était Hirbed et était chef de l'armée. Il avait partout des émissaires et n'abandonnait pas l'empire à ses Destours, et personne n'osait lui cacher les grandes et les petites choses, le bien et le mal qui se faisaient dans le monde. Or un jour un de ses émissaires, un Mobed bienveillant, se présenta chez lui et lui dit : «Quelquefois tu passes par-dessus une faute commise «sans blâmer le coupable; une autre fois tu rends «responsable cet homme, quoiqu'il y ait des excuses «pour sa faute.» Le roi répondit en prononçant cette sentence : «Quand un homme confesse sa faute, je «suis comme le médecin, et lui est comme le ma«lade, qui fuit le remède et verse des larmes, et «si une seule médecine ne le guérit pas, il faut que «nous délivrions son esprit de ses idées de grandeur.»

Un autre Mobed dit: «Puisses-tu être heureux et «garanti de tout mal, de quelque côté qu'il vienne! «Le Sipehbed est sorti un jour de Gourgan en se«cret, est entré dans un bois et y a dormi pendant «quelque temps; ses bagages étaient sur un autre «steppe, il n'avait rien avec lui et fut obligé de s'en

«revenir pour rejoindre ses bagages.» Nouschirwan répondit par cette sentence : «Je n'avais pas besoin «d'une escorte; celui qui veille sur l'armée ne s'in-«quiète pas pour lui-même.» Un autre dit: «Puisses-«tu être éternellement heureux en compagnie avec «les Mobeds au conseil, au dîner et aux heures du «repos! Il y a ici un homme riche dont le trésor dé-«passe le tien.» Il répondit : «C'est bien, cet homme «est le diadème de ma royauté. Je suis le gardien de «sa vie et de ses trésors, et je travaillerai à ce qu'ils «s'accroissent.» Un autre dit : «O grand roi, puis-«ses-tu être heureux et exempt de tout mal? On a «amené parmi les prisonniers soumis beaucoup de «petits enfants.» Nouschirwan décida le cas en disant: «Il ne faut pas compter les enfants parmi les prison-«niers; nous les renverrons à leurs mères, heureuses «et mises par nos dons au-dessus des besoins.» On lui écrivit: «Cent hommes riches du Roum veulent «racheter avec de l'or leurs parents.» Il répondit: «S'ils veulent les racheter parce qu'ils ont peur *pour* «*eux*, vendez chaque notable pour une coupe de vin «et ne leur demandez pas davantage, car nous n'avons «besoin de rien de leur part. C'est avec l'épée que «nous prenons leurs joyaux, leurs esclaves, leurs «caisses d'or et d'argent.»

On lui dit : «Il y a parmi les riches de la ville «deux marchands qui pendant deux tiers de la «nuit ne laissent dormir personne par le bruit que

« font les hommes ivres, les luths et les rebecs. » Il répondit : « Ne vous en plaignez pas, et vous autres qui « possédez des trésors, vivez de même dans la joie et « les plaisirs; ne faites pas de mal et passez votre « temps sans chagrin. » On lui écrivit un jour : « Puisses-tu être heureux, et que la main du mal se « tienne toujours loin de toi! Le roi du Yémen a dit « dans sa salle d'audience que Nouschirwan, quand « il ouvre la bouche, commence toujours par parler « de tous les morts, et qu'il remplit de tristesse les « âmes heureuses des vivants. » Il répondit : « Tout « homme sage et bien né parle des morts; et celui « qui se débarrasse de leur souvenir n'est pas un ami « sûr. » Quelqu'un dit : « O roi, le plus jeune de tes « fils n'imite pas la justice de son père; il répand à « terre l'argent quand il achète quelque chose et dé- « sole le vendeur. » Il répondit : « Cela n'est pas con- « venable; *mais* l'argent, quoique à terre, revient « tout de même au marchand. » Un autre dit : « O « roi à l'âme grande, que ni reproches ni querelles « ne peuvent atteindre! Autrefois tu respectais les « convenances, pourquoi renonces-tu maintenant « aux attentions, et es-tu devenu impérieux? » Il répondit : « Quand je n'avais pas de dents, je n'avais « que la ressource de sucer du lait; mais les dents « ont poussé, mon dos s'est élargi, et, devenu fort, « je demande de la viande. »

Un autre dit : « J'admets que tu es l'homme le

«plus puissant, que tu es plus intelligent et plus sa«vant que nous; mais comment as-tu dépassé tous «les rois des rois, *de sorte* que le monde ne tient ses «yeux que sur tes desseins?» Il répondit: «Mon in«telligence dépasse ce qu'on a vu de leur part. La «prudence, le savoir et la sagesse sont mes Des«tours, la terre est mon trésor et la réflexion est «mon trésorier.» Un autre dit: «O roi! ton faucon «a pris un jour de chasse un aigle.» Il répondit: «Brisez-lui le dos. Pourquoi s'est-il attaqué à plus «grand que lui? Suspendez-le à un gilet élevé, pour «qu'il expie le mal qu'il a fait; un inférieur ne «doit pas chercher à vaincre le roi dans le combat.» Un des plus illustres de ses émissaires dit au roi du monde: «Berzin es tparti de grand matin avec une «armée; un astrologue se trouvait sur la route et dit: «O homme qui portes haut la tête! cette grande ar«mée et tout cet appareil de guerre, personne dans «ce monde ne les verra plus, depuis qu'ils ont quitté «la cour du roi.» Le roi répondit avec autorité: «Le «ciel, malgré l'opinion *de l'astrologue*, regarde avec «bienveillance Berzin, le chef de l'armée, son tré«sor et ses troupes, et les astres du soleil et de la «lune ne tourneront pas de manière à le perdre.»

Un autre Mobed dit: «O roi! un jour tu nous as «ordonné de choisir un homme de haute naissance «qui devait faire une tournée dans l'empire pour faire «rendre justice et pour envoyer à cette cour des

« rapports sur tout ce qui se passe de bien ou de mal « en grand et en petit. Gouschasp, le scribe qui porte « haut la tête, est-il propre à faire rendre justice? » Le roi répondit : « Il est avide de gain bien au delà « de ses besoins; choisissez quelqu'un qui ne ménage « pas sa peine et qui soit riche de son propre chef, « un homme d'expérience, sévère et droit, qui pense « avant tout aux pauvres. » Un autre dit : « Le chef « des cuisiniers se plaint du roi et des grands, disant: « J'ai beau préparer et placer partout où se croisent « les routes des mets autant que le roi peut en dé- « sirer, il ne les flaire pas et ne les touche pas; ce « serviteur du roi en est agité. » Il répondit : « Il est « probable que *la vue* de victuailles abondantes con- « vertit l'appétit en dégoût. »

Un autre dit : « Tous ceux qui y font attention « blâment le roi des rois de ce qu'il sort sans une « grande escorte et remplit de soucis le cœur des « amis sages, car un ennemi pourrait méditer un « mauvais coup, faire ses préparatifs avec ruse et « s'approcher de lui. » Il répondit : « La justice et la « raison protégent un roi, et quand le distributeur « de la justice se trouve tout seul, sa droiture suffit « pour le garder. » Un autre dit : « O toi qui es le « compagnon de l'intelligence! le gouverneur du « Khorasan a dit sur le Meïdan : « Je ne sais quelle « raison a eue le roi de rappeler Zerasp, le cava- « lier. » Il répondit : « Il n'a pas exécuté mes ordres

«et a tenu cachées mes instructions. Je lui avais en-«joint d'ouvrir la porte du trésor en toute circons-«tance à ceux qui en étaient dignes; mais celui qui «est avare de dons déguise au monde la grandeur «du roi.» Un autre dit : «Le roi est le maître de «nous tous; il est généreux et sans reproche. Qu'a «donc fait Mihrek, ce vieux serviteur, pour que son «salaire ait été réduit et que son visage ait pâli?» Il répondit : «Il est devenu grossier, il se fie à ses «anciens services, vient à la cour et se place dans «l'assemblée étant ivre; il a toujours une coupe de «vin dans la main.»

Un Mobed, qui était de ses émissaires, dit : «Quand le roi envoie une armée contre le Kaïsar, «il n'appelle à la guerre que des Iraniens, et ces «guerres contre le Roum mettent l'Iran en détresse.» Il répondit : «Cette inimitié est innée, c'est la lutte «contre Ahriman.» Une autre fois un homme s'en-hardit à dire : «Il faudrait que le roi demandât aux «rois *feudataires* de meilleures armées *que celles qu'ils* «*fournissent*. Quels sont les hommes de guerre qu'il «te faut parmi les lions qui lancent leurs chevaux «et qui ont les griffes aiguës?» Il répondit : «Un ca-«valier vaillant ne doit jamais être rassasié de com-«bats; il doit être également prêt pour une fête et «pour un champ de bataille, pendant le jour bril-«lant et pendant la nuit noire; il ne faiblit pas au «moment où il faut de la vigueur, et il ne s'inquiète

«pas du grand ou du petit nombre *de ses ennemis.*»
Quelqu'un dit : «O roi Nouschirwan ! puisses-tu être «toujours heureux, puisse ta fortune rester toujours «jeune ! Il y avait à la cour un homme de Nissa, qui «servait le roi comme administrateur de Besa ; quand «on a fait son compte dans les bureaux, il devait à «peu près trois cent mille dirhems, qui ne seront «pas payés, car ils sont dépensés, et les nobles, les «Mobeds et les villageois en sont désolés.» En apprenant que le *Grand* Mobed exigeait ce payement de l'administrateur, le roi dit : «Ne t'afflige pas de «ce qui est dépensé,» et il fit donner *au comptable* quelque chose du trésor.

Un autre dit : «Un vaillant cavalier avait été «blessé ; cette blessure le retint longtemps, mais il «guérit; il fit une attaque contre le front de l'armée «roumie et fut tué, laissant des enfants en bas âge.» Le roi ordonna de leur payer quatre mille dirhems royaux, ajoutant : «Si un homme tombe dans la «bataille et laisse des enfants en bas âge, il faut de «toute nécessité leur payer sa solde aussi souvent «que le scribe récite son nom sur le rôle. Il faut «donc que le trésor paye à ceux-ci quatre fois par «an mille dirhems.» Un autre dit : «Puissent tes «années et tes mois être heureux ! Le Pehlewan de «l'armée de Merv a amassé beaucoup d'argent et ne «l'a pas dépensé, et les habitants quittent ce pays.» Il répondit : «Cet argent qui fait que les hommes

«abandonnent le pays, rends-le à ceux auxquels on «l'a pris, et fais proclamer cela à Merv. Donne «l'ordre d'élever un gibet à sa porte, à la vue de l'ar-«mée et du pays, et fais-y suspendre vivant cet «homme oppresseur, les pieds en haut et la tête en «bas, pour qu'aucun de mes Pehlewans ne soit tenté «de s'écarter dans son cœur et son âme de mes «instructions. Pourquoi faudrait-il tirer des trésors «du sang des pauvres pour faire jouir son corps et «faire périr son âme?» Un autre dit : «O roi, adora-«teur de Dieu! Il y a devant ta porte beaucoup de «tes sujets qui tous te célèbrent parce que tu rends «justice, et prient le Créateur *pour toi.*» Nouschir-wan répondit : «Je rends grâce à Dieu de ce que «personne n'a peur de moi, et il faut avoir le plus «grand soin des hommes, qu'ils soient innocents ou «qu'ils aient commis des fautes.»

Un autre dit : «O roi plein de majesté et d'in-«telligence! Le monde dans son bonheur est plein «des sons de la flûte et de vin ; quand la nuit arrive, «la tête des grands et de leurs inférieurs est ivre de «ce bruit.» Il répondit : «Que les grands et les petits «dans le monde entier soient heureux sous moi!» Un autre dit : «O roi à l'âme grande! tes détracteurs «te blâment de ce que tu donnes tant de belles choses «de ton trésor, que tu n'as pas eu la peine de for-«mer, *puisque tu l'as eu par héritage.*» Il répondit : «Ces richesses dont mon trésor est rempli, si je ne

« les donne pas aux hommes qui en sont dignes, « me porteraient à la fin malheur au lieu de me pro- « fiter. » Un autre dit : « O puissant roi, que ton « âme reste exempte de souffrances ! Les Juifs et les « Chrétiens sont tes ennemis, des gens à double face « et adorateurs d'Ahriman. » Il répondit : « Un roi « farouche et sans tolérance ne sera jamais grand. »

Un autre dit : « O roi illustre ! Mardouî a donné « plus de six cent mille dirhems de ton trésor aux « pauvres et s'en est approprié beaucoup à lui-même. » Il répondit : « Cela est conforme à mes ordres ; il « est convenable de donner à ceux qui le méritent. » Un autre dit : « Mais, ô roi qui n'as pas éprouvé la « fatigue *d'amasser*, bien des trésors restent vides par « *l'excès de* ta libéralité. » Il répondit : « La main libé- « rale qui les a enlevés leur fera pousser des feuilles « et branches nouvelles. Quand le roi est un homme « pieux, le monde ne lui refuse rien de ce qu'il pos- « sède ; nous l'avons vu se resserrer devant un roi au « caractère étroit, mais l'avidité et l'avarice ne sont « pas des tentations pour moi. » Le *Grand* Mobed dit : « O roi ! Karakhan, le chef de l'armée, a levé dans « le pays de Balkh Bami, avec difficulté, trois cent « mille dirhems qu'il nous a livrés et que nous avons « placés dans le trésor. » Il répondit : « Je ne veux pas « d'argent qui ait fait de la peine à quelqu'un ; ren- « dez-le à ceux à qui il l'a pris, et ajoutez ce qu'ils « demandent en sus ; car un maître du monde qui ré-

«vère Dieu ne veut pas affliger le cœur de ses sujets. «Arrachez les fondements de son beau palais, rasez «jusqu'au sol ses chambres voûtées, son palais sera «en ruines, il n'y aura gagné que de la peine, et «après la peine il lui restera des soupirs et les ma-«lédictions *des hommes*. Rayez son nom de mes listes «*d'employés*, comptez pour rien à ma cour un homme «comme lui.»

Un autre dit : «O roi de noble race! tu parles «souvent de Djemschid et de Kaous.» Il répondit : «C'est justice, car le monde est témoin *des vertus* de «mes ancêtres. J'en parle pour qu'après ma mort on «n'oublie pas mon diadème et mon casque.» Un autre dit : «Pourquoi le roi d'Iran cache-t-il ses se-«crets devant Bahman, qui porte haut la tête.» Il répondit : «Parce qu'il s'écarte de la raison et qu'il «se livre à la jouissance de ses passions.» Quelqu'un dit : «O roi qui accueilles les plus infimes! comment «es-tu devenu maintenant si lent *à agir?*» Il répondit : «Je me tiens avec les sages et avec les Mobeds, «car si la voix d'Ahriman arrive à l'oreille, le cœur «perd la raison et le cerveau la prudence.» Un Mobed fit des questions au roi de la terre sur la foi, et lui parla de la royauté et de la religion, disant : «Un «homme qui n'a pas *notre* foi ne cherche pas pour «cela à faire du mal au roi; tout homme intelligent «peut en témoigner.» Il répondit : «J'ai dit la même «chose, et les hommes à la foi pure ont pu l'entendre

«de ma bouche. Aucun roi n'a trouvé le monde sans «religion, quoique les uns préfèrent une foi, les «autres une autre; l'un est adorateur d'idoles, un «autre a la foi sainte; un autre dit que la malédic«tion vaut mieux que la bénédiction. Le monde ne «tombe pas en ruines pour des paroles; dis donc «*toujours* ce que tu penses en secret. Mais si le roi «aussi n'a pas la vraie foi, il n'y aura personne qui «puisse attirer au monde des bénédictions. La foi «et la royauté sont comme le corps et l'âme, et c'est «par elles deux que le monde se maintient comme «il est; et quand il n'y a pas de roi sur le trône, «la sagesse et la foi ne servent à rien.»

Un autre dit : «O roi à l'âme joyeuse! tu as beau«coup parlé aux grands, et une fois tu leur as dit : «C'est moi qui suis le sort, et je suis le moyen par «lequel il apporte le bien et le mal, et quand on «prononce des bénédictions sur le monde, c'est à «moi qu'en revient en secret le bénéfice.» Il répondit : «C'est la vérité, car la tête du roi est la cou«ronne du sort. Le monde est le corps, les rois sont «la tête; c'est pourquoi ils forment le diadème des «chefs.» Quelqu'un dit : «O roi qui accueilles tes «serviteurs, puissent ton règne et ta vie durer! Voici «cinq jours, ô lumière des esprits, que le Grand «Mobed n'a pas paru devant toi.» Il répondit : «Cela «ne m'afflige pas, car il est occupé à mes affaires.»

Un autre dit : «O roi au visage de soleil et tel

« que le monde n'en produira pas d'autre! Nous « voyons un homme qui demande justice, qui vient à « la cour tous les matins et ne s'occupe que de son af- « faire; nous ne savons pas de quoi il a à se plaindre. » Nouschirwan répondit: « Des voleurs lui ont enlevé « dans le Hidjaz des effets sans nombre; je les lui ai « remplacés de mon trésor pour que son âme ne fût pas « en peine, et je le garde à la cour, espérant que si un « *de ces* voleurs y vient, il le reconnaîtra. » Un autre dit: « O roi à la noble naissance, maître de la libé- « ralité et maître de la justice! Jamais un roi comme « toi n'a occupé le trône des Keïanides, depuis Kaïou- « mors jusqu'à ce temps. » Il répondit: « Je rends grâce « à Dieu que les choses soient telles qu'il les veut. »

J'ai achevé les maximes de Nouschirwan. Le monde est vieux, mais nos soucis sont toujours jeunes. Mon génie ne s'est pas épanoui, mais il est devenu plus âpre et la vieillesse a ajouté à son feu. J'ai composé ce livre il y a longtemps; il a été caché à Saturne, au soleil et à la lune, et personne dans le monde ne s'en est occupé, ni en public ni en secret; mais lorsque le nom de Mahmoud a paru à la tête du livre, tous les horizons ont retenti d'éloges. Puisse le monde prospérer en prononçant son nom, et le ciel se réjouir de sa couronne! Quand Mahmoud prononce la prière du haut de la chaire, la croix incline vers la foi de Mohammed, et il a enlevé le monde aux idolâtres de l'Inde avec son épée damasquinée comme

une broderie. Maintenant lis et médite dans ton esprit lucide une lettre de Nouschirwan.

NOUSCHIRWAN DONNE DES CONSEILS À SON FILS HORMUZD.

Kesra fit venir un scribe et lui ordonna d'écrire une lettre qui devait charmer les cœurs, « de la part « du puissant roi au visage de soleil, du grand roi, « au gré duquel tourne le ciel, du maître du monde « juste et bienfaisant, qui répand ses trésors libre- « ment, qui a dépassé la gloire de Kobad et agrandi « son trône, du maître de la couronne et du glaive « de la justice, du glorieux, du puissant, du savant, « du renommé, à qui le trône du pouvoir a fait obtenir « tout ce qu'il désirait, à son fils chéri, Hormuzd, qui « accueille tous les conseils que lui donne mon cœur. « J'ai trouvé bon d'adresser cette lettre solennelle à « mon fils plein de savoir et dévoué à notre sainte « foi. Puissent Dieu te donner le bonheur, et la for- « tune te rendre victorieux ! Puisses-tu rester tou- « jours maître du monde, de la couronne et du trône! « Je place sur ta tête la couronne d'or, comme je « l'ai reçue de mon père, au mois fortuné et au jour « de Khordad, sous une constellation heureuse et des « présages brillants, et je te bénis, comme le noble « Kobad a béni mon trône. Sois toujours éveillé ; sois « le maître du monde, sois sage et noble et ne fais « du mal à personne. Augmente ton savoir, attache- « toi à Dieu et prends-le pour guide de ton âme.

«J'ai demandé à un vieillard aux paroles sages, à «l'intelligence mûre, qui de nous se rapprochait le «plus de Dieu, et qui de nous suivait le plus sûre- «ment la route vers lui; il m'a répondu : Adonne- «toi au savoir, si tu veux que le père de tous te bé- «nisse, car l'ignorance ne s'élève pas au-dessus de «la poussière; c'est par le savoir que tu peux cul- «tiver ton âme pure; c'est par le savoir que le roi «devient digne du trône. Puisses-tu être savant et «ton trône être victorieux! Garde-toi de violer une «promesse, car la poussière sera le linceul de ceux «qui manquent à leur parole. Ne persécute pas les «innocents, ne prête pas l'oreille aux délateurs; n'a- «gis en toute chose que selon la justice, car c'est «elle qui rendra heureuse ton âme, et ne laisse ja- «mais ta langue approcher du mensonge, si tu veux «donner de la splendeur à ton trône. Si un de tes «sujets possède un trésor, fais en sorte qu'il n'ait «pas à s'en inquiéter, car le bien que tu prendrais «à d'autres serait l'ennemi de ton trésor; réjouis-toi «des richesses qui sont le fruit de ta peine. Ainsi, si «un sujet est riche, il faut que le roi soit son sou- «tien, et tous doivent demeurer sous ta protection, «si fiers ou si humbles qu'ils soient. Récompense «celui qui te fait du bien, combats les ennemis de «tes amis. Si honoré que tu puisses être dans le «monde, réfléchis aux fatigues, aux peines et aux «pertes *des autres*. Quelque place que nous occupions,

« elle n'est qu'un lieu de passage, dans lequel on ne « demeure pas en sécurité; cherche donc à acquérir « du mérite et assieds-toi avec des vieillards savants, « si tu veux que la fortune te favorise.

« Applique-toi au savoir et deviens puissant par « lui, si tu veux ne pas souffrir du malheur. Honore « celui qui, devant toi, foule aux pieds la vie de « ton ennemi. Quand tu auras mis sur ta tête la cou- « ronne impériale, préfère la voie meilleure à la voie « bonne. Tiens toujours devant toi un homme sage « et aie soin de lui comme de ton âme et de ton corps. « Il faut que les grands et les marchands participent « également à ta justice. Ne fais attention, ni beau- « coup ni peu, à un homme chez qui le mérite ne « s'ajoute pas à la naissance. Ne confie pas des armes « à un homme sans valeur, car tu ne les retrouveras « plus quand tu les redemanderas; ton partisan les « livrera à ton ennemi, et tu te trouveras en face « de deux difficultés : il aura donné des armes pour « te combattre et en même temps te demandera sa « solde. Sois charitable envers les malheureux, tiens- « toi loin de ce qui est mal et crains le dommage « que tu souffrirais. Sonde toujours les secrets de ton « cœur et ne montre jamais une noblesse et une jus- « tice qui ne seraient qu'à la surface. Fais le bien « dans la mesure du *mérite*; écoute les avis des hommes « qui connaissent le monde. Incline vers les hommes « pieux, mais surveille les religions, car c'est d'elles

«que naissent l'intolérance et les colères. Règle ta «dépense selon ton trésor, et ne te fais pas de soucis «pour l'augmentation de tes richesses. Regarde ce «que les rois antérieurs ont fait. Il ne faut pas «que tu perdes jamais de vue la justice; la part d'un «roi injuste est la malédiction : n'approuve donc que «ce qui est juste, et ne t'attire pas la malédiction. Où «sont maintenant les trônes de ces rois des rois, où «sont ces hommes puissants, ces grands fortunés? «Il ne leur survit que leur renommée, car cette de«meure passagère ne reste à personne. Ne verse «pas légèrement du sang, n'envoie pas légèrement «ton armée à la guerre. Médite cette lettre pleine «de conseils; n'attache pas ton cœur à ce lieu de «passage. Je voudrais te faire du bien par ces *avis* et «orner ton esprit avec de la sagesse. Marche dans la «voie du Maître du soleil et de la lune, et écarte «l'influence du Div. Garde devant toi jour et nuit «cette lettre; rends la raison maîtresse de ton cœur, «et si tu fais dans le monde ce qui mérite un sou«venir, ton nom ne cessera pas de rester grand. Que «le maître de tout bonheur soit ton refuge; que le «temps et le monde te soient favorables; que la «roue du ciel tourne selon ton gré et écarte de toi «les mauvaises actions et les malheurs; que le cha«grin ne trouve pas la voie de ton cœur, et que la joie «y ait un libre accès; que le monde soit toujours ton «esclave, que les cœurs de tes ennemis soient abattus;

« que l'étoile de ta fortune soit au neuvième ciel ; que « la lune et Jupiter abritent ton trône par leur « ombre ; que le monde brille par ta couronne ; que « les rois se tiennent devant ton trône comme des es- « claves ! »

Ayant écrit cette lettre, il l'enferma dans son trésor. Il vivait dans ce monde passager en tremblant. Un roi des rois qui a du sens, de la justice et de la raison s'efforce de combiner avec la modestie la bravoure dans la guerre et la force du bras ; sa foi est pure et il adore Dieu. Cherche un homme qui possède ces vertus, et quand tu l'as trouvé, chante ses louanges ; cherche un roi brillant comme Jupiter, ambitieux, armé de l'épée et de la cuirasse, arrachant le monde aux idolâtres, recouvrant le sanctuaire de son cœur avec le brocart de la foi. Aujourd'hui cette gloire est certainement trouvée, puisque Mahmoud est devenu roi, maître du monde. Si cet arbitre du monde se livre aux festins ou à la guerre, il y est également à sa place. Que notre époque soit heureuse de voir Aboulkasim, le roi noble et victorieux !

QUESTIONS QUE LES MOBEDS ADRESSENT À NOUSCHIRWAN, ET SES RÉPONSES.

Il y avait un vieillard qui savait le pehlewi et avait vieilli en parlant et agissant beaucoup. Il m'a dit, sur l'autorité d'un livre pehlewi, qu'un Mobed avait demandé à Nouschirwan : « Que faut-il qu'un homme

«qui adore le Créateur lui demande en secret pour «que ce vœu, s'il est exaucé, lui donne la fortune «et le bonheur? car il y a des hommes qui lèvent la «main vers le ciel, demandant quelque chose au «Créateur, et quand il le leur accorde, on les voit «les yeux remplis de larmes et le visage froncé.» Le roi victorieux répondit au Mobed : «Demande à Dieu «avec mesure, car si le vœu est démesuré, son accom- «plissement gonflera de sang le cœur.» Il demanda : «A qui est dû le bonheur et qui est le plus digne du nom de grand?» Le roi répondit : «Celui qui acquiert «sans peine des trésors, et ne les répand pas, n'est «pas digne du trône, et sa fortune s'obscurcira fré- «quemment. On est puissant quand on possède et «donne; si donc tu as des trésors, sois généreux et «ne les accumule pas.» Il demanda : «Sur quoi re- «pose l'intelligence, et à qui porte-t-elle des feuilles «et des fruits qui le rendent heureux?» Le roi ré- pondit : «Heureux est le savant, ensuite celui qui «joint la modestie à la naissance.»

Le Mobed demanda : «A qui profite le savoir, et «y en a-t-il qui, étant dépourvus de savoir, n'en «souffrent pas?» Il répondit : «Quiconque prend «soin de son intelligence prend soin de sa vie. Plus «on a d'intelligence, plus la vie en profite, et quand «on en manque, on ne rencontre que maladies, cha- «grins et pertes.» Le Mobed demanda : «Qu'est-ce «qui vaut le mieux, le savoir ou la majesté royale?

« car la majesté et le pouvoir sont les ornements du « trône. » Il répondit : « Le savoir combiné avec la « majesté abritera le monde entier sous ses ailes. Il « faut pour cela de l'intelligence, un nom glorieux, « la majesté et la naissance *royales;* c'est pour ces « quatre qualités que le ciel te respectera. » Ensuite le Mobed demanda : « Qui parmi les rois est digne « du trône et par quoi leur fortune dépérit-elle. » Il répondit : « Un roi doit demander d'abord aide à « *Dieu*, maître du monde; ensuite il lui faut de la « libéralité, du savoir, l'observation des coutumes, « de la prudence, et un cœur généreux et juste; puis « il doit donner du pouvoir à ceux qui en sont dignes « par leur vertu; ensuite il faut qu'il ait soin que rien « de bon ni de mauvais dans le monde ne lui reste « caché; enfin il ne doit faire aucune différence entre « ses amis et ses ennemis, car un roi ne doit faire de « mal à personne. Un prince qui a de la dignité, de « l'intelligence, de la foi et la faveur de la fortune, « est digne de la couronne et l'ornement du trône. « Mais si tu ne trouves pas en lui ces qualités, tu « verras qu'il est dépourvu de gloire, qu'après sa « mort il ne laissera qu'un nom déshonoré, et qu'à « la fin il n'entrera pas dans le gai paradis. »

Le Mobed lui fit des questions sur les hommes nobles et sur les cœurs mesquins, sur les bons et les méchants. Il répondit : « L'avidité et le besoin sont « deux Divs de mauvaise nature et tenaces. Quiconque

«fait de l'agrandissement l'objet de sa passion, «règle sa conduite sur ce mauvais Div, et quand on «se livre à l'avarice et au travail *d'amasser* et qu'on «ne cherche sur cette terre qu'un trésor rempli, on «est comme un misérable Div plein de désirs, et «l'homme et le Div travaillent dans le même sens.» Le Mobed demanda : «Combien y a-t-il de manières «de parler, et quelles sont-elles? Il y en a sur les«quelles il faut pleurer, et d'autres qui sont des «trésors et des couronnes et qui donnent de la gloire: «les premières nous affligent, les secondes nous ré«jouissent.» Il répondit : «Les savants ont classé les «manières de parler et ont approfondi le sujet. «D'abord il y a les discours d'usage; l'homme aux «paroles douces leur donne le nom d'inoffensifs; «puis les discours qu'on peut appeler de confiance; «sache qu'ils sont *prononcés par* des hommes habiles «et à l'esprit éveillé, qui ne disent que ce qui est né«cessaire et ce qui laisse un souvenir dans le monde; «ensuite il y a les discours de ceux qui savent choisir «le moment et qui se font respecter pendant toute «leur vie; puis il y a les discours que le sage appelle «charmants, et il donne le nom de chanteurs aux «hommes pleins d'intelligence qui les récitent dans «leur mètre, que l'histoire qu'ils content soit neuve «ou vieille. Enfin il y a les discours chaleureux de «l'homme éloquent qui parle avec une langue douce «et dans des sons suaves, et qui atteint avec certi-

« tude son but quand il a fait son tissu de paroles « *harmonieuses.* »

Le Mobed dit : « Malgré tout ce que tu as appris, « malgré tout le savoir dont brille ton esprit, tu fais « encore des questions à des gens de peu de valeur; « quand crois-tu avoir atteint la limite des connais- « sances? » Il répondit : « Tout ce que j'ai appris ne « m'a servi qu'à payer ma dette à mon âme et à mon « intelligence. Fais attention au savoir et il te garan- « tira contre les fautes, car il est plus précieux que « la couronne et le trône. » Le Mobed dit : « Je n'ai « jamais vu quelqu'un se vanter et se glorifier d'avoir « *tout* appris, ni dire qu'il est arrivé au point où il « n'a plus besoin d'écouter ceux qui savent. » Il ré- pondit : « Qui est jamais rassasié de trésors jusqu'à « ce que la terre le recouvre? Mais la porte du savoir « est plus glorieuse que celle du trésor et plus chère « au sage. Il ne restera de nous d'autre souvenir que « la parole : ne compare donc pas les trésors au savoir. » Le Mobed dit : « Un homme qui apprend et se souvient « devient un vieillard savant. » Il répondit : « Un vieil- « lard savant reste nécessairement jeune par sa science, « et tu le préféreras avec raison à un jeune homme « frivole, dont les cendres n'ont de valeur que par le « tombeau *qui les recouvre.* »

Le Mobed dit : « Tu as toujours devant les grands « parlé de la fortune des *anciens* rois des rois, main- « tenant tu prononces leurs noms de plus en plus.

« mais tu le fais en poussant des soupirs. » Il répondit : « Je n'aime pas vanter mon propre règne ; *il faut* « gouverner ce monde avec le glaive de la justice et « passer ainsi et disparaître. » Le Mobed lui dit : « Autrefois tu adressais bien plus souvent de belles « paroles aux hommes ; et maintenant tu les méprises « et ne leur parles ni du présent ni des temps anciens. » Il répondit : « J'ai assez parlé, c'est sur les actes que « je m'appuie. » Le Mobed dit : « Autrefois les prières « devant le feu étaient moins longues ; *aujourd'hui* « les adorations se multiplient, le bruit des invoca- « tions est incessant. » Il répondit : « Dieu le tout-saint « relève de la poussière ceux qui l'adorent ; il fait du « ciel son serviteur et du monde son esclave, et si je « ne reconnaissais pas la valeur *de la prière*, je ne « mériterais pas de trouver délivrance des peines et « des dangers. » Le Mobed demanda : « Quelles nou- « velles faveurs le ciel t'a-t-il accordées depuis que « tu es roi ? Es-tu plus joyeux et le cœur de tes en- « nemis est-il plus anxieux ? » Il répondit : « Je dois « des actions de grâce au Créateur de ce que j'ai été « fortuné ; personne n'a osé montrer de l'ambition en « ma présence, et ma voix a fait renoncer *les hommes* « au mal. Mes ennemis ont faibli dans la lutte quand « ils ont vu ma massue et ma manière d'attaquer. »

Le Mobed dit : « Dans la guerre d'Orient, tu as « été impétueux et vaillant, mais lorsque tu as guer- « royé dans l'Occident, tu as été patient et lent. » Il

répondit : « Dans la jeunesse, on ne réfléchit pas aux « douleurs et aux peines des âmes ; mais quand on « a atteint la soixantaine, il faut être conciliant. « Grâces soient rendues au Maître et nourricier du « monde, de qui viennent les jours bons et mauvais, « que j'aie été vaillant dans ma jeunesse et aie passé « avec indifférence par la bonne et la mauvaise fortune. « Maintenant est venu le temps de la vieillesse, avec « le savoir, la prudence, la richesse et la libéralité. « Le monde obéit à ma volonté et à ma sagesse ; le « ciel qui marche est ma cuirasse de combat. » Le Mobed dit : « Les anciens rois avaient besoin de « longs discours en toute occasion ; vous parlez « moins et avez plus de secrets ; vous êtes bien au-« dessus des hommes illustres d'autrefois. » Il répondit : « Un roi élevé dans la vraie foi ne travaille « et ne se chagrine pas tant ; *il sait que* celui qui a « créé le monde en a soin. » Le Mobed dit : « Je vois « dans notre temps que des rois qui devraient avoir « le cœur en joie sont pleins de soucis. » Il répondit : « Un homme de sens ne laisse pas envahir son âme « par la poussière de l'inquiétude. »

Le Mobed dit : « Les anciens rois ne se laissaient « pas déranger dans leurs fêtes par les soucis des « combats *futurs*. » Il répondit : « En buvant, ils ne « pensaient pas à la gloire ; moi je n'ai jamais sa-« crifié la gloire à la coupe, j'ai toujours été au-devant « du sort. » Le Mobed dit : « Les rois ont toujours eu

«soin de leur corps à l'aide de remèdes et de mé-«decines et de l'art des médecins, pour n'avoir pas «à souiller *leur visage* de larmes.» Il répondit : «Le «sort qui résulte des mouvements du ciel maintient «l'homme; il n'a pas besoin de remèdes, la rotation «du sort le préserve, et quand le temps du départ «est arrivé, l'abstinence n'en fait pas retarder le «moment.» Le Mobed dit : «Nous te louons sans «cesse, nous bénissons le Créateur *à cause de toi*, et «pourtant tu n'en es jamais heureux, et ton esprit «est toujours plein de soucis.» Il répondit : «Je n'ai «pas de soucis, car le cœur du roi et le ciel qui «tourne sont un, mais je crains que ceux qui me «louent ne me bénissent que par peur. Il ne faut «louer que selon la vérité; mais je ne veux pas «approfondir le secret des âmes de mes sujets.» Le Mobed demanda : «Quel est le plaisir d'avoir des «enfants et quelle est la cause du désir d'avoir une «famille?» Il répondit : «Quand on laisse le monde «à son enfant on n'est pas oublié; quand on a des «enfants, la vie a de la saveur, et cette saveur nous «préserve du vice; on éprouve moins de peine à «mourir quand un fils regarde votre visage qui «pâlit.»

Le Mobed demanda : «Pour qui est la vie douce «et qui est-ce qui se repent de ses bonnes actions?» Il répondit : «L'homme pieux n'essaye pas de saisir «les rênes du sort; quand on ne cherche pas l'agran-

« dissement, on jouit de la tranquillité; mais quand « on pense à monter plus haut, on doit trembler. Quant « à ce que tu dis sur les bonnes actions et sur le « secret des cœurs et des âmes quand on veut faire « le bien, sache qu'il n'y a pas d'homme qui se sente « plus humilié que celui qui veut du bien à un ingrat. » Le Mobed dit : « Celui qui fait le mal meurt et le « monde raye son nom de la liste, et celui qui fait « le bien passe et le sort compte ses respirations. « Pourquoi donc célébrer la vertu, puisque la mort « vient moissonner les bons et les méchants? » Il répondit : « Les bonnes actions trouvent toujours leur « récompense. L'homme qui meurt faisant le bien « n'est pas mort, il se repose et remet son âme à Dieu; « mais celui qui ne l'égale pas *en vertu* ne trouve « pas de repos et laisse un mauvais renom dans le « monde. » Le Mobed dit : « Il n'y a pas de plus « grand mal que la mort, et, s'il en est ainsi, com« ment s'en préserver? » Il répondit : « Quand tu « quitteras cette terre sombre, tu trouveras un beau « séjour, pendant qu'il faut pleurer sur une vie « passée dans la crainte et le remords. Que tu sois « roi ou sujet, tu laisseras derrière toi les craintes « et les peines du monde. » Le Mobed demanda : « Lequel des deux est le pire, *la crainte ou le remords*; « et lequel nous rend le plus malheureux? » Il répondit : « Sache que les remords qui se présentent « en foule pèsent plus que toute autre chose comme

« une montagne. Que craindre, si ce n'est les remords; « il n'y a qu'eux de redoutables dans le monde. »

Le Mobed demanda : « Comment leur échapper, « car l'état de ce monde fait verser des larmes? » Il répondit : « Par la sagesse, car le sage est toujours « calme. » Le Mobed dit : « Qui est le plus riche? » Il répondit : « Celui qui a le moins de peine. » Le Mobed dit : « Quel est le vice le plus hideux, le plus « déshonorant et qui écarte le plus du paradis? » Il dit : « Pour une femme, c'est d'être dépourvue de « pudeur et d'une voix douce; pour un homme, « d'être ignorant, car l'ignorant passe sa vie *comme* « dans une prison. » Le Mobed demanda : « Quel est « l'homme le plus à redouter? » Il répondit : « Celui « qui a le moins de remords; il se présentera devant « Dieu, chargé de crimes et l'âme noire de ses mé- « faits. » Il demanda : « Quel est l'honnête homme dont « le cœur est garanti contre les fautes par sa raison « et son esprit? » Il répondit : « Celui qui fait des « efforts en toute circonstance et ne s'arme jamais « pour le mal. » Le Mobed demanda : « Quel est « l'homme le meilleur et comme un diadème sur le « front de l'humanité? » Il répondit : « Un homme qui « prend de la peine et n'a pas besoin de ruse, mais « non pas celui qui tire profit du mal ou qui s'en « sert pour acquérir du pouvoir; ensuite un homme « noble qui ne demande pas de récompense pour ses « actes de noblesse, qui est généreux et délivre son

«cœur de toutes ses ténèbres; enfin celui qui fait «œuvre de Dieu selon l'impulsion de la raison et «d'une âme pure.» Le Mobed demanda : «Qu'est-ce «qu'on craint le plus?» Il répondit : «Les peines «qu'on s'attire soi-même.» Le Mobed dit : «Quelle «est la meilleure libéralité et celle qui rend le dona-«teur puissant et grand?» Il répondit : «C'est de ne «rien refuser aux hommes honorables.»

Le Mobed lui dit : «Révèle-moi tout ce qui se «rapporte à l'action du monde. Faut-il le respecter «ou l'approuver quand même il donne à nos affaires «un tour malheureux?» Il répondit : «Ce vieux ciel «sait tout, se rappelle tout, est puissant, en posses-«sion de tout, sublime et maître des maîtres du «monde; mais ne le respecte pas et ne l'approuve «pas; ne crois pas que le bonheur et le malheur «viennent du ciel. Sache que le bien et le mal «viennent de Lui, qui n'a pas de compagnon, dont «l'action n'a ni commencement ni fin. Quand il dit: «Sois! la chose est créée; il a toujours existé et exis-«tera en toute éternité.» Le Mobed demanda : Qui «est-ce qui sent la douleur, *le corps ou l'âme?* car le «corps n'est qu'une demeure passagère pour l'âme.» Il répondit : «C'est cette poussière, le corps, qui la «sent aussi longtemps qu'il y a de la cervelle. Quand «l'âme en disparaît, il devient insensible, car il lui «faut cette âme, qui n'est que passagère.» Le Mobed fit des questions sur la vertu et dit : «A qui peut-on

«cacher son avidité et sa convoitise?» Il répondit : «*Même* l'homme de sens aura de la peine à réprimer «son avidité et sa convoitise, et ce vice te rendra «toujours malheureux, car aucun trésor ne te satis-«fera jamais.» Le Mobed demanda : «O roi de la «terre! qui, parmi les rois anciens, a montré le «plus d'intelligence, de prudence, de dignité et de «piété, et qui connais-tu pour tel que nous devions «le célébrer après sa mort?» Il répondit : «*Célébrez* «le roi qui est pieux et pur, qui est reconnaissant «envers le Seigneur, distributeur de la justice, qui «n'inspire à personne la crainte d'une oppression, «qui remplit d'espoir le cœur des bons et de terreur «et de peine l'âme des méchants, qui équipe l'armée «avec son propre trésor, qui détourne sur ses en-«nemis le mal qui menaçait les siens, qui interroge «les sages du monde entier et tient secrets devant «ses ennemis le bien et le mal *qui se font.*»

Le Mobed demanda : «Comment faut-il servir «Dieu, et qui est-ce qui fait le bien selon sa vo-«lonté?» Il répondit : «Une disposition ténébreuse «conduit l'esprit sur une *voie* étroite comme un che-«veu. Mais quand un homme sait que Dieu existe et «est unique, il se sent déjà guidé un peu; c'est lui «qu'il remercie du bonheur, en qui il se confie et «qu'il craint. C'est Dieu que tu crains quand tu fais «ce qui nuit, c'est en lui que tu places ta confiance «quand tu prospères. Si tu as le cœur bon, si tu

«cherches la vraie voie, tu seras toujours honoré «parmi les hommes; mais si tu es malfaisant et mé-«chant, tu envoies tout ton bagage dans l'enfer. Ne «sois pas confiant dans ce monde, car il te cache son «secret; attache-toi aux œuvres de la foi et ne leur «préfère pas ta fortune actuelle. Fais de la raison «la maîtresse de ton cœur et tâche de n'être pas «dupe du sort; n'aide pas l'homme vicieux dans ses «plans de querelles et de luttes; n'oublie jamais à «cause de ce monde le souci que doit te donner «l'autre. Demeure le compagnon des sages, pense «aux joies éternelles, car nos plaisirs dans ce monde «passeront et la sagesse ne les compte pas pour des «joies; attache-toi au savoir et à la raison, car c'est «elle qui doit te guider vers Dieu. N'exagère rien en «paroles, car tu es une créature nouvelle, et le «monde est vieux; ne te laisse pas enivrer par la «rotation du sort, ne t'associe pas aux méchants; «détourne ton esprit de ce qui ne doit pas arriver, «donne ce qui doit être donné. Ne refuse à ton ami «rien de ce que tu possèdes, quand même il te de-«manderait tes yeux, ta moelle et ta peau; et si deux «amis ont un compte à régler entre eux, il ne faut «pas qu'il y ait un tiers. Si tu es obligé de t'associer «à un méchant, prends garde de lui donner prise «sur toi. Si l'on veut s'attacher à quelqu'un, il faut «avoir du mérite, de la délicatesse et de la douceur. «Mais on ne doit pas se vanter au delà de son mé-

« rite, car l'homme juste ne compte pas pour des mé« rites des prétentions mensongères ; il ne prend pas « la richesse de qui que ce soit pour de la grandeur ; « il ne méprise personne pour sa pauvreté.

« Quand un homme qui pense mal des autres parle, « ne te laisse pas entraîner par lui à agir avec préci« pitation ; quand un homme faible te fait part de « ses opinions et que ses discours dépassent ta pa« tience, réponds-lui avec mesure, en paroles douces, « et sans faire voir ta fatigue. Si tu te laisses aller à « favoriser ta famille, tu t'en repentiras à la fin. Si tu « es désœuvré, ne te livre pas aux plaisirs ; car un « désœuvré, même s'il est homme de sens, n'est qu'un « homme perclus. Il faut toujours travailler et écou« ter *les paroles* de la science. Ne t'engage pas dans « une affaire qui finira par amener le repentir et la « colère. Donne aux malheureux, car ton cœur ne « doit pas jouir en présence des peines et des pertes « *d'autrui*. Un homme de sens et d'un caractère pa« tient n'est jamais vil aux yeux du maître du monde ; « il sait que son mérite est reconnu par lui et il ap« plique toutes ses forces à sa besogne ; il sait que « son protecteur approuve son agrandissement, qu'il « contribue à le rendre puissant et heureux, et que « Dieu ne voit pas avec déplaisir que cet homme ac« cumule des richesses ; aussi se voue-t-il au service « de Dieu et de la justice, et s'écarte des voies dé« tournées et du mal. »

C'est là la raison, c'est là la voie; attache-toi à Dieu et il sera ton asile. Si tu es juste, ô roi, tu laisseras un souvenir dans le monde, comme le roi Nouschirwan en a laissé un; il est devenu de la poussière, mais sa gloire est restée jeune et ses bonnes actions feront, sans aucun doute, que son nom restera en tout temps vivant dans le monde, et que tous les hommes intelligents béniront son âme aussi longtemps que subsisteront le ciel et la terre.

LETTRE DE NOUSCHIRWAN AU FILS DU KAÏSAR ET SA RÉPONSE.

J'ai vu dans un vieux livre, écrit d'après les paroles d'un savant véridique, que Kesra, le maître du monde, reçut du beau pays du Roum ce message: « Puisses-tu rester en vie! Le Kaïsar est mort et sa « fin a livré la terre à un autre. » Cette nouvelle remplit l'âme de Kesra de soucis, et ses joues de rubis devinrent comme des feuilles qui jaunissent. Il choisit dans l'Iran un envoyé qui avait vu le monde, un homme noble, l'envoya auprès du fils du Kaïsar, cette branche verte et féconde *de l'ancien tronc*, et lui donna beaucoup de bonnes paroles sur ce malheur auquel personne ne peut échapper. Dans son deuil et sa douleur, les yeux remplis de larmes, les joues pâlies, il écrivit la lettre suivante : « Que Dieu t'ac« corde une vie *longue*, qu'il t'accorde le bonheur « après la mort de ton père! Aucune créature ne naît

«que pour devenir poussière; le monde est un séjour «passager et nous ne faisons que le traverser. Que «nous portions une couronne ou un casque et un «morion, nous n'échapperons pas aux griffes de la «mort. Qu'on soit Kaïsar ou Khakan, on couche sa «tête dans la poussière infailliblement quand le mo«ment en est venu. Puisses-tu recevoir beaucoup de «bonnes nouvelles du Kaïsar, puisse le Messie pro«téger son âme! J'ai appris que tu t'es assis sur son «trône illustre et que tu en as rétabli la gloire. De«mande-moi toute l'assistance dont tu as besoin, des «chevaux, des armes, des trésors ou des troupes.»

L'envoyé quitta Kesra et se rendit en toute hâte auprès du Kaïsar. Quand il arriva à la cour, on l'admit, et l'envoyé du roi se présenta devant le trône. Le Kaïsar regarda la lettre, observa la suscription, et son cœur bondit en voyant que Nouschirwan s'attribuait le premier rang. Ce jeune homme était peu sensé et, de plus, venait d'arriver au trône. Il montra avec colère à l'envoyé une place pour s'asseoir, lui fit, de mauvaise grâce, les questions d'usage, le regarda à peine et ne lui montra aucun désir de gagner son amitié; puis il lui assigna un logis éloigné et ne fit aucune attention à la lettre du roi.

Pendant une semaine tous ses conseillers s'assemblèrent chez le Kaïsar. A la fin le Kaïsar dit à son *principal* conseiller : «Réfléchis sur la réponse à don«ner à cette lettre et écris-la comme tu sais qu'il

«faut écrire, et insère ce qu'il y a de bon et de mau-«vais à dire.» Le Mobed répondit : «Je suis ton ser-«viteur et ne m'écarterai pas des ordres du roi du «monde.» Tous les évêques, les Mobeds et les conseillers se retirèrent de l'assemblée et composèrent en toute hâte une réponse telle que le Kaïsar l'avait ordonnée. *Ils dirent* : «Une lettre pareille pouvait «convenir au roi, mais elle n'était pas courtoise et «telle qu'il fallait pour un *prince* indépendant; de «plus, le Kaïsar est jeune, nouveau *sur le trône*, et, «par sa naissance, prince de ce pays. N'irrite pas «pendant une année ce jeune homme par des sus-«criptions indiquant ta supériorité et par des de-«mandes de tribut et de redevances. Le jeune homme «a écrit à chaque administrateur et à chaque prince «indépendant une lettre convenable, avec cette sus-«cription : de la part du Kaïsar, le puissant *maître* «du Roum, maître de l'empire, maître du pays. L'en-«voyé du roi de l'Iran est arrivé, il te rapportera ce «qu'il a vu de notre état, ce qu'il a dit dans son cha-«grin et dans sa joie, et ne te cachera pas ce qui lui «a fait du souci ou du plaisir. Le Kaïsar étant mort, «il est venu un successeur qui lève sa tête au-dessus «des plus grands, et ne compte pour rien les rois, «car comment le roi, soutien *de tous*, serait-il infé-«rieur à quelqu'un?»

Quand ils eurent terminé leur lettre roumie, ils appelèrent l'envoyé à la cour. Quand cet homme

sage entendit qu'ils avaient terminé leurs conseils, il vint à la cour et demanda une réponse à la lettre; on le revêtit d'une robe d'honneur, on fit sortir de la salle d'audience les étrangers, et le Kaïsar lui dit : «Je ne suis le serviteur de personne, je ne suis pas «inférieur aux Chinois et aux Heïtaliens. Il n'est pas «convenable de traiter légèrement un homme puis«sant, ton roi fût-il roi du monde. Est puissant qui «a beaucoup d'ennemis, et moi j'ai des ennemis et «des amis plein le pan de ma robe. Comment refuses«tu de reconnaître mon pouvoir? veux-tu donc ra«baisser le soleil dans le brouillard? Il ne diminuera «pas par tes tentatives, et si tu fais couler des larmes «de sang, ce ne sera pas sur mes joues. Quand j'au«rai besoin de toi, tu seras mon roi, toi qui es pour «moi un souvenir de mon père. Raconte, *ô messager*, «avec bienveillance ce que tu as vu, et ne cherche «pas de mauvaises intentions dans ma réponse.»

On prépara à l'envoyé, chef des frontières, un présent peu digne *de son rang*, et l'on fit venir à la porte du palais son destrier. Il partit et voyagea en toute hâte, sans s'arrêter à aucune station. Étant arrivé, il se rendit chez Kesra et lui raconta ce qui s'était passé, ce qu'il avait vu et entendu. Le roi devint anxieux à ces paroles, et lui dit : «Tu t'es fatigué «à faire la route. J'ai toujours entendu que celui «qui se laisse aller à sa vanité et ne réfléchit pas à «ses affaires, s'en repent. Il ne sait pas de qui il est

« ami ou ennemi, et c'est ainsi qu'il te dit le secret « de son cœur. Il croit que je n'ai d'autre ami que « lui et que je n'ai ni sang, ni cerveau, ni pieds, ni « peau. Si je laisse dorénavant un seul homme de « race roumie jouir du trône, si je le laisse relever la « tête et dire qu'il est Kaïsar, qu'il est le plus puis- « sant parmi les grands, qu'on dise que je ne suis « pas le fils du vaillant Kobad et qu'il ne soit plus « question de moi parmi les hommes. Je vais dé- « truire la gloire du Roum, je vais consumer par le « feu ce beau pays; je le jure par Dieu le tout-saint, « par le soleil et la lune, par Adergouschasp, par le « trône et la couronne. Ensuite il se dépouillera de « tout ce qu'il y a de vieux trésors dans son royaume « *comme on dépouille* le bœuf de sa peau, et la pointe « de mon épée ne touchera pas le fourreau avant « que j'aie fait ma volonté contre ce Roumi. » Il fit résonner devant la porte du palais les trompettes, les cymbales et les clochettes indiennes. On plaça les timbales sur le dos des éléphants de guerre, et le monde devint comme les flots du Nil. Il s'avança de Madaïn dans la plaine une armée telle que les eaux vertes du fleuve furent troublées par le son des clairons, par les couleurs des étendards et les mouvements des cavaliers aux bottines d'or; on aurait dit que les astres étaient au milieu de l'eau et que le ciel qui tourne était étourdi.

KESRA MARCHE CONTRE LE ROUM ET FAIT UN EMPRUNT CHEZ LES MARCHANDS.

Lorsque le Kaïsar apprit que le roi quittait l'Iran avec son armée, plein de colère, il marcha d'Ammourieh vers Haleb, et le monde devint rempli de tumulte, de bruit et de clameurs; trois cent mille cavaliers roumis entreprirent le siége d'Haleb. Les cavaliers combattaient de tous côtés, il n'y avait pas un instant de trêve dans la lutte. Les héros roumis, qui étaient savants en machines, élevèrent à chaque porte des catapultes et firent le siége de Sekila, car c'est de ce côté qu'ils voulaient envahir *la Perse.* Haleb était comme une mer de sang, et l'armée commandée par Bathroun fut réduite à demander grâce. On tua des Roumis sans nombre avec des flèches, et une multitude fut faite prisonnière dans le combat. On en prit en deux semaines trente mille qu'on amena au roi; alors *les Roumis* creusèrent devant leur camp un fossé, y firent entrer l'eau de grand matin et coupèrent ainsi le chemin au roi, qui, lui et son armée, restèrent confondus de cette lutte.

Ainsi se passa un long temps, et l'armée commença à manquer d'or et d'argent. Le roi fit venir les payeurs des troupes et leur parla longuement de cette guerre, disant: « Cette affaire est bien fatigante, « car nous ne pouvons pas traverser l'eau et le fossé;

«l'armée a besoin d'argent et de matériel, de che-«vaux, de cuirasses et de casques roumis.»

Les payeurs, les scribes et le Destour du roi du monde se rendirent au trésor et trouvèrent que, considérant le nombre des troupes du roi, il fallait trois cent mille dinars de plus qu'il n'y en avait. Le *Grand* Môbed courut chez le roi, rapidement comme la poussière, et lui dit ce qu'il y avait d'argent au trésor. Le visage du roi se rembrunit; il fit venir Buzurdjmihr et lui dit: «Si mes caisses «sont vides, à quoi me sert le titre de roi des rois? «Va et appelle le chef des chameliers; emmène des «chameaux bactriens et prends dans le trésor du «Mazenderan cent charges d'or ou encore davantage.» Buzurdjmihr répondit: «O roi plein de justice, de «raison et de bonté! la route jusqu'au trésor dans «l'Iran est longue, et ta main est vide, et ton armée «ne peut pas agir; mais il y a dans les villes autour «de nous des gens qui ont des richesses dont le cen-«tième suffirait à l'armée, et si tu veux emprunter «de l'argent aux marchands et aux propriétaires de «terres, ils ne le refuseront pas.»

Le roi consentit à ce que lui proposait le sage de l'Iran, et Buzurdjmihr chercha un homme qu'il pourrait envoyer, intelligent, de bonne humeur et de belle mine. Il lui dit: «Pars d'ici à cheval, avec «deux chevaux de rechange, et choisis parmi les «marchands et les Dihkans de la ville un homme de

«bonne renommée, jeune et que tout le monde con-«naisse : demande-lui de prêter cette somme pour «l'armée ; le roi la lui fera rendre avec l'argent qu'il «s'empressera de faire venir de son trésor.»

Le messager, qui avait la parole douce et était jeune d'années et vieux de sagesse, partit; c'était un agent d'un esprit subtil. Il arriva à la tombée de la nuit dans une ville et demanda à faire un emprunt pour le roi. Une foule de gens riches se rassemblèrent autour de lui ; parmi eux un cordonnier, marchand de bottines, ouvrit ses oreilles toutes grandes aux paroles du messager et lui demanda combien il fallait d'argent. Le vaillant messager mentionna la somme, disant : «O homme riche et intel-«ligent! il faut quarante fois cent mille dirhems.» Le cordonnier dit : «Je les donnerai ; je veux gagner «les bonnes grâces du trésorier.» Il apporta des balances, des poids et l'argent, et l'on n'eut pas besoin de bordereau et de roseau à écrire. Le marchand ayant pesé l'argent, la besogne du messager était terminée ; alors le cordonnier dit : «O homme au «beau visage ! veux-tu prendre la peine de dire à «Buzurdjmihr que j'ai dans le monde un fils dont «l'avenir m'occupe beaucoup ; dis-lui donc que le «roi du monde pourrait me rendre heureux dans «l'âme, s'il voulait me permettre de le placer parmi «les gens de loi, car il est riche et a l'intelligence «qu'il faut pour cela.» Le messager répondit : «Je le

« ferai volontiers, car tu m'as épargné beaucoup de « chemin avec ton trésor. »

Buzurdjmihr se présenta devant le roi, qui fut joyeux d'avoir obtenu l'argent, et dit : « Grâces soient « rendues à Dieu de ce que ma vertu et ma piété ont « fait qu'il y ait dans mon pays un cordonnier telle- « ment heureux et prospère qu'il ait pu mettre de « côté tant d'argent ! A Dieu ne plaise qu'il ait jamais « à souffrir une injustice de moi ! Informe-toi de ce « qu'il désire, car je voudrais qu'il conservât envers « moi cette bonne volonté. Quand tu lui rembour- « seras l'emprunt, donne-lui cent mille dirhems en « souvenir de moi. Puissent tous mes sujets être riches « et puissants et avoir des trônes et des diadèmes ! « Puisse-t-il ne jamais y avoir un roi injuste, puissent « les rois être glorieux et heureux ! »

Buzurdjmihr dit au maître du monde : « O roi à « l'étoile fortunée, au beau visage ! Le marchand de « bottines a un désir, si le roi veut bien écouter mes « paroles. Le messager rapporte que cet homme lui « a dit : Puisse la raison être la compagne du roi du « monde ! J'ai un fils parvenu *à l'âge d'homme*, qui « cherche un guide vers le savoir. S'il plaisait au roi « de faire de mon fils chéri un de ses scribes, je « prierais Dieu pour la vie du roi ; puisse-t-il vivre « éternellement, lui qui est digne du trône ! » Le roi répondit : « O homme de sens ! comment le Div « t'a-t-il troublé les yeux ? Va, renvoie chez lui les

« chameaux. A Dieu ne plaise que je veuille de son « argent et de son or. Un fils de marchand, si habile, « si savant, si attentif qu'il soit, deviendrait scribe ! « Quand mon fils s'assiéra sur le trône, il lui faudra « un scribe à la fortune victorieuse, et si ce bottier « avait du talent, le roi ne verrait que par ses yeux, « n'entendrait que par ses oreilles, et il ne resterait « aux gens intelligents de haute naissance que du « chagrin et des soupirs; les hommes qui connaissent « le mieux le monde seraient traités avec mépris par « ce *fils de marchand* et devraient le remercier s'il « leur répondait sans les faire attendre! On me « maudirait après ma mort, si, de mon temps, une « telle coutume s'introduisait. Je ne veux pas payer « la solde avec ce trésor; ne demande pas d'argent à « cet homme et ne parle pas de nos difficultés. Fais « à l'instant repartir les chameaux, demande de « l'argent, mais non pas aux cordonniers. » Le messager repartit avec l'argent, et le cœur du cordonnier en fut rempli de douleur.

DES ENVOYÉS DU KAÏSAR ARRIVENT AVEC DES EXCUSES ET DES OFFRANDES.

La nuit arrivait, le roi était en colère de ce qui s'était dit : on entendait le bruit des clochettes *des chameaux qui quittaient* le palais. Le roi envoya des rondes sur toute la plaine et fit *lui-même* toute la nuit le tour de l'armée. Lorsque le soleil montra sa

couronne dans le signe des Poissons et qu'il étendit sur la terre une robe d'ivoire, une ronde revint du bord du fossé, et *le chef* entra chez le roi qui portait haut la tête, disant : « Il arrive une mission du « Kaïsar auprès du roi, pleine de soucis et d'excuses « sur la faute qui a été faite. » Au même moment arriva en courant l'envoyé, qui salua Nouschirwan. Lorsque le Roumi aperçut la tête et la couronne de Kesra, un soupir s'échappa de sa poitrine et il dit en lui-même : « Voici un roi digne *de la couronne* par « la majesté, la bravoure et une grande armée ! » Quarante philosophes roumis, la langue pleine de paroles, le cœur plein de vanité, apportaient chacun au roi une offrande de trente mille pièces d'or ; et quand ils virent la splendeur du visage de Kesra, ils s'avancèrent en versant des larmes et en rampant comme des serpents.

Quand le roi des rois les vit, il les reçut gracieusement et leur assigna des places, selon le cérémonial. Leur chef, qui portait la parole, dit : « O roi ! « le Kaïsar est jeune et sans expérience ; son père « est mort, il ne connaît pas le monde et ne sait ni « ce qui est connu ni ce qui est secret. Nous tous « sommes tes tributaires, tes serviteurs et tes protégés. Le Roum est pour toi *un autre* Iran, et l'Iran « est à toi comme le Roum ; pourquoi faire une distinction entre ces pays ? Le Khakan de la Chine et « le roi de l'Inde tiennent également de toi leurs

«trônes et leurs couronnes. Toute la sagesse de l'é-«poque réside dans le roi des rois, et le Kaïsar n'a «de puissance que par lui. Si un enfant qui n'est «pas arrivé à l'état *d'homme* parle sans raison et sans «guide, le roi des rois ne lui en voudra pas et n'en «sera pas blessé, lui qui fait la joie de la voûte «d'azur. Nous payerons le tribut du Roum tel qu'il «a été dès le commencement; et notre traité sera «observé fidèlement.»

Nouschirwan écouta ce discours en souriant, car l'envoyé avait touché le but. Il lui répondit: «Cet en-«fant est illustre, mais il y a peu de sens dans ses «paroles. Qu'est le Kaïsar, qu'est ce Bathroun in-«sensé que le sort a tant abaissé? Tous les rois in-«telligents de la race d'Iskender ont été victorieux et «ont occupé le premier rang; et si quelqu'un s'écarte «de mes ordres, renonce à la sagesse et à l'obéissance «envers moi, je ferai lever la poussière de la des-«truction de ses terres cultivées et n'aurai pas peur «de ses trésors et de ses armées.» Les envoyés baisèrent la terre comme le font les flatteurs, disant: «O roi victorieux et superbe, ne nous fais pas de «querelle sur le passé, nous tous sommes la pous-«sière que tu balayes, nous sommes les gardiens de «ton trésor. Si le roi veut nous témoigner son con-«tentement, nous ne serons plus inquiets et mal-«heureux, et tous les Roumis déploreront les fati-«gues que le roi des rois a supportées ici. Nous ap-

« porterons dans ton trésor comme tribut dix peaux « de bœuf remplies de pièces d'or ; tu peux indiquer « la quantité qu'il faut, et consens à l'accepter, quoi- « qu'elle ne soit pas digne de toi. » Il répondit : « C'est mon Destour expérimenté qui s'occupe du « trésor. » Tous les Roumis se rendirent auprès du Mobed se lamentant et sous une mauvaise étoile ; ils discutèrent longuement sur tous les points et lui dirent tous les secrets du Kaïsar ; ils lui parlèrent de l'or et des peaux de bœuf et de quoi dépendait le repos du pays de Roum. Le Mobed leur dit : « Vous « donnez de l'or, mais combien de brocart ajoutez- « vous ? A l'époque où le roi s'en va d'ici, il me faut « mille pièces de drap d'or, car le roi a toujours des « robes d'honneur à distribuer, tant aux grands « qu'aux petits. » Les Roumis y consentirent et revinrent chez le roi, à qui ils firent leurs humbles salutations.

Le roi resta pendant quelque temps dans ce camp, et quand lui et ses troupes furent reposés, il choisit dans l'armée un homme vaillant qui savait compter, écrire et effacer, lui donna une escorte et le chargea de demander le tribut et de le porter dans le riche pays de l'Iran. Ensuite il partit pour Thisiphoun, précédé et suivi de ses troupes, qui toutes avaient en abondance de l'or et de l'argent, des freins d'argent et des ceintures d'or. Il y avait tant d'étendards de soie des chefs qu'on aurait dit que

l'air était du satin; on aurait cru que la terre était de l'or, et les pierreries sur les ceintures brillaient comme les Pléiades. Lorsqu'il fut près de la ville, une grande foule alla à sa rencontre; elle alla au-devant de Kesra à pied, en armes et le cœur en joie, et toute la suite du roi l'accompagna à pied jusqu'à la porte du palais. Tous les grands prononcèrent des bénédictions sur ce roi prévoyant et glorieux, et tous les Mobeds illustres lui firent des offrandes de rubis et de perles. Lorsqu'il fut près de son palais, le roi congédia chacun des grands, et ces héros se rendirent aux lieux de leur demeure, célébrant dans le monde entier la gloire de Kesra. J'ai terminé cette histoire du cordonnier le troisième jour du mois de Moharrem.

NOUSCHIRWAN PARLE DU CHOIX DE SON FILS HORMUZD COMME SUCCESSEUR.

Que dit mon maître, le Dihkan ambitieux, sur les rotations du monde? Un jour nous sommes en haut, un autre en bas; tantôt nous sommes dans la joie, tantôt dans la terreur, et à la fin notre couche sera la terre sombre, pour l'un sur la hauteur, pour l'autre dans un fossé, et jamais nous ne recevrons un signe de ceux qui sont partis, pour nous dire s'ils sont éveillés et heureux, ou s'ils dorment. Si peu de bonheur qu'on ait dans ce monde, personne n'a envie de la mort; qu'on ait cent ans ou vingt-

cinq, c'est tout un quand il s'agit de ce jour de douleur. Que l'on trouve la vie gaie et une jouissance, ou qu'on en parle comme d'une douleur, d'une peine et d'une misère, je n'ai vu personne avoir envie de la mort, qu'il fût pervers ou d'un bon caractère. L'homme dévot et l'Ahriman qui adore les idoles couvrent leur tête des deux mains à l'idée de la mort. O vieillard, quand on a dépassé soixante et un ans, le vin, la coupe et le repos n'ont plus de sel, et l'homme de sens et de raison n'attache pas son cœur à ce séjour passager. Le vin, quand il faut se préparer à la mort, est comme une tunique de poil au mois de décembre; *sans cela* on gèlerait au milieu de ses péchés et l'âme s'égarerait sur la route du paradis. Beaucoup d'amis restent en arrière, d'autres sont partis et tu demeures dans le désert avec ta coupe pour compagne de route.

Si tu ne réfléchis pas dès le commencement à ce que tu fais, tu te repentiras nécessairement à la fin. Ne te réjouis pas quand tu as fait du mal, car tu auras à souffrir quand tu auras fait souffrir un autre. Sache que ta fin arrivera, quelque longue que soit ta vie; multiplie donc tes bonnes actions pendant que tu es dans ce monde, car tu t'en réjouiras quand ta vie aura passé. Il restera dans le monde un souvenir de nous, selon nos œuvres et nos paroles, et je demande au Créateur du temps assez de temps et de fraîcheur d'esprit pour que mes paroles réunissent

dans un ensemble toutes ces histoires et ces nombreux récits dispersés, sur lesquels tant d'années avaient passé et qui avaient vieilli, depuis Guil Schah (Kaïoumors) jusqu'à Yezdeguird. Je veux les lier *par le mètre*, nettoyer ce jardin de mauvaises herbes et rajeunir les discours des rois des rois. Alors je quitterai cette demeure passagère sans que mon âme en soit affligée. Maintenant je reviens à ce que cet homme à l'esprit brillant dit des plans du maître du monde, Nouschirwan.

Lorsque le roi eut atteint soixante et quatorze ans, son cœur se remplit des soucis d'une mort *prochaine*. Il chercha alors, pour l'empire du monde, un successeur qui, avant tout, désirerait revêtir la robe de la justice, qui ensuite serait bon pour les pauvres, d'un corps sain et d'une âme sereine. Il avait six fils illustres, tous des hommes nobles, intelligents et de mine royale, braves, sobres, instruits, intelligents, des jeunes gens pleins de savoir et d'amabilité. L'aîné de ces fils et le plus intelligent était le noble Hormuzd, un homme sans égal. Il était fier, savant, beau de visage et plein d'amour pour le peuple libre *des Perses*. Kesra chargea ses agents de rechercher en silence le secret de ses actions. Ils observèrent jour et nuit toutes les paroles qu'il prononçait, et tout ce qu'il faisait de bien ou de mal fut rapporté au roi du monde.

Alors Nouschirwan dit à Buzurdjmihr: « Je m'oc-

« cupe en secret d'une grande affaire. J'ai dépassé « soixante et dix ans; ma tête et ma barbe, jadis « noires, sont devenues comme du camphre; je vais « quitter ce séjour de passage, et il faut au monde « un maître qui soit généreux envers les pauvres, « envers les étrangers et envers sa famille, qui soit « libéral, qui craigne de trop aimer les trésors et « n'attache pas son cœur à cette demeure passagère, « ne parle qu'avec sens et justice, et montre toujours « de l'intelligence et une nature bienveillante. Je « rends grâce au Créateur de ce que j'ai des fils in« telligents, instruits et qui adorent Dieu. Hormuzd « est celui d'entre eux qui m'est le plus cher, qui « brille le plus par le sens et la prudence, et je crois « que son cœur ne laisse rien à désirer en fait de « bonté, de libéralité et de droiture; il pense tou« jours à faire du bien, et sa place est sur le trône « des rois. Maintenant appelle les Mobeds, les nobles « et tous ceux qui s'occupent de science, mettez à « l'épreuve ses connaissances et aidez-le à dévelop« per ses talents. »

QUESTIONS QUE LES MOBEDS ADRESSENT À HORMUZD, ET SES RÉPONSES.

Les Mobeds, les hommes qui recherchent en tout *la vérité*, et les conseillers *du roi* s'assemblèrent; ils firent appeler Hormuzd, le prince ambitieux, et le firent asseoir devant cette réunion illustre. Buzurdj-

mihr lui adressa le premier la parole, disant : «O «prince à l'étoile fortunée, au beau visage! Sais-tu «ce qui rend brillants l'esprit et l'âme, et fait pros«pérer le corps?» Il répondit : «Ce qu'il y a de «mieux c'est le savoir, car le savant est le plus grand «parmi les grands. Le savoir donne à l'homme de «la sécurité et restreint le pouvoir d'Ahriman pour «le mal. Ensuite viennent la longanimité et la libé«ralité, qui donnent à l'homme du renom et sont «des ornements pour lui; enfin il y a l'humilité, la «justice, la patience, la dévotion et le talent.» Buzurdjmihr demanda : «Qu'est-ce qu'il y a de plus «utile et par quoi devient-on puissant?» Il répondit : «C'est d'abord quand on est, dans le bonheur et le «malheur, doux envers tous; quand on s'efforce d'é«pargner de la peine au cœur de chacun; enfin «quand on rend justice à tous et qu'on acquiert «ainsi le contentement de soi-même.»

Buzurdjmihr regarda ce prince au cœur pur, au beau visage, qu'il interrogeait, puis il lui dit : «Je «vais te parler de tout ce dont nous devons parler, «compte les sujets sur tes doigts, marque toutes les «questions que je t'adresserai, réponds à toutes «comme il faut; n'intervertis pas leur ordre; tâche «de te montrer vaillant et de te bien acquitter. Si tu «fais attention, tu peux espérer que la porte du ciel «s'ouvre pour toi; si je t'accable de questions, c'est «pour obtenir un plus grand nombre de réponses.

« de celui à qui je parle. Puisse le maître du monde « t'inspirer, puisse ton intelligence briller et la for« tune être ton soutien ! Je vais t'interroger sur toutes « les parties de la justice, autant que je les connais; « réponds-moi ce qui te vient dans l'esprit. C'est par « les réponses que se montre l'homme intelligent et « qu'il parvient à atteindre tout ce qu'il désire. Une « question est comme un cadenas et la réponse est « comme la clef ; c'est par elle qu'on distingue le bien « du mal.

« Dis-moi, quel est le fils qui se conduit envers « son père le plus noblement, le plus convenablement « et le mieux? Qui est le plus digne de toucher le « cœur, jusqu'à faire pleurer sur ses souffrances? Qui « est-ce qui se repent d'une bonne action et s'en re« pent de bonne foi? Qui est-ce qui mérite d'être « blâmé quand nous examinons ses actions? Quel est « l'endroit dans le monde qu'il vaut mieux quitter, « parce qu'on serait exposé à la destruction en y sé« journant? De quoi se faut-il réjouir dans cette vie, « et de quoi dans le passé faut-il se souvenir? Quels « sont les temps qu'il faut louer et qu'est-ce qui nous « est *le plus* profitable? Quel est l'ami le plus noble « et qui convertit le cœur en jardin par sa voix? Qui, « dans le monde, a le plus d'amis qu'il rend heureux « en toute circonstance, et qui a le plus d'ennemis « et les plus malveillants? Où faut-il chercher le lieu « le plus propre pour s'établir et pour fortifier le

« pouvoir du roi? Quelle est l'action la plus nuisible « et sur laquelle son auteur lui-même doit pleurer? « Quelle est, parmi les choses auxquelles s'attache « l'homme, celle qui dépérit le plus rapidement? Qui « parmi les oppresseurs éhontés a le moins de ten- « dresse et de respect pour les hommes? Qui est-ce « qui produit le plus de ruines par ses paroles et « remplit le plus le cœur de ses amis de malaise? « Quels sont les discours qui donnent de l'honneur « et qui pourtant portent malheur? »

Le sage avait parlé sans produire de la lassitude tout un jour, jusqu'à ce que la nuit sortît de la montagne; mais lorsque les ténèbres forcèrent d'allumer les bougies, les têtes des grands étaient obscurcies et confuses, le roi était fatigué de tant de paroles et écoutait en silence les réponses. Le noble Hormuzd se leva et adressa de sincères bénédictions au roi, disant : « Puisse le monde n'être jamais privé « du roi, puisse *Kesra toujours* rester sur le trône im- « périal, puissions-nous ne jamais voir sans toi la « couronne, les pompes royales et le trône d'ivoire! « Que les éléments soient la poussière sous tes pieds, « que la voûte du ciel soit le remède contre tes maux! « Je vais répondre à toutes les questions qu'on m'a « faites, et j'appliquerai toute mon intelligence à « réussir. Le sage m'a adressé une question sur *la con- « duite que doit tenir* un fils, et il faut que je touche le « but dans ma réponse. Le cœur du père se réjouit

« du fils, il se sent délivré de ses soucis, si le fils est « rempli de tendresse pour lui, adonné au bien et « agissant selon la justice. Ensuite il a parlé d'un « homme, objet de pitié, et pour lequel les larmes « filtrent à travers les cils : c'est l'homme puissant « que la fortune a délaissé, qui est devenu l'esclave « d'un vilain. Il est juste de verser des larmes sur son « sort, car il a un maître impur. Ensuite, celui qui « fait du bien à un homme ingrat reste épouvanté, « car celui qui oublie les bienfaits fait ce qu'il peut « pour dérouter la raison. Puis il m'a demandé quand « il vaut mieux pourvoir à son repos par la fuite que « de lutter? Il ne convient pas au sage de rester dans « un pays où il y a un roi injuste; il faut s'enfuir « d'un roi injuste, car il est une cause de destruction « dans le monde.

« Il m'a demandé si je savais qui nous donne le « plus de bonheur dans le monde? C'est un frère ou « un ami qui charme le cœur. Il m'a adressé une « question sur le temps *le plus heureux*; or il est juste « de célébrer, et de célébrer au-dessus de tout le « temps où l'on n'a pas d'ennemis. Ensuite il m'a fait « une question sur les amis; il est bon de donner de « l'aide à l'ami ou de l'accepter de lui; s'il est riche, « abrite-toi chez lui; s'il est pauvre, travaille avec lui; « l'homme le plus humble et le plus noble est celui « qui rend le plus heureux le cœur de ses amis. En- « suite il a dit : Qui est-ce qui a un ennemi qui

«remplit son âme perpétuellement de peines et de «maux? Celui dont la langue est toujours hardie à «dire du mal suscite nécessairement des ennemis par «ses paroles. Ensuite il demande ce qu'il y a de plus «pénible et ce qui remplit le plus de trouble une «âme sereine? Être assis à côté d'un homme mé«chant en paroles et en actions rend la vie amère «comme la coloquinte. Il demande : Qui est un té«moin véridique, ayant pour garant de son témoi«gnage l'âme et l'intelligence? Il n'y a pas de meilleur «témoin que l'expérience; elle est le plus éloquent «et le plus puissant des témoins. Il dit : Quelle est «la chose la plus nuisible et dont on finit toujours «par pleurer le mauvais effet? Quand la passion qui «domine l'âme passe sur elle comme le souffle de «l'air, le repentir ne tarde pas à arriver; garde-toi «donc de toucher de la main la fleur des désirs. Il «demande : Quelle est la chose la plus instable, de «sorte que, si tu en cherches le pied, ta main ren«contre la tête? C'est l'amitié d'un ignorant de mau«vaise nature et d'humeur changeante.

«Ensuite il a demandé : Qui est l'homme injuste «et qui est l'homme éhonté dont il faut désespérer? «Celui qui agit d'une manière perverse, appelle-le «désespéré; s'il est éhonté, appelle-le injuste; s'il fait «du mensonge son métier, je l'appelle injuste et «déshonoré. Il demande : Qui est-ce dont les paroles «font des ruines et qui, sans souffrir lui-même, rem-

«plit *les autres* de peine et de trouble? Le délateur, «l'homme à double face et le désœuvré remplissent «de peine le cœur des hommes de sens. Le sage a «dit : Qu'est-ce qui donne le plus de honte et fait le «plus se repentir un homme de ses propres paroles? «C'est de parler d'une manière frivole et de se vanter «en face d'une assemblée; car, quand on est seul et «dans son intérieur, on a honte de ce qu'on a dit, «et plus tard, si l'on veut ouvrir la bouche, les «hommes de mérite et ceux qui n'en ont pas vous «reprocheront vos anciennes vanteries, car personne «n'échappe aux conséquences de ses actes. C'étaient «là toutes les questions et ce sont mes réponses. Que «le monde bénisse le roi, que toutes les langues ne «parlent que selon ses ordres, que son noble cœur «soit heureux et recherche *la vérité!*»

Kesra, le roi du monde, resta étonné et répandit sur son fils beaucoup de bénédictions dignes d'un Keïanide; toute l'assemblée était heureuse de ses paroles, et l'âme du roi était délivrée de ses soucis. On écrivit par ordre du roi un acte par lequel il donnait à Hormuzd le trône et la couronne; on y appliqua un sceau en musc, lorsque le vent eut séché le papier de Chine, et on le remit au Grand Mobed, en présence des grands et des sages à l'esprit éveillé, qui portaient haut la tête. J'ai mis en vers cet acte de Nouschirwan, par l'ordre du victorieux roi du monde.

NOUSCHIRWAN NOMME SON FILS HORMUZD SON SUCCESSEUR.

Les actions du monde ne ressemblent pas à ses dehors, et son dedans n'est que peine et douleurs. Que tu aies une couronne ou la chaleur *du jour* et de la fatigue, tu partiras également de ce séjour passager. Le monde n'a pas de bonne foi dans sa nature et ne tarde pas de moissonner ce qu'il a semé. Lis une lettre du roi du monde et réfléchis s'il y a quelqu'un qui soit l'égal de Nouschirwan en justice et en intelligence, au banquet et au combat, et pourtant, lorsque son jour est arrivé, il n'a pas eu de répit. O toi, vieillard décrépit, qui ne veux pas te convertir, choisis la *voie de la* raison et quitte les banquets et les plaisirs. Le monde était frais quand tu as saisi la coupe, et tu as détourné ton esprit à la porte du repentir ; tourne-toi vers elle, si tu as du sens, car l'homme pieux suit toujours la bonne voie. Il ne te reste pas beaucoup de temps de ta vieillesse, ni beaucoup d'étés, d'automnes et de printemps ; réfléchis donc où cette âme précieuse ira quand ton corps aura trouvé sa place dans la terre.

Voici ce que dit un vieillard éloquent en parlant des dernières volontés de Nouschirwan. Lorsque Hormuzd eut cessé de parler, le Mobed prononça de nouveau un discours. Le conseiller du roi se concerta avec

le scribe, et ils écrivirent sur du satin une lettre dans laquelle Nouschirwan s'adressait, d'une manière qui charmait les cœurs, à Hormuzd, son jeune fils. Après avoir parlé de Dieu, il dit : « Voici les conseils « du fils de Kobad. Sache, ô mon enfant, que le « monde est perfide, plein de fatigues et de douleurs, « de peines et de maux. Il verse le sang de tous ceux « qu'il élève, aussi le sage s'abstient des œuvres du « monde. Si content que tu sois de lui, si libre que « ton cœur soit des soucis du sort, toute cette joie ne « durera pas et il faudra quitter cette demeure pas« sagère. Je te transmets le monde selon la justice, et « tu seras obligé de le rendre de même à un autre.

« Lorsque j'ai commencé à penser à la mort pen« dant les jours brillants et les longues nuits, j'ai « cherché une tête sur laquelle je pourrais poser la « couronne des Keïanides, une tête qui fût elle-même « le diadème sur le front de l'humanité. J'ai six fils « intelligents, charmant les cœurs, généreux et prêts « à rendre justice. Je t'ai choisi parce que tu es « l'aîné et parce que tu es intelligent et digne du « diadème. Kobad avait dépassé quatre-vingts ans « lorsqu'il me parla du trône ; j'en ai atteint soixante « et quatorze, et je te nomme roi du monde. Je ne « cherche en cela que le repos *de mon âme* et le bien « *public*, pour que je sois béni après ma mort. J'es« père que Dieu le créateur t'accordera le bonheur « et la prospérité. Si, par ta justice, tu donnes de

«la sécurité aux membres de ta famille, tu dormiras «toi-même en sécurité, et ta justice envers les autres «te rendra heureux; en récompense de tes bonnes «actions tu gagneras le paradis, et grand est celui «qui n'a semé que la semence du bien.

«Fais attention d'être toujours patient, car la «colère ne sied pas à un roi. Un maître du monde «qui a l'esprit éveillé et cherche à s'instruire sera «toujours honoré. Tiens-toi loin du mensonge; si «tu ne le fuyais pas, ta fortune pâlirait; écarte de «ton cœur et de ta tête toute précipitation : la raison «disparaît là où il y a de la précipitation. Attache-«toi au bien et lutte pour lui, écoute les conseils «des sages dans le bonheur et dans le malheur. Il «ne faut pas que ce qui est mauvais t'approche, car «ce qui est mal te porterait infailliblement malheur. «Évite l'impureté dans tes vêtements et dans ta «nourriture, et écoute tous les conseils de ton père. «Ton refuge est en Dieu; attache-toi à lui, si tu «veux qu'il soit ton guide. Si tu rends le monde «prospère par ta justice, ton trésor prospérera et ton «trône sera le siége du bonheur. Quand quelqu'un «fait le bien, récompense-le de manière qu'il ou-«blie la peine que lui a coûté le bien. Contente «les hommes de mérite et retiens-les auprès de toi; «rends le monde noir pour les malveillants. Délibère «sur tout avec un homme sage; ne te plains pas des «fatigues qu'impose la royauté. Aussi longtemps que

« les hommes intelligents auront accès auprès de toi, « ton trône, ton trésor et ton armée te resteront. Ne « laisse croupir dans la misère aucun de tes su« jets, et fais participer à tes bontés les grands et les « nobles du pays ; mais refuse tes grâces à tout être « ignoble et ne confie aucune affaire à un homme « injuste. Prête ton oreille et ton cœur aux pauvres, « et occupe-toi de leurs soucis comme s'ils étaient les « tiens ; *car*, quand un homme puissant s'est acquitté « de tout son cœur de son devoir, le monde en est « heureux et lui-même est heureux. Ne ferme pas ton « trésor en face des hommes honorables, sois libéral « envers les hommes vertueux ; mais, si ton ennemi « se fait ton ami, ne sème pas la semence des bien« faits dans un terrain salé. Si tu veux suivre mes « conseils, ta couronne restera toujours puissante. « Puisse le distributeur de tout bien t'être favorable. « Que l'intelligence soit ton trône et la fortune ton « diadème ! Puisses-tu ne pas oublier mes paroles, « quand je serai loin de tes yeux ! Que ta tête reste « jeune et ton cœur heureux, que ton corps reste pur « et que tes ennemis ne puissent pas te faire du mal ! « Que la raison soit toujours ton gardien, que tu sois « toujours disposé à croire au bien !

« Quand je partirai de ce vaste monde, il faut me « construire un beau tombeau, dans un lieu *solitaire*, « où les hommes ne passent pas, et au-dessus duquel « les vautours aux ailes rapides ne volent pas. Il

«aura une porte inaccessible dans la voûte de la «chambre sépulcrale, qui s'élèvera à la hauteur de «dix lacets. Dans cette chambre on représentera ma «cour, mes grands et ma vaillante armée; on y étendra de nombreux tapis de toute espèce, on emploiera «des couleurs et des parfums et tout ce qui doit «être répandu *sur le sol.* Vous embaumerez le corps «avec du camphre, vous placerez sur la tête une couronne de musc, vous apporterez du trésor cinq robes «intactes en brocart d'or, qui n'aient jamais servi, et «vous m'en revêtirez selon la manière des Keïanides «et la coutume des rois Sassanides. Vous y placerez «de même un trône d'ivoire, au-dessus duquel vous «suspendrez ma couronne. Tous les ustensiles d'or «dont je me sers, les plats, les coupes et les cassolettes, puis vingt coupes remplies d'eau de rose, de «vin et de safran, et deux cents pleines de camphre «et d'ambre, doivent être à ma droite et à ma gauche, et ni plus ni moins que je n'en indique. Il faut «étancher le sang du ventre et remplir le corps de «camphre et de musc; ensuite vous placerez la «porte, personne ne doit plus voir le roi, et ma «porte servira à tout autre chose *que maintenant*, car «elle n'admettra personne auprès de moi. Mes enfants et ceux de ma noble famille, tous ceux à qui «ma mort fera de la peine, s'abstiendront pendant «deux mois de festins et de plaisirs, car telle est la «règle après la mort du roi, et j'espère que tous les

« hommes purs pleureront en voyant cette lettre « royale. Ne désobéissez jamais à Hormuzd, ne respi- « rez que selon sa volonté ! »

Tous versèrent beaucoup de larmes sur cette lettre. Kesra survécut d'une année à la désignation de son fils, puis il mourut, et mes paroles restent comme souvenir de lui; et toi respecte ce souvenir. Puisque le ciel qui tourne n'a pas épargné un homme comme lui, il ne faut attendre de sa part ni justice ni tendresse.

Maintenant je vais apprêter la couronne et le trône de Hormuzd et le faire monter sur le siége des rois.

XLII

HORMUZD

(Son règne dura 14 ans.)

COMMENCEMENT DU RÉCIT.

Le mois de Tammouz (juillet) regarde en souriant les pommes rouges et fait au pommier une querelle sur ses fruits et ses feuilles, disant : « Au printemps « tu as placé, ivre *de joie*, un bouquet de fleurs dans « ton sein, un bouquet dont la couleur exhalait un « souffle de modestie et la tige un parfum de tendresse. « Qu'en as-tu fait et à qui l'as-tu vendu? Où as-tu « trouvé un pareil marché? Qui t'a donné ces chryso- « prases et ces cornalines, ces fruits pesants qui cour- « bent tes branches ? Tu auras demandé un prix pour « tes fleurs et ainsi paré tes joues de ces *belles* cou- « leurs. Ton cou est coloré par la honte, ta robe res- « pire un parfum de musc. As-tu dérobé ta robe à « Jupiter, as-tu taché tes perles avec du sang? Ta « poitrine est en chrysoprase, ta peau est pourpre, « ta tête est plus haute que le drapeau de Kaweh. « Avec ta parure jaune, rouge et blanche, tu me fais

«désespérer des feuilles de roses.» O mon idole! printemps! où es-tu allé, toi qui as caché la parure des jardins? Tes zéphirs parfument encore l'automne, et je te célébrerai de nouveau, une coupe de vin en main. Quand tes couleurs auront jauni, je chanterai *encore* tes louanges, je te parerai comme le diadème de Hormuzd, et si aujourd'hui la fortune me favorise, les traces de mon *talent* me survivront.

HORMUZD MONTE SUR LE TRÔNE ET FAIT UNE ALLOCUTION AUX CHEFS DE L'ARMÉE.

Il y avait un gardien des frontières de Herat, un vieillard aimable et connaissant toute chose; le nom de cet homme plein d'expérience était Makh; il était éloquent, noble et prospère. Je lui demandai ce qu'il savait de Hormuzd, lorsqu'il fut monté sur le trône de la justice. Le vieux *chef* du Khorasan me raconta que Hormuzd, en montant sur le trône illustre, commença par adresser ses hommages au Créateur tout-puissant, maître du sort; puis il dit: «Je rendrai glorieux ce trône, j'honorerai les grands, je «couvrirai de mes ailes le monde, comme mon père «l'a fait, selon les coutumes et avec la majesté des «rois. Je ferai trembler ceux qui font du mal, je «rendrai la tranquillité aux opprimés. Si un homme «commet une faute, j'aurai de la patience; s'il lui «arrive de la peine, je l'aiderai d'autant plus. La

« douceur, la libéralité, la justice et la dignité sont « les colonnes de la grandeur. Sachez que rien de « bien ni de mal ne reste caché devant le Créateur du « monde. Mes ancêtres, qui portaient la couronne de « leur époque et qui furent bénis pour leur justice, « n'ont cherché que la justice, la douceur, le pou« voir, la bravoure et les convenances, la soumission « des petits, la faveur des grands et la destruction « de leurs ennemis.

« Je suis le maître dans tous les Kischwers de la « terre ; c'est moi qui ordonne ; le pouvoir, l'autorité « et la décision m'appartiennent. Tout homme pur « chérit celui que Dieu a fait roi. La première qua« lité d'un roi est la libéralité ; c'est par elle que le « monde est plein de belles choses. Je serai tendre « pour les pauvres, je serai le protecteur des riches. « Si confiant que soit un homme dans ses propres « moyens, ce n'est qu'auprès de moi qu'il peut « prospérer ; ne cachez donc pas à mon cœur bien« veillant l'objet de vos désirs, et, si vous avez à « craindre quelque chose, il me sera facile d'y mettre « de l'ordre. Quiconque parmi vous est favorisé par « la fortune, qu'il soit heureux sous la protection du « trône et de la couronne. Je serai glorieux au lieu « des grands, si je suis bienveillant, juste et libéral. « Soyez de plus en plus doux, écartez de votre cœur la « haine et l'avidité, car les yeux de celui qui s'abstient « de ces deux vices ne verront jamais des jours de mal-

«heur. Vous tous, que vous soyez grands ou petits, «faites tous vos efforts pour satisfaire le Créateur «du monde, et que celui dont le cerveau est plein «de raison ne se laisse pas aller à l'ingratitude.

«Si la fortune favorise quelqu'un particulière«ment, ne t'empare pas de ce qui lui revient. Ne «fréquente pas les hommes aux paroles tortueuses, «car leurs discours ne sont que pour l'apparence. «Si tu as un roi juste, ne l'accuse pas de faiblesse «d'esprit, car pendant que tu dis qu'il ignore telle «chose, il étudie peut-être les paroles des rois *an«ciens*. Quand le roi répand des grâces par l'impul«sion de son cœur, ne répands pas dans le monde «la semence de la perversité. Celui qui méprise mes «avis renonce à mes faveurs. Quand le roi est con«tent de toi, tout va bien; si tu lui désobéis, tu es «à la porte de la perdition. Il y a des côtés durs et «des côtés doux dans ta servitude; mais quand une «fois le roi se mettra en colère, il dédaignera ta «soumission. Ne t'abstiens jamais de faire le bien, «parce qu'il coûte de la peine; ne te réjouis pas de «l'injustice et des richesses. Quand tu as atteint le «désir de ton cœur, tu es arrivé à ta destination, et «tu auras beau placer soixante et dix couronnes sur «ta tête, tu laisseras à un ennemi tout ce que tu as «accumulé.

«Je prends à cœur tout ce qui touche les pauvres «et je n'en détournerai jamais mes pensées. Je de-

«mande au Tout-Saint, au père nourricier de tous, «de m'accorder le bonheur de rendre heureux les «pauvres avec mes trésors et de n'affliger jamais le «cœur d'un homme pur. Tous ceux qui se posent «dans le monde comme des rois sont possédés d'une «telle envie de trésors, qu'ils ne pensent plus qu'à «l'argent; mais je les ferai renoncer à leur pouvoir; «je ne veux pas que qui que ce soit veuille devenir «le maître *d'autrui*. Voilà comment je commence et «comment je finirai, c'est ce que je dis en public et «c'est ma pensée secrète. Que le Créateur vous bé«nisse, que la voûte du ciel soit comme une *autre* «terre *pour vous!*»

L'assemblée écouta ces paroles, qui firent réfléchir chacun; la tête des riches se remplit de crainte, le cœur des oppresseurs se fendit, mais l'âme de tous les hommes intelligents et des pauvres fut pleine de bonheur.

HORMUZD MET À MORT IZED GUSCHASP ET EMPOISONNE ZERDUHISCHT LE GRAND MOBED.

Il gouverna ainsi jusqu'à ce que son pouvoir fût bien établi et qu'il fût le maître en tout ce qu'il voulait. Alors il changea, montra sa mauvaise nature et s'écarta de la voie des règles et de la foi. Tous ceux qui avaient vécu auprès de son père, honorés, heureux et en parfaite sécurité, il les fit tous périr sans qu'ils eussent commis de crime: telles étaient la

voie et la coutume de ce roi. Il y avait trois scribes de Nouschirwan, dont un vieux savant et deux plus jeunes, l'un était Ized Guschasp, le second Burzmihr, un homme intelligent, glorieux et plein de tendresse; le troisième portait le nom de Mab Ader, un homme sage, d'un cœur serein et gai. Ces trois vieillards s'étaient tenus devant le trône de Nouschirwan comme Destour et Vizirs. Hormuzd avait l'intention de faire mourir subitement ces trois hommes, car il craignait qu'ils pourraient un jour se montrer ingrats envers lui. Il commença par mettre la main sur Ized Guschasp et le jeta sans raison dans les fers et en prison. Le cœur du Grand Mobed en fut dans l'angoisse, et son chagrin fit pâlir ses joues, car c'était un Mobed et un homme de bonne nature, un sage qui portait le nom de Zerduhischt. Ces fers d'Ized Guschasp le scribe le blessaient au cœur, comme s'il eût été frappé d'une flèche.

Un jour se passa; Ized Guschasp n'avait ni serviteur pour avoir soin de lui, ni nourriture, ni vêtements, ni *ami* consolateur; il envoya alors de sa prison, à son ami le Grand Mobed, ce message: « O toi qui es pour moi comme la moëlle et la « peau, je suis dans la prison du roi, sans serviteur, « et personne ne peut venir jusqu'à moi; j'ai envie de « manger, mon estomac est affamé, mes peines sont « grandes; fais-moi porter quelque nourriture con« venable; et si je meurs, envoie du linge et quel-

« qu'un pour coudre mon linceul. » Le cœur du Mobed fut chagrin de ce douloureux message et du lieu où Ized Guschasp se trouvait; il répondit : « Ne te lamente pas de tes fers, si ta vie n'est pas « en danger. » Il fut affligé de ce qu'avait fait Hormuzd, et ses soucis firent pâlir ses joues; il dit : « Cet homme sans générosité et sans dignité va sa-« voir que son Mobed a envoyé quelque chose à la « prison, et ma vie ne vaudra plus une obole. Il « m'arrivera malheur par cet homme, qui est le « maître du monde, et son visage pâlira de colère « contre moi. » Il se désolait par pitié pour Ized Guschasp, et ses joues jaunirent.

Il ordonna à son cuisinier d'envoyer au prisonnier de la nourriture, puis il monta sur un cheval arabe et se rendit auprès d'Ized Guschasp. Lorsque le gardien de la prison le vit, sa terreur fut si grande que toute couleur disparut de ses joues, mais il n'osa pas lui dire de ne pas entrer dans la prison, parce qu'il avait affaire à un roi colère et nouveau. Le vieillard mit pied à terre en pleurant et entra dans la prison d'Ized Guschasp; ils se serrèrent dans leurs bras, le cœur plein de douleur, les cils de leurs yeux semblables à un nuage de printemps, et parlèrent du mauvais caractère du roi jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus rien à se dire. On plaça une table devant Ized Guschasp, ils prirent silencieusement le Barsom en main, puis Ized Guschasp

énonça, en murmurant comme s'il priait, ses dernières volontés, et le Mobed l'écouta pendant qu'il lui parlait de son argent, de ses trésors accumulés, de son palais, de sa salle d'audience et de ce qu'il avait de précieux.

Ensuite il dit au Mobed : « O toi qui recherches « une bonne renommée! quand tu sortiras d'ici, dis « à Hormuzd *en mon nom :* Quand même tu refuse- « rais de m'entendre, pense au travail et aux fatigues « que j'ai endurés sous ton père et que je t'ai élevé « dans mes bras. Maintenant la récompense pour mes « peines est la prison, et après la prison je suis en « danger de ma vie. Je montrerai devant Dieu, au « jour du jugement, mon cœur innocent, mais plein « des chagrins que le roi lui inflige. Si tu veux être « généreux envers un homme qui n'a pas commis de « faute, ce sera bien, car la générosité sied à un roi. »

Pendant que le Mobed se rendait à son palais, un des agents du roi courut au même moment rapporter à Hormuzd tout ce qu'il avait entendu, et le roi conçut une mauvaise pensée. Son cœur s'endurcit à l'instant envers Ized Guschasp ; il envoya à la prison et le fit mettre à mort.

Il se fit faire beaucoup de rapports sur ce que disait le Mobed, mais sans lui marquer aucun déplaisir; il réfléchissait de toute manière comment il pourrait faire mourir Zerduhischt; à la fin il ordonna à son cuisinier de mettre en secret du poison dans un

mets, et lorsque le Mobed se présenta à l'heure de l'audience pour prendre les ordres du roi illustre, il lui dit : « Ne t'en va pas aujourd'hui, j'ai découvert un nouveau cuisinier. » Le Mobed s'assit, on mit la table et *à l'instant* ses joues pâlirent, car il comprit que cette table était sa mort, et qu'il ne se trompait pas dans ses soupçons. Les cuisiniers apportèrent les mets et le roi mangea de tout; mais lorsqu'il fit apporter le plat empoisonné, le Mobed le regarda attentivement et son cœur pur n'eut aucun doute que ce qu'on lui offrait sur ce plat comme de la thériaque était du poison. Hormuzd l'observa en silence et étendit la main vers ce plat, avec la manière qu'ont les rois quand ils veulent être polis et flatter un de leurs serviteurs. Il étendit donc sa main auguste vers la table, prit un os à moelle dans le plat et dit au Mobed : « O toi, au cerveau pur, voici un bon et délicat morceau que je te destine; ouvre la bouche et « goûte ce mets; c'est ainsi que tu dois être nourri « dorénavant. » Le Mobed répondit : « Je te conjure « par ta vie et ta tête! Puissent ta tête et ton diadème « être éternels! Ne m'ordonne pas de manger de cette « friandise, je suis rassasié, ne me pousse pas plus « loin. » Hormuzd lui dit : « Je jure par le soleil et la « lune, par l'âme pure du roi, maître du monde, « que tu prendras ce morceau de mes doigts et que « tu ne m'humilieras pas en refusant de me complaire. »

Le Mobed dit : « Le roi l'ordonne, je ne puis « qu'obéir. » Il mangea, quitta la table en gémissant et en se tordant, courut à son palais, ne dit à personne qu'il avait mangé d'un mets empoisonné, fit arranger un lit et se coucha en poussant des cris de douleur. Il demanda qu'on lui apportât du bézoard, qu'on en cherchât dans son vieux trésor ou en ville; mais l'antidote n'agit pas sur ce poison, et le Mobed invoqua avec amertume l'aide de Dieu contre Hormuzd. Le roi envoya un homme de confiance pour observer l'état du Mobed, pour voir si le poison agissait dans son corps ou si le plan avait échoué. L'œil du Mobed tomba sur l'émissaire et ses larmes coulèrent à travers les cils sur ses joues; il lui dit : « Va auprès « de Hormuzd et dis-lui : Ta fortune est sur le re- « tour. Je vais paraître avec une plainte devant le juge « *suprême* et dans un lieu où nous nous trouverons « face à face. Dorénavant tu ne te coucheras plus en « sécurité contre un malheur, car tu es livré à la « justice qui viendra de Dieu. Je prends congé de « toi, ô méchant homme ; tes mauvaises actions vont « te porter malheur. »

L'homme de confiance du roi partit en pleurant et rapporta cette réponse à Hormuzd. Le roi se repentit de ce qu'il avait fait et se tordit en entendant ces paroles de vérité; il ne voyait pas moyen d'échapper aux peines qui l'attendaient, et exhala de sa poitrine beaucoup de soupirs. Le Grand Mobed

mourut et tous les hommes de sens le pleurèrent amèrement. Tel est le monde, plein de douleurs et de peines. Pourquoi être fier d'une couronne? pourquoi étendre la main vers un trésor? car ce moment de jouissances passera et le temps compte chacune de nos respirations.

HORMUZD MET À MORT SIMAH BERZIN ET BAHRAM ADERMIHAN.

Lorsque l'affaire du Mobed fut terminée si tristement, tout le pays fut bouleversé par la douleur; mais le sanguinaire et indigne maître du monde ne pensa pas un instant aux malheurs du sort. Il se prépara à verser de nouveau du sang et à se servir pour cela de Bahram Adermihan. Lorsque la nuit fut devenue profonde, il le fit appeler, le fit s'accroupir devant lui, et lui dit : « Veux-tu obtenir de la sécurité « et être garanti contre de mauvais traitements et « ma mauvaise humeur? Quand le soleil brillera à « la voûte du ciel et quand la cime de la montagne « sera devenue comme le dos d'une cuirasse, tu viendras avec les grands de l'Iran et tu te placeras devant mon trône; je te ferai alors des questions sur « Simah Berzin, et toi, en me répondant, garde-toi « d'hésiter. Je te demanderai quel homme c'est que « ton ami, s'il est méchant ou un adorateur de Dieu, « et tu me répondras que c'est un méchant homme, « malveillant et de la race d'Ahriman. Ensuite tu me

«demanderas tout ce que tu voudras, des esclaves, «un sceau, un trône et un diadème.» Bahram répondit : «Je le ferai et dirai cent fois plus de mal de lui «que tu ne le demandes.» C'est ainsi que le roi cherchait un prétexte de priver de toute sympathie Simah, qui était issu d'une grande famille et avait été un des favoris de son père, cette lumière du monde ; il quittait la voie de la droiture et se jetait dans les ruses, tissant ainsi lui-même le tapis de sa fortune sombre.

Lorsque le voile couleur d'ivoire parut et que le soleil se montra dans le signe des Gémeaux, le maître du monde s'assit sur son trône d'ivoire et l'on suspendit sa couronne précieuse; les grands de l'Iran se rassemblèrent à la porte, jusqu'à ce que la foule fût arrivée; le grand chambellan leva le rideau de la porte et ils entrèrent tous chez le roi. Bahram Adermihan entra le premier, puis Simah Berzin et les grands de la nouvelle *cour*. Chacun s'assit à sa place et la foule resta debout. Le roi s'adressa à Bahram Adermihan et lui dit : «Simah Berzin qui est à «notre cour est-il digne de recevoir des trésors, ou «est-ce un homme qui fait de la peine *aux autres?* car «un homme malveillant ne mérite pas des trésors.»

Bahram Adermihan savait quelles étaient l'origine et la raison de cette question du roi du monde; il savait qu'eux tous auraient lieu de verser des larmes et qu'à la fin ils n'obtiendraient sous ce maître du

peuple qu'une tombe sans linceul. Il répondit : « O « noble roi, ne parle pas de Simah Berzin, car c'est « lui qui a converti le pays d'Iran en désert; maudites « soient la moelle *de ses os et* la peau de son corps! « Il parle toujours pour ce qu'il y a de plus mauvais « et c'est dans ce sens qu'il décide. » Lorsque Simah Berzin entendit ces paroles, il dit : « O mon bon et « vieil ami! ne donne donc pas un mauvais témoi« gnage contre moi, ne te ligue pas ainsi avec le Div. « Quelles actions ou quelles paroles dignes d'Ahri« man connais-tu donc de moi, depuis que nous « sommes amis? »

Bahram Adermihan lui répondit : « Tu as répandu « dans le monde une semence dont tu vas recueillir « les premiers fruits; tu n'auras du feu *que tu as al-* « *lumé* que la fumée noire. Kesra nous avait appelés, « toi et moi, et nous avait fait accroupir devant le « trône royal avec d'autres Mobeds, comme Buzurdj« mihr et Ized Guschasp, cet homme de haut rang « et de beau visage. Il nous demanda qui était le plus « digne du trône impérial et qui avait de la majesté « *naturelle?* Il donnerait la royauté au plus digne, fût« il l'aîné, fût-il le cadet. Nous tous nous levâmes et « répondîmes unanimement que ce fils d'une femme « turque n'était pas digne du trône, que personne « n'en voulait pour roi, parce qu'il était de la famille « du Khakan et de mauvaise nature, et que de sta« ture et d'aspect il ressemblait à sa mère. Toi seul as

« déclaré que Hormuzd était digne du trône, et maintenant tu es dignement récompensé de ce que tu « as fait. C'est pour cela que j'ai rendu témoignage « contre toi et que ma bouche t'a prodigué l'injure. »

Hormuzd pâlit de honte quand il entendit ces paroles de droiture. Il les envoya *tous les deux* en prison pendant la nuit sombre, et n'en parla pas pendant deux nuits. La troisième nuit, lorsque la lune eut paru sur la cime de la montagne, il se débarrassa de Simah Berzin; il le fit tuer dans la prison comme on tue les voleurs; mais il n'en retira que du chagrin et des malédictions. Lorsque Bahram Adermihan eut appris que cet homme au cœur pur avait disparu, il envoya au roi un message, et lui fit dire : « O toi dont la couronne est au-dessus du « cercle de la lune ! tu sais combien je me suis donné « de peine pour tenir cachés tes secrets et que devant « ton père, le roi glorieux, j'ai toujours agi en ta « faveur. Si tu veux m'appeler et me faire asseoir « devant le trône royal, je te donnerai un conseil qui « te sera de grande utilité ; ne me laisse donc plus « un instant dans les fers et la prison ; l'Iran en pro« fitera, et tous les hommes de sens seront délivrés « de leurs inquiétudes. »

Hormuzd reçut ce message et choisit parmi ses serviteurs un homme de confiance pour conduire Bahram auprès de lui, pour l'amener à sa cour illustre. Il fit appeler Bahram dans la nuit sombre.

lui fit de longs discours en paroles douces, et lui dit : «Dis-moi quel est ce conseil qui doit rendre «heureux mon sort.» Bahram répondit : «J'ai vu «dans le trésor du roi une boîte noire, fort simple; «dans cette boîte est placé un coffret qui contient «un écrit en langue perse, tracé sur du satin blanc, «et c'est là-dessus que l'espoir des Iraniens repose; «il faut donc que tu examines cet écrit de ton père, «le roi maître du monde.»

Lorsque Hormuzd eut entendu ce récit, il envoya chez son Destour, *toujours* prêt à le servir, et lui fit dire : «Cherche dans mon antique trésor une boîte très-«simple, fermée par un sceau qui porte le nom de «Nouschirwan, puisse son âme rester toujours jeune! «Apporte-la-moi sur-le-champ encore pendant la «nuit, et ne mets pas beaucoup de temps à la cher-«cher.» Le trésorier se hâta, chercha la boîte et l'apporta, le sceau intact. Le maître du monde ouvrit la boîte en invoquant fréquemment le nom de Nouschirwan; il vit dans la boîte un coffret fermé aussi par un sceau; il en tira en grande hâte la pièce de satin et il examina l'écriture que Nouschirwan avait tracée sur cette pièce de soie. *La lettre* disait : «Hormuzd sera pendant dix ans et encore «pendant deux ans un roi sans pareil. Plus tard le «monde sera rempli de trouble, et le nom et le renom «du roi se perdront; des ennemis apparaîtront de «tous les points, surtout un homme de mauvaise

«race, semblable à un Ahriman ; l'armée du roi se «dispersera de tous les côtés et son ennemi le préci«pitera du trône ; ce méchant homme lui brûlera les «deux yeux et ensuite on le privera de la vie.»

Hormuzd regarda cette lettre écrite de la main de son père ; il en fut épouvanté et déchira la pièce de soie ; ses yeux se remplirent de larmes de sang, son visage pâlit et il dit à Bahram : «O scélérat ! que «cherchais-tu dans cet écrit ? Veux-tu donc m'arra«cher la tête ?» Bahram répondit : «O fils d'une «femme turque ! quand seras-tu las de verser du «sang ? Tu es de la race du Khakan et non pas de «celle de Keïkobad, toi à qui Kesra a posé la cou«ronne sur la tête !» Hormuzd comprit que, si cet «homme restait en vie, il étendrait une main sanglante sur son maître, et, ayant entendu ces paroles blessantes, il renvoya Bahram à la prison. La nuit suivante, lorsque la lune eut levé sa tête au-dessus de la montagne, le bourreau tua Bahram dans sa prison, et il ne resta plus à la cour du roi un homme de sens, un guide ou un Mobed. Tout mal vient du mauvais caractère ; garde-toi de te laisser aller aux mauvais penchants.

HORMUZD REVIENT À LA PRATIQUE DE LA JUSTICE.

A partir de là, tout plaisir disparut de la vie d'Hormuzd, l'inquiétude lui perçait le cœur comme un aiguillon. Il restait à Isthakr les trois mois de

l'année où les nuits sont les plus courtes, car la ville était belle et l'air y est transparent, et il n'avait aucune envie de quitter ce lieu ; il passait les trois mois d'automne à Isfahan, où l'air est bon et où demeuraient les grands ; en hiver, il résidait à Thisiphoun avec son armée, ses Mobeds et ses conseillers, et il séjournait au printemps dans les plaines de l'Arwend. C'est ainsi que se passa quelque temps. Son cœur était terrifié de la lettre, il priait trois fois par nuit, il ne versait plus de sang, il ne commettait pas d'injustice et son esprit ne pensait pas au mal. *Chaque jour,* aussitôt que le voile sombre de la nuit disparaissait et que la montagne de topaze (le soleil) devenait visible, un héraut faisait cette proclamation : « O hommes illustres, glorieux et intelligents ! si un « champ ensemencé est foulé aux pieds et le culti« vateur affligé de cette perte, ou si un cheval entre « dans un champ de blé, ou si un homme s'introduit « dans un verger, il faut couper au cheval la queue « et les oreilles et suspendre le voleur par la tête à « la potence. »

Le roi traversait le monde pendant des mois et des années; rien de ce qui était bon ou mauvais ne lui restait caché, et il rendait si bien la justice dans tous les pays que les Dihkans le bénissaient. Il avait un fils qu'il chérissait et qu'on pouvait à peine distinguer de la lune. Le père lui avait donné le nom de Parwiz et l'appelait quelquefois Khosrou le volon-

taire. Jamais le fils ne quittait son père, et le père n'était pas tranquille quand le fils était absent. Or un jour un cheval qui servait de monture au prince Parwiz s'échappa de l'écurie; le jeune cheval se dirigea vers un champ ensemencé et son palefrenier courut après lui. Le maître du champ survint et se plaignit amèrement au palefrenier. Il dit : « A qui « appartient ce cheval? Il faut porter le deuil de sa « queue et de ses oreilles. » Le palefrenier dit : « C'est « le cheval du prince Parwiz, qui ne fait pas beau- « coup d'attention à ses inférieurs. » Il alla chez le roi et lui rapporta ce qu'avait dit le cultivateur.

Le roi lui dit : « Calme-toi, et coupe sur-le-champ « au cheval la queue et les oreilles; puis il faut cal- « culer combien de dommage a été fait au champ et « le faire payer par Khosrou; que ce soit cent ou sept « cents *dirhems*, il faut les verser en monnaie royale, « sur ce champ ensemencé, aux pieds du maître de « la semence. » Lorsque Parwiz fut informé *de la sentence*, il engagea tous les grands à aller chez son pére pour l'excuser et pour demander qu'il ne fît pas couper les oreilles et la queue à son cheval noir; mais le roi, fâché de cette affaire du cheval, reçut fort mal ces hommes pleins d'expérience. Le palefrenier, terrifié par le roi, partit en courant pour le champ, alla vers le jeune cheval, et coupa avec son poignard les oreilles et la queue de ce cheval qui avait foulé de ses sabots le champ ensemencé, et

Khosrou, selon les ordres du roi, fit payer à l'homme qui avait demandé justice ce qui lui était dû.

Le roi partit alors pour la chasse, d'où chacun apporta beaucoup de gibier. Un cavalier, fils de Sipehbed, un homme de haute fortune, vit une vigne en plein rapport; tout le plant était couvert de verjus, et il ordonna à un serviteur d'en cueillir. Celui-ci prit quelques grappes, les emporta au palais *de son maître* et les remit au cuisinier. Le maître de la vigne survint et dit au cavalier : « O homme méchant et malfaisant! tu ne t'es pas fatigué à garder ces raisins, tu ne les as pas payés de ton argent; pourquoi, toi qui n'a pas eu de peine, me prives-tu des fruits de celle que j'ai eue? Je vais m'en plaindre au roi. » Le vaillant cavalier, de peur d'un malheur, ôta à l'instant sa ceinture et la lui donna; c'était une riche ceinture d'or, dont tous les boutons étaient incrustés de pierreries. Le maître de la vigne dit en voyant la ceinture : « Il faut bien couvrir ses mauvaises actions. Garde-toi de faire connaissance avec le roi; tu ne trouves pas un marchand en moi, ainsi ne fais pas un prix. C'est moi qui t'oblige en acceptant la ceinture; car si le roi entendait parler de tout cela, tu serais un homme mort. »

Le roi Hormuzd se rendit illustre par ses victoires; tout le peuple le célébrait pour sa bravoure, car personne ne l'avait jamais vu perdre une bataille; il était également prêt à accorder et à deman-

der ce qui était juste, et il élevait le diadème des Keïanides au-dessus de la lune. Il ne demeurait jamais longtemps à Madaïn; c'était un vaillant et glorieux homme. Ce héros, vainqueur des lions, ne se reposait jamais, ni au printemps ni en été, ni en hiver ni en automne; il traversait sans cesse le monde et tâchait de s'acquitter de son métier de roi.

LE ROI SAWEH CONDUIT UNE ARMÉE CONTRE HORMUZD.

Lorsque pendant dix années son gouvernement eut été prospère, on entendit de tous côtés s'élever des voix ennemies. Sur la route de Herat s'avançait le roi Saweh, avec des timbales, des éléphants, des trésors et une armée. Si tu veux savoir le nombre de ses troupes, compte quatre cents fois mille, et mille et deux cents éléphants de guerre. On aurait dit que le monde était trop étroit pour leur livrer passage. Depuis le désert de Herat jusqu'aux bords du Mervroud, cette armée remplissait tout, comme la trame et la chaîne. Il conduisit son armée de ce côté jusqu'à Merv, et la terre disparaissait sous la poussière qu'elle soulevait. Le roi écrivit une lettre à Hormuzd, disant : « Appelle à toi toutes les troupes, répare pour « cette armée les ponts et les routes, prépare du four« rage et pense à nos épées. Je veux passer par ton « royaume; mon armée couvre le fleuve, les monta« gnes et les plaines. » Le roi lut cette lettre et pâlit à l'idée de cette armée innombrable.

De l'autre côté s'avançait le Kaïsar de Roum; il remplissait le pays de troupes. Il avait une armée de cent mille Roumis, des cavaliers vaillants et illustres; il reprit avec l'épée tous les pays qu'avait conquis Nouschirwan, dont le nom seul l'agitait encore, et tous obéirent *de nouveau* au Kaïsar. De chaque pays s'avançait une armée commandée par un homme puissant et illustre. Sur la route du pays des Khazars arrivaient des troupes et tout le pays en était noir, elles étaient commandées par un chef expérimenté qui avait son propre trésor et ses propres troupes, et qui occupait le pays depuis l'Arménie jusqu'aux portes d'Ardebil avec des détachements de son armée. Du côté du désert des cavaliers qui frappent de la lance, s'avançait une armée innombrable, sous le commandement de jeunes et fiers chefs, comme Abbas et Amr, qui, par leurs dévastations, convertissaient en désert les pays et les terres dont Hormuzd tirait des tributs. Cette armée arrivait sur les bords de l'Euphrate et ne laissait plus de place dans ce pays pour un brin d'herbe.

Lorsque sa fortune s'obscurcissait ainsi, Hormuzd reçut des nouvelles de son armée; il écouta les rapports de ses agents, et ce roi du monde, jadis si heureux, en dépérissait. Il se repentit d'avoir fait périr les Mobeds et d'avoir écarté de sa cour les hommes intelligents. Il ne voyait pas autour de lui des hommes qui pourraient le conseiller, et il tremblait

dans son âme. Il fit appeler les Iraniens et remplit la salle d'hommes qu'il fit asseoir devant lui ; il dévoila le secret qu'il avait caché et dit aux grands de l'Iran qu'il se dirigeait vers leur pays des armées telles que personne n'avait souvenir de chose pareille. Tous les chefs des frontières restèrent confondus, ils énoncèrent des opinions de toute sorte, et ils finirent par dire : « O roi plein de sagesse et de prudence ! écoute-« nous, pour une fois, dans ces circonstances. Tu es « un roi intelligent et nous sommes tes sujets, mais « nous ne pensons pas que nous tous valions un « Mobed. Tu as mis à mort tous tes Mobeds et tes « scribes, en violation de toutes les règles et de la re-« ligion. Réfléchis à un moyen de salut et cherche à « trouver un homme qui puisse protéger notre pays. »

Le Mobed qui lui servait de vizir dit : « O roi qui « es sage et qui accueilles la sagesse ! si l'armée des « Khazars vient nous offrir le combat, tes vaillantes « troupes n'hésiteront pas un instant. Nous traiterons « avec les Roumis, nous détruirons les Arabes de « fond en comble. C'est le roi Saweh qui te serre de « plus près et c'est lui qui obscurcit le plus notre *ciel*. « C'est du côté du Khorasan que nous sommes en « danger de voir détruire notre armée et notre trésor. « Quand les Turcs passent le Djihoun pour nous at-« taquer, c'est alors qu'il faut agir sans délai. » Le roi, qui demandait conseil, dit au Mobed : « Que « ferons-nous contre le roi Saweh ? » Le Mobed ré-

pondit : « Prépare une armée ; c'est, appuyé sur son « armée, qu'un Chosroës relève la tête. Appelle l'ins- « pecteur des revues pour qu'il apporte les chiffres « qui nous indiqueront le nombre des hommes qui « peuvent servir. »

L'inspecteur des revues arriva avec ses rôles et apporta le chiffre de l'armée, qui se montait à cent mille hommes, dont une partie de cavaliers et beaucoup de fantassins. Le Mobed dit alors : « Avec cette « armée nous serons peut-être embarrassés en face « de Saweh. Mais si tu veux te conduire avec bra- « voure et droiture et renoncer aux voies tortueuses « et à la perversité, tu pourras sauver du malheur « tes sujets, comme c'est le devoir des rois. Tu connais « ces grandes histoires, comment Ardjasp, ce vieux « loup destructeur, a fait tant de mal avec ses cava- « liers chinois à Guschtasp et à Lohrasp, à cause de « leur religion ; combien de misère la ville de Balkh « a eu à endurer et combien la vie était devenue « amère dans ce pays, jusqu'à ce qu'Isfendiar eût été « mis en liberté et eût pu livrer bataille comme il le « voulait. Si le roi du monde ne veut pas écouter « mes conseils, les Turcs de la Chine lui causeront « beaucoup de chagrin. Il est vrai que par mon âge « je suis au-dessus du roi, mais je ne le dépasse pas « en intelligence. »

Le roi répondit au Mobed : « Le Kaïsar ne nous « attaquera pas. Je lui restituerai les villes que le roi

« *Nouschirwan* avait prises et il s'en retournera chez « lui. » Il choisit alors un envoyé vaillant et sachant écrire, intelligent, savant et observateur, et fit dire au Kaïsar : « Je ne veux pas de villes roumies, re-« prends ces pays. De ton côté, ne mets pas les pieds « sur la frontière de l'Iran, si tu veux rester puissant « et conserver la faveur de la fortune. » L'envoyé, étant arrivé auprès du Kaïsar, lui dit tout ce dont l'avait chargé le roi de l'Iran, et le maître du Roum s'en retourna à l'instant sans fouler la terre de cette frontière et de ce pays.

Hormuzd, le roi des rois, choisit une armée telle que le jour disparut sous la poussière qu'elle soulevait. Il l'envoya dans le pays des Khazars pour occuper leurs montagnes. Le chef des Khazars s'avança contre Kharrad, qui était un homme illustre, glorieux et juste, et lorsque l'armée *perse* arriva en Arménie, les Khazars lui barrèrent le chemin, mais les *Perses* leur tuèrent beaucoup de monde et emportèrent un grand butin de ce pays. Lorsque le roi Hormuzd apprit que Kharrad et son armée avaient vaincu l'ennemi, il ne lui restait plus à lutter que contre le roi Saweh, et il se mit à réfléchir profondément.

MIHRAN SITAD INDIQUE BAHRAM DJOUBINEH À HORMUZD, QUI L'APPELLE AUPRÈS DE LUI.

Le roi avait un serviteur du nom de Nestouh, un homme toujours content, intelligent et prévoyant. Il

dit au roi du monde : « Puisses-tu vivre éternel-« lement, puisse le mauvais œil rester loin de toi! « Mon père est ce sage Mihran Sitad dont le monde « ne connaît pas le pareil; il se tient dans un coin « avec le Zend-Avesta, ayant renoncé, à cause de son « âge et de sa lassitude, à toute son ambition. J'ai été « le voir ces jours-ci, j'ai passé avec lui un jour et « une nuit, et je lui ai parlé du roi Saweh, de ses « éléphants de guerre et de sa grande armée. Il « m'a dit : Il arrive maintenant ce qui a été prédit « autrefois. J'ai demandé au vieux Mihran Sitad ce « qu'il savait de ces affaires, et il m'a répondu : Si « le roi du monde me fait des questions, je lui dirai « ce secret. »

Le roi des rois envoya à l'instant un des grands auprès de ce vieillard et on l'enleva sur-le-champ et on le fit voyager rapidement dans une litière. Lorsque le vieux Mihran Sitad fut arrivé, le cœur plein de sagesse, la tête pleine de paroles, le roi lui demanda : « Que sais-tu sur mes affaires? » Le vieillard lui ré-« pondit : « O roi qui sais parler et te souvenir! à l'é-« poque où le Khakan envoya ta mère dans le pays « d'Iran, je fus chargé d'aller en Chine à la tête de « cent soixante jeunes et vaillants seigneurs pour de-« mander sa main. Ton père, ce roi des rois plein de « sagesse et de droiture, ne voulait pas recevoir du « Khakan la fille d'une esclave et m'avait ordonné de « ne demander que la main d'une fille de princesse,

« parce qu'il ne convenait pas au roi d'épouser une « esclave. Arrivés chez le Khakan de la Chine, nous « lui rendions les hommages dus à un roi. Il avait « dans l'appartement des femmes cinq filles, toutes « belles et dignes de trônes de rois, à la démarche de « coqs de bruyère, fraîches comme le printemps, « pleines de parfums, de couleurs et de beauté. Le « roi m'envoya dans l'appartement des femmes et j'en-« trai dans cette cour illustre ; on avait paré les jeunes « filles et orné de roses les boucles de leurs cheveux ; « ta mère seule n'avait ni diadème, ni bracelets, ni « collier, ni joyaux, et était assise, la tête baissée et « silencieuse, et couvrant par pudeur son visage avec « sa manche.

« Elle seule était fille de princesse, et mon intel-« ligence me guida vers elle. Sa mère était une prin-« cesse de Chine, fille du Faghfour, et par sa nature « au-dessus de tout mauvais penchant. La mère était « blessée au cœur de l'idée que sa fille demeurerait si « loin d'elle ; elle s'attristait de voir cette fille si pure « prendre congé du palais du roi. Mais c'est elle que « je choisis parmi ces jeunes filles, et je me gardai de « jeter les yeux sur les autres. Le Khakan me dit : « Choisis-en une autre, elles sont toutes les cinq belles « et glorieuses ; mais je répondis : Il me faut celle-ci ; « si j'en choisissais une autre, il m'en arriverait « malheur.

« Il fit alors appeler ses Mobeds, les fit s'accrou-

«pir devant le trône royal et leur adressa des questions sur la fortune future de sa fille et sur la rotation de son étoile. Un astrologue dit : Puisses-tu ne voir que du bonheur, n'entendre que des choses vraies. Il naîtra de ta fille et du roi des Iraniens un fils semblable à un lion terrible, haut de taille, fort de bras, vaillant comme un lion et bienfaisant comme les nuages, aux yeux noirs, colère et peu patient ; son père mourra et lui sera roi ; il dépensera une grande partie du trésor de son père et fera du mal pendant quelque temps, *puis il s'arrêtera*. Ensuite paraîtra un roi audacieux qui amènera une puissante armée de Turcs dans l'intention de s'emparer avec cette multitude de l'Iran et du pays du Yemen. Le roi de l'Iran en sera inquiet, il aura peur de ce puissant homme à la fortune victorieuse. Mais il aura un sujet, demeurant au loin, un cavalier portant haut la tête, dévoué au roi, haut de stature, sec de corps, la tête couverte de boucles noires comme le musc, avec des os forts, un grand nez, le teint foncé, la parole vive et rude. Le surnom de cet ambitieux sera Djoubineh, il sera issu d'une famille de Pehlewans. Ce serviteur arrivera de sa résidence à la cour du roi, et, suivi d'une troupe peu nombreuse, il surprendra et battra le Turc et détruira toute son armée.

«Jamais je n'ai vu un homme plus content que le Khakan quand il eut entendu ce discours ; il ac-

« corda à Nouschirwan cette fille, qui était le dia-
« dème de toutes ses filles; je l'ai acceptée au nom
« du roi, et ma mission terminée, je me suis remis
« en route. Le Khakan tira de son trésor tant de
« joyaux que nous avions de la peine à les trans-
« porter; il nous accompagna avec une escorte jus-
« qu'au bord du Djihoun, plaça sa fille chérie dans
« le bateau et s'en retourna de la rive du fleuve le
« cœur gonflé de sang, *la perte de* sa fille lui ayant
« rempli l'âme de douleur. Maintenant je t'ai dit
« tout ce que j'ai vu, ô roi du peuple! Cherche dans
« ce pays l'homme que j'ai indiqué; ordonne à celui
« que tu enverras de se hâter, car la victoire du roi
« est dans la main de ton messager, et n'abandonne
« cette affaire aux soins ni d'un ennemi ni d'un
« ami. »

Lorsqu'il eut ainsi parlé, son âme quitta son corps, et l'assemblée en versa des larmes amères. Le roi des rois en resta confondu et ses cils laissèrent tomber des larmes du sang de son cœur. Il dit aux Iraniens : « Mihran Sitad s'est rappelé cette histoire « et, nous l'ayant contée d'un bout à l'autre, il est « mort et a remis sa belle âme à Dieu. Grâces soient « rendues à Dieu de ce que ce vieillard a pu nous « dire ce qu'il nous était si indispensable de savoir. « Il faut maintenant chercher dans toutes les pro- « vinces l'homme dont il nous a fait la description, « qu'il se trouve parmi les grands ou les petits.

« Cherchez-le jusqu'à ce que vous puissiez me l'amener, et ne reculez devant aucune fatigue. »

Or il y avait un seigneur illustre, chef des écuries du roi, dont le nom était Zad Farroukh (Farroukhzad), et dont le seul souci était de faire plaisir au roi. Il se présenta devant le roi et lui dit : « La description que cet homme béni a faite devant la cour s'applique, selon mon idée, exactement à Bahram, fils de Bahram, fils de Guschasp, un cavalier qui porte haut la tête et sait manier un cheval ; si elle ne s'applique pas à lui, nous n'avons plus de ressource. Tu lui as confié Berda et Ardebil, et il y est devenu commandant de la frontière, avec des timbales et des éléphants. » Le roi envoya un messager, monté sur un dromadaire rapide, avec l'ordre à Bahram de ne pas s'arrêter en route, même pour se gratter la tête, et de venir d'Ardebil à la cour, seul et sans timbales ni troupes. Le messager porta l'ordre à Bahram et lui répéta ce qu'avait dit Mihran.

BAHRAM DJOUBINEH ARRIVE CHEZ LE ROI HORMUZD.

L'ambitieux Bahram accourut de Berda sans avoir appelé auprès de lui aucun des braves de l'armée, et quand il arriva, le roi le fit entrer à l'instant. Cet homme, qui avait de l'expérience, en apercevant l'illustre roi des rois le couvrit de ses bénédictions. Le roi le regarda longtemps et en conçut une bonne

opinion; il reconnut en lui les signes qu'avait indiqués Mihran Sitad, il sourit et son visage reprit sa sérénité. Il lui adressa les questions d'usage, le reçut gracieusement et lui assigna une demeure magnifique.

Lorsque la nuit sombre eut rejeté son voile parfumé de musc et que le soleil eut montré sa face, Bahram, le chef des frontières, se rendit à la cour, les grands lui ouvrirent le passage, le maître du monde l'appela, le fit asseoir sur un trône au-dessus de tous les grands, et lui demanda: «Faut-il que je «fasse la paix avec le roi Saweh, ou dois-je envoyer «une armée contre lui?» Bahram, qui était avide de combats, répondit : «Il ne faut pas de paix «avec le roi Saweh. S'il veut engager la lutte, ce «serait une défaite pour nous que de faire la paix; «ensuite tu enhardirais tes ennemis, s'ils voyaient «que tu cèdes. Si tu te livrais aux festins au temps «des combats, ton gouvernement en viendrait à la «soumission.»

Hormuzd lui dit : «Ensuite que dois-je faire? «Attendre ou me mettre en route?» Il répondit: «Si un ennemi agit contre la justice, c'est de bon «augure. Un grand homme intelligent a dit: Un «homme qui est dans son tort ne peut pas lutter «contre le droit. Attaque un ennemi qui se conduit «mal envers toi, car l'eau et le feu ne peuvent pas «aller ensemble. Si l'on agit autrement, le vieux

« ciel choisit un nouveau roi; mais si nous em« ployons toute la force de nos bras et tout ce que « nous avons d'habileté, Dieu, le tout-saint, ne nous « blâmera pas et nous n'aurons pas à rougir devant « le jugement des héros. Si, étant dix mille Iraniens « qui ne sont pas défaits, nous renonçons dans notre « trouble au combat, les malveillants, qui ne cher« chent qu'à te blâmer, diront que tu t'es enfui de« vant ton ennemi sans combattre. Mais si nous fai« sons pleuvoir des flèches sur l'ennemi, si nous fai« sons de nos arcs des nuages de printemps, et si « cent mille épées et massues sont levées contre « nous sur le champ de bataille, de sorte que nous « ne puissions pas vaincre et qu'il faille renoncer à « la fortune, alors seulement nous serons obligés « d'obéir aux ordres de l'ennemi, parce que la vie, « la force et le corps nous feront défaut. Luttons « pour voir ce que la rotation du ciel nous apportera « de bonheur ou de malheur. »

A ces paroles de Bahram, le roi sourit et le trône resplendit. Les grands pleins d'expérience sortirent, le cœur gonflé de sang, de chez le roi, et dirent à Bahram : « Quand il te fait des questions, ne parle « pas si hardiment, car l'armée de Saweh est si nom« breuse qu'elle ne laisse pas de place aux fourmis « ni aux mouches pour passer. Qui osera se charger « du commandement de l'armée après ce que tu as « dit à Hormuzd ? » Bahram répondit aux grands :

« O hommes illustres et vaillants! si le glorieux roi « me l'ordonne, je suis prêt à être le Pehlewan « de l'armée. » Des rapporteurs allèrent à l'instant chez le roi du monde, et, répétant ce qu'avait dit Bahram, ils ajoutèrent dix paroles à chacune de celles qu'il avait prononcées.

HORMUZD NOMME BAHRAM DJOUBINEH PEHLEWAN DE L'ARMÉE.

Le roi de l'Iran était heureux, il se sentait délivré du souci que lui causait l'armée de Saweh. Il donna à Bahram le commandement de ses troupes et éleva jusqu'aux nues sa vaillante tête, et tous les héros qui cherchaient du renom saluèrent Bahram comme leur chef. Le Sipehbed se présenta devant le roi dans son armure de combat et lui dit : « Le roi « me permet-il que je passe une revue pour con« naître le nombre *des hommes* et pour voir qui, parmi « eux, est propre à la guerre ou qui se fera attendre « au moment où il s'agira d'acquérir de la gloire? » Le roi lui dit : « Tu es le chef de l'armée, c'est de « toi que dépend notre fortune, bonne ou mauvaise. » Le Sipehbed partit pour le lieu des revues et fit passer devant lui les troupes. Il choisit une armée parmi les Iraniens, pour laquelle il prit tous les meilleurs cavaliers, et l'on écrivit les noms de douze mille cavaliers armés de cottes de mailles et montés sur des chevaux caparaçonnés ; mais on ne comprit

dans les rôles que des hommes de quarante ans et l'on refusa ceux qui étaient plus âgés ou plus jeunes.

Bahram fils de Bahram était commandant en chef et homme célèbre par sa bravoure. Il mit à la tête des guerriers illustres, pour marcher au jour de la bataille devant le front de l'armée, un homme du nom de Yelan Sineh, dont la poitrine était pleine d'ardeur pour le combat; il devait faire voltiger son cheval, rappeler aux braves leur naissance et réveiller dans leur cœur l'envie de se battre. Ensuite il chargea Ized Guschasp, qui, dans son élan, ne détournait pas son cheval d'un feu brûlant devant lui, de protéger les bagages et de tenir les deux ailes de l'armée sur la même ligne. *Enfin*, derrière l'armée devait se placer Nerda Guschasp, homme qui du haut de son cheval saisissait les lions par la queue. Ensuite le Pehlewan dit à l'armée: « O hommes illus-« tres, à l'esprit clairvoyant! si vous voulez que Dieu « vienne à votre aide et qu'il dissipe les ténèbres de « votre position, n'opprimez personne, ne causez pas « de dommage, ne vous servez jamais de vos armes « pour faire du mal. Lorsque le bruit des trompettes « résonne dans la nuit sombre, levez-vous à l'instant « et dirigez vos destriers de manière à remplir de « terreur les ténèbres. Dès qu'il s'agit de combattre, « il faut que ni les chevaux ni les hommes ne pen-« sent à *l'étendue de* leurs forces ni au *besoin de* « repos. »

Lorsque le roi apprit comment Bahram préparait tout avec intelligence, il fut heureux de ses discours et de ses actes; il ouvrit son trésor et paya la solde; il remit de même à Bahram ses magasins d'armes et en ouvrit les portes; il fit venir en ville quelques troupeaux de chevaux de guerre qu'il avait sur les pâturages, et ordonna au Pehlewan de lui demander tout ce qu'il fallait. Il ajouta : « Tu as vu des « combats de toute espèce, et tu as entendu parler « de la quantité d'armes et d'hommes que l'illustre « Saweh possède; *tu sais qu*'au jour du combat les « Turcs feront trembler le sol du champ de bataille, « et *pourtant* tu n'as choisi dans mon armée que douze « mille cavaliers couverts de cottes de mailles et mon« tés sur des chevaux caparaçonnés. Je ne comprends « pas comment tu pourras agir avec si peu de monde « au jour de la bataille, *d'autant plus* qu'au lieu « d'hommes jeunes, prêts à frapper de l'épée, tu n'as « choisi que des hommes de quarante ans. »

Le Sipehbed répondit : « O roi à l'étoile fortunée, « aux paroles douces! tu connais les histoires des « grands qui ont été jadis rois du monde. Si le roi « mon maître veut les écouter, je prouverai par elles « que, quand on est soutenu par la fortune victo« torieuse, le petit nombre des troupes importe peu. « On avait enchaîné dans le Hamavaran Keï Kaous, « et une armée innombrable le gardait. Rustem choi« sit douze mille cavaliers parmi les meilleurs et les

«plus braves, et délivra de ses fers Kaous, sans que «ces illustres guerriers eussent subi un désastre. De «même Gouderz, fils de Keschwad, chef des grands «et des hommes libres, emmena douze mille cava-«liers sur des chevaux caparaçonnés pour venger «Siawusch. Une autre fois le noble Isfendiar con-«duisit de même douze mille braves contre Ardjasp, «et trouva moyen de faire ce qu'il a fait, et de dé-«truire la forteresse et l'armée *des Turcs*. Si une ar-«mée est plus nombreuse, elle perd de sa bravoure «et de son intelligence, et le chef qui mène au com-«bat des troupes innombrables en est embarrassé «dans la bataille.

«Ensuite tu dis que des hommes de quarante ans «ne se battront pas mieux que des jeunes gens. Mais «un homme de quarante ans a de l'expérience, il a «plus de courage que tout autre; il se souvient avec «attendrissement du pain et du sel *qu'il te doit*; il a «vu bien des vicissitudes du sort, il craint les dis-«cours des malveillants et la honte, et ne recule pas «devant les combats; enfin l'âme d'un homme qui a «servi ne se laisse pas décourager, car il pense à sa «femme, à ses enfants et à ses parents. Un jeune «homme voit un appât et tombe dans une embûche; «il n'a pas de patience au moment où il faudrait «tarder; il n'a ni femme, ni enfants, ni champs en-«semencés; il ne distingue pas ce qui a de la valeur «de ce qui n'en a pas; et comme on ne peut pas

« acquérir de l'intelligence sans expérience, il ne « comprend pas ce qui est important dans une affaire. « S'il est victorieux dans le combat, il est heureux, « se réjouit et s'arrête, et s'il est vaincu, *il s'enfuit* « et son ennemi ne voit de lui que le dos. » A ces paroles, le visage du roi devint frais comme une rose de printemps; il lui dit : « Va, revêts ta cuirasse de « combat et sors du palais pour aller au Meïdan. »

Le Sipehbed quitta le roi, demanda une ceinture, une cotte de mailles et un casque roumi, jeta un caparaçon sur son destrier isabelle et attacha au crochet de la selle un lacet roulé. Le roi du monde se rendit au Meïdan avec son vizir, armé de raquettes, de balles et de flèches, et le Sipehbed arriva au Meïdan du roi avec une cuirasse, une massue et un casque roumi. Le roi en le voyant le bénit, et le Sipehbed baisa la terre devant lui. Le roi fit apporter un drapeau impérial à figure de dragon violet, le même qu'on avait porté devant Rustem dans les batailles. Le roi de l'Iran le saisit rapidement, le caressa de la main en souriant et le remit à Bahram avec maintes bénédictions, ajoutant : « Celui dont tu tiens le dra« peau est l'homme que les rois, mes *ancêtres*, appe« laient le chef du peuple, et dont le nom était Rus« tem le Pehlewan, le conquérant du monde, le « victorieux, le clairvoyant. Puisses-tu être heureux « et dévoué au roi! Je crois que tu es un autre Rus« tem en bravoure, en vaillance et en dévouement. »

Le Pehlewan le bénit, disant : « Puisses-tu être « victorieux et serein d'esprit ! » Le Sipehbed rentra du Meïdan chez lui, le drapeau de Rustem en main; les héros du roi se dispersèrent et le Pehlewan de l'armée se sentit heureux.

BAHRAM DJOUBINEH PART POUR COMBATTRE LE ROI SAWEH.

Lorsque l'aurore leva sa tête au-dessus de la montagne et que le bouclier brillant *du soleil* parut au loin, le Sipehbed se rendit chez le roi d'Iran et se prosterna par terre en présence de la foule, disant : « J'étais un homme sans prétentions ; par ta grâce, « je suis devenu le diadème du monde. J'ai une de- « mande à faire au roi, c'est qu'il envoie avec moi « un homme de sa confiance, pour qu'il lui écrive « dans ses lettres le nom de ceux qui se seront battus « bravement et auront jeté dans la poussière la tête « d'un ennemi, de sorte que ces braves puissent ob- « tenir l'objet de leur désir dans le monde. » Le roi répondit : « Le vieux Mihran est un homme puissant, « qui sait parler et observer; » et il ordonna à Mihran d'accompagner le Sipehbed, de quitter en toute hâte son palais et de partir pour la guerre. L'armée se mit en marche du pays de Thisifoun (Ctésiphon), sous le commandement de Bahram : c'était une armée intelligente, brave et vaillante, et un chef qui portait haut la tête comme un lion mâle.

Bahram étant parti, le roi rentra au palais et con-

féra en secret avec son Grand Mobed. Il dit : «Cet «homme sera heureux et souriant au jour du combat. «Mais que dis-tu sur ce qui arrivera après? Il faut que «nous en parlions.» Le Mobed répondit : «Puisses-«tu vivre éternellement! car tu mérites une vie sans «fin. Il est impossible qu'avec cette force et cette sta-«ture, avec cette parole âpre et pleine de perspica-«cité, ce Pehlewan ne soit pas heureux et victorieux, «et qu'il ne rende pas sa prospérité à notre monde, «qui était devenu stérile. Je crains seulement qu'à «la fin il ne se révolte contre le roi qui l'a élevé, «car il a parlé bien hardiment et a montré sa nature «de lion en s'adressant au roi.» Hormuzd lui dit : «Ne gâte pas le bézoard en y mêlant le poison de «la malveillance du sort. S'il est vainqueur du roi «Saweh, je lui abandonnerai peut-être la couronne «et le trône. Qu'il reste comme il est et qu'il ne «change pas, car il serait un roi glorieux.»

Le Mobed pâlit à ces paroles du roi et se mordit les lèvres; mais le roi n'oublia pas cette conversation, et lorsqu'un peu de temps se fut passé, il choisit dans sa cour un de ses confidents, car il voulait apprendre toute la vérité. Il lui dit : «Rends-toi en «toute hâte auprès du Pehlewan et fais-moi savoir ce «que tu auras observé.» L'émissaire partit à l'instant sur les traces *de Bahram*, sans que personne connût sa mission. C'était un guide *expert* qui interprétait les présages et prédisait au roi la fin de toute affaire.

Or il arriva que Bahram, une fois hors de Thisifoun et marchant à la tête de l'armée, la lance en main, rencontra sur la route un marchand de têtes *de mouton*. L'homme était encore loin du chef de l'armée et tenait un beau panier couvert, d'où sortaient beaucoup de têtes, lorsque le Sipehbed poussa son cheval et, ô merveille! enleva avec la pointe de sa lance une de ces têtes et courut ainsi jusqu'à ce qu'il eût relevé droit sa lance; puis il jeta la tête où il voulait. Tout en cheminant, il en fit un présage et dit : « C'est ainsi que j'enlèverai la tête de Saweh, je « la jetterai sur la route devant ses troupes, et je dé« truirai toute son armée. » L'émissaire du roi vit tout cela et en tira aussi un augure selon les règles, disant : « Cet homme à la fortune victorieuse se ren« dra à la fin de ses peines maître d'un trône, puis, « quand il aura atteint l'objet de ses désirs, il se dé« tachera du roi et lui résistera. » Il se rendit chez le roi et lui raconta ce qui s'était passé, et le maître du monde en fut rempli de peine et d'inquiétude. Cette parole était plus amère pour lui que la mort, il en dépérit, et cette feuille verte se noircit.

Il choisit pour messager un jeune homme de la cour, l'envoya en toute hâte auprès du Pehlewan, et lui dit : « Va auprès du Sipehbed et dis-lui : Ne « t'avance pas cette nuit au delà du point où tu « te trouves, reviens au grand matin et entre chez « moi; je renverrai de la salle tous les étrangers,

« car je veux te donner tous les conseils dont tu as « besoin, et je me suis souvenu de beaucoup de « choses utiles à te dire. » Le jeune messager se rendit auprès du Pehlewan et lui répéta ce qu'on lui avait dit; mais Bahram répondit : « O roi intel« ligent! on ne fait pas revenir une armée qui est en « marche. Rétrograder serait de mauvais augure, « et les ennemis, en l'apprenant, reprendraient cou« rage. Quand je serai victorieux, je reviendrai au« près de toi, et ton pays et ton armée brilleront glo« rieusement. » L'envoyé s'en retourna et rapporta la réponse de ce fidèle serviteur au roi, qui en fut content, et la peine de l'émissaire était en pure perte.

Le Sipehbed mit le lendemain matin l'armée en mouvement, et appela sur elle la bénédiction de Dieu. Il marcha jusqu'à la province du Khouzistan, sans que personne eût à souffrir *du passage* des troupes. Là une femme chargée d'un sac rempli de paille traversa l'armée; un cavalier s'approcha et acheta le sac, mais ne le paya pas et s'éloigna. La femme courut auprès de Bahram, poussant des cris et disant : « J'ai en cachette un peu de paille; j'avais « compté sur le produit d'un sac et je le portais à « ton armée, lorsqu'un cavalier, la tête couverte d'un « casque de fer, me l'a pris sur la route. » On rechercha à l'instant cet homme et on le traîna en toute hâte devant le Sipehbed. Le vaillant Bahram

dit à celui qui avait enlevé la paille : « Tu as donc « cru que c'était si peu de chose ? » Il le fit transporter en courant hors de l'enceinte de ses tentes, lui fit briser la tête, les pieds et les mains, le fit couper en deux avec une épée, et remplit ainsi de terreur les cœurs des malfaiteurs. Puis il fit proclamer *sous la porte* de l'enceinte de ses tentes : « O hom« mes illustres et de bonnes intentions ! quiconque « prend à quelqu'un un brin de paille, ne trouvera « pas de défenseur, je le ferai couper en deux avec « l'épée. Achetez avec de l'argent ce qu'il vous faut. » L'armée continua sa marche sans causer de dommage, et tous les lieux, qu'ils fussent sur la route ou écartés, étaient sous sa protection.

HORMUZD ENVOIE KHARRAD BERZIN AUPRÈS DU ROI SAWEH AVEC UN MESSAGE PERFIDE.

Hormuzd était dans la peine par les soucis que lui donnaient l'armée, les éléphants et les trésors de Saweh; son cœur était plein de doute, et Bahram le remplit de douleur et d'inquiétude. Son esprit était soucieux, son cœur se fendait, il était en proie à la crainte, à la terreur. Lorsque la nuit sombre se fut montrée dans le cercle de la lune, le roi dit à Kharrad Berzin : « Apprête-toi pour te rendre auprès de « mon ennemi, donne-toi de la peine et ne recule pas « devant la fatigue. Observe le nombre et la qualité « de ses troupes, quel est leur chef et quels en sont

« les héros. » Il fit préparer une lettre de conseils à ce roi malfaisant et y ajouta d'innombrables présents dignes d'un roi. Il dit à son messager : « Va vers « Herat, et quand tu rencontreras une armée, sache « que c'est celle du vaillant Bahram, et ne crois pas « que ce soit une autre armée que la sienne. Rends-« toi auprès de Bahram pour lui communiquer tout « ce que j'ai dit, pour lui répéter bien des fois com-« bien je désire qu'il soit victorieux et serein d'esprit. « Dis-lui que, par de bons messages et de bonnes « nouvelles, je veux préparer un excellent piége *pour* « *Saweh ;* mais qu'il ne faut pas que celui-ci connaisse « le secret de *Bahram* ni qu'il apprenne son nom et « sa renommée ; *dis-lui que* je ferai tomber le roi « Saweh dans ses filets et que j'emploierai pour cela « de beaux et longs discours. »

Kharrad Berzin se prépara pour la route et fit le chemin que le roi lui avait indiqué. Quand il vit Bahram, il lui dit les secrets qui lui étaient confiés ; puis il se rendit auprès du roi Saweh, à l'endroit où se trouvaient ses éléphants, ses trésors et ses troupes. Il le vit, le couvrit de louanges, lui rendit ses hommages, lui dit en secret ce qu'on l'avait chargé de dire, et dépassa encore en tout point le message du roi, pour persuader *Saweh* de conduire son armée à Heri (Herat).

Le roi illustre entra dans la plaine de Herat et établit son camp sur les bords d'un courant d'eau.

Une ronde *turque* sortit du camp et aperçut Bahram et son armée; aussitôt qu'elle eut vu ces hommes vaillants, elle revint en grande hâte à la porte du roi Saweh et annonça qu'un corps de troupes était arrivé dans la plaine de Herat, sous le commandement d'un chef illustre. Le roi Saweh entendit ces paroles, et cet homme, qui était incertain sur la route qu'il devait suivre, devint soucieux; il fit appeler de sa tente l'envoyé de Hormuzd et lui parla longuement et en colère, disant : « Vilain fourbe! tu vas descendre de la hauteur sur laquelle tu t'es placé; tu « es venu de la cour du roi Hormuzd espérant me « tendre un piége; tu amènes une armée perse pour « me combattre, tu dresses tes tentes sur les prairies « de Heri (Herat). »

Kharrad Berzin répondit au roi : « Si un petit « corps de troupes se présente devant ton armée, « n'en conçois pas de soupçons de trahison; ce sera « un gardien des frontières qui passe, ou un grand « qui demande asile et a quitté son pays pour venir « à toi, ou un marchand qui a amené une escorte « pour sa sécurité sur la route; car qui est-ce qui « peut venir chez toi quand les montagnes et les « fleuves sont pleins de troubles de guerre? Je vais « envoyer quelqu'un vers ce camp pour qu'il voie « quel est cet homme qui cherche son chemin. » Le roi Saweh fut content de ces paroles et dit : « C'est « bien; c'est là ce qu'il faut faire. » Quand Kharrad

Berzin fut de retour à sa tente, la nuit sombre s'avançait rapidement de la montagne; il fit ses préparatifs pour prendre la voie de la fuite et échapper ainsi à la destruction.

Lorsque la nuit fut plus profonde, le roi donna ses ordres au Faghfour; ce jeune homme intelligent devait s'avancer avec une escorte du camp de son père jusqu'auprès du Pehlewan. Le fils du roi arriva en face de l'armée iranienne et envoya un cavalier pour demander quels étaient ces hommes armés et quel était le but de cette expédition. Un cavalier turc partit rapidement comme la poussière, et cria: «O hommes illustres! qui est votre chef, votre commandant et votre champion dans le combat? Le «Faghfour, qui est l'œil et le cœur du roi, veut le «voir, mais sans escorte.» Un des hommes de guerre de l'armée vint porter à Bahram le message du Turc, et le Sipehbed sortit de l'enceinte de ses tentes et planta devant ses pieds un brillant drapeau, qui s'élevait au-dessus de sa tête. Lorsque le Faghfour de la Chine l'aperçut, il accourut, couvrant de sueur son cheval bondissant, et il interrogea Bahram, disant: «D'où viens-tu, et pourquoi restes-tu campé «ici? On m'a dit que tu t'es enfui de Perse, ayant «reçu un outrage et commis un meurtre.» Bahram répondit: «A Dieu ne plaise que je pense seulement «à exercer une vengeance contre le roi d'Iran; je «viens ici avec une armée pour livrer bataille, je

« viens de Baghdad par ordre du roi. Lorsqu'on reçut « à la cour royale des nouvelles de l'armée de Saweh, « Hormuzd me dit : Va et barre-leur la route avec les « massues et les lances, avec les épées et les flèches. » Quand le Faghfour eut entendu ces paroles, il se hâta de s'en retourner auprès de son père et de lui dire ce qui en était. Le roi l'écouta, devint soupçonneux et fit à l'instant rechercher l'envoyé de Hormuzd; mais on lui dit que Kharrad Berzin s'était enfui en versant des larmes de sang par regret d'être venu. Le roi Saweh dit à son fils : « Comment ce méchant « homme a-t-il pu trouver le chemin dans la nuit « noire et à travers une armée sans nombre ? Com- « ment les rondes ont-elles pu être si négligentes ? »

SAWEH ENVOIE UN MESSAGE À BAHRAM DJOUBINEH.

Ensuite Saweh envoya auprès de Bahram un vieillard éloquent à qui il dit : « Va et dis à ce Perse : « Ne perds pas ici follement ton honneur. Il est pro- « bable que tu comprends parfaitement que ce roi, « ton *maître*, n'a cherché que ta mort en t'envoyant « combattre un homme qui a peu d'égaux dans le « monde. Il t'a dit : Va et barre-lui le chemin ; tu as « écouté ces paroles qui n'auraient pas dû te charmer; « car si une montagne voulait s'opposer à mon pas- « sage, je la foulerais aux pieds de mes éléphants et « de mon armée. » Bahram, en entendant ces paroles, sourit des plans ténébreux de cet homme et lui dit :

« Si Hormuzd médite en secret ma mort, il faut, si « c'est là son bon plaisir, que je me soumette à ce « que mon corps soit couché dans la poussière. »

L'envoyé revint chez le roi Saweh et lui répéta ce qu'avait dit cet homme avide de combats. Saweh lui dit : « Va, retourne auprès de lui et dis-lui : Pourquoi « as-tu besoin de tant de pourparlers ? Puisque tu « es venu sur ce champ de bataille, demande-nous « tout ce que tu désires. » L'envoyé alla et dit à Bahram : « Dévoile le secret que tu tiens caché. Mon « roi est un homme à bonne étoile et il désire ac- « quérir un serviteur comme toi. » Bahram répondit : « Dis-lui : Si tu veux agir avec justice, n'emploie pas « de subterfuge. Si tu désires dans ton âme de vivre « en paix avec le maître du monde, je te recevrai « comme un hôte dans ce pays, je ferai tout ce que « tu m'indiqueras, je donnerai à ton armée de l'ar- « gent et de l'or, et des diadèmes et des couronnes à « ceux qui ont qualité pour cela. J'enverrai un cava- « lier auprès de mon roi, pour qu'il fasse la moitié « du chemin à ta rencontre ; il te fournira des vivres, « comme on le fait pour ses égaux, il te recevra ami- « calement, si tu veux être son ami. Mais si tu es « venu ici pour combattre, tu t'es jeté dans la mer « entre les griffes du crocodile, et tu auras à revenir « des plaines de Herat dans un état qui fera pleurer « de pitié tous les grands ; je te renverrai avec mé- « pris, je ne te permettrai pas de rester ici. Puisses-tu

« trouver à ton retour une fosse devant ta porte, « puisse l'orage te suivre et la pluie t'accompagner ! « C'est ta mauvaise fortune qui t'a amené ici, elle a « voulu te perdre. »

L'envoyé partit, courant comme le vent, et rendit au roi le message de cet ambitieux d'un bout à l'autre. Saweh l'écouta et entra en colère contre cet homme au cœur de lion, avide de combats; puis il dit à son envoyé : « Retourne auprès de lui, porte à « cet homme pareil au Div ce message : Il n'y a aucune « gloire à te combattre, et je n'ai aucun désir de te « tuer. De même que ton roi est mon inférieur, tu « es l'inférieur de tous les grands de ma cour. Mais « si tu me demandes protection, j'élèverai ta tête au- « dessus de cette assemblée ; tu recevras de moi beau- « coup de richesses, et ton armée entière sera pour- « vue par moi. Un ambitieux comme toi ne cherche « pas sa réputation de bravoure dans des paroles « vaines et folles. »

L'envoyé, un homme qui portait haut la tête, revint auprès de Bahram et lui fit ce triste discours, qui était probablement selon son propre cœur. Bahram écouta cet indigne message et dit : « Il ne faut « pas cacher à ton roi ma réponse. Dis-lui : Si je suis « un si petit personnage que mon insignifiance me « couvre de honte, le roi des rois, *de son côté*, te mé- « prise trop pour se mettre en colère et te combattre, « et c'est moi, à cause de ma petitesse, qui suis

« venu avec une armée pour détruire la tribu de Sa-« weh. Je trancherai la tête à Saweh et l'enverrai « au roi, car elle ne vaut pas la peine que je la porte « en route sur la pointe de ma lance. Faire ton pro-« tégé d'un homme comme moi, qui malgré son in-« signifiance vient t'attaquer, serait une honte pour « toi. Tu ne me verras qu'au jour de la bataille, un « drapeau couleur de lapis-lazuli derrière moi, et la « vue de ce dragon sera ta mort, ta tête et ton casque « seront le fourreau du fer de ma lance. »

L'envoyé du roi écouta ces rudes paroles et tourna le dos à Bahram; il revint et rapporta ce qu'il avait vu et entendu, et la colère du roi des Turcs éclata. Il fit sortir les timbales et conduire dans la plaine les éléphants qui portaient haut la tête; le pays entier fut obscurci par la poussière que soulevaient les sabots des chevaux, et le son des trompettes résonna. Quand Bahram apprit que l'armée s'approchait, que la vallée et la plaine étaient couvertes de drapeaux jaunes, rouges et noirs, il fit monter à cheval ses troupes et s'avança, couvert d'une cotte de mailles et une massue en main. Derrière lui était la ville de Herat, devant lui une armée prête à frapper de l'épée. Il plaça l'aile gauche et l'aile droite de son armée, qui était comme un seul cœur et un seul corps; on eût dit que le monde était formé de cuirasses et que l'éclat des étoiles était le reflet des fers des lances.

Saweh regarda ce champ de bataille et cet arrangement, cet armement et cette habileté *du chef;* il vit que Bahram avait Herat derrière lui et que le terrain qui restait pour lui-même était étroit et défavorable. Il dit aux cavaliers, ses parents et compagnons pleins d'expérience: «Ce Perse, roi du peuple, m'avait envoyé un fourbe qui est demeuré «auprès de nous jusqu'à ce que cette armée se fût «emparée de la ville et ne nous eût laissé qu'un ter«rain plein de broussailles.» Il forma les rangs de son armée dans ce lieu étroit. L'air devint sombre et la terre disparut. Il avait à l'aile droite quarante mille hommes, des cavaliers armés de javelots et de lances; à l'aile gauche il en avait aussi quarante mille, les uns frappant de la lance, les autres de l'épée; ensuite il plaça quarante mille hommes vaillants derrière la ligne de bataille, et bien des hommes de l'armée ne pouvaient être employés, étant resserrés dans un espace si étroit; enfin on forma avec les éléphants devant le front des troupes comme un mur qui barrait le chemin; mais le cœur de Saweh était plein de soucis de ce que son armée ne pouvait pas se déployer. On aurait dit que la fortune lui annonçait que son trône allait être vacant.

SAWEH ENVOIE UN NOUVEAU MESSAGE À BAHRAM DJOUBINEH.

Encore une fois un messager, homme éloquent et rusé du pays de Herat, arriva auprès de Bahram et

lui dit : « La fortune que le ciel accorde ne t'est pas « favorable. Tu ne veux pas écouter mes conseils et « mes avis répétés ; prends pour amie la raison, ou« vre les yeux du cœur. Tu rencontres deux hommes « comme il n'y en a pas parmi les races royales dans « le monde ; ils brillent comme le soleil dans le ciel, « ils sont toute l'année couverts de leurs cuirasses. « L'un, c'est moi, le véritable maître du monde ; « l'autre est mon fils Parmoudeh, d'illustre naissance. « Mon armée est plus nombreuse que les feuilles des « arbres, si tu veux la compter, ô homme fortuné ! « Si j'énumérais mes éléphants et mes troupes, les « gouttes de pluie qui tombent des nuages du prin« temps te feraient rire. J'ai des armes, des tentes et « des enceintes pour les tentes plus que ton imagina« tion ne peut le concevoir, et si tu voulais énumé« rer mes chevaux, mes hommes, mes plaines et mes « montagnes, tu serais étonné. Tous les rois sont « mes inférieurs, si tant est qu'ils soient dignes « d'être même mes inférieurs. Si l'eau de la mer « inondait *la terre*, ou si les montagnes avaient des « pieds pour se mouvoir, elles ne pourraient enlever « mes trésors ni cet appareil de guerre, fruit de mes « peines. Tous les chefs illustres du monde m'appel« lent roi, excepté ton maître en Perse.

« Quant à ton propre sort, il est clair pour mon « esprit qu'il est dans ma main. Si je fais avancer « mon armée, elle empêchera les fourmis et les mou-

«ches de passer; ensuite *j'ai* mille éléphants cou-«verts d'armures, devant l'odeur desquels les *che-«vaux des* cavaliers s'enfuiront. Qui, dans le Tou-«ran ou dans l'Iran, oserait se présenter devant moi «espérant me mettre dans la peine par son arrivée? «Mon armée occupe tout le pays d'ici aux portes de «Thisifoun, et l'occupera *toujours*, car je puis en-«core l'augmenter. Qui, ô mon ennemi, t'a donc «trompé, ou celui qui t'a trompé serait-il fou? N'as-«tu donc pas de pitié pour toi-même? Si tu en as, «elle ne paraît pas; car ton œil refuse de distinguer «le bien du mal. Comment un homme sensé peut-il «se livrer à ces discours frivoles?

«Renonce à ce combat et viens vers moi, je ne te «laisserai pas longtemps debout devant moi. Je te »donnerai du pouvoir et ma fille, je te donnerai des «dignités et un diadème. Tu trouveras auprès de «moi de la grandeur et tu seras au-dessus de toutes les «misères de l'état de sujet. Quand le roi d'Iran sera «tué dans la bataille, sa couronne et son trône seront «dans ma main, et je te donnerai son trône et sa cou-«ronne, son diadème, son trésor et tout ce qui est à «lui; je partirai de l'Iran pour le Roum, et cette ar-«mée, ce trésor et ce pays te resteront. Je dis tout «cela, parce que je t'ai pris en gré; tu as commencé «glorieusement cette affaire, tu sais manier une ar-«mée, tu connais les ruses *de guerre*; ton père et ton «grand-père ont été des chefs d'armée. Je ne parle

« pas ainsi par artifice, je veux te faire du bien. Tu « as préparé aujourd'hui avec une si petite armée un « champ de bataille en face de moi, et tu ne rece- « vras plus d'autres messages de moi, si tu refuses « de te rendre à mon désir. »

RÉPONSE DE BAHRAM DJOUBINEH AU ROI SAWEH.

L'envoyé parlait et le Sipehbed écoutait; sa réponse fut une parole sombre. Bahram dit : « O toi « qui portes une mauvaise marque au milieu des « grands qui lèvent haut leur tête, maître du monde « sans valeur, prodigue de paroles, personne ne te « respecte plus. J'ai reconnu, par tes premiers et par « tes derniers messages, que tu étais fort en paroles. « Mais tout homme dont la fin approche tâche de « montrer sa bravoure par ses discours. J'ai entendu « tes mauvaises paroles et mon cœur a tremblé à « l'idée du mal qui pouvait m'en revenir. D'abord tu « as dis que tu tuerais le roi et me donnerais son « pays et son trône. Ceci me rappelle ce mot d'un « homme puissant, que, quand on expulse un men- « diant de son village, il dit partout qu'il a été le « chef, que tous étaient des esclaves et lui le maître. « Mais le soleil ne luira pas sur le monde pendant « deux jours du haut du ciel, avant que j'envoie ta « tête au bout d'une lance au roi du monde.

« Ensuite tu dis que j'aurai à te rendre grâce pour « ta fille, tes trésors, ton armée et ton pays, et que

«je te saluerai comme un roi qui connaît les voies «du monde, parce que tu m'aurais donné ta fille, «que tu n'aurais pas pensé à garder pour toi-même «le trône de l'Iran, que tu m'aurais envoyé de ton «beau palais ta fille et des richesses, et qu'alors tu «aurais un ami comme moi dans l'Iran et que les «héros ne te combattraient pas. Mais ma lance est «aujourd'hui près de ton oreille, je vais te couper la «tête avec l'épée, et quand tu seras mort, ta tête, «ta couronne et ton trésor seront à moi, à moi ta «fille et tout ce que tu as pris la peine d'amasser. «Ensuite tu dis que tu as des couronnes et des trônes, «des éléphants et des chevaux sans nombre. Un «homme illustre, qui s'agitait au milieu des rangs sur «un champ de bataille, a dit qu'un chien court avec «d'autant plus d'ardeur que l'eau est plus loin de sa «coupe. Les Divs t'ont détourné de ta voie quand tu «as déclaré la guerre au roi, et tu trembles devant la «rétribution de Dieu et la conscience de tes méfaits.

«Puis tu dis que tous les grands qui possèdent «des couronnes et des diadèmes sont tes sujets, que «toutes les grandes villes de la terre sont à toi et que «le monde entier est garant de tes paroles. La route «des grandes villes est libre, les sujets et les rois «peuvent la prendre; mais si tu frappes à leur porte, «tu pourrais bien n'obtenir pour royaume qu'un «hallier plein d'épines. Ensuite, quand tu parles de «me pardonner, tu es loin de tenir compte de ma

« bravoure, et quand tu verras ma lance, tu ne me « parleras pas de pardon, et tu ne me demanderas « pas d'être ton sujet. Quand j'aurai formé mes rangs, « je tiendrai pour rien tes troupes et ta cour, tes élé-« phants de guerre et ton trône ; je ne ferai pas plus « de cas de ton armée que d'une obole. Quand un « roi dit tant de choses fausses, il n'acquiert point de « l'honneur dans le monde. Je t'ai donné trois jours « de répit ; mais quand la couronne du soleil qui « éclaire le monde aura paru, on portera ta tête au « peuple d'Iran et on la verra plantée au bout d'une « lance devant le trône *de Hormuzd.* »

L'envoyé partit, les joues jaunes comme le curcuma ; sa fortune, qui avait été jeune et féconde, avait vieilli. Il transmit à Saweh son message et le visage du roi devint noir. Le Faghfour lui dit : « Que « signifie cette faiblesse, en face d'une armée si pe-« tite qu'il faut en déplorer le sort ? » Il se rendit au pavillon de la porte de l'enceinte des tentes royales et ordonna d'apporter les cymbales et les clochettes indiennes, d'amener les éléphants de guerre et les timbales, et de faire lever au ciel une poussière noire comme l'ébène. Le roi qui portait haut la tête devint inquiet des préparatifs de combat que faisait son vaillant fils ; il craignait beaucoup la lutte avec Bahram, les feuilles fraîches de son arbre se desséchaient, et il dit à son fils : « O favori de l'armée ! ne livre « pas bataille avant demain matin. »

Les deux armées rentrèrent dans leurs camps, des rondes partirent des enceintes des tentes des chefs, on alluma des feux des deux côtés, et le monde fut plein de discussions sur ce mystère.

BAHRAM DJOUBINEH A UN SONGE ET DISPOSE SON ARMÉE.

Bahram était resté seul dans sa tente; il fit appeler les Iraniens et discuta avec son armée le plan de la bataille, jusqu'à ce que le monde fût couvert de ténèbres. Les Turcs et les Perses se couchèrent, et ceux qui ambitionnaient la conquête du monde l'oublièrent. Bahram dormait dans sa tente, agité par ses inquiétudes. Ce lion eut un rêve, dans lequel les Turcs le combattaient bravement, toute son armée était battue, la route pour revenir à la cour était coupée; il implorait les héros de l'aider, il était à pied et personne ne le soutenait. Il se réveilla et devint soucieux de ce songe, et sa tête vaillante se remplit de terreurs. Toute la nuit il fut obsédé de soucis et de chagrins, puis il s'habilla et ne parla à personne de son rêve.

Dans ce moment Kharrad Berzin arriva, s'étant enfui de chez Saweh; il dit à Bahram : « Comment « peux-tu être si confiant? regarde donc ce piége « d'Ahriman. Ne livre pas au vent les têtes des Ira- « niens, aie de justes égards pour ces hommes illus- « tres. Je te conjure par ta bravoure, aie pitié de ta « vie, car tu n'as jamais eu une pareille besogne de-

« vant toi. » Bahram lui dit : « Dans ton pays, tu n'as « pu apprendre plus de bravoure que cela ; ils y « vendent tous du poisson, depuis l'été jusqu'à la « saison des frimas. Ton métier est de dresser des « piéges, ta demeure est auprès des bassins d'eau, tu « n'es pas un homme à lances, à massues et à flèches. « Aussitôt que le soleil montrera sa tête au-dessus des « montagnes sombres, je te ferai voir comment se « battent les rois et les armées. »

Lorsque le soleil se fut levé dans le signe du Lion et que le monde fut blanc comme le visage d'une Roumie, on sonna des trompettes d'airain ; il se fit un grand bruit ; le monde fut ébranlé par les sabots des chevaux, et Bahram mit en ordre ses troupes et monta à cheval, une massue, qui avait vu bien des combats, en main. On compta à l'aile droite trois mille cavaliers, couverts de cottes de mailles, des hommes éprouvés. Bahram envoya le même nombre de vaillants cavaliers et d'hommes de guerre à l'aile gauche. Il avait à sa droite Ized Guschasp, qui traversait les fleuves à cheval ; à sa gauche était Kunda Guschasp, un adorateur d'Adergouschasp ; à l'arrière-garde Yelan Sineh, avec une troupe qui ne devait entrer que tard dans la mêlée ; au centre était Hamdan Guschasp, dont le cheval aurait pu embraser les roseaux avec les fers de ses sabots ; chacun avait sous lui trois mille héros, des cavaliers vaillants, au cœur de pierre.

On fit devant l'armée cette proclamation : « O vous « armés de lances et de casques d'or! quiconque de « cette armée s'enfuira du combat, quand même il « aurait devant lui un lion ou un léopard, je jure par « Dieu que je lui trancherai la tête et consumerai « dans le feu son corps sans valeur. » Il y avait deux routes qui conduisaient à son camp, par lesquelles on pouvait s'enfuir facilement; il fit élever sur ces deux routes une barricade de terre, haute de dix empans, puis il se rendit au milieu de ses troupes. Le Grand Scribe du roi des rois s'approcha du Pehlewan de l'armée et lui dit : « Tu n'es pas assez fort « pour cela, et si tu veux calculer, tu verras que ce « n'est pas sensé. Regarde donc les armées sur ce « champ de bataille, nous ne sommes que comme un « poil blanc sur la robe d'un bœuf noir. L'Iran de« viendra dans cette guerre comme un enfer et tout « notre pays se changera en désert. On ne voit ni la « terre, ni l'eau, ni la montagne, tant il y a de Tou« raniens armés d'épées. »

Bahram poussa des cris violents et lui dit : « O « homme lâche et d'une triste fortune! ton affaire, « c'est l'encrier et le papier. Qui, dans cette armée, « t'a dit de compter les hommes? » Le scribe s'approcha de Kharrad Berzin et lui dit : « Bahram n'est « qu'un compagnon du Div. » Les deux vieillards cherchèrent un chemin pour s'enfuir et pour échapper à la destruction; les deux scribes se mordaient les

lèvres de peur *d'un côté* du roi des rois, *de l'autre* de la pluie de flèches. Or il y avait une hauteur escarpée, loin du champ de bataille, et écartée de la route des cavaliers touraniens; ils y montèrent tous les deux, parce que l'on pouvait de là observer les armées, et ils attachèrent leurs yeux sur les Turcs et sur Bahram, pour voir comment il se comporterait à l'heure du combat.

Quand le vaillant Bahram eut mis en ordre son armée, il quitta dans une grande émotion le champ de bataille et se roula dans la poussière devant Dieu, disant : « O Juge suprême, juste et saint! si tu trouves « que cette guerre soit injuste, si tu préfères Saweh « à moi, donne-lui du sang-froid dans la bataille et « la victoire sur les Iraniens. Mais si c'est ta cause « que je défends, si c'est pour elle que je mets en « danger ma tête dans le combat, accorde de la for- « tune à moi et à mon armée, et rends par cette « guerre la prospérité au monde. » Il quitta ce lieu très-ému et monta à cheval, une massue à tête de bœuf en main.

BAHRAM DJOUBINEH LIVRE BATAILLE AU ROI SAWEH.

Saweh, de son côté, s'adressa à ses troupes, disant : « Mettez en œuvre la magie pour faire trembler « le cœur et les yeux des Iraniens et vous préserver « de tout mal. » Tous les magiciens pratiquèrent leurs sorcelleries et lancèrent du feu dans l'air; il s'éleva

un orage et un nuage noir, et il en tomba une pluie de traits sur les Perses. Bahram s'écria : « O grands, « ô puissants et chefs de l'Iran! fermez les yeux de- « vant ces sortiléges et menez l'armée au combat avec « fureur; car tout cela n'est que tromperie et sorcel- « lerie, et il faut plaindre ceux qui emploient de pa- « reils moyens. » Les Iraniens poussèrent de grands cris et prirent leurs armes pour verser du sang.

Saweh vit de son côté du champ de bataille que ces actes magiques ne réussissaient pas. Il conduisit alors son armée contre l'aile gauche, sur laquelle il se jeta comme un loup sur des brebis : il rompit les Perses de ce côté et puis attaqua le centre de leur armée. Bahram observa du centre de l'armée ce qui se passait, il vit ses troupes s'enfuir devant les Turcs, accourut et jeta trois hommes à bas de leurs chevaux dans la poussière, disant : « Voici comment on doit « se battre, voici notre manière, voici ce qu'il faut « faire! N'avez-vous donc pas honte devant le maître « du monde et devant les grands illustres et fortunés? » Il se porta à son aile droite comme un lion féroce que pousse la faim; il rompit un grand corps d'armée, et l'étendard du chef disparut. De là il se dirigea vers le centre, là où se trouvait le chef de son armée et dit : « Maudite soit cette affaire! Si ce « combat se prolonge, notre armée sera dispersée; « regardez comment est la route. » Ils allèrent et cherchèrent; mais il n'y avait pas de route, car sur la

route praticable on avait établi une colline. Alors il dit à ceux qui faisaient l'ornement de l'armée : « Devant nous est un mur de fer, et il n'y a que ceux « qui sauront y faire une brèche et traverser ce mur « qui seront en sûreté, rentreront en vie dans l'Iran « et arriveront auprès du roi des braves. Versez vail- « lamement du sang, couvrez vos têtes avec vos bou- « cliers et frappez de l'épée. Si la Fortune, qui veille, « nous est favorable, elle récompensera nos fatigues « par des trônes et des diadèmes. Que personne n'a- « bandonne son espoir en Dieu pour que le jour « brillant ne se tourne pas en ténèbres. »

Le roi Saweh dit à ses grands : « Amenez les élé- « phants sur le front de l'armée, faites avancer les « troupes en masse pour le combat, rendez à l'ennemi « le monde sombre et étroit. » Lorsque Bahram vit de loin les éléphants, il devint inquiet, tira l'épée et dit aux grands : « O hommes illustres et vaillants ! « bandez vos arcs de Djadj, placez tous vos casques « sur vos têtes. Je conjure par la vie et la tête du roi « du monde, qui est l'élu des grands et la couronne « des hommes de bien, tous ceux qui ont un arc et « des flèches de bander à l'instant leurs arcs, de « planter dans les trompes de l'éléphant une flèche « en bois de peuplier, avide de sang et à triple bois, « puis de saisir vos massues, d'aller au combat et « d'exterminer l'ennemi. »

Le Sipehbed banda son arc, plaça sur sa tête un

morion d'acier, et se mit à faire pleuvoir devant lui une pluie de traits, se servant de son arc comme d'un nuage de printemps. Derrière lui s'avançaient ses troupes; les étoiles furent obscurcies par les plumes et les pointes des flèches. Ils percèrent les trompes des éléphants avec leurs traits, et les vallées et la plaine devinrent comme une mare de sang. Lorsque les éléphants se sentirent ainsi blessés par la pointe des flèches, ils foulèrent aux pieds leur propre armée; ils tournèrent le dos pour échapper aux blessures et traversèrent toute l'étendue du champ de bataille; l'armée les suivit, le monde devint comme les eaux du Nil, l'armée tomba dans la confusion, beaucoup d'hommes furent tués et la mauvaise fortune arriva pleinement à ses fins.

Or il y avait une belle colline dans ces lieux, derrière cette armée en déroute; on avait placé sur la colline un trône d'or, sur lequel Saweh, le roi avide de combats, était assis. Son armée était comme une montagne de fer en motion, toutes les têtes étaient couvertes de poussière, toutes les âmes étaient sombres; derrière les hommes venaient les éléphants de guerre, ivres et broyant les guerriers sous leurs pieds de devant. Les yeux de Saweh se remplirent de larmes; il tâchait de comprendre comment son armée avait été défaite. Il s'empressa de monter sur un cheval arabe isabelle, et s'élança de peur qu'il ne lui arrivât malheur; derrière lui courut Bahram, semblable à

un éléphant en rut, un lacet suspendu à son bras, un arc dans sa main, il dit à ses troupes : « O vous « qui portez haut la tête! la mauvaise fortune a mis « sa marque sur eux. Ce n'est pas un temps pour se « dire des secrets ni un jour pour parler, courez avec « vos vieilles épées, faites pleuvoir sur eux une pluie « de traits, faites un effort, agissez comme il convient « à des cavaliers. »

Il monta sur la colline où Saweh s'était tenu sur son trône et avec son diadème d'or, et il le vit sur un cheval arabe, semblable à un lion et bondissant vers la plaine comme un tigre. Il choisit une flèche en bois de peuplier, garnie de quatre plumes d'aigle, avec une pointe brillante comme l'eau. Il frotta de sa main son arc de Djadj, plaça l'anneau sur la *corde en* peau de cerf, étendit droit la main gauche et courba l'arc avec la main droite. La courbure de l'arc de Djadj fit entendre un craquement, la flèche partit en frôlant le doigt de Bahram et traversa l'épine du dos de Saweh. Celui-ci tomba dans la poussière, la tête en avant; il se forma sous lui un ruisseau de sang, et ainsi finit ce roi, maître d'une si grande armée, d'un trône d'or et d'un diadème d'or. Telle est l'action du ciel qui tourne; jamais tu ne lui trouveras le visage miséricordieux; prends donc garde de t'enorgueillir d'un puissant trône, et, si certain que tu sois de ta sécurité, crains le mal *futur*.

Le vaillant Bahram arriva sur lui, le traîna sur

la poussière sombre, et coupa cette tête royale sans qu'aucun des siens s'en fût approché. Quand les Turcs arrivèrent près de leur roi, il n'était plus qu'un cadavre sanglant jeté sur la route; ils poussèrent tous de grands cris, la terre devint pleine de tumulte et l'air plein de bouillonnements. Son fils dit : « C'est « l'œuvre de Dieu et la fortune a veillé sur Bahram. » La route que prenait l'armée des Turcs était si étroite que beaucoup d'hommes périrent dans ce défilé, beaucoup d'autres furent foulés aux pieds des éléphants, et pas un sur dix ne revint chez lui; les autres avaient péri sous les pieds des éléphants ou avaient eu la tête coupée sur le champ de bataille.

BAHRAM DJOUBINEH FAIT TUER UN SORCIER.

Lorsque neuf heures de ce jour de malheur furent passées, *les Iraniens* ne virent plus un seul ennemi en vie, excepté ceux qui étaient liés et prisonniers, leurs âmes percées de chagrins, leurs corps blessés de flèches. Toute la route était couverte de caparaçons et de casques, de casques qui n'avaient pas garanti ce jour-là les têtes contre la mort, d'épées indiennes, de flèches et d'arcs, que les ennemis avaient jetés de tous les côtés. La terre était devenue une mer par le sang des morts, dans tous les coins on trouvait des chevaux encore sellés.

Bahram faisait le tour de son armée pour s'assurer qui parmi les Iraniens était tombé; lorsqu'il vit

Kharrad Berzin, il lui dit : « Prends au moins aujourd'hui part à nos fatigues. Regarde qui parmi « les Iraniens est mort et la perte de qui nous « devons pleurer. » Kharrad Berzin alla partout, visita outes les tentes, grandes et petites. Il manquait un homme illustre de l'armée, un homme plein de mérite, du nom de Bahram, vaillant personnage de la race de Siawusch, fils d'un Sipehbed, et un des chefs de l'Iran. Kharrad le chercha partout, courant comme un homme en démence, espérant trouver quelque part un indice de lui; il examina bien des blessés et des morts, mais sans découvrir nulle part une trace de Bahram. Le chef de l'armée en fut affligé et alla répétant : « Hélas, ô héros plein « de prudence! » Bahram resta absent pendant quelque temps, puis il reparut, il parut comme la clef d'une porte fermée. Il amenait un Turc aux cheveux roux, qui versait des larmes et avait l'air d'avoir le cœur ulcéré de colère. Djoubineh en voyant Bahram dit : « Puisses-tu n'être jamais le compagnon de la « poussière! » Puis il interrogea ce vilain Turc, disant : « O toi, à la mine infernale, exilé du paradis! qui « es-tu? Quelle est ta naissance, quelle est ta race? « Ta mère aura à te pleurer. »

Il répondit : « J'ai été sorcier et ma vie a été loin « d'être celle d'un honnête homme. Chaque fois que « mon chef va à la guerre et qu'il se trouve dans des « circonstances difficiles, je fais naître dans la nuit

« des songes pour stimuler les hommes qui sont lents.
« C'est moi qui ai produit ton mauvais rêve, espérant « te mettre à mal. Mais il faut que je cherche des « moyens plus puissants, puisque mes sorcelleries « n'ont pas produit leur effet, que la mauvaise étoile « s'est retournée contre moi et que toutes mes peines « sont allées au vent, et si tu veux me faire grâce de « la vie, tu auras acquis en moi un ami plein de « ressources. »

Bahram l'écouta et réfléchit, son cœur se remplit d'anxiété et ses joues pâlirent. Tantôt il se dit : « Cet « homme peut m'être utile au jour du combat et au « moment du danger ; » tantôt il pensa : « Quel profit « Saweh a-t-il tiré de ce sorcier aux voies ténébreuses? « Sache que tout bien vient de Dieu à ceux qui sont « reconnaissants envers lui. » Puis il lui fit trancher la tête et sépara son âme de son vil corps. Quand le sorcier fut mort, Bahram se leva et dit : « O Maître « suprême de la justice et de la droiture! le pouvoir, « la victoire et la majesté, la grandeur et le diadème « du roi des rois, la tristesse et la joie, viennent de « toi, et celui qui choisit ta voie est toujours vail- « lant. »

Le Grand Scribe arriva et dit : « O terrible Pehle- « wan! ni Feridoun le héros, ni Bahram, ni Nous- « chirwan n'ont connu de chef de l'armée comme « toi; tu as la valeur du lion, tu es glorieux et de bon « conseil; tantôt tu protéges, tantôt tu détruis. Tout

« le pays d'Iran ne vit que grâce à toi, tous les Pehle-« wans sont tes esclaves; c'est par toi que le trône du « pouvoir est devenu puissant, c'est par toi qu'ont été « sauvés les sujets. Tu es Sipehbed et fils de Sipeh-« bed. Heureuse la mère qui a mis au monde un fils « comme toi! Ta naissance est illustre, les traces de « tes pieds portent bonheur, tu es de toute façon un « glorieux et intelligent Keïanide. » Là-dessus les grands et les Pehlewans du roi se dispersèrent.

BAHRAM DJOUBINEH ENVOIE À HORMUZD LA TÊTE DU ROI SAWEH ET UNE LETTRE POUR ANNONCER SA VICTOIRE.

Lorsque la nuit sombre eut frisé ses boucles et plongé ainsi les yeux *des hommes* dans le sommeil, et que le voile couleur d'ébène eut paru, le monde se reposa du bruit des timbales, la roue du ciel continua à tourner et se hâta en trouvant que la nuit sombre était bien longue; *à la fin*, le vaisseau jaune *du soleil* sortit de l'eau, les fatigues des hommes reprirent et le sommeil s'enfuit. Le Sipehbed se montra, envoya chez ses compagnons et soutiens, et leur demanda de couper les têtes à tous les morts parmi les grands, les puissants, les vaillants chefs, et tous ceux qui avaient été les maîtres du peuple chez les Turcs, et de planter un drapeau brillant derrière chacune de ces têtes qui avaient formé le diadème des braves. Il fit réunir ces têtes et les prisonniers, et les fit enlever du champ de bataille; puis il appela

le scribe qui écrivait *ses lettres* et lui parla longuement de toutes choses, de cette illustre et innombrable armée, de l'agitation et du sort de cette journée, de cette bataille et des moyens de toute espèce qu'il avait fallu employer contre des troupes si nombreuses, de la lutte et du combat qu'avaient livré les Iraniens, et comment pas un cavalier n'avait ôté son armure pendant toute une journée.

Le scribe écrivit cette lettre au roi, et Bahram choisit dans son armée un messager. Il plaça d'abord la tête de Saweh sur une lance, puis il fit mettre le drapeau que Saweh avait eu dans la bataille, les têtes des grands du Touran et les drapeaux des cavaliers de Chine sur un dromadaire de course, et les fit porter en toute hâte au roi d'Iran. Il envoya les prisonniers et les richesses de toute espèce à Herat, sans y toucher, pour attendre les ordres du roi. Il envoya avec les têtes des cavaliers experts en affaires, pour obtenir la permission du roi d'attaquer avec son armée Parmoudeh *fils de Saweh*. Le *dromadaire* de course partit et un guide précéda les cavaliers.

De l'autre côté, les Turcs se retirèrent dépouillés, sans armes, sans chevaux et sans bagages, et les cavaliers turcs et ceux de la Chine arrivèrent ensemble dans le pays de Touran. Lorsque Parmoudeh apprit les nouvelles, il ôta de sa tête le diadème de la royauté; les Turcs poussèrent un cri de détresse; la

vie paraissait amère à leurs grands; toutes les têtes se couvrirent de poussière, tous les yeux se remplirent de larmes, personne ne mangeait, ne se reposait, ne dormait. Parmoudeh appela auprès de lui les héros, en laissant tomber de ses cils des larmes du sang de son cœur, et demanda pourquoi cette armée innombrable avait échoué au jour du combat. Un de ses conseillers dit : « Nous avons fait trop peu de cas de « l'armée *des Perses*. Jamais personne dans le monde « ne verra de cavalier dans la bataille comme le vaillant Bahram. Son armée n'était pas le centième de « la nôtre, et pas un jeune homme parmi ses cavaliers n'a été blessé. C'est Dieu, le maître du monde, « qui l'a guidé; je pourrais en dire davantage, mais « tu ne devrais pas l'entendre. »

A ces paroles, Parmoudeh devint tout pensif sur ce qu'il devait faire. Il bouillonnait de colère; ses joues pâlissaient et il se décida dans sa douleur à continuer la guerre. Son armée était composée de cent mille hommes vaillants, tous illustres et propres au combat, et Parmoudeh les conduisit de sa résidence dans la plaine, il les conduisit sur le bord du fleuve Djihoun.

Au moment où la lettre du Pehlewan arrivait chez le fils de Nouschirwan, le maître du monde était assis avec ses grands et disait avec désespoir : « O « chefs de l'armée! voilà deux semaines qu'il n'est pas « arrivé à notre cour royale des nouvelles de Bahram.

« Qu'en dites-vous? Qu'est-il arrivé et qu'arrivera-« t-il? Il faut que nous en délibérions. » Pendant que le roi des rois parlait ainsi, le grand maître des cérémonies entra et donna de bonnes nouvelles, disant : « Puisse le maître du monde être éternellement heu-« reux! Bahram a vaincu Saweh et a rendu le monde « brillant par sa victoire. » Le roi fit appeler à l'instant l'envoyé de Bahram et le fit asseoir au-dessus de tous les grands. Cet homme dit : « O roi qui portes « haut la tête! tout s'est passé sur ce champ de ba-« taille selon tes désirs. Puisses-tu vivre toujours heu-« reux et joyeux, car la fortune de tes ennemis a « vieilli. Les têtes de Saweh et de son fils cadet, à « qui son père avait donné le titre de Faghfour, sont « devant ta porte, piquées sur des pointes de lance, « et le pays entier peut les contempler. »

Le roi des rois écouta et se leva; il courba soudain sa taille droite et se mit en prière devant Dieu, disant : « O juge et guide *des hommes!* tu as anéanti « mes ennemis, ô Créateur du soleil et de la lune! « J'étais dans une telle détresse, je désespérais telle-« ment de la fortune que je me disais que je serais « renversé du trône. Ce n'est pas mon Sipehbed, ce « n'est pas ma vaillante armée qui ont amené *la vic-« toire*, c'est Dieu qui a voulu du bien à son servi-« teur. » Il fit apporter cent mille dirhems royaux d'un trésor qui était un héritage de son père; il en distribua aux pauvres un tiers, dont il donna la plus

grande partie à ses serviteurs; il envoya un autre tiers au temple de feu, à celui où l'on célébrait le nouvel an et la fête de Sedeh, pour qu'on le remît aux Hirbeds, qui devaient le placer devant le sanctuaire du feu; enfin il destina le troisième tiers à des hommes actifs qui rétabliraient dans les endroits déserts les caravanserais en ruine, et préviendraient ainsi les dangers et les fatigues de la route. Ensuite il accorda une rémission de l'impôt pour quatre années, tant aux pauvres qu'à ceux qui possédaient des trônes et des couronnes.

On écrivit une lettre de la part du roi aux grands de toutes les provinces, annonçant que Bahram avait vaincu l'armée *ennemie* et qu'on avait coupé la tête au roi Saweh. Le roi resta en prière pendant deux semaines; ensuite, lorsque *le soleil* qui éclaire le monde se leva dans le ciel, il fit appeler l'envoyé du Pehlewan et le fit asseoir en présence des grands. Il écrivit rapidement une réponse à la lettre de Bahram et planta un arbre dans le jardin de sa grandeur; il lui envoya un trône d'argent, des bottines d'or et d'autres objets précieux; il nomma ce terrible Pehlewan gouverneur de tout le pays, depuis la frontière des Heïtaliens jusqu'au grand fleuve (Djihoun); puis il lui dit : « Distribue à l'armée toutes les richesses « que tu as fait ramasser sur la route, excepté le tré« sor particulier de Saweh, qu'il faut envoyer à ma « cour. Ensuite tu combattras Parmoudeh aussi long-

« temps qu'il prétendra à l'indépendance. » Il fit aux Iraniens des largesses et les confirma par des lettres patentes qu'il envoya dans tous les pays.

Puis on revêtit le messager d'une robe d'honneur et les serviteurs *du roi* firent amener le cheval *du messager, ce qui était le signal* de son congé. Le Sipehdar Bahram fut heureux et content quand son envoyé fut revenu; il distribua à ses troupes tout le butin, excepté le trésor de Saweh au cœur impur, qu'il fit porter à la cour du roi par des cavaliers de sa famille, des hommes illustres et pleins d'expérience, et lui-même partit pour la guerre avec son armée.

BAHRAM DJOUBINEH COMBAT PARMOUDEH FILS DE SAWEH. FUITE DE PARMOUDEH AU CHÂTEAU D'AWAZEH.

Lorsque Parmoudeh apprit que Bahram cherchait à s'emparer du trône impérial, il plaça tout ce qu'il avait d'argent, d'or, de joyaux et d'autres richesses dans un château qu'il possédait et qu'on appelait Awazeh, lieu où il était en sécurité et où il pouvait jouir de la vie. Il passa lui-même le Djihoun avec son armée et il s'avança en grande pompe vers le champ de bataille. Les deux armées s'approchèrent l'une de l'autre pour se combattre, elles ne s'arrêtèrent nulle part sur la route; elles choisirent, à deux journées de Balkh, un lieu convenable pour leurs camps, laissant entre elles un espace de deux farsangs, occupé par une large plaine, propre à ser-

vir de champ de bataille. Le lendemain le vaillant Bahram sortit en toute hâte pour jeter un coup d'œil sur les troupes de Parmoudeh.

Celui-ci regarda et l'aperçut; il choisit dans la plaine une colline escarpée, et disposa *devant cette hauteur* toute son armée, qui était telle qu'il ne restait pas de place vide sur cette plaine. Puis Parmoudeh vit des troupes telles que le désert tremblait à leur aspect, il vit au-devant de son armée Bahram, élevant jusqu'au ciel sa tête guerrière, et resta confondu de cette stature et de ces membres, et invoqua à plusieurs reprises le nom de Dieu; il devint inquiet et dit à son escorte : « Ce chef est le compagnon « d'Ahriman; on ne peut pas juger du nombre de « ses troupes et personne ne voudra les attaquer, car « leur Sipehdar est un homme fier et colère, et la « poussière noire sous ses pieds deviendra *une mare* « de sang. Mais quand les ténèbres seront arrivées, « nous ferons une attaque de nuit, rejetant de nos « cœurs toute crainte et tout souci. » Quand il fut rentré dans l'enceinte de ses tentes, il tint un conseil de guerre et dit : « Ceci est une des plus grandes en« treprises, car quoique cette armée soit peu nom« breuse, ce sont des cavaliers et des chevaux magni« fiques et ils occupent le premier rang parmi les « guerriers les plus fiers. Ils sont bien armés et ont « pour chef Bahram, pour lequel les pointes des « lances ne sont que comme des épines et de mau-

« vaises herbes, et qui est plein d'orgueil d'avoir « vaincu le roi Saweh et ivre de sang. Mais si le Créa« teur me vient en aide, je vengerai la mort de mon « père, *mon ennemi fût-il* une montagne. »

Du temps que Bahram était entré en campagne et avait quitté l'Iran, marchant contre les Turcs, un astrologue lui avait dit : « N'entreprends rien le mer« credi. Si tu ne fais pas attention à ce conseil, il « t'en arrivera malheur et tes affaires ne tourneront « pas à ton avantage. » Or, entre les deux armées se trouvait un jardin, au milieu du champ de bataille, et Bahram se rendit le mercredi matin dans ce jardin, disant : « Nous allons nous amuser aujourd'hui ! » On y porta de riches tapis, du vin et des vivres, on y envoya des musiciens, et Bahram arriva au jardin et se mit à boire. Mais lorsque la première veille de la nuit sombre fut passée, une ronde rentra chez Parmoudeh et raconta que Bahram s'occupait de vins et de coupes. Le chef de l'armée choisit parmi ses troupes six mille vaillants cavaliers et envoya ces hommes, qui portaient haut la tête, entourer le jardin, sans montrer de lumière.

Le Sipehbed fut informé de leur mouvement, des intentions et du plan de leur prince, et dit à Yelan Sineh : « O homme illustre ! fais une brèche dans le « mur du jardin. » Puis lui et Ized Guschasp montèrent à cheval avec les plus ardents *de leurs compagnons*, et sortirent du jardin par cette brèche ; Dieu

sait comment ces fiers cavaliers y réussirent. On entendit de la porte *du jardin* le son des trompettes, le Sipehbed se précipita dans la mêlée, on fit rapidement une seconde brèche et *les Perses* renversèrent tout le corps *turc*; Bahram, un javelot en main, bondissait comme fait un homme à moitié ivre. Peu de Turcs échappèrent à sa main, sa tête était insatiable de sang. On entendit le fracas des coups que donnaient les chefs, comme des coups *de marteau* d'acier sur l'enclume des forgerons, et depuis ce jardin jusqu'au camp du roi Parmoudeh, toute la route fut couverte de corps privés de leurs têtes.

Lorsque le hautain Bahram fut de retour à son camp, il médita *à son tour* une attaque de nuit, et quand la moitié de la nuit sombre fut écoulée, le vaillant Sipehbed revêtit son armure et conduisit ses troupes de l'autre côté *de la plaine*, sans qu'une ronde turque l'eût aperçu. Arrivé près du camp *turc*, il fit monter le son des clairons jusqu'à la lune. Lorsque retentit au milieu de la nuit ce son des trompettes, les cavaliers turcs se levèrent soudain, ils se levèrent de tous côtés dans les ténèbres à l'aile droite et à l'aile gauche de l'armée, mais ils ne se reconnaissaient pas l'un l'autre au milieu de l'obscurité et de ces longues lances. On fit sortir des épées des flammes qui brûlaient l'air et la terre; il ne resta pas beaucoup de vaillants Turcs, et le sang rendit les pierres semblables au corail.

Le roi s'enfuit rapidement comme la poussière, la bouche sèche, les lèvres bleues; il courut ainsi jusqu'à ce que l'aurore se fût montrée dans son éclat et que la nuit sombre eût retiré le pan de sa robe; alors le Sipehdar iranien atteignit les Turcs et fit entendre un cri comme celui d'un lion terrible. Il dit à Parmoudeh : « O toi, qui t'enfuis, ne te mêle donc « pas aux hommes de guerre! Tu n'es pas encore un « homme, ô mon fils, tu es un enfant et tu ferais « bien de sucer le lait de ta mère. » Le roi répondit: « O lion destructeur! jusques à quand répandras-tu « du sang? En ce jour de combat, les crocodiles dans « la rivière et les léopards sur la terre sont rassasiés « du sang des nobles, toi seul n'es-tu pas las de le « verser? Je crois que tu es un lion féroce. Tu as « tranché la tête à Saweh, que le ciel qui tourne avait « traité avec tendresse pendant toute sa vie; tu as « détruit son armée de telle façon que le soleil et la « lune en ont eu pitié. Je suis l'héritier de ce vail- « lant roi; sache que moi aussi tu m'as battu misé- « rablement; mais nos mères nous mettent tous au « monde pour la mort, que nous soyons Turcs ou « Perses. Je suis en fuite et tu cours après moi, mais « tu ne me saisiras que quand le moment de ma « mort sera arrivé, et si je reviens les armes à la « main, c'est peut-être moi qui périrai, peut-être « toi. N'irrite pas ton cerveau, n'enflamme pas ta « tête, ce n'est pas ainsi que se conduit le chef d'une

« armée. Je me rends à ma tente, je tâcherai de re-« venir sur mes pas; j'écrirai au roi une lettre telle « qu'il convient aux circonstances actuelles, espérant « qu'il l'accueillera favorablement et qu'il me délivrera « de cette invasion. Je suis l'esclave de son trône, je « renonce à toute idée de souveraineté. Écarte donc « de ton cœur toute pensée de guerre et de lutte, « sois de bonne humeur et livre-toi aux fêtes. »

Bahram l'écouta et s'en retourna, puisqu'il était d'accord avec lui sur la souveraineté. S'étant reposé du combat qu'il avait livré à cette armée, il se rendit au camp du roi Parmoudeh; il fit le tour du champ de bataille et coupa la tête aux chefs *morts*; on réunit ces têtes et elles formèrent une grande masse; Bahram fit amonceler dessus toute une montagne de pierres, et les guerriers illustres donnèrent à ce lieu le nom de Bahram Tel. Il fit porter vers cette colline les armures des cavaliers et tout le butin qu'il voyait; puis il écrivit une lettre au roi sur Parmoudeh et son armée innombrable; il raconta ce qui lui était arrivé avec les Turcs et leur roi avide de combats, qui, de peur de l'épée, avait eu recours à la ruse et était parti de ce lieu abattu et avili. Le Khakan, de son côté, ferma la porte du château d'*Awazeh* et s'assit, livré à une foule de soucis. Beaucoup d'hommes s'assemblèrent autour de son château, mais personne ne connaissait ses plans pour la guerre.

PARMOUDEH DEMANDE PROTECTION À BAHRAM DJOUBINEH.

Bahram dit : « C'est une faiblesse d'ajourner le « combat quand on est en campagne. » Il ordonna à Yelan Sineh de choisir dans son camp trois mille cavaliers, et à Ized Guschasp de faire monter à cheval quatre *mille* héros de cette vaillante armée, et de frapper à la nuque sans aucun délai tous les *Heïtaliens* qu'ils rencontreraient, dans l'espoir de faire sortir le roi de sa forteresse quand il verrait toute la plaine changée en un torrent de sang. Il demeura ainsi pendant trois jours devant la porte du château, et le quatrième, quand le soleil qui éclaire le monde parut dans sa splendeur, il envoya un messager à Parmoudeh, le chef de ce pays et de cette tribu, et lui fit dire : « O chef et roi des Turcs et de la Chine ! « pourquoi préfères-tu ce château au monde entier ? « Qu'est devenue l'ambition de Saweh de conquérir « le monde, où sont ses trésors et son pouvoir ? Où « sont tous ces éléphants bardés de fer, où ces grands « à l'esprit lucide ? Où sont ces tours de magie et « d'incantation, pour que tu te tiennes enfermé de « cette façon ? Tous les pays des Turcs ne lui suffi- « saient pas ; jamais il n'y a eu un homme comme « ton père, et toi tu es assis dans un château comme « une femme, te frappant les joues avec tes deux « mains sanglantes. Ouvre la porte, demande grâce, « appelle-moi ton protecteur auprès du roi du monde.

«Envoie hors du château tes trésors d'or, envoie sur «la plaine toutes les caisses d'argent, ou, si tu veux «garder tes trésors, tu ne conserveras pas le pays, «car un roi doit mépriser l'or. Je suis ton inter-«médiaire à la cour du roi, car je suis le héros «du pays de l'Iran; je te ferai grand au-dessus «de tous les grands; je ferai pour toi plus que tu «ne penses et ne désires, et si tu as un plan qui «puisse *aider* à rendre brillantes tes affaires em-«brouillées, dévoile-le et confie-le-moi; et puisque «ta position est telle, ne cherche pas à la prolonger. «Mais si tu as quelques amis qui veulent faire la «guerre, si tu as beaucoup de trésors et d'or, alors «fais battre les timbales, recommence les combats, «car quand on a de l'argent on ne manque jamais «de troupes.»

L'envoyé arriva et transmit son message; Parmoudeh, qui cherchait à atteindre son but, répondit : «Dis-lui: Abstiens-toi aussi longtemps que tu «pourras de toucher au secret du monde. Tu es «peut-être devenu confiant dans le sort, puisque les «fatigues que tu as endurées ont porté leurs fruits, «mais ne te laisse pas pervertir par la victoire; car, «si tu es jeune, le monde est vieux et personne ne «connaît le secret du ciel qui tourne et qui ne mon-«tre jamais sa face à découvert. Le sarcasme ne sied «pas à l'égard d'un roi; moi aussi j'ai eu une armée, «des éléphants et des timbales; mais le puissant ciel

«aime à mentir aux hommes; garde-toi donc de «laisser prendre ton cœur dans les liens de la pré-«somption. Mon père était un vigilant maître du «monde; tu l'as vu au jour de la bataille; la terre «était l'esclave des sabots de son cheval, le ciel ne «tournait que selon sa volonté; mais il a recherché «ce qu'il n'aurait pas dû rechercher, il a souffert pour «avoir nourri des idées trompeuses. Le mérite dispa-«raît si l'on emploie des incantations, et l'ennemi «en rit de loin.

«Quand tu dis que le nombre de tes troupes est «plus grand que celui des révolutions du soleil et «de la lune, que tes destriers et tes éléphants sont «comme les graines d'herbes que balaye le vent des «ailes d'un moulin, cela durera jusqu'à ce que ton «jour soit passé, car toi non plus tu ne resteras «pas toujours heureux ni la lumière du monde. «Crains le sort, qui sème la vengeance; il pourrait «convertir en poison ton bézoard. Tout homme dont «l'occupation est de verser du sang, de remplir d'in-«quiétude le cœur de ses ennemis, sera tué de la «même manière qu'il a versé le sang de ceux qui «portaient haut la tête. Si tu dévastes le pays des «Turcs, ils finiront par vouloir se venger de toi. «Néanmoins je n'irai pas te combattre sans une «armée, car mes amis m'accuseraient de folie, et je «n'irai pas me présenter devant toi, quoique je ne «craigne pas que tu me mettes à mort; mais tu es

« un serviteur et moi je suis un roi : pourquoi m'hu-« milierais-je devant un serviteur ? Si la nécessité me « force de demander protection à ton roi, il n'y aura « pas de honte, et alors le château, mon trésor et « mes hommes seront à toi, et tu pourras, selon ton « gré, occuper ce pays illustre. » L'envoyé s'en retourna et porta ce message à Bahram, qui en fut rempli de joie.

BAHRAM DJOUBINEH DEMANDE À HORMUZD UNE LETTRE DE PROTECTION POUR PARMOUDEH.

Il fut écrit alors à Hormuzd, le Grand Roi, une lettre qui pouvait porter de bons fruits, et qui disait: « Le Khakan de la Chine demande à se soumettre ; « il est assiégé par le vaillant Bahram et il a besoin « d'une lettre *scellée* du sceau *royal*, et la bonne nou-« velle *que tu l'accordes* sera une fête pour lui. Puis-« qu'il demande notre protection et qu'il est tombé « bien bas de sa haute position, il faudrait que le roi « fût généreux envers lui, toute sa gloire étant passée. »

Lorsque la lettre parvint au roi, il éleva son diadème fortuné jusqu'aux nues ; il envoya convoquer les Iraniens et les fit asseoir devant son trône impérial. Il leur fit lire la lettre *de Bahram* et ils répandirent des pierreries sur le lecteur. Le roi dit aux hommes libres : « Grâces soient rendues à Dieu ! Je « passerai en prières devant lui trois veilles de la « nuit, car le Khakan de la Chine va être mon

« sujet et le ciel sublime sera mon diadème. Le Kha-« kan avait levé sa tête jusqu'à la roue du ciel, il se « croyait le maître du monde; maintenant ce chef de « l'armée, ce conquérant de provinces, est devenu « l'esclave d'un plus puissant, et il est arrivé que ce « chef et maître des Turcs et de la Chine me rend « hommage. Grâces soient rendues au Maître du so-« leil et de la lune, qui m'a accordé les moyens « d'atteindre cette suprématie. Et vous aussi adressez « des prières à Dieu et efforcez-vous de faire le bien « en toute chose. »

Il fit appeler l'envoyé du Pehlewan, et lui parla longuement et avec bienveillance. Il fit demander une ceinture ornée de pierreries dignes d'un roi, une robe royale et un destrier avec une bride d'or, dont tous les boutons étaient incrustés de pierreries. Puis il donna au messager une caisse remplie d'or et beaucoup d'autres choses, et, ayant ainsi fait des présents *à Bahram*, il le déclara le premier des Pehlewans. Puis il fit venir un scribe et l'on écrivit sur de la soie une lettre, disant : « Le Khakan Par-« moudeh est mon ami, il est sous ma protection « dans le pays où il se trouve, et je prends, pour « garant de ce sceau et de ce diplôme, Dieu, qui est « le maître, et dont nous sommes les esclaves. »

Ensuite il fit écrire en réponse à l'ambitieux Bahram une lettre affectueuse et *belle* comme le paradis, dans laquelle il lui dit : « Dirige amicalement Par-

« moudeh et son cortége vers notre cour. Du butin « que tu as fait sur son armée et que tu t'es empressé « de saisir comme c'est le devoir d'un serviteur, en- « voies-en à ma cour ce qui en vaut la peine, et que « le Créateur te soit favorable ! Observe s'il y a « quelque part des ennemis, et si l'un deux a un « lieu de refuge, saisis-le, mets-le sous bonne garde « et brûle sa maison à l'aide d'une étoile heureuse et « d'augures qui présagent un brillant succès. Si tu « as besoin de plus de troupes, j'en augmenterai le « nombre et j'ajouterai à ton trésor; adresse-moi la « demande dans une nouvelle lettre, et j'enverrai « autant de troupes qu'il faudra; insère aussi dans « cette lettre les noms des Iraniens qui sont auprès « de toi et dont tu as pu apprécier la bonne conduite; « ils recevront la récompense de leurs fatigues. Je « confierai à ton armée la garde des frontières et je « te donnerai la couronne du commandement. »

BAHRAM DJOUBINEH SE MET EN COLÈRE CONTRE PARMOUDEH.

Lorsque le Pehlewan eut reçu cette lettre, le cœur du héros illustre rajeunit; il resta rempli d'admiration et envoya appeler auprès de lui les Iraniens. Il étala les présents du roi, et tous ceux qui les virent bénirent Hormuzd. Bahram fit connaître aux Iraniens tout ce que la lettre contenait sur eux, et il s'éleva de la salle d'audience un tel cri de bé-

nédiction qu'on aurait dit que la terre en tremblait. Il envoya au château de Parmoudeh la belle lettre de protection qui était arrivée de la part du roi, et elle illumina *de joie* l'âme sombre de ce prince. Cet homme illustre quitta le château en bénissant le nom du roi, livra à Bahram toutes les richesses que contenait le château et se prépara pour le départ. Lorsque Bahram apprit qu'il faisait des apprêts pour se rendre auprès du roi qui portait haut la tête, il envoya dans le château un surveillant pour qu'il fît faire des listes de tous les objets qui pouvaient être utiles.

Le prince orgueilleux descendit du château assis sur un cheval de bataille, comme *il convient à* un homme de guerre, et se mit en route avec son escorte sans s'occuper du vaillant Bahram. Celui-ci l'apprit et s'en trouva blessé, quoique ce fût un roi à qui il avait affaire. Il expédia des hommes et le fit amener à pied et en courant, à la vue de toute l'armée. Parmoudeh lui dit : « Autrefois j'ai porté haut la tête « dans toute assemblée, j'étais indépendant et je suis « devenu suppliant; je suis tombé bien bas de mon « ancienne hauteur, mais aujourd'hui tu n'as pas mon- « tré une bonne nature en me faisant amener devant « toi, ô homme malfaisant ! J'ai en main une lettre « de protection et je veux me rendre auprès du roi, « espérant qu'il me traitera comme un frère, et que « ma mauvaise fortune sera allégée. Que me veux-tu

« maintenant, puisque je t'ai livré mon trône, mon « lieu de repos et mes richesses? »

Bahram se mit en colère, ses yeux s'injectèrent de sang, les paroles de Parmoudeh l'exaspérèrent, et dans sa fureur il le frappa avec un fouet, comme le font des vilains. On chargea à l'instant les pieds de Parmoudeh de fers et on l'enferma dans une tente étroite. Kharrad Berzin vit tout cela et dit : « Ce « Pehlewan a perdu la raison. » Il se rendit auprès du Grand Scribe et lui dit : « Ce Pehlewan audacieux « n'a pas d'intelligence pour la valeur d'une aile de « mouche, et c'est pour cela qu'il ne respecte per- « sonne. Il faut lui dire qu'il se perd sans ressource « et qu'il n'a pas de pire ennemi que sa colère. » Les deux hommes se rendirent auprès de Bahram, la langue pleine de conseils, le visage sombre, et lui dirent : « Tu as donné au vent les fruits de toutes « ces fatigues; il ne faut pas que la tête d'un grand « soit remplie du feu *de la colère.* »

Bahram reconnut qu'il avait fait une action vile et qu'il avait jeté dans l'eau la brique séchée; il se repentit, fit ôter les fers à Parmoudeh, et se frappa la tête de ses mains, honteux de ce qu'il avait fait; il lui envoya un cheval avec une bride d'or et une épée indienne à fourreau d'or. Il se rendit en même temps chez lui, pour faire revenir la sérénité dans son âme troublée, et resta avec lui jusqu'à ce qu'il eût repris ses armes et fût monté sur un cheval ar-

dent. Ensuite le Sipehbed l'accompagna sur la route, et il vit que le visage du roi n'était pas calme; au moment de prendre congé de lui, il dit : « Tu m'en « veux dans ton âme; mais, s'il en est ainsi, ne le « dis pas au roi d'Iran, car tu ne tirerais aucun hon- « neur de cette affaire. »

Le Khakan lui dit : « C'est contre le sort que j'ai « à porter des plaintes, et je les ai adressées à Dieu. « Je ne suis pas de ceux qui aiment à parler contre « les autres; mais si ton roi n'apprenait pas ce qui « s'est passé, il ne serait pas digne d'être roi. C'est « le ciel qui tourne qui m'a jeté dans les fers, et « jamais je ne dirai que c'est un esclave qui m'a fait « ce mal. » Ces paroles firent pâlir Bahram, il se tordit, mais il eut le courage de dévorer sa colère. Il répondit : « Un homme illustre et puissant a pro- « noncé ces paroles mémorables : Abstiens-toi, autant « que tu le peux, de répandre la semence du mal; si « tu la répands, le sort t'en fera goûter les fruits. « C'est donc en vain que j'aurai incliné mon cœur « vers toi, que j'aurai voulu faire ton bonheur dans « le monde, que j'aurai écrit en ta faveur au roi du « monde, et que je me serai tu sur ce que j'avais à « te reprocher? »

Le Khakan lui dit : « Tout cela est le passé, et ce « qui est passé n'est que du vent. Mais, quoiqu'on « s'accable d'injures pendant le combat, on doit avoir « de la patience quand on a fait la paix; et si pour

« toi la colère et la concorde ne sont qu'un, c'est « qu'évidemment tu as peu de sens. Quand le chef « d'une armée ne suit pas la voie de son maître, il « lui arrive malheur de s'être *cru le plus* sage. Il faut « marcher sur le chemin de Dieu; il faut arracher de « son cœur tout ce qui est ténébreux. Maintenant tu « devrais ne plus en parler, car le mal passé vaut ce « que vaut le vent. » Bahram écouta les paroles du Khakan et dit : « J'avais espéré que cela resterait se- « cret; mais tes plaintes ne me feront pas de mal, et « je ne vais pas me cacher sous un voile en soie *comme* « *une femme;* toi, va à la cour et dis ce que tu vou- « dras, car ma gloire n'en sera pas diminuée. » Le Khakan lui dit : « Sache qu'un roi qui ne tiendrait « pas compte des bonnes et des mauvaises actions, et « se tairait quand ses serviteurs font du mal, serait « un insensé et un écervelé. Si un homme, fût-il de « tes protecteurs ou de tes égaux, te voyait de loin « faire une mauvaise action, il t'appellerait un vau- « rien et un étourdi, et Hormuzd, un roi dépourvu « de sens et à l'esprit borné. » Bahram pâlit en enten- dant ces paroles; Kharrad Berzin le regarda et craignit que cet homme violent et sanguinaire, blessé dans son orgueil, ne tuât Parmoudeh; il dit à Bahram : « O Sipehdar du roi! refrène ta colère et retourne- « t'en. Le Khakan a parlé avec droiture; écoute-le et « ne te laisse pas aller à de mauvaises pensées. Si « vous ne vous étiez pas parlé avec tant de froideur,

« ni lui ni toi n'auriez éprouvé tant de peines. » Bahram lui répondit : « Cet homme maladroit cherche à « rejoindre son père. »

Le Khakan lui dit : « Ne fais pas cette mauvaise « action ; faut-il donc que je n'atteigne pas la vieil- « lesse parce que j'ai perdu mon père? Ceux qui te « ressemblent ont la tête remplie de la poussière et le « cœur de la fumée de leur vanité ; ils ne pensent « qu'au mal, ne peuvent s'accommoder de personne et « s'élèvent par des voies tortueuses et la cruauté. Tu « veux me faire peur du roi des rois, tu veux trou- « bler ma tête par l'idée de ce qui peut arriver ; mais « Hormuzd est mon égal parmi les hommes qui « portent haut la tête, il ne ressemble pas à un es- « clave qui me veut du mal *comme toi*. Il a du sens « et de la douceur, il est de grande naissance, et il « a connu beaucoup d'hommes illustres. Je te con- « jure par la vie et la tête du roi de l'Iran de t'en « retourner d'ici. N'augmente pas tes torts envers « moi en te laissant aller à me répondre ; ne parle « plus, pour que tu n'aies pas à entendre une ré- « ponse. »

Bahram écouta ces paroles et s'en retourna ; il rentra dans son camp la tête pleine d'idées de vengeance. Ce chef éprouvé dans les batailles dit aux grands dont les intentions étaient pures : « Que Kharrad Berzin et ces hommes intelligents, le Grand « Scribe et les autres Mobeds écrivent au roi du monde

« une lettre sur tout ce qui s'est passé en public et « en secret. » Ensuite le Sipehbed dit dans sa colère au *Grand* Mobed et aux Mobeds : « O hommes de « sens! allez maintenant d'ici au château *d'Awazeh*, « hâtez-vous, prenez le vent pour compagnon, et voyez « quelles sont les richesses accumulées dans le trésor « du château. » Les scribes y allèrent, le cœur en terreur et de grand matin; jusqu'à ce que trois veilles de nuit fussent passées, ils couvrirent de leur encre bien des feuilles, et pourtant les écritures n'étaient pas encore achevées. Dans le château on ne pouvait plus passer, tant il y avait de richesses des temps anciens et auxquelles on n'avait jamais touché. Il y avait là, depuis le temps d'Ardjasp et d'Afrasiab, de l'or et des perles qui viennent de la mer et des joyaux qui viennent des mines, et qu'on n'en tire que par *la faveur* du ciel; tous ces trésors étaient dans le château d'Awazeh, dont le nom était illustre dans le monde. On y trouvait la ceinture qui avait appartenu à Siawusch et dont chaque bouton était incrusté de pierreries, et ses boucles d'oreilles, dont personne dans le monde, ni parmi les grands ni parmi les petits, n'avait les pareilles; Keï Khosrou les avait données à Lohrasp, qui les avait transmises à Guschtasp; Ardjasp les avait déposées dans le château à une époque dont personne ne se souvenait plus.

Ils enregistrèrent une à une toutes les choses précieuses que contenait le trésor, et Bahram y envoya

un scribe éloquent, au cœur serein et observateur, qui réunit toutes les richesses qui se trouvaient dans le château et sur le champ de bataille. Parmi ces choses précieuses, il y avait deux boucles d'oreilles et une paire de bottines brodées de perles qui étaient retenues par les bouts des fils d'or qui faisaient partie du tissu; ensuite deux pièces d'étoffe rayée et brochée d'or du Yemen, qu'on pesa, et dont chacune était du poids de sept man. Le Sipehbed, dans sa perversité et sa présomption, ne sut pas observer les règles de la justice; il mit de côté les deux pièces d'étoffe du Yemen et ne parla pas dans sa lettre des bottines. Ensuite il ordonna à Ized Guschasp de monter à cheval avec mille cavaliers choisis dans l'armée qui devaient l'accompagner à la cour du roi; il demanda au Khakan trente caravanes de chameaux, et fit compter devant le chef des chameliers le nombre des bagages à porter. Les cavaliers partirent et le Khakan les précéda, entouré de ses grands.

LE KHAKAN ARRIVE CHEZ LE ROI HORMUZD.

Le Khakan arriva près du roi avec les trésors de ses ancêtres et son escorte, et le roi du monde, aussitôt qu'il en reçut la nouvelle, monta à cheval, une couronne sur la tête et une massue à la main. Il alla ainsi jusqu'à la porte de son palais; et lorsque du vestibule il aperçut le Khakan, il resta pour examiner si celui-ci, à sa vue, mettrait pied à terre avec

son cortége ; il voulait observer cela, puis s'en retourner au palais; ce roi ambitieux de renommée en était très-occupé. Dans ce moment le Khakan arriva à cheval avec Ized Guschasp, mit pied à terre à l'instant et courut vers le roi d'Iran; mais le roi des rois lança son cheval ardent, sans rester un moment avec Parmoudeh sous le vestibule. Le Khakan attendit que le roi maître du monde eût franchi l'espace entre la porte et le palais, puis il voulut le suivre, mais le chambellan du rideau saisit à l'instant les rênes de son cheval. Parmoudeh s'empressa de mettre pied à terre, et montra par cet acte d'humilité la souplesse de son esprit. Il marcha jusqu'auprès du trône, et le roi des rois le reçut très-gracieusement, lui adressa les questions d'usage, le fit asseoir devant lui et se repentit de s'en être méfié. On prépara pour le Khakan un logis digne de lui, on prépara pour lui un beau palais, on y porta tout ce qu'il fallait de meubles et l'on plaça son escorte près de lui. Le roi chargea de toute cette affaire un de ses scribes, et lorsqu'il entendit parler des trésors que Parmoudeh apportait, il les envoya au Meïdan pour que ces précieux bagages restassent confiés aux soins du chef des chameliers.

Lorsque le Khakan se fut reposé pendant une semaine des fatigues de la route, le roi ordonna pour le huitième jour un banquet. Le Khakan, assis à une table devant le roi maître du monde et occupant la

place d'honneur, fit apporter à dos d'hommes devant les grands les charges des chameaux, et quelqu'un compta le nombre des porteurs et trouva qu'on en avait payé ce jour-là dix mille. Le lendemain, à l'aube du jour, le roi fit placer du vin sur les tables et s'assit; on apporta *ce jour-là* cinquante mille *objets*, et le labeur était dur pour le dos des hommes de peine. On avait enlevé d'Awazeh cent trésors, et l'esprit de Parmoudeh était tout résigné. Il fit apporter devant la cour un paquet de vêtements et des boucles d'oreilles et des ceintures ornées de pierreries; on aurait dit que tout l'or et tous les joyaux *de la terre* s'y trouvaient. Toute la salle du banquet retentit du cri : « Puisse le maître du monde être toujours vic- « torieux ! » Le roi dit alors à Ized Guschasp, pour lequel il n'avait pas de secrets : « Que penses-tu de « ce qu'a fait Djoubineh? Il termine vaillamment les « guerres. » Le scribe Ized Guschasp répondit : « O roi « à l'esprit clairvoyant et observateur! sache que les « mets d'une fête où c'est le mot corneille (djoubin) « qui forme le refrain doivent être étranges. » Ces paroles inspirèrent des soupçons au roi et son âme se remplit tout à coup de soucis.

HORMUZD APPREND LE MANQUE DE PROBITÉ DE BAHRAM DJOUBINEH ET FAIT UN TRAITÉ AVEC LE KHAKAN.

Pendant ce temps arriva un vigoureux dromadaire avec une lettre du Grand Scribe, disant :

« Puisse le roi du monde vivre éternellement, puisse « sa tête couronnée se souvenir de son serviteur! « Sache qu'il y avait deux pièces d'étoffe du Yemen, « des bottines brodées de perles fraîches et des bou- « cles d'oreilles provenant du noble Siawusch, dont « nos âmes vénèrent le souvenir; le Pehlewan a em- « porté d'ici tout cela, mais il ne faut pas s'en éton- « ner, car il avait supporté bien des fatigues. » Hormuzd, qui cherchait une bonne renommée, demanda au petit roi *Parmoudeh* de lui raconter en détail tout ce qu'il savait là-dessus, et celui-ci rapporta tout de la même manière. Le roi des hommes qui portent haut la tête éclata en colère et dit: « Djoubineh s'é- « gare, il lève sa tête jusqu'à la lune. D'abord il a « frappé le Khakan de la Chine, comme on devait « s'y attendre d'un homme de sa naissance: ensuite « il n'a pas pu se passer de boucles d'oreilles; est-il « donc devenu roi? Toutes ses fatigues sont devenues « du vent, tout ce qu'il a fait de bien a tourné à « mal. »

Il dit cela, appela Parmoudeh, et le fit asseoir à la place d'honneur, et ils restèrent là, buvant du vin jusqu'à ce que la nuit fût arrivée, secouant ses boucles noires. Hormuzd dit au Khakan: « Tu as « éprouvé bien des fatigues pour venir me voir à « cette cour; » puis, assis comme il était, il étendit la main et saisit celle de Parmoudeh, qui en fut confondu. Le roi lui dit: « Prête-moi un nouveau ser-

« ment, mets toute cette affaire sur un autre pied ; « jure par Dieu qui est au-dessus de tout ce qui est « grand, qui fait briller Vénus et Jupiter, que, de « retour dans ton pays, tu ne te détourneras ni de « moi ni des grands de ma cour. » Ils firent alors un serment solennel, par Dieu le tout-saint, par la vie des grands, par la couronne et le trône, par le soleil et la lune, par Adergouschasp, par le sceau et le diadème, que le Khakan resterait fidèle au roi et que celui-ci ne l'affligerait jamais en rien. Ils prononcèrent ces paroles, se levèrent et se rendirent dans leurs chambres à coucher.

Lorsque le soleil jaune parut au haut des montagnes et que la tête des rois sortit du sommeil, le roi illustre fit apprêter des présents d'objets d'or et d'argent, de chevaux et de diadèmes, de ceintures d'or incrustées de pierreries, de bracelets, de colliers et de boucles d'oreilles, de chevaux arabes avec des brides d'or et d'épées indiennes aux fourreaux d'or, et il envoya tout cela au Khakan. Il l'accompagna sur la route pendant deux stations, le troisième jour Parmoudeh fit une longue journée et envoya au roi ses adieux et le roi s'en retourna.

Quand le Pehlewan de l'armée eut connaissance de ces présents du roi du monde, et que le Khakan de la Chine arrivait après avoir été si bien traité par le roi, il alla à sa rencontre avec tous ses amis parmi les Iraniens. Il fit préparer des provisions partout

où Parmoudeh devait passer, dans les villes et les bourgs, et dans les stations, qu'elles fussent dans la montagne ou dans la plaine, puis il se présenta devant lui, demandant pardon, et honteux dans son âme malveillante. Quand il aperçut Parmoudeh, il lui offrit ses hommages; mais le Khakan de la Chine détourna la tête et refusa d'accepter ce que le Pehlewan avait amené, que ce fussent des provisions, des caisses d'or ou des esclaves. Bahram l'accompagna sur la route, mais le Khakan ne le regarda pas. Bahram continua ainsi et parcourut à sa suite trois stations, sans que Parmoudeh l'eût appelé auprès de lui une seule fois, et le quatrième jour il reçut du Khakan ce message : « Retourne, car tu as éprouvé « bien des fatigues. » Bahram le quitta là-dessus et se dirigea en colère vers Balkh.

HORMUZD ENVOIE À BAHRAM UNE BOÎTE À FUSEAUX ET UNE ROBE DE FEMME.

Le roi non plus n'était pas content de Bahram, et sa colère lui obscurcissait l'esprit, d'abord parce que Bahram avait maltraité le Khakan et lui avait manqué de respect, ensuite à cause de sa hardiesse de s'approprier des choses précieuses qu'il n'avait pas la permission de prendre. Le roi fit écrire à Bahram : « O Div malfaisant! tu ne sais donc plus « qui tu es, tu crois donc n'avoir plus besoin des « grands? Tu ne vois pas que le succès vient de

«Dieu et tu veux t'asseoir sur la roue des cieux? «Tu as donc oublié toutes les peines que j'ai «prises; que c'est mon armée que j'ai donnée et «mes trésors que j'ai dépensés? Tu ne marches «pas dans la voie des Pehlewans, tu lèves ta tête «jusqu'au ciel. Tu t'es écarté de mes ordres, tu «as arrangé les affaires autrement *que je ne voulais.* «Voici un présent digne de toi, convenable et ap«proprié à ton mérite.» Le roi mit son sceau sur la lettre et se fit apporter une boîte noire à fuseaux, remplie de fuseaux, de coton et de beaucoup de choses dégoûtantes, puis il ajouta une tunique bleue en poil, des pantalons rouges et une coiffe jaune *de femme;* il choisit un messager sans consistance et digne de porter un aussi misérable présent, et lui dit : «Porte ceci à Bahram et dis-lui *en mon nom :* «O homme sans valeur et sans naissance! Tu as chargé «de fers le Khakan de la Chine, tu t'es fait un plai«sir d'avilir les grands, mais je te ferai descendre du «trône que tu occupes, et dorénavant je ne te comp«terai plus pour un homme.» Le messager partit avec le présent, rapide comme le vent, et il garda dans sa mémoire les paroles qu'il avait entendues.

Lorsque Bahram vit la lettre et le présent, il resta calme et silencieux. Il se dit : «Voici donc ma récom«pense, et voici comment ce roi m'attaque. Cette mau«vaise action ne vient pas de la tête du roi, elle ne «peut venir que des calomnies de mes ennemis. Le

« maître du monde est le maître de ses esclaves, et « il est dans son droit s'il me traite avec ignominie, « mais je n'aurais pas cru que les malveillants eussent « trouvé accès auprès du roi. Depuis que j'ai quitté « avec tant d'ardeur la cour du roi, accompagné « d'une faible armée, tout le monde a vu ce que j'ai « fait, et ce que j'ai supporté de soucis, de fatigues « et de dangers. Si la récompense de mes peines est « l'avilissement, si la fortune ne me vaut que des in- « dignités, je me plaindrai au Maître du ciel instable « qui m'a retiré de cette façon toute sa tendresse. »

Il invoqua le Maître de la justice de qui vient tout bien, puis il revêtit les vêtements rouges et jaunes, plaça devant lui la boîte noire à fuseaux et tout ce que le roi lui avait envoyé, et fit venir chez lui tous les grands, tous les hommes illustres de la cour du roi qui se trouvaient à l'armée. Son âme té-nébreuse était pleine de préoccupations. Lorsque les grands, vieux et jeunes, arrivèrent, ils virent le Pehlewan vêtu de cette façon; ils restèrent confondus d'un pareil événement, et tous leurs cœurs se remplirent d'anxiété. Le Pehlewan de l'armée leur dit: « Voici la robe d'honneur que m'envoie le roi. Le roi « est le maître du monde et nous sommes ses esclaves, « nos cœurs et nos âmes sont pleins d'attachement « pour lui. Qu'en pensez-vous, vous qui êtes clair- « voyants? Que dirons-nous au roi du monde? »

Ils lui répondirent unanimement : « O illustre

« Pehlewan plein de mérite! si c'est ainsi que le roi « te tient en honneur, ses troupes ne sont plus que « des chiens devant sa cour. Réfléchis à ce qu'a dit à « Reï ce vieillard intelligent, dans son indignation « contre Ardeschir. Je suis dégoûté du Mobed et du « trône du roi, puisqu'il ne s'inquiète pas du bien « ou du mal qu'il me fait. Un homme qui te « manque de respect, qu'en veux-tu obtenir? com« ment peux-tu en tirer de l'honneur? » Bahram répondit : « Ne parlez pas ainsi ; le roi est la « source de l'honneur dans l'armée. Nous tous som« mes ses esclaves, c'est lui qui donne et nous te« nons tout de lui. » Les Iraniens lui répliquèrent : « Dorénavant nous ne prendrons plus nos armes. « Aucun de nous ne veut qu'Hormuzd reste roi de « l'Iran, et que Bahram reste Pehlewan de l'armée. »

Ayant parlé ainsi, ils sortirent du palais du Sipehbed et se répandirent dans la plaine; Bahram leur donna tous les conseils qu'il put, mais tout en donnant des conseils il contenait sa langue.

BAHRAM A UNE VISION DE LA FORTUNE QUI L'ATTEND.

Ainsi se passèrent deux semaines; le Sipehbed sortit alors de son palais dans la campagne et arriva auprès d'un bois plein d'arbres, qui invitait les hommes heureux à boire du vin. Il aperçut sur la prairie un onagre qui était le plus beau qu'on eût jamais vu. Bahram le suivit doucement et sans échauf-

fer son cheval. Dans la forêt et à l'endroit le plus propre à la chasse, se présentait un défilé étroit; lorsque l'onagre l'eut franchi, apparut une plaine parsemée de jardins et de terres incultes. Bahram chevauchait, l'onagre courait, l'homme et son destrier étaient noyés dans la sueur. Bahram, jetant un regard sur cette plaine, vit apparaître un magnifique château, vers lequel il se dirigea, de même que l'onagre qui courait devant lui et cherchait son chemin. Il poussa son cheval jusque devant le château, suivi par Ized Guschasp, à qui il remit les rênes de son destrier ardent, en disant : « Puisse la prudence « être toujours ta compagne! » Ensuite le Sipehbed entra à pied sous le portail du château, sans avoir de guide.

Ized Guschasp attendit pendant quelque temps, tenant le noble cheval du Sipehbed. Yelan Sineh, qui les avait suivis, arriva tout armé et monté sur un cheval ardent, et le vaillant Ized Guschasp lui dit : « Entre dans le château, ô vaillant lion ! et re-« garde où est allé notre chef, le Sipehdar, notre il-« lustre *maître.* » Yelan Sineh explora le jardin, cherchant son chef et le cœur rempli d'inquiétude. Il vit un palais plus beau que tout ce qu'il avait vu ou dont il avait entendu parler dans l'Iran; dans une partie du palais, il aperçut une salle voûtée dont son œil ne pouvait atteindre la hauteur; dans cette salle était placé un trône d'or, incrusté dans toutes ses

parties de perles et de pierreries. Un drap de brocart roumi, brodé de figures en pierres fines et en or pur, couvrait le trône sur lequel était assise une femme portant une couronne, svelte comme un cyprès et belle comme le printemps. Devant le trône était un siége en or, sur lequel était placé le Pehlewan de l'armée, et tout autour du trône se tenaient de nombreux esclaves, des idoles au visage de Péri, sur lesquels veillait la fortune. *Bahram et la femme* se dirent en secret bien des choses que personne n'entendait qu'eux deux.

Lorsque la femme aperçut Yelan Sineh, elle dit à un esclave : « Mon bel ami, va vite dire à cet homme « au cœur de lion qu'il n'a pas le droit d'entrer ici ; qu'il « aille rejoindre ses camarades ; son maître va partir, « qu'il le précède. » En même temps elle envoya du palais des serviteurs auprès de l'escorte de *Bahram*, avec l'ordre de conduire les chevaux de ces hommes vaillants à l'écurie et d'avoir soin des couvertures et des selles. Le jardinier ouvrit la porte du jardin, sur l'ordre de cette belle hôtesse ; un prêtre de *Dieu le* tout-puissant entra dans le jardin, priant silencieusement et tenant le Barsom en main. On plaça des tables tout autour du jardin et l'on fit venir des mets plus nombreux qu'on ne peut l'imaginer. Lorsque le dîner fut terminé, on amena en courant les chevaux de ces hommes qui portaient haut la tête, à l'endroit où se trouvait le drapeau, et Bahram dit en partant

à cette femme : « Puisse Jupiter être le compagnon « de ta couronne, » et la femme répondit : « Puisses-tu « être victorieux, puisse ton cœur rester patient, « puisses-tu toujours suivre les conseils de la pru- « dence ! »

On aurait dit que les yeux de Bahram versaient une pluie de sang lorsqu'il sortit de ce jardin ; son humeur était changée, il parlait et répondait autrement ; il était comme s'il élevait la tête jusqu'au ciel. L'onagre mâle revint alors, le Sipehbed le suivit à cheval et se laissa guider par lui jusqu'à ce qu'il fût sorti de cette forêt. Il se rendit du lieu de chasse à la ville et ne parla à personne de son escorte de ce qui s'était passé.

Kharrad Berzin le regarda et lui dit : « O homme « puissant et véridique ! quelle est cette merveille que « tu as vue à la chasse et qui dépasse tout ce qu'on a « jamais vu et entendu ? » Mais le Pehlewan Bahram ne lui donna aucune réponse ; il était devenu sombre et il se dirigea vers son palais.

BAHRAM DJOUBINEH PREND DES ALLURES DE ROI.

Le lendemain, lorsque la crête de la montagne devint couleur d'argent et que la brillante lampe jaune parut, Bahram fit étendre un tapis de brocart chinois tel qu'on aurait dit que la terre était devenue un ciel ; il fit placer des siéges d'or dans tout son palais et les couvrit de coussins de tissu d'or. On

plaça un petit trône d'or, sur lequel le Pehlewan de l'armée s'assit ; il fit préparer une séance comme en tient le roi des rois et posa sur sa tête le diadème royal. Le Grand Scribe observait ce qu'il faisait; il vit que Bahram devenait hardi et arrogant; il alla chez Kharrad Berzin et lui raconta ce qu'il savait, ce qu'il avait vu et entendu. Kharrad Berzin écouta son récit, il comprit que c'était la suite de ses anciens griefs, et dit : « O noble scribe ! ne prends pas cette « affaire si légèrement. Il ne faut pas parler de tout « cela, mais il faut cette nuit partir pour *la cour du* « roi. Le roi des rois, notre maître, a fait une folie en « envoyant ce présent d'une boîte à fuseaux; il ne « comprenait pas que cela produirait chez ce lion « avide de combats la révolte que nous voyons ; mais « Bahram a le cœur rempli de l'idée d'une couronne « et a changé maintenant son siége en trône d'ivoire. »

Ils se concertèrent de toute manière et s'arrêtèrent à l'idée de partir, et, ayant combiné une ruse qui leur permît de fuir, ils quittèrent Balkh dans la nuit sombre. Le Sipehbed comprit à l'instant leur plan, car il connaissait leur esprit brillant et éveillé; il dit à Yelan Sineh : « Cours avec cent cavaliers après ces « hommes insensés. » Yelan Sineh atteignit le Grand Scribe et se démena comme un loup, lui prit tout ce qu'il avait sur lui et le ramena chargé de chaînes. Il le conduisit auprès de Bahram pour que celui-ci pût mettre à mort cet homme innocent. Le Pehlewan

lui dit : « O toi qui agis comme un Div ! pourquoi « m'as-tu quitté sans permission ? » Il répondit : « O Pehlewan ! c'est Kharrad Berzin qui m'a fait « trembler en me disant : Tu ne dois pas rester ici ; « tout retard dans ton départ n'est qu'une joie pour « ceux qui disent du mal de toi. Puisque le vaillant « Bahram, le Pehlewan de l'armée, s'assied à cette « cour sur un trône comme un roi, toi et moi devons « craindre pour notre vie, à moins de nous éloigner « d'ici. »

Bahram lui dit : « Cela pourrait arriver ; il faut « délibérer en nous-mêmes sur ce qui peut nous faire « du bien ou du mal. » Il le dédommagea de toutes les pertes qu'il avait faites, il lui remplaça tout sur son propre trésor, puis il lui dit : « Va, réfléchis « profondément sur ce que tu as à faire, et ne t'en-« fuis plus. »

KHARRAD BERZIN AVERTIT HORMUZD DE CE QUE FAISAIT BAHRAM.

De son côté, Kharrad Berzin chemina en secret et en toute hâte jusqu'à ce qu'il arrivât auprès du roi du monde. Il lui raconta tout ce qu'il avait à dire, il lui dévoila tous les secrets. A la fin il conta toute l'histoire de la forêt et de la prairie, de l'arrivée de l'onagre, du défilé, de la tranquillité de Bahram et de sa lenteur, du palais et du trône incrusté de pierreries, des esclaves et de la femme qui portait une

couronne; il dit de point en point ce qu'il avait vu et tout ce qu'il avait entendu de cette affaire. Le roi resta confondu; chaque mot qu'il entendit se grava dans son cœur.

Il se souvint des discours du Mobed et poussa un soupir; il se souvint des paroles du devin qui lui avait dit que cet homme se détournerait de son trône, et fit appeler en toute hâte le Grand Mobed. Il fit asseoir Kharrad Berzin dans la salle et lui dit: « Raconte-nous ce que tu as vu sur la route, » et Kharrad, selon son ordre, se mit à parler et rapporta tous les faits l'un après l'autre. Le roi dit alors *au Grand Mobed* : « Qu'est-ce que cela peut être? il faut « rapprocher tous ces récits : un onagre qui sert de « guide dans la forêt, un château qu'on voit au milieu « du désert, une femme portant une couronne, as- « sise sur un trône d'or, des serviteurs dignes d'un « roi qui se tiennent devant elle. Cette histoire est « comme un de ces rêves dont on parle dans les vieux « contes. »

Le Mobed dit au roi du monde : « Cet onagre aura « été un Div déguisé, qui a détourné Bahram de la « droiture et mis à nu la défaillance de son cœur. « Prends le château pour un cimetière et cette femme « sur le trône pour une magicienne impie qui a exalté « l'orgueil de Bahram et lui a montré la couronne « et le trône du pouvoir. Quand il l'a quittée, il était « hautain et enivré. Sache que jamais il ne t'obéira

« plus. Il porte dans son cœur la blessure de cette « boîte à fuseaux, et la voie dans laquelle le Div magicien l'a fait entrer l'a encore exalté. Il ne fallait « pas envoyer cet indigne présent à un homme qui « était déjà plein d'iniquité. Les Iraniens en ont été « ébranlés et cessent de placer leur espérance dans le « roi. Maintenant cherche un moyen de ramener cette « armée de Balkh à ta cour. » Le roi fut honteux de ce qu'il avait fait, de ce coton et de ces vêtements brodés. Il demanda à Kharrad Berzin ce qu'on avait dit autour de Bahram de cette femme ? Il répondit : « O roi ! toute l'armée a dit que cette femme illustre, « qui était si belle et si parée sur son trône, était la « fortune de Bahram. » Ces paroles remplirent le roi de terreur sur les malheurs que le sort lui réservait.

Peu de jours après arriva un homme envoyé par Bahram le cavalier, apportant une corbeille remplie d'épées, dont toutes les pointes étaient recourbées *par l'usage qu'on en avait fait dans la bataille*. Il la plaça devant le roi, qui examina ces instruments de fer, fit briser les épées et les fit remettre dans cette corbeille malencontreuse, puis il la renvoya à Bahram, faisant ainsi connaître sa pensée secrète sans l'exprimer en paroles.

Bahram ouvrit le couvercle de la corbeille et vit les pointes brisées de ces longues épées qu'on y avait replacées. Cet homme, dont le jugement était déjà troublé, devint plein de soucis; il envoya appeler les

Iraniens, les fit tous asseoir autour de la corbeille; et leur dit : « Regardez ce cadeau du roi, et ne l'es-« timez pas pour peu de chose; il veut dire que cette « armée est sans valeur; les pointes *brisées* des épées « sont la preuve de ce que je dis. »

Les hommes de guerre furent consternés de ce que le roi avait fait et des paroles du Pehlewan de l'armée; ils dirent : « Un jour le roi nous envoie des « fuseaux et des robes brodées *de femme*, un autre jour « il brise nos épées, ce qui est pire que des injures « et des coups. Si jamais Bahram fils de Guschasp « fait passer de nouveau son cheval sur la poussière « de la cour *du roi*, malédiction sur sa cervelle, malé-« diction sur sa peau, malédiction sur cet homme « sans valeur, son père! » Le Sipehbed écouta leurs discours, et voyant que le cœur de l'armée s'était détaché du roi maître de la couronne, il dit : « Ne « vous endormez pas, ne laissez pas troubler votre « esprit, car Kharrad Berzin a dévoilé au roi tout ce « qui s'est dit à couvert. Cherchez tous un moyen de « sauver votre vie et faites tous aujourd'hui un traité « avec moi. Il faudra que j'envoie des hommes de « l'armée sur les routes pour observer les mouvements « de nos ennemis; si je ne le fais pas, vous pouvez « être sûrs que je serai perdu et que toute l'armée « sera exterminée. »

Il parla ainsi, mais son but était tout autre; fais attention et tu en seras étonné. Il tenta l'armée de

toute manière, car dans son cœur il craignait les troupes. Il dispersa des cavaliers par tout le pays pour qu'ils ne laissassent passer aux Iraniens aucune lettre du roi, dont l'effet aurait été de les empêcher de prendre les armes contre lui. C'est ainsi que se passa quelque temps, pendant lequel aucun d'eux ne lut une seule lettre du roi.

BAHRAM EXPLIQUE AUX CHEFS DE L'ARMÉE SON PLAN DE SE FAIRE ROI. SA SOEUR GORDÏEH LUI DONNE SON AVIS.

Ensuite Bahram convoqua les grands et leur fit part de beaucoup de secrets. C'étaient Hamdan Guschasp et le Grand Scribe, Yelan Sineh, un homme illustre et audacieux; le vaillant Bahram, de la race de Siawusch, et le noble et intelligent Kunda Guschasp, et Bahram tint conseil avec ces grands, qui étaient des lions et des hommes de guerre.

Le Pehlewan de l'armée dit à ces hommes ardents et égarés : « O vous, hommes illustres et fiers, tout « le monde a besoin de vos conseils! Le roi est mé« content de nous, sans que ce soit de notre faute, « et vous savez comment il s'est écarté des conve« nances et de la bonne voie. Que ferons-nous et « quel remède y a-t-il! Car il ne faut pas que nous « ayons à pleurer sur nous-mêmes comme des gens « blessés. Quand on cache son mal au médecin, on « est réduit à laisser tomber de ses cils des larmes de « sang; quand on cache aux sages son secret, on rend

« difficile une affaire qui était facile. Je suis affligé « dans l'âme et je vais l'expliquer aux sages de ce « monde. Je suis parti de l'Iran pour faire la guerre « sur l'ordre du roi, conduisant cette petite armée « contre des ennemis plus nombreux que nul n'en « verra, si longtemps qu'il vive. Des hommes comme « le Turc Parmoudeh et le roi Saweh, quand ils « commençaient une guerre contre l'Iran, ne faisaient « pas plus de cas de ce pays que d'une boule de cire, « et pensaient après *leur victoire sur nous* s'attaquer « au Roum. Mais le sort de Parmoudeh et du roi « Saweh a été tel que le monde n'a jamais vu chose « plus étonnante. Malgré toutes les fatigues qu'ils ont « supportées, je ne leur ai pas laissé un éléphant ni « un trésor, et le roi a pu fonder un trésor nouveau; « il est devenu riche, mais il s'est mis en colère contre « son armée. Que ferez-vous pour remédier à cela, « comment guérirez-vous cette blessure? J'ai main- « tenant dit tout le secret de mon cœur; je me dé- « tache de cette royauté, et vous, si vous connaissez « dans ce moment un moyen de salut, hâtez-vous de « parler de tout ce qui touche notre bonheur et notre « malheur. »

Or l'illustre Pehlewan avait dans l'appartement des femmes une sœur à l'esprit brillant, intelligente, du nom de Gordïeh; cette femme au visage de Péri charmait le cœur de Bahram. Elle entendit derrière le rideau les discours de son frère, elle en frémit et

son cœur bondit de colère. Elle entra dans l'assemblée, l'âme pleine de paroles, les lèvres pleines de discours *de sagesse* antique, les yeux inondés de larmes, les joues jaunes comme le curcuma, la langue acérée comme la pointe d'une flèche. Lorsque son frère entendit sa voix, il cessa de parler et de répondre, et de même les Iraniens interrompirent tous leurs discours de peur qu'il n'arrivât un malheur. Gordïeh adressa la parole à ces chefs de l'armée, disant : « O hommes illustres qui cherchez « votre voie! pourquoi devenez-vous si silencieux, « comment avez-vous calmé cette ébullition de vos « cœurs? Que pensez-vous tous de cette affaire et « quel jeu jouez-vous sur ce champ sanglant, vous « les chefs de l'Iran, vaillants et intelligents, vous les « grands à l'esprit éveillé? »

Ized Guschasp le cavalier dit alors : « O descendant « de nobles ancêtres! si nos langues étaient des épées « acérées, elles reculeraient devant les flots de ta « raison. Tout ce que tu fais vient de Dieu et *porte la* « *marque* de ta bravoure, de ta sagesse, de ton intel- « ligence. Il n'est pas nécessaire que nous suivions « la voie des léopards et que nous combattions tout « le monde. Ne me demande plus d'autres paroles, « car ma raison s'arrête là. Mais si tu veux combattre, « nous te soutiendrons, nous nous comporterons « comme des cavaliers en face de cavaliers, et si le « Pehlewan est content de moi, je crois que je res-

«terai toujours jeune.» Bahram écouta son discours et vit que son intention était de se tenir entre les deux partis; son œil tomba sur Yelan Sineh et il lui dit: «Quelle est ta pensée secrète?» Yelan Sineh dit: «O vaillant Sipehdar! quand celui qui marche «dans la voie de Dieu arrive à la victoire et à la «gloire, c'est qu'il ne s'est jamais tourné du côté du «mal, car alors les bénédictions se seraient changées «en malédictions et la roue du ciel se serait remplie «de colère contre lui. Le ciel t'a accordé la gloire et la «fortune, une armée, un trésor, une couronne et un «trône, accepte-les; il y ajoutera encore, et les cœurs «qui se révolteront *contre toi* seront dans l'angoisse.»

Ensuite Bahram dit à Bahram fils de Bahram: «O ami intelligent et compagnon de la raison! que «penses-tu? La fin de cette recherche du trône et du «trésor sera-t-elle le pouvoir ou la douleur et la «peine?» Bahram sourit de cette discussion; il secoua la bague qu'il avait au doigt et dit: «Tant que «ceci restera un objet d'ambition, le roi aura des «serviteurs. *Le roi* est puissant, ne l'évalue pas trop «bas, car on ne peut pas compter pour peu un dia-«dème.» Ensuite Bahram dit à Kunda Guschasp: «O lion qui frappes de l'épée et lances ton cheval! «que penses-tu, que dis-tu de mon affaire? Suis-je «digne du trône?» Kunda Guschasp, le cavalier, répondit: «O toi qui es dans le monde un souvenir «des héros, *tes ancêtres!* un Mobed de Reï a dit:

« Quand un homme qui a de la sagesse et dont les « traces sont fortunées a une fois acquis la royauté, « son âme s'envole au ciel. Il vaut mieux ambitionner « ner la gloire d'être maître du monde que de passer « une longue vie dans la servitude. »

Bahram s'adressa alors au Grand Scribe et lui dit : « O vieux loup, ouvre tes lèvres ! » Le Grand Scribe ferma ses lèvres et resta absorbé dans ses pensées, qui naissaient en foule ; ensuite il dit à Bahram : « Quiconque recherche l'objet de ses désirs l'obtien« dra, pourvu qu'il recherche ce qui lui est dû, car « la main que la Fortune étend est toute-puissante. « Sache que si Dieu, le juste, accorde quelque chose, « il est inutile de vouloir résister. »

Bahram dit à Hamdan Guschasp : « O toi qui as « éprouvé la bonne et la mauvaise fortune ! les paroles « que tu prononceras en présence des grands passe« ront comme le vent et n'auront pas de conséquence « *pour toi.* Dis-nous ce que tu penses sur cette affaire « et sur ses bonnes et mauvaises chances. » Le puissant Hamdan Guschasp répondit : « O toi que ché« rissent les grands ! pourquoi crains-tu les maux que « peut amener l'avenir, pourquoi consultes-tu sur le « diadème de la royauté ? Agis et remets à Dieu ce « qui est fait ; pourquoi étendre la main sur la datte « quand on craint les épines ? Le chef d'un peuple « n'a pas la vie facile, tout est pour lui crainte pour « la vie et fatigue du corps. »

La sœur du Pehlewan souffrait et s'attristait de ces discours; elle n'ouvrit pas les lèvres pendant cette discussion depuis le coucher du soleil jusqu'à minuit. Bahram lui dit : « Ma bonne sœur! que penses-tu « de ce qui s'est dit dans cette assemblée? » Gordïeh ne lui donna aucune réponse, elle n'approuvait pas l'avis de ces grands; *à la fin* elle dit au Grand Scribe : « O homme méchant comme un Div et un loup! tu « crois donc que la couronne et le trône, l'armée, « le pouvoir et la fortune victorieuse n'ont jamais fait « envie à personne parmi les grands, les hommes de « noble caractère, quoique la vie soit plus douce pour « un roi que pour un serviteur? Il faudrait verser des « larmes sur une pareille sagesse. Suivons les cou- « tumes qui ont prévalu sous les anciens rois, écou- « tons les paroles des grands *de ces temps*. Le trône « des rois a été souvent vacant, mais aucun sujet ne « l'a jamais convoité. Ils ont vaillamment protégé le « monde, mais ils n'ont jamais jeté les yeux sur le « trône. Tout homme sage, dont le cerveau est sain « et qui a réfléchi sans passion sur le monde, sait « qu'il est plus doux d'être roi que serviteur, qu'il « vaut mieux être placé en haut que croupir en bas. « Et *pourtant* ils n'ont pas étendu la main vers le trône « des Keïanides, ils se sont revêtus de la ceinture de « la servitude, n'ont attendu la fortune que des rois et « ont tous assujetti leurs cœurs à l'obéissance; car « un homme étranger *à la famille des Keïanides* ne

« doit pas occuper le trône, et c'est la naissance qui « donne le droit au pouvoir.

« Je commence par le roi Kaous, qui a voulu pé« nétrer les secrets de Dieu, compter les astres dans « le ciel, examiner la voûte céleste qui tourne. Il a fait « à Sari une triste et honteuse chute, par suite de sa « perversité et de sa mauvaise nature; mais Gouderz « et Rustem le Pehlewan ne lui ont pas fait de re« proches. Et plus tard, lorsqu'il est allé dans le « Hamaveran, où l'on chargea ses pieds de chaînes « pesantes, aucun *d'eux* n'a essayé de s'emparer du « trône; leur unique sentiment était une chaleureuse « sollicitude pour les rois. Quand les Iraniens dirent « à Rustem qu'il était digne du trône des Keïanides, « il poussa un cri *de fureur* contre ceux qui avaient « parlé, disant : Êtes-vous alliés à la race des Divs? « J'aurais un trône d'or, pendant que le roi serait « captif? Maudit soit ce pouvoir et maudite cette cou« ronne! Il choisit dans l'Iran douze mille cavaliers « propres à conquérir le monde, et montés sur des « chevaux bardés de fer, il délivra de leurs liens « Kaous, Giv, Gouderz et Thous.

« De même lorsque Pirouz fut tué, que la fortune « avait abandonné les Iraniens et que Khouschnewaz « s'assit tranquillement sur ce trône orgueilleux, Sou« feraï, de la famille de Karen, partit et rétablit le « trône des rois. Quand on eut nouvelle de sa vic« toire, des grands de l'Iran partirent pour l'accla-

« mer roi et pour faire d'un sujet le roi du monde. « Mais Souferaï leur dit : Ceci ne doit pas se faire. « Le pouvoir et la couronne appartiennent à la famille « des rois ; Kobad est encore un enfant, mais il gran-« dira; n'introduisons pas le loup dans le domaine « du lion. Voulez-vous donc faire roi un homme qui « ne l'est pas de naissance et livrer à la destruction « toute sa famille? Lorsque Kobad fut devenu homme « et qu'il vit que la tête de Souferaï dépassait sa cou-« ronne, il fit tuer, sur l'instigation d'hommes de « mauvaise race, celui qui était le soutien de son « trône. L'armée se révolta contre le roi Kobad et « plaça Djamasp sur le trône de la justice ; on mit les « fers aux pieds de Kobad, ce vaillant Keïanide, fils « de Keïanide, et un homme de mauvaise nature le « livra à Rezmihr, dans l'espoir qu'il se vengerait « sur lui du meurtre de son père. Rezmihr regarda « autour de lui, et ne voyant personne digne de la « couronne et du trône de la royauté, il lui ôta les « fers pour qu'il pût rétablir ses affaires et revenir à « la prospérité. Mais aucun des sujets du roi ne re-« cherchait la couronne, quoiqu'il y en eût à qui leur « naissance y donnât droit; seulement un Turc, qu'on « appelait le roi Saweh, arriva pour s'emparer du « sceau et du diadème; mais le Créateur du monde « brillant décida qu'il périrait sur la terre d'Iran.

« Qu'est-ce qui a pu t'inspirer l'envie de t'emparer « du trône impérial, toi qui as été son esclave? Yelan

« Sineh fera bondir son cheval, disant : Je vais faire « de Bahram, le fils de Guschasp, un nouveau roi « du monde; je vais en faire un souvenir pour mon « nom. Mais un roi sage, comme Nouschirwan, s'est « rajeuni dans la vieillesse en regardant Hormuzd, « tous les grands de toutes les provinces sont ses sou- « tiens, que dis-je soutiens, ils sont ses esclaves et « ses serviteurs; il y a dans l'Iran trois cent mille « cavaliers, tous des Pehlewans, tous des hommes « illustres; ils sont tous les esclaves du roi et se pros- « ternent devant ses ordres et sa volonté. Le roi des « rois du monde t'a choisi, comme il convient à un « maître illustre, car tu avais de même des ancêtres « célèbres qui avaient partout vaincu l'ennemi. Tu vas « faire du mal en récompense du bien que tu as reçu: « mais sache que c'est sur toi-même que retombera « le mal. Ne laisse pas la passion dominer la raison, « car les sages ne t'appelleront pas un homme pur. « Je ne suis qu'une femme et je donne des conseils « aux hommes, mais je ne suis pas beaucoup plus « jeune que mon frère. Ne livre pas au vent ce que « tes ancêtres ont accompli, et à Dieu ne plaise que « tu aies à te rappeler mes avis! »

Le Sipehdar se mordit les lèvres; toute l'assemblée était étonnée de cette femme et comprit qu'elle disait vrai, et qu'elle ne conseillait que la voie du bien. Yelan Sineh dit : « O noble femme! ne donne pas « ton avis dans l'assemblée sur les affaires des rois.

« Hormuzd va disparaître en peu de temps et le Peh-« lewan va jouir de son trône; et puisque Hormuzd « est *si dépourvu* de mérite, compte que ton frère sera « roi d'Iran. Si *Hormuzd* veut jouir de la couronne « des Keïanides, pourquoi fait-il des présents de fu-« seaux? Envoyer un présent de fuseaux et de coton « à un Pehlewan tel que lui, un homme *comme un* « lion, dont l'épée fait trembler la terre! Fi d'un pa-« reil roi sans foi! Ne parle plus de Hormuzd, le fils « de la Turque; puisse sa race disparaître du monde! « Si tu comptes depuis Keïkobad, cette famille *des* « *Keïanides* a duré mille ans, portant la couronne, « assise sur le trône d'or. Elle est finie maintenant; « ne prononce plus son nom. Ne pense pas non plus « à Khosrou Parviz, car il ne servirait à rien de le « mentionner. Les plus intimes de cette cour sont les « plus humbles serviteurs de ton frère; et si Bahram « dit à ces sujets *de Hormuzd* de charger ses pieds de « lourdes chaînes, ils le feront à l'instant et place-« ront ton frère sur son trône. »

Gordïeh lui dit : « Le noir Div tendra des filets « sur votre route. Ne nous détruis donc pas corps et « âme; je vois déjà tout l'orgueil et toute la vanité « que tu excites. Notre père était gouverneur de Reï; « et toi, en faisant naître cette envie du trône, en « faisant bouillonner le cœur de Bahram, en jetant le « trouble dans notre tribu, tu donneras au vent par « tes paroles tous les fruits des travaux de cette fa-

« mille, ô misérable de mauvaise race! Remplis donc « de désordre ces jours paisibles et fais-toi le guide « de Bahram! » Ayant ainsi parlé, elle rentra en pleurant dans son appartement et devint dans son cœur comme une étrangère envers son frère.

Ils dirent tous : « Cette sainte femme, comme elle « a bien parlé à l'assemblée! on aurait dit que ses « paroles sortaient d'un livre; elle surpasse Djamasp « en sagesse. » Tout cela déplut à Bahram, et les paroles de sa sœur le rendirent farouche, car son âme sombre était si constamment pleine du trône de la royauté qu'il le voyait même en songe. Il se dit : « Ceux qui recherchent la possession du monde fu« gitif ne l'obtiennent que péniblement. » Il ordonna de préparer des tables et de faire venir du vin, de la musique et des chanteurs, et il dit à ces chanteurs : « Aujourd'hui vous nous donnerez les chants « héroïques; je veux que vous ne fassiez entendre à « mes hôtes que la chanson des Sept Aventures, qui « raconte comment Isfendiar est allé au château d'ai« rain et quel jeu il a joué dans ce temps. » Les grands burent du vin à la santé de Bahram, en s'écriant : « Puisse prospérer le pays de Reï, qui produit des « Sipehbeds comme toi! puisse Dieu en créer d'autres « qui te ressemblent! » Ils se dispersèrent dans la nuit sombre, la tête des buveurs étant troublée par le vin.

BAHRAM FRAPPE MONNAIE AU NOM DE KHOSROU PARVIZ.

Lorsque le soleil sublime éleva la pointe de sa lance et que la nuit sombre s'effraya de cette splendeur, le Sipehdar Bahram, ce héros audacieux, fit venir le Grand Scribe, et ils écrivirent au Khakan une lettre digne d'Arjeng, pleine de parfums, de couleurs et d'embellissements, disant : « Pardonne « ce que j'ai fait dans un moment de contrariété, mon « cœur en est plein de repentir et de soupirs. Doré« navant, par respect pour toi, je ne ferai aucun mal « à ton pays; et si je deviens le maître du monde « entier, je me conduirai envers toi comme un frère « cadet. Abandonne toute pensée de vengeance, ne « sépare pas les pays de l'Iran et de la Chine. Ne « garde pas dans ton âme le souvenir du passé; car « Dieu accueille le repentir de ses serviteurs, et j'im« plore toutes les bénédictions sur ce que tu entre« prends, sur ton pays illustre et sur ton trône. » Il dit encore beaucoup d'autres choses, et un messager partit, rapide comme le vent. Cet homme, qui portait haut la tête, arriva auprès du Khakan de la Chine, le couvrit de louanges, lui rendit ses hommages, remit la lettre du Pehlewan et l'accompagna de beaucoup de *belles* paroles. Le maître de la Chine fut heureux de ce message et fit à l'envoyé de Bahram beaucoup de cadeaux. Il écrivit sans délai une réponse à cette lettre et planta ainsi un arbre dans le jardin

du pouvoir; il envoya des présents à Bahram, qui fut satisfait de la réponse qu'il reçut.

Cette affaire étant terminée, Bahram en prépara une autre et ouvrit la porte du trésor qu'il avait amassé. Il donna aux troupes de l'argent, des chevaux et des esclaves, car il recherchait en secret le trône du pouvoir. Il choisit dans l'armée un Pehlewan qu'il pourrait charger du gouvernement du Khorasan, et lui confia une armée et le Khorasan, Nischapour, Balkh, Merv et Heri (Herat). Lui-même partit, rempli de ses plans, de Balkh pour Reï, le jour heureux de Khordad du mois de Deï (le 6 décembre). Il pensa à tout, aux grandes choses et aux petites, et il ordonna aux préposés de la monnaie de faire un nouvel arrangement et de frapper des dirhems au nom de Khosrou *Parviz*. Un des marchands les plus intelligents, les plus beaux parleurs et les plus propres à une affaire délicate, apporta *chez lui* dans une caisse les dirhems frappés avec ce coin, et dit qu'il fallait les transporter à Thisifoun et les employer à acheter les plus beaux brocarts de Roum brochés en soie et en or pur, pour qu'on portât au roi de ces pièces et qu'il en vît l'empreinte. Un messager avisé, prudent et courageux comme le bienheureux Serosch, partit à l'instant.

BAHRAM ÉCRIT UNE LETTRE À HORMUZD, ET KHOSROU PARVIZ S'ENFUIT DE LA COUR DE SON PÈRE.

Il écrivit *au roi* une lettre pleine d'orgueil; il y parla de toutes choses, grandes et petites, de Parmoudeh et de l'armée de Saweh, de la bataille qu'il avait livrée avec ses troupes et de ce présent d'une coiffe de femme et de la boîte noire à fuseaux qu'il avait reçu du roi, puis il disait: « Jamais, même en « rêve, tu ne me verras porter sous le bras du linge « sortant de l'eau; mais aussi longtemps que Khos- « rou, ton noble fils, le favori de la fortune, sera « assis sur le trône, je convertirai, à son ordre, les « montagnes en plaines et les plaines en torrents du « sang de ses ennemis. Quoique jeune encore, il est « digne du trône, il sera loyal et non pas traître « comme toi. Je le reconnais pour le roi des rois, et « dorénavant je ne suis serviteur que de lui. »

Il voulait essayer de faire mettre à mort par le roi cet enfant innocent; car Bahram craignait avant tout Parviz, qui était attaché au roi de tout son cœur; c'est pourquoi il disait tout cela dans la lettre. Le messager partit pour Thisifoun et Bahram dit au marchand: « Quand Hormuzd verra l'empreinte de ce « coin sur les dirhems, il se tordra de douleur, et « quand Khosrou ne sera plus son ami ni son sou- « tien, je lui préparerai un sort terrible. Quand « j'aurai répandu mes grâces sur le monde, j'arra-

« cherai jusqu'aux racines la race de Sasan. Ce n'est « pas pour elle que Dieu a créé le monde, et le « temps est venu où ses bénédictions cesseront. »

Le messager, dont les traces étaient heureuses, partit pour Baghdad avec des notables de Reï, et lorsque Hormuzd reçut la lettre, son visage devint *pâle* comme la fleur du fenugrec. Ensuite il apprit la nouvelle de l'empreinte des dirhems, ce qui ajouta un nouveau chagrin à l'ancien. Il en trembla et conçut sur son fils des soupçons qu'il communiqua à l'instant à Ayïn Guschasp, disant : « Khosrou est « devenu vaillant à ce point qu'il veut se rendre in-« dépendant de moi. Il a fait faire un coin pour « frapper des dirhems ; on ne peut pas se conduire « plus légèrement et aller plus loin. » Ayïn Guschasp répondit : « Puissent le Meïdan et ton cheval ne jamais « être sans toi ! Parviz est ton fils ; mais pour ceci il « mérite que tu le charges de fers. » Hormuzd dit : « Je vais sans tarder faire disparaître du monde ce « misérable. » L'ambitieux *courtisan* dit au roi illustre : « Puisse personne ne voir prospérer ton fils quand « tu n'y seras plus ! »

Ils appelèrent en secret un homme et le firent asseoir dans la nuit sombre devant le roi. Hormuzd lui dit : « Obéis-moi, délivre la face de la terre de « Khosrou. » Cet homme répondit : « Je vais le faire ; « je me débarrasserai par des incantations de toute « tendresse pour lui. Il faudrait maintenant que le

« roi fit venir de son trésor du poison, et une nuit, « quand Parviz sera ivre, je mettrai dans sa coupe « du poison avec le vin ; cela vaut mieux que si tu « trempais ta main dans son sang. »

Khosrou ne se doutait pas du danger qui le menaçait ; il se tenait noblement dans son palais, ne s'occupait que de chants, de fêtes et de vin, passait deux jours de la semaine à la chasse, adorait les idoles qui charmaient son cœur et le vin agréable à boire, et ne savait rien de ce qui se préparait. Mais comme Dieu voulait que Khosrou élevât pendant bien des années son diadème au-dessus de la lune, son chambellan reçut avis de cette machination et en perdit l'appétit et le sommeil. Il accourut auprès de Khosrou et dit tout, dévoila tous les secrets. Lorsque Khosrou eut compris que le roi du monde méditait de le faire tuer en secret, il partit au milieu de la nuit de Thisifoun (Ctésiphon); on aurait dit qu'il avait disparu du monde. Il ne voulait pas livrer inutilement sa tête précieuse et il courut jusqu'à Ader Abadghan.

Quand les grands qui étaient gardiens des frontières et à la tête des provinces apprirent que Khosrou avait à se plaindre du roi et était parti avec quelques cavaliers, ces hommes qui portaient haut la tête prirent des informations dans un lieu où l'on avait des nouvelles de ce *jeune homme* chéri de tous, juste comme Kesra, fort comme un éléphant et gé-

néreux comme la mer et comme les flots du Nil. Sam fils d'Isfendiar vint de Schiraz; Pirouz, le vaillant cavalier, accourut du Kirman; les troupes et leurs chefs se dirigèrent de partout du côté de Khosrou, cherchant le prince. Tous lui dirent : « O fils « du roi! c'est toi qui es digne de ce trône, de cette « couronne, de ce diadème. Il se réunira à toi autant « d'hommes que tu voudras qui frappent de l'épée, « autant de vaillants chefs de l'Iran, et du désert des « cavaliers armés de lances, et ta gloire sera le guide « de l'armée. Ne crains pas le malheur, vis heureux, « joyeux et respecté. Tantôt nous lancerons nos che- « vaux à la chasse, tantôt nous nous présenterons en « tremblant devant Adergouschasp, glorifiant Dieu « comme les saints, priant comme les adorateurs du « feu. Et si dans l'Iran trois cent mille hommes « montaient à cheval pour t'attaquer, nous nous « laisserions tous tuer pour toi, et nous célébrerions « *la mémoire* de ceux qui tomberaient. » Khosrou leur répondit :

« Je suis rempli de crainte du roi et de sa cour, « mais si les chefs veulent se présenter devant Ader- « gouschasp et prêter un serment solennel, par « lequel ils garantissent tous ensemble ma sécurité et « promettent qu'ils me garderont dorénavant leur « fidélité, je resterai avec confiance dans ce pays et « ne craindrai plus le mal que pourrait me faire « Ahriman. »

Lorsque les héros eurent entendu ces paroles, ils allèrent tous à Ader (*gouschasp*), prêtèrent les serments qu'il voulut et déclarèrent qu'ils le chérissaient comme leurs propres yeux. Se voyant sûr des grands, il envoya en secret de tous côtés des agents pour apprendre ce que disait son père de sa fuite et s'il méditait un nouveau plan. Quand Hormuzd apprit le départ de Khosrou, il envoya en toute hâte quelqu'un qui devait charger de chaînes Gustehem et Bendoui, et jeter en prison ces malheureux, qui étaient tous les deux des oncles maternels de Khosrou et des hommes uniques dans le monde pour leur bravoure. On traîna de même en prison tous les alliés de Khosrou, malgré les clameurs que cela excitait.

AYÏN GUSCHASP VA COMBATTRE BAHRAM
PAR ORDRE DE HORMUZD ET EST TUÉ.

Le roi dit à Ayïn Guschasp : « Je ne sais à quoi « me résoudre et le chagrin est mon compagnon. « Khosrou est parti; que ferons-nous de Bahram, ce « vil et arrogant esclave ? » Ayïn Guschasp chercha un expédient pour faire accepter son avis. *A la fin* il dit : « O roi qui portes haut la tête ! Djoubineh a souvent « parlé de moi ; il cherche en secret ma mort, car « c'est moi le premier qui ai blessé son orgueil. « Envoie-moi auprès de lui, les pieds liés, cela te « servira peut-être. » Le roi répondit : « Je ne le ferai

« pas, ce serait agir comme Ahriman, cet être de « mauvaise nature. Je ferai partir une armée, prends-« en le commandement et acquiers de la gloire dans « le combat. Envoie-lui d'abord un homme habile « pour savoir ce qu'il a dans la tête. S'il veut la « royauté, la couronne et le trône, la fortune détour-« nera à la fin sa face de lui; mais s'il veut être un « sujet loyal, il finira par voir que le repos vaut « mieux pour lui, et je lui donnerai une partie du « monde, je poserai sur sa tête le diadème des héros. « Il n'y a pas de braves comme Bahram dans le monde, « mais il est mon serviteur, fût-il l'égal de Rustem. « Fais-moi connaître tout ce qu'il fait, ne tarde pas « et ne reste pas longtemps en route. »

Ayïn Guschasp se mit à exécuter le plan que le sage roi avait conçu. Or il y avait dans la prison du roi un homme de la même ville qu'Ayïn Guschasp, « qui cherchait un moyen de salut. Quand il entendit dire qu'Ayïn Guschasp le cavalier allait partir pour la guerre, il lui envoya quelqu'un de sa prison et lui fit dire :

« O homme puissant qui cherches ton chemin! « je suis en prison, je suis né dans la même ville « que toi, mais je ne dis pas que je te connais. Si « tu veux me demander au roi, j'irai avec toi t'ac-« compagner à cette guerre et je me mettrai devant « toi dans la bataille au péril de ma vie, si tu me « délivres de cette prison étroite. »

Ayïn Guschasp envoya à l'instant quelqu'un en courant chez le roi du monde et lui fit dire : « Il y a « un homme de ma ville en prison ; il est enchaîné « et a peur du mal qui peut lui arriver. Si le roi « veut me l'accorder, il partira sur-le-champ avec « moi. » Le roi répondit : « Ce méchant vagabond, « comment se battrait-il devant toi ? C'est un meur- « trier, un vaurien et un voleur que tu me demandes, « et tu espères qu'il te récompensera ; et pourtant je « ne puis te le refuser dans ce moment, quoiqu'il n'y « ait pas de pire scélérat que lui. » Il lui donna donc cet homme de méchante nature, un être vil, un voleur et un assassin.

Ayïn Guschasp emmena son armée, il la conduisit avec la rapidité du vent jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la ville de Hamadan, où il la fit camper. Il demanda qui, dans cette grande ville, se connaissait en astres et en augures. Tout le monde lui dit : « On « t'enverra une personne versée dans l'astrologie et « tu la remercieras. Il y a ici une vieille femme « riche, on dirait qu'elle est l'œil des astres ; il « n'existe pas de meilleur devin qu'elle, et quand « elle a parlé, il n'y a ni plus ni moins *que ce qu'elle « dit ;* ce qu'elle annonce arrive, mais elle ne parle « ni dans le *mois de* Tammouz (juillet) ni dans le « mois de Khazan (octobre). » Ayant entendu ces paroles, Ayïn Guschasp envoya à l'instant un homme à cheval ; *la femme* arriva, et il lui fit des questions

sur les affaires du roi et sur l'armée qu'il amenait lui-même; ensuite il lui dit : « Remue un instant les « lèvres près de mon oreille, pour me dire si mon « âme quittera mon corps obscur dans mon lit, ou « si je serai frappé par l'épée d'un ennemi. »

Pendant qu'il parlait en secret à la vieille femme en ne laissant entendre sa voix par personne, l'homme dont il avait demandé la grâce au roi et qu'il avait amené avec lui passa devant la devineresse, jeta un regard sur son maître et sortit. La vieille femme dit à Ayīn Guschasp : « Qui est cet « homme ? On aura à verser des larmes sur le coup qu'il « te portera. Ta vie chérie est dans sa main, maudite « soit sa moelle, maudite sa peau ! » Lorsque Ayīn Guschasp entendit ces paroles, il se souvint de ce que lui avaient annoncé autrefois des astrologues, prédiction qui lui était sortie de la mémoire. Ils avaient dit : « Ta vie est dans la main d'un homme que la « même ombre abrite avec toi, un homme dans le be- « soin et pauvre; il arrivera auprès de toi pendant « une longue route que tu auras à faire, tu le dé- « sespéreras et il versera ton sang. »

Il écrivit une lettre au roi dans laquelle il dit : « Cet homme que j'ai amené avec moi, je n'aurais « pas dû le faire sortir de prison, car c'est une « engeance de dragons. Le roi l'a bien dit à son ser- « viteur, mais celui-ci n'avait pas les lumières du roi « des rois. Quand cet homme arrivera, ordonne

« qu'à l'instant un ennemi (le bourreau) lui tranche « la tête. » Ayant écrit la lettre, il apposa son sceau et quand il fut sec, il appela son commensal, lui prodigua des éloges, lui donna des présents et eut la bassesse de le bénir longuement. Il lui dit : « Porte rapidement et en secret cette lettre au roi « du monde ; quand tu auras sa réponse, hâte-toi de « me la rapporter et garde-toi de rester auprès du « roi. »

Le jeune homme prit la lettre, mais son esprit était inquiet de ce voyage. Il se dit : « J'ai eu assez « de prison, de lourdes chaînes et de manque de « nourriture; Dieu m'a délivré de cette misère, de « cette angoisse, de ces soucis et de cette mauvaise « fortune. Maintenant je dois retourner à Thisifoun, « et mon cerveau et mon sang se mettent à bouillir « *à cette idée.* » Il resta pendant quelque temps sur la route dans cette anxiété, puis il détacha la corde qui fermait la lettre au roi. Il lut la lettre du Pehlewan et resta confondu de ce coup du sort; il se dit : « Voici un homme qui a demandé à Hormuzd grâce « pour ma vie, en lui disant que c'était un acte digne « du roi, et maintenant c'est lui-même qui a hâte « de me faire mettre à mort. Est-ce que cette mau- « vaise inspiration lui serait venue dans un rêve? « Mais il va voir ce que c'est que de verser du sang, « et il va se reposer de ses fatigues et de ses entre- « prises. »

L'âme remplie de ces pensées, il rebroussa chemin et marcha d'un pas égal au vent. Étant sur la route, près de son maître illustre, il vit que personne n'était auprès de lui. Ayïn Guschasp était assis dans sa tente, sans serviteur, sans épée, sans cheval, le cœur rempli de soucis sur les affaires du roi et sur ce que le sort amènerait. Lorsqu'il vit entrer son commensal dans la tente, il comprit que cet homme allait tremper la main dans son sang. Le meurtrier tira son épée, et son ambitieux *maître* tâcha de l'adoucir, disant : « O homme égaré, n'ai-je pas demandé au roi de m'accorder la vie que tu devais « perdre? » Il répondit : « Tu l'as demandé, mais « qu'ai-je fait pour que tu aies voulu me détruire? » Il frappa à la nuque cet homme puissant et illustre, et mit fin pour lui aux fêtes et aux combats. Il emporta de la tente cette tête sanglante, sans que personne dans l'armée s'en fût aperçu. Il ne faut pas qu'un homme qui cherche la gloire reste seul, surtout quand il va à la guerre.

Il sentit que ce sang versé le rendait infâme, et il se hâta de se rendre chez Bahram, à qui il dit : « Voici la tête de ton ennemi qui méditait ta perte. « Il s'est avancé avec une armée contre toi, sans con« naître rien de tes intentions. » Bahram dit : « La « tête de qui est-ce? Qui dans le monde doit verser « des larmes sur cette tête? » Il répondit : « C'est la tête « d'Ayïn Guschasp le cavalier, qui voulait te livrer

« bataille. » Bahram dit : « Cet homme pur est venu « de la cour du roi pour me réconcilier avec Hor- « muzd, et tu lui as coupé la tête pendant qu'il dor- « mait. Je vais te donner la rétribution que tu mé- « rites, et ce peuple ne te pleurera pas amèrement. » Il fit élever un gibet devant sa porte, en vue du pays et de l'armée, et y fit suspendre le malheureux tout vivant, la tête en bas, pour réveiller de leur sommeil les cœurs des hommes qui ne font rien de bon.

Les cavaliers qu'Ayïn Guschasp avait amenés de la cour du roi allèrent en grand nombre se réunir à Bahram, lorsque leur Sipehdar eut péri; une autre foule se mit en route pour aller trouver Khosrou, et quelques-uns revinrent chez le roi. Ils étaient comme un troupeau privé de son pâtre, qui se disperse dans un jour de vent et de neige.

GUSTEHEM ET BENDOUÏ FONT AVEUGLER HORMUZD.

Lorsque le roi apprit le sort d'Ayïn Guschasp, le héros illustre, il refusa dans sa douleur de donner audience, et personne ne le vit plus prendre en main une coupe de vin. Il perdit le repos, l'appétit et le sommeil; ses yeux ne cessaient de verser des larmes, et il donna l'ordre répété de ne relever pour personne le rideau de la porte. Les hommes de guerre furent confondus de tout cela, chacun avait là-dessus un avis différent, et lorsque ces bruits se furent ré-

pandus de Thisifoun dans le pays entier, cette royauté perdit tout son éclat. La tête des serviteurs du roi était remplie de chagrin et de colère, et ceux qui l'avaient béni auparavant le maudirent. Il n'y avait que peu de troupes à la cour et le monde devint étroit devant l'âme du roi.

Bendouï et Gustehem apprirent que le trône impérial était terni; tous les prisonniers se délivrèrent de leurs chaînes et chargèrent l'un d'eux de savoir ce qui était vrai dans ces bruits, et qui parmi les grands se tenait à la porte du roi. Quand ils apprirent la vérité sur ces événements, ils se révoltèrent et s'émancipèrent, ils brisèrent les portes de la prison et poussèrent des cris tels que la plaine en fut ébranlée, et que les troupes qui se trouvaient dans la ville restèrent embarrassées et ne sachant que faire.

Bendouï et Gustehem parurent couverts de cottes de mailles, entourés de leurs troupes et de leur appareil de guerre; ils avaient renoncé à toute honte et marchèrent hardiment sur le palais; ils rencontrèrent sur le marché des troupes *du roi*, des cavaliers qui se dirigèrent vers la cour de Hormuzd. Le vaillant Gustehem dit à ses troupes : « Ne prenez pas « cela légèrement; si vous voulez agir avec nous, il « faut vous dépouiller de tout attachement au roi, et « si vous voulez tous prendre les armes pour venger « les grands de l'Iran, car Hormuzd s'est tourné contre

« ceux qui n'ont pas commis de faute et contre ce « vertueux *prince* qui est digne du trône et de la cou- « ronne; qu'alors tous ceux qui ont de la dignité et « marchent dans la *vraie* voie lui refusent le titre de « roi. Mettez-vous à l'œuvre pour le punir selon qu'il « le mérite, rendez-lui amère l'eau de l'Iran. Nous « nous mettrons à votre tête et nous placerons sur « son trône un nouveau roi. Si vous ne faiblissez pas « dans cette entreprise, nous vous livrerons le pays « d'Iran; quant à nous, un coin du monde nous « suffit, et nous nous mettrons à l'écart avec nos com- « pagnons. »

A ces paroles de Gustehem, toute la troupe se mit à maudire le trône du roi, disant : « Que jamais il « n'y ait un pareil roi, qui veut verser le sang de son « fils! » L'armée devenait insolente dans ses propos; on mit le feu à la porte du palais, on pénétra dans la salle d'audience du roi des rois et auprès de Hormuzd, assis dans sa majesté; on lui arracha la couronne de la tête, on le précipita en bas du trône et on lui brûla les yeux, qui s'éteignirent à l'instant comme s'éteint une lampe brillante. On le laissa en vie dans cet état et l'on pilla tout ce qui se trouvait dans son trésor.

Telles sont les actions de la roue du ciel sublime. N'attache donc pas ton cœur à cette demeure fugitive. Tantôt elle nous donne un trésor, tantôt elle nous accable de fatigue; mais tu ne resteras pas

dans ce lieu de passage, que tu y sois heureux ou malheureux. Que ce soit cent ou cent mille ans, tout ce qui se compte doit passer. Si tu veux obtenir le bonheur, ne dis jamais du mal pour que tu n'aies pas à entendre du mal.

FIN DU TOME SIXIÈME.

